This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

iotheca S. J.
es Fontaines
HANTILLY
205/104

Digitized by Google

V. 205/104

Digitized by Google

VIE

DE

SAINTE COLETTE.

PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Lith. D. Lubel & J. Boilevin, Amiens

Digitized by Google

ST. COLETTE

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE

DE

SAINTE COLETTE

RÉFORMATRICE DES TROIS ORDRES

DE SAINT-FRANÇOIS,

EN PARTICULIER DES PAUVRES FILLES DE Ste-CLAIRE,

Rédigée d'après des Mémoires authentiques et les historiens les plus dignes de foi, Pierre de Vaux, Surius, le P. Séraphin d'Abbeville, et les Bollandistes,

Par le R. P. SELLIER de la COMPAGNIE DE JÉSUS.

INM. CONC. BIBLIES. PARI. IHS

Chaque Exemplaire est orné du portrait de la Sainte et du plan de son ermitage.

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia ;..... ut non gloriatur omnis caro in conspectu ejus.

Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible dans le monde, pour confondre ce que le monde a de plus fort ;..... afin que nulle créature n'ait sujet de se glorifier devant lui. I Cor. I, 27.

AMIENS,

ALFRED CARON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

LYON, ANCIENNE MAISON GRANDE RUE MERCIÈRE, 53.

PARIS, NOUVELLE MAISON, RUE DU PETIT-BOURBON, 18.

1853.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Monseigneur l'Évêque d'Amiens autorise M. Alfred CARON à imprimer un livre intitulé : *Vie de Sainte Colette.*

Amiens, 18 Octobre 1853,

C. de LADOUE,

Vicaire-Général.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Depuis qu'une Vierge immaculée a été choisie de Dieu pour coopérer au plus grand des mystères, au mystère de l'incarnation, il a plu souvent à la divine sagesse d'employer le sexe le plus faible à l'exécution de ses plus magnifiques desseins; ainsi, quand le Seigneur a voulu délivrer la France de la domination britannique et relever le trône de St.-Louis, il a suscité, non un Judas Machabée, mais une jeune bergère qui touchait à peine à sa dix-huitième année, l'immortelle Je[illegible] Arc. Il en agit ainsi *afin qu'aucune créature n'ait lieu de se glorifier devant lui,* et que le succès de ses œuvres ne puisse être attribué qu'à sa souveraine puissance.

Avant que Dieu eût accompli ce dessein de miséricorde envers la France, il en avait préparé un autre non moins précieux pour la religion,

Digitized by Google

quoique moins éclatant aux yeux des peuples. (1) Nous voulons parler du renouvellement de l'ordre Séraphique fondé par St.-François d'Assise. Il s'agissait de faire revivre l'esprit du saint Fondateur dans un institut qui avait été regardé dans son origine comme une des colonnes (2) de l'Eglise, et qui pouvait encore rendre d'immenses services au peuple chrétien. Pour l'exécution de cette œuvre, tout à la fois si importante et si difficile, de quel instrument le Seigneur s'est-il servi ? Il a choisi la fille d'un simple artisan, sans autre éducation que celle que reçoivent les enfants de la classe ouvrière, en un mot, l'humble Colette dont nous publions la vie.

Voilà l'instrument que la sagesse divine a employé pour rendre aux trois branches de la famille Séraphique sa ferveur primitive. Mais quand la Vierge de Corbie n'aurait eu à réformer que l'ordre des Clarisses, elle n'aurait jamais pu réussir dans cette entreprise sans une assistance

(1) Sainte Colette naquit en 1380, et mourut en 1447 : Jeanne d'Arc naquit en 1410, et mourut en 1431.

(2) On fait allusion ici au songe mystérieux du pape Innocent III qui avait refusé d'écouter l'humble François d'Assise, venu pour solliciter l'approbation de sa règle ; il le vit la nuit suivante soutenant avec St-Dominique l'église de Latran prête à s'écrouler, figure symbolique de l'état de l'église dans ces temps malheureux, et du choix que Dieu avait fait de ces deux pauvres volontaires pour y remédier.

Digitized by Google

miraculeuse du ciel : car s'il faut un secours céleste pour créer un nouvel ordre, il en faut un plus spécial encore pour renouveler un ordre qui a perdu sa première ferveur, parce qu'il faut commencer par extirper des abus invétérés, dont le retranchement provoque d'ordinaire des résistances insurmontables. Telle est cependant la merveille opérée par le ministère de sainte Colette, qu'on peut appeler, pour cette raison seule, une fille de prodige.

En effet le Seigneur, pour la préparer à l'accomplissement de ses desseins, avait mis dans cette âme privilégiée le germe des vertus les plus sublimes, et cette précieuse semence, répandue dans un cœur droit et docile, fécondée par la rosée céleste, échauffée par l'ardeur vivifiante de l'esprit de charité, a produit des fruits admirables de sainteté qui ont commencé par attirer l'attention universelle. Bientôt sa vie de pénitence et d'oraison que, l'on pourrait comparer à celle du saint Précurseur au désert, lui concilia la vénération des petits et des grands, des simples fidèles et des membres les plus éminents du Clergé.

Nous ne parlerons pas ici des dons extraordinaires dont Dieu l'a favorisée pour confirmer la mission qu'il lui avait confiée, ni de la fidélité avec laquelle elle a correspondu aux dons célestes; l'histoire de sa vie la fera mieux connaître que tout ce que nous pourrions ajouter à sa louange.

Digitized by Google

Nous ferons seulement remarquer avec le Souverain Pontife Pie VII, que la vertu qui a dominé dans cette admirable Sainte, et qui l'a élevée si haut devant Dieu et devant les hommes, a été une profonde humilité. Voici comment s'exprime le Vicaire de J.-C. dans la bulle de sa canonisation : « Quoique comblée des plus riches dons du Ciel, » et devenue l'objet des hommages du peuple, des » grands et des princes, elle avait d'elle-même » de si bas sentiments, qu'elle se croyait et se » disait indigne de la lumière du jour. » Et c'est à cet esprit d'abjection qu'il faut attribuer l'espèce d'empire qu'elle a exercé sur les grands du siècle, qui s'abandonnaient à sa direction, (témoin Jacques de Bourbon) (1), et même sur les princes de l'Eglise, qui ne craignaient pas de solliciter ses prières et ses conseils. Nous en avons une preuve bien frappante dans une des lettres que lui écrivit le cardinal Julien de Saint-Ange, et dont nous ne citerons ici qu'un fragment (2) : « Ma très chère » mère, je vous remercie grandement de ce que » vous avez daigné me visiter souvent par vos » très agréables lettres ; mais je vous remercie » encore plus, et au delà de toute comparaison, » de ce que vous avez souvenance de moi en vos » saintes prières. »

« Quand un enfant aime bien sa mère, il mé-

(1) Voyez livre VIe chap. VIII.

(2) Voyez la lettre dans son entier, page 346.

Digitized by Google

» rite quelque faveur d'elle; en vérité, moi qui
» vous aime plus que si vous m'aviez engendré,
» je dois obtenir de vous cette grâce.

« Comme il est juste que le fils pourvoie aux
» nécessités de sa mère, et que je sais que vous
» n'avez rien, mais que vous avez tout quitté
» pour Dieu, je vous envoie dans cette petite
» lettre douze florins du Rhin, pour vos vête-
» ments, afin qu'en les portant vous vous sou-
» veniez de moi...

« Je vous supplie d'ordonner à vos filles qu'elles
» prient pour moi : ces filles sont les vôtres, et
» moi aussi je suis votre fils, je les tiens donc
» pour mes sœurs; or la sœur est obligée de prier
» pour son frère.... »

La lettre est ainsi souscrite : « Votre fils, Julien cardinal de Saint-Ange. »

Le fils le plus respectueux aurait-il parlé autrement en écrivant à la plus chérie des mères? et celui qui tenait ce langage tout à la fois si humble et si respectueux à la pauvre Colette, était un Légat apostolique, un des ornements du Sacré-Collége; il présidait alors au nom du Pape au Concile de Bâle !...

Comment s'est-il fait qu'un nom si cher à toutes les classes, à toutes les conditions, si vénéré dans les plus hauts rangs de la société, par les Princes et les Princesses, soit presque entièrement effacé

Digitized by Google

dans la mémoire des peuples (1), et que cette puissante protectrice, invoquée jadis avec tant de confiance, ait cessé d'être l'objet de la dévotion des fidèles ? A quoi donc attribuer ce refroidissement envers sainte Colette ?

Hélas, nous le dirons en gémissant, il provient des doctrines perverses que l'impiété n'a cessé de propager depuis plus d'un siècle, et des efforts constants que les ennemis de la religion ont faits pour étouffer la foi et la crainte de Dieu dans tous les cœurs : il provient de la guerre que les organes de l'enfer ont déclarée à Dieu et à ses Saints, à l'Eglise et à ses Ministres.

En effet, si par suite de cette lamentable contagion le nom adorable de Dieu a été non seulement oublié, mais méconnu et outragé, si les jours qui lui sont consacrés ont été audacieusemement profanés, faut-il s'étonner que le nom de Colette ait été oublié et que son culte ait cessé d'être en honneur ?

Or, quel but nous sommes-nous proposé en reproduisant l'histoire des vertus héroïques de cette glorieuse Thaumaturge, et en publiant les faveurs sans nombre que les siècles passés ont obtenues par sa médiation pendant sa vie, et encore plus après sa mort ? Pas d'autre que de ressusciter la dévotion envers cette puissante protectrice, de

(1) Nous exceptons la Belgique où la sainte de Corbie est toujours restée en grande vénération.

Digitized by Google

faire revivre la confiance en ses mérites, et par ce moyen de nous la rendre propice comme elle l'a été à nos aïeux. Elle n'a pas besoin de nos hommages, puisqu'ils ne sauraient rien ajouter au bonheur et à la gloire éternelle dont elle est en possession, mais nous avons besoin de son secours : recourons donc à son intercession, et bientôt nous éprouverons les effets de son ardente charité, surtout si nous l'implorons pour nos besoins spirituels. Sans doute elle ne rejetera pas nos supplications quand il s'agira de nous soulager dans nos maux temporels; mais combien est-elle plus jalouse de nous secourir dans la grande affaire du salut !

Ce qui nous encourage à tenir ce langage, c'est l'heureux changement qui s'est opéré dans les esprits depuis plusieurs années. Nous voyons avec une bien vive consolation la religion reprendre insensiblement son empire sur les cœurs. De toutes parts se manifeste un mouvement vers les croyances catholiques et les pieuses pratiques que l'Eglise impose à ses enfants. Pouvions-nous souhaiter des circonstances plus propres à nous faire espérer que notre travail, tout imparfait qu'il est, ne sera pas sans fruit ? Car nous le répétons, en souhaitant que la dévotion envers sainte Colette soit rétablie parmi les fidèles, nous souhaitons encore plus que le règne de Dieu soit rétabli dans les consciences ; ou plutôt, loin de séparer l'honneur de Colette de la

Digitized by Google

gloire de Dieu, nous n'avons eu qu'une intention celle de glorifier Dieu en glorifiant Colette.

Un autre motif, qui a un rapport bien direct avec l'honneur de Dieu, aurait suffi pour nous faire entreprendre un travail que nous sentions au-dessus de nos forces, ce sont les sollicitations pressantes que nous ont adressées plusieurs communautés de Clarisses de France et de Belgique, dans le désir de voir reparaître la vie de leur vénérable fondatrice, tant pour leur propre consolation que pour l'édification des fidèles, avec d'autant plus de raison, qu'aucun exemplaire des éditions tant anciennes que modernes ne se rencontre plus chez les libraires. Un vœu si légitime, et si bien d'accord avec notre vénération pour la glorieuse vierge de Corbie, est devenu une espèce de loi pour nous ; et quoique cette entreprise nous ait paru presque inexécutable, eu égard à la faiblesse de nos talents et à nos infirmités, plein de confiance en la protection du Ciel, que la Sainte sollicitait pour nous, nous avons osé nous charger de cette tâche. A défaut d'autre mérite, notre travail aura au moins celui de prouver l'intérêt que nous portons à un ordre qui fait la consolation de l'Eglise et les délices des cœurs de Jésus et de Marie.

Puisse notre œuvre servir d'encouragement aux pieuses filles de sainte Colette, et les exciter à

Digitized by Google

marcher avec une nouvelle ardeur dans la sainte carrière qu'elles ont embrassée.

Il est un autre vœu par lequel nous terminons cette préface, c'est de voir se multiplier ces asiles de sainteté qui répandent partout la bonne odeur de J.-C., et qui en même temps attirent les bénédictions du ciel sur les lieux où ils sont établis. Combien de fois par la ferveur de leurs prières et leur vie d'immolation ces chastes épouses de J.-C. n'ont-elles pas détourné les fléaux qui menaçaient les villes et les provinces! Nous ne craignons pas de le dire : ces anges tutélaires sont pour les lieux où ils résident des sauvegardes plus salutaires que les sentinelles qui veillent à la sûreté et au repos des habitants. Car tandis que les heureux du siècle prolongent leurs festins et leurs divertissements bien avant dans la nuit, ces innocentes victimes de la croix prosternées au pied des autels, implorent la miséricorde divine et demandent grâce pour les pécheurs. Combien de chrétiens, au grand jour des révélations, reconnaîtront que s'ils ont échappé à un péril qui menaçait leur vie, ils ont dû leur conservation à une légère aumône qu'ils auront faite aux pauvres filles de sainte Claire. Et à cette occasion nous répéterons avec le Psalmiste : ***Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die malâ liberabit eum Dominus :*** Heureux le riche qui comprend ce qu'il doit à l'indigent, et surtout à celui qui s'est fait pauvre

Digitized by Google

pour l'amour de Jésus-Christ, *le Seigneur le délivrera aux jours du malheur et du danger.*

Ce que nous disons ici s'applique indistinctement aux membres de la famille de St.-François de l'un et de l'autre sexe ; car nous sommes également heureux de voir reparaître dans nos cités et nos bourgades, sous le pauvre habit de leur profession, les disciples de l'humble St.-François.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Pour l'intelligence des principaux événements qui se rattachent à la vie de Ste Colette, nous croyons nécessaire de donner quelques notions préliminaires, sur la situation de l'Eglise lorsque cette sainte est venue au monde, et durant tout le temps qu'elle a vécu.

En l'année 1305, Bertrand de Got, Français d'origine, archevêque de Bordeaux, ayant été élevé sur le siége de Saint Pierre sous le nom de Clément V, fixa son séjour à Avignon; les pontifes qui lui succédèrent, tous Français d'origine, imitèrent son exemple, et préférèrent les rives du Rhône aux bords du Tibre.

On avait vu, dans les siècles précédents, les chefs de l'Église venir chercher en France un abri contre les vexations des princes et des républiques armés contre Rome, ou contre les incursions des barbares. Mais dès que le péril était passé, ils s'empressaient de retourner dans la capitale du monde chrétien; jamais on n'avait vu une série de pontifes transférer le siége apostolique dans un royaume étranger. Cette espèce de désertion de la ville éternelle alarma toute la chrétienté, et surtout les Romains, qui la déplorèrent comme une ère de calamités, et l'appelèrent *la captivité de Babylone*, parce qu'elle fut d'une durée égale à l'exil des Israélites dans la Chaldée. Elle ne pouvait être, aux yeux des hommes sages, que l'avant-coureur de grands malheurs pour l'Eglise. Il était à craindre que cet état de choses ne se prolongeât indéfiniment, et ne fit perdre à l'Eglise un de ses

Digitized by Google

titres caractéristiques, celui d'Eglise Romaine, car le Sacré-Collége n'était plus composé que de prélats Français, et à la fin, sur vingt-trois cardinaux, on n'en comptait que cinq étrangers à la France, dont un Espagnol et quatre Italiens. Mais enfin, en 1377, Grégoire XI le septième des papes d'*Avignon*, malgré les réclamations d'une portion du clergé de France, des princes et du monarque français, et les remontrances intéressées de l'université de Paris, se détermina à quitter le séjour d'Avignon. Il s'embarqua pour Rome avec une suite de seize cardinaux, dont onze appartenaient à la nation française. Parmi les sept autres français, six continuèrent leur séjour à Avignon, et le septième, le cardinal d'Amiens, était en Toscane en qualité de légat. La rentrée du pape dans Rome fut saluée par les applaudissements de l'univers catholique, et surtout par les acclamations des Romains. Mais la joie ne fut pas de longue durée : car Grégoire XI mourut le 27 mars de l'année suivante 1378. Les romains qui ne craignaient rien tant que de voir le souverain pontife retourner à Avignon, n'eurent rien de plus pressé que d'exprimer leurs alarmes à ce sujet. Les cardinaux étaient encore dans l'église de Ste-Marie la neuve où l'on venait d'inhumer le pape défunt, lorsque les chefs de la milice vinrent les supplier, au nom de tout le peuple, de leur donner pour cette fois un pape, sinon Romain, au moins Italien d'origine. Un tel procédé n'avait rien d'hostile ni de menaçant, car il consistait dans une simple supplication, et cette supplication, qui tendait à exclure les Français de la papauté, s'accordait avec les vœux d'une partie des cardinaux même de cette nation ; car ils étaient divisés entr'eux ; sur onze qui se trouvaient à Rome, sept appartenaient au parti

Digitized by Google

Limousin, (on l'appelait ainsi, parce que des sept papes qui avaient siégé à Avignon, quatre étaient de la province de Limoges.) Les quatre cardinaux étrangers au parti Limousin, pour empêcher ceux-ci de prévaloir, se réunirent aux cinq cardinaux Italiens, qui, par ce moyen, se trouvèrent en état de l'emporter sur le parti contraire. Ainsi, quand bien même les Romains auraient pris une attitude menaçante, comme le prétendent les historiens défavorables à Urbain VI, leur conduite n'aurait servi qu'à favoriser les opérations de la majorité des électeurs, puisqu'elles ne tendaient qu'à déjouer les manœuvres des Limousins. Du reste les suffrages tombèrent sur un sujet qui était universellement regardé comme le plus digne de la papauté. Le conclave s'ouvrit le 7 avril, et le lendemain 8, les voix se réunirent en faveur de l'archevêque de Bari, Napolitain de naissance, qui prit le nom d'Urbain VI. Ce choix faisait honneur au Sacré-Collége; car, outre la noblesse de son extraction, Urbain VI réunissait toutes les qualités qu'on peut désirer dans un chef de l'église, et tel que semblaient le demander des circonstances aussi critiques.

C'était un prélat distingué par sa vertu et par sa doctrine, de mœurs irréprochables, charitable envers les pauvres, ennemi du faste et du luxe, mortifié jusqu'à porter habituellement le cilice : sévère envers lui-même, il l'était encore envers les autres, et il ne craignait pas de condamner hautement dans les cardinaux ce qu'il remarquait de répréhensible dans leur conduite, comme il l'aurait fait pour les simples clercs. C'en fut assez pour les indisposer et les porter à un parti extrême, celui de se délivrer d'un chef qu'ils regardaient déjà comme un autre Grégoire VII. Les cardinaux français se voyant

Digitized by Google

frustrés de tous les prétendus avantages qu'ils trouvaient dans la continuité du séjour des papes à Avignon, furent les promoteurs de cette étrange détermination. Ils commencèrent par sortir secrètement de Rome, les uns après les autres. Ils se retirèrent à Anagni, ville de la Campanie ; de là, ils sommèrent leurs collègues restés à Rome de venir les trouver. Les cardinaux de Rome s'étant réunis aux cardinaux fugitifs, concertèrent ensemble leur plan déjà formé de créer un nouveau pape. Le Camerlingue, s'était enfui de Rome avec tous les ornements de la chapelle pontificale dont il avait la garde, et il était arrivé à Anagni pour se joindre aux conspirateurs. Tout étant ainsi préparé, ils passèrent dans le royaume de Naples, et se rendirent à Fondi. Là, ils commencèrent par publier une protestation solennelle contre la légitimité d'Urbain VI, n'attribuant son élection qu'aux menaces et aux violences exercées par le peuple romain sur les cardinaux. Ils s'y réunirent en conclave au nombre de seize ; les cardinaux français, par l'arrivée du cardinal d'Amiens, s'y trouvaient au nombre de douze, et ils avaient par conséquent les trois quarts des voix. Il leur fut facile de diriger le conclave. Le 24 septembre 1378, les suffrages se réunirent sur le duc de Savoie, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII, et fixa son siège à Avignon, comme pour faire suite aux sept papes français qui avaient séjourné dans cette ville. Cette nomination répandit le deuil et la consternation dans toute la chrétienté. Ainsi commença le grand schisme d'Occident, l'un des plus lamentables qui aient déchiré l'Eglise de Dieu. Pour se justifier, les auteurs de cette cabale eurent recours à tous les artifices que l'intrigue et la mauvaise foi ne manquent jamais d'employer. Ils ré-

Digitized by Google

pandirent quantité d'écrits qui se réduisaient à cette seule allégation, savoir : que l'élection de l'archevêque de Bari n'avait pas été libre et qu'elle n'avait été que l'effet de la violence et de la terreur. Ils se gardèrent bien d'alléguer comme cause de nullité la perspective des réformes que les mœurs sévères du nouveau pape leur faisait redouter et c'était là cependant un des principaux motifs de leur complot contre Urbain VI. Ils sentaient trop bien que ce motif eût tourné à leur honte. Ils dénonçaient le pape comme un usurpateur du siége pontifical, avec lequel *leur conscience* ne leur permettait plus de communiquer. Ces accusations, quoique fausses et mensongères, firent une profonde impression sur les esprits, et répandirent une grande obscurité sur la légitimité de l'élection d'Urbain VI, même parmi les plus doctes et les plus habiles : car elles partaient d'une source digne de toute créance, elles étaient acccompagnées de protestations solennelles et accueillies par les universités qui avaient intérêt à les accréditer. En France surtout, on donna gain de cause aux accusateurs du pape, et le parti de Clément VII prévalut ; mais ils ne réussirent pas à fasciner tous les yeux et quand nous n'aurions que le témoignage de Ste-Catherine de Sienne, ce serait assez pour prouver que ce mystère d'iniquité n'avait pas séduit tous les esprits. Voici comme cette sainte aussi admirable par sa science théologique que par son éminente vertu, parle dans une lettre qu'elle écrivit au roi de France, Charles V : « Je m'étonne, » grand roi, qu'un prince catholique et craignant Dieu » comme vous, ajoute foi à ceux qui répandent partout » qu'Urbain n'est pas vrai pape. Il est aisé de *les con-* » *fondre par eux-mêmes*, car s'ils disent qu'ils l'ont

Digitized by Google

» élu par la crainte du peuple, on leur répond que l'é-
» lection s'est faite aussi canoniquement que possible.
» C'est ce pape d'ailleurs *dont ils ont proclamé l'a-*
» *vénement, à vous, à nous et à tout l'univers chrétien,*
» qu'ils ont couronné avec tant de solennité, qu'ils ont
» honoré comme le vicaire de J.-C, qu'ils ont reconnu
» comme le dispensateur de toutes les grâces, *en le sol-*
» *licitant* de leur en accorder. S'ils s'obstinent à dire
» que la crainte seule les a fait agir, en cela même, ne
» sont-ils pas dignes d'une éternelle confusion ? Quoi !
» Des hommes choisis pour être les colonnes de la Sainte
» Eglise de Dieu, auraient été plus sensibles au péril de
» perdre la vie du corps qu'à celui de se damner eux-
» mêmes et de nous damner avec eux, en nous donnant
» pour Pape celui qui ne le serait pas ! Mais enfin,
» quand ont-ils commencé à révoquer en doute une vé-
» rité qu'ils avaient reconnue? C'est quand sa sainteté a
» voulu corriger leurs vices... »

Si ces paroles si énergiques de Ste-Catherine ne suffisent pas pour mettre au grand jour les procédés étranges des cardinaux conspirateurs, voici une pièce qui achevera de les démasquer. Elle est d'autant plus accablante, que ce sont eux-mêmes qui la fournissent. Elle résulte de la lettre qu'ils ont écrite à leurs collègues restés à Avignon, le 19 avril 1378, c'est-à-dire le lendemain du couronnement d'Urbain VI, et dans laquelle ils déclarent de la manière la plus formelle que son élection a été non-seulement canonique, mais unanime. Voici cette lettre.

« Afin que vous sachiez la vérité de ce qui s'est passé ici, et que vous n'ajoutiez pas foi à ceux qui vous l'ont autrement rapporté, sachez qu'après la mort du pape

Digitized by Google

Grégoire XI, nous sommes entrés en conclave le septième de ce mois, et le lendemain matin, vers l'heure de tierce nous avons élu *librement* et *unanimement* pour Pape, le seigneur Barthélemy, archevêque de Bari, et avons déclaré cette élection en présence d'une très grande multitude de peuple. Le 9 de ce mois, l'élu intronisé publiquement a pris le nom d'Urbain VI, et le jour de Pâques, il a été couronné solennellement. »

La lettre est souscrite par tous les seize cardinaux. Les six cardinaux d'Avignon répondirent par une lettre où ils reconnurent Urbain pour pape, et le cardinal d'Amiens étant revenu de la légation de Toscane le 25 d'avril, avait été reçu en consistoire comme légat, et avait salué Urbain comme Pape légitime. Ainsi il fut reconnu expressément par tous les vingt-trois cardinaux qui composaient alors le Sacré-Collége. (1)

Après une déclaration si solennelle, et confirmée par une suite d'actes, par lesquels les cardinaux ont continué pendant l'espace de plus de trois mois à reconnaître l'autorité d'Urbain VI comme Souverain Pontife, on ne conçoit pas comment ils ont pu le dénoncer ensuite au peuple comme un usurpateur du souverain pontificat, comme un intrus, un antéchrist, un excommunié ; car ce sont les termes dont ils se servirent pour le désigner dans le manifeste qu'ils publièrent le 9 août avant de procéder à l'élection de Robert de Genève. Il était impossible de se contredire d'une manière plus évidente, et jamais peut-être on n'a pu faire une application plus juste de cette parole du roi prophète : « *mentita est iniquitas sibi* » l'iniquité s'est mentie à elle-même.

(1) Extrait de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, livr. 97 ; année 1378.

Digitized by Google

Comment s'est-il fait que les prélats, les gardiens du troupeau, n'aient pas cherché à approfondir ce mystère? C'est là une question que nous ne nous permettrons pas de résoudre; nous remarquerons seulement que l'Eglise n'a jamais inscrit dans le catalogue des papes légitimes les papes qui ont siégé à Avignon durant le schisme, quoi qu'elle ait légitimé leurs actes, et ratifié, dans le concile de Constance, tout ce qui s'était fait dans l'une et l'autre obédience. Ainsi les simples fidèles ont pu sans blesser leur conscience, s'attacher à l'un ou à l'autre parti. Voici ce qu'enseigne St-Antonin sur cette matière: « S'il arrive que deux Souverains Pontifes soient créés » en même temps, il ne paraît pas nécessaire au salut » de croire que celui-ci ou celui-là est le pape légitime, » mais il faut croire seulement que le vrai Pape est » celui qui a été canoniquement élu : le peuple n'est » pas obligé de le savoir distinguer; mais il doit suivre » en cela les sentiments et la conduite de ses pasteurs.» D'après ces principes, Ste-Colette, à l'exemple de St-Vincent Ferrier et d'autres saints personnages, a pu s'attacher à Benoit XIII, recevoir légitimement de lui l'investiture des fonctions de réformatrice des trois ordres de St-François, avec tous les pouvoirs nécessaires à l'exercice de cette charge. Il y a eu des thaumaturges dans l'une et l'autre obédiences, et le don des miracles a été accordé à Ste-Colette et à St-Vincent Ferrier aussi bien qu'à Ste-Catherine de Sienne et à St-Jean Capistran, qui sont toujours restés attachés au pape de Rome. C'est pour cela que le père Berthier, dans l'histoire de l'église gallicane, n'a pas craint d'avancer que le grand schisme d'Occident, qui a fait à l'église des maux incalculables à cause de sa durée, et des abus énormes

Digitized by Google

dont il a été la source, a été un des moins pernicieux aux consciences, à cause de la difficulté de reconnaître quel était le pape légitime.

A Urbain VI succédèrent Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII ; et à Clément VII (Robert de Genève), succéda Benoit XIII (Pierre de Lune). Le pape de Rome, Grégoire XIII s'était engagé à n'accepter la papauté que par provision, c'est-à-dire à la condition d'abdiquer dès qu'il serait possible d'obtenir l'abdication volontaire ou forcée de Benoit XIII, son compétiteur. Mais ensuite il parut vouloir éluder cette convention et conserver sa place. Ce triste conflit cessa lorsque, le 7 août 1409, au concile de Pise, convoqué par les cardinaux des deux obédiences, d'un concert unanime, on éleva sur la chaire de St-Pierre, le cardinal de Milan, (Pierre de Candie), qui prit le nom d'Alexandre V. Dès ce moment, Colette, Saint Vincent Ferrier et d'autres saints personnages, abjurèrent le parti de Pierre de Lune (Benoit XIII), qui dès-lors ne fut plus qu'un antipape.

Mais la paix que l'élection d'Alexandre V avait rendue à l'église ne tarda pas à être troublée de nouveau ; car ce savant et pieux pontife mourut dix mois environ après son élévation, et il fut remplacé par le cardinal de Saint-Eustache (Baltasar Cossa), qui prit le nom de Jean XXIII. Ce choix, loin d'éteindre les divisions, ne fit que les augmenter ; car une grande partie des princes chrétiens avaient contre lui de graves préventions, et refusaient de reconnaître son autorité. D'un autre côté, Benoit XIII et Grégoire XII, ses deux compétiteurs, bien que déposés au concile de Pise, conservaient encore beaucoup de partisans et ils s'obstinaient à maintenir leur ombre de papauté. Ainsi l'univers catholique était

Digitized by Google

partagé entre trois chefs qui se disputaient le souverain pontificat. Jamais l'église de Dieu ne s'était trouvée dans une situation aussi critique, et si elle n'eût été qu'une institution humaine, elle eût infailliblement succombé. Mais il est écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, et l'on vit bien en cette circonstance la vérité de cet oracle.

Jean XXIII (Baltasar Cossa), pour se conformer à un des décrets du concile de Pise, et dans l'espoir de se délivrer de ses deux compétiteurs, avait convoqué, en 1413, un concile qui devait s'ouvrir à Constance, le 1er novembre de l'année suivante. Le désir de mettre un terme au schisme qui désolait l'église depuis trente-cinq ans, amena à Constance un nombre considérable de prélats, de chefs d'ordre et d'abbés ; les monarques et les princes chrétiens y envoyèrent leurs ambassadeurs, l'empereur Sigismond voulut y assister en personne ; les Universités, surtout celles de Paris, s'empressèrent d'y envoyer leurs députés. Jean XXIII en fit l'ouverture le jour de la Toussaint ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se préparait contre lui. Les membres les plus influents de cette assemblée commencèrent par l'engager à abdiquer la papauté, en lui représentant que si le bon pasteur doit donner sa vie pour son troupeau, à plus forte raison doit-il être disposé à sacrifier sa dignité pour la paix de l'église et le salut de ses ouailles : ils ajoutèrent que son exemple ferait cesser toutes les oppositions de ses compétiteurs, et que ce sacrifice lui serait d'un grand mérite devant Dieu et devant les hommes.

Jean XXIII, qui était loin de s'attendre à cette proposition, se décida cependant à faire la promesse solennelle de renoncer au pontificat. On reçut d'abord cette pro-

Digitized by Google

messe avec de grandes démonstrations de joie, puis on voulut en accélérer l'effet, les esprits s'échauffèrent, Jean se retira de Constance, le concile procéda contre lui avec une grande rigueur : mais enfin le pontife consentit à tout. Quant à ses compétiteurs : Grégoire XII (Ange Corario) se soumit sans beaucoup de difficulté ; il abdiqua et quitta toutes les marques de la dignité pontificale : Il n'en fut pas de même de Pierre de Lune ; ce vieillard octogénaire opposa à toutes les démarches qu'on fit auprès de lui, une opiniatreté inflexible ; on dressa contre lui une procédure qui aboutit à une sentence solennelle, par laquelle, après avoir été condamné comme contumace et schismatique opiniâtre, il fut dépouillé sans retour de tout titre et de toute dignité ecclésiastique. Ainsi la chaire pontificale se trouvant entièrement libre, le concile n'eut plus d'autre soin que de donner à l'église un chef capable de cicatricer ses plaies ; il arriva enfin ce jour si désiré, et le 11 novembre de l'année 1417, le cardinal Othon Colonne réunit tous les suffrages. On ne voulut pas remettre au lendemain la cérémonie de l'intronisation du nouvel élu. On le revêtit à l'instant même des marques de sa dignité, et, du conclave, il fut conduit processionellement dans l'église cathédrale de Constance, au milieu d'un concours immense qui mêlait ses acclamations au chant des psaumes. Le nouveau pape prit le nom de Martin V, pour honorer le grand évêque de Tours, dont on faisait la fête ce jour-là ; tout l'univers catholique applaudit à son élévation, mais personne n'en fut plus touché que Colette ; elle voyait dans cet évènement la fin d'un schisme qu'elle n'avait cessé de déplorer depuis plus de vingt ans ; car dès sa jeunesse le Saint-Esprit en lui révélant le prix des âmes, lui avait

Digitized by Google

fait connaître les ravages que le schisme cause dans le troupeau de J.-C., et nous verrons dans son histoire que c'en fut assez pour la déterminer à s'offrir comme victime à la justice divine, et pour exercer sur elle-même les plus rudes mortifications. Toutefois la consolation qu'elle éprouvait était mêlé d'une amertume secrète ; car elle avait été avertie d'en-haut qu'un nouveau schisme viendrait encore troubler la paix de l'église, parce que l'esprit de division n'était pas universellement étouffé.

Ce fut surtout au concile de Bâle que cet esprit se manifesta avec plus de violence. Le concile de Constance avait été assemblé pour donner un chef à l'église, mettre un terme au schisme et réunir tout le troupeau de J.-C. sous un seul pasteur. On devait aussi s'y occuper de la réformation du clergé et de la correction des abus introduits dans le sanctuaire, et cet objet était assurément d'une haute importance. Mais il tardait aux prélats assemblés à Constance d'aller revoir leurs ouailles et de calmer les troubles que le schisme avait fait naître. En conséquence, après quelques réglements de discipline sur les points les plus urgents, le pape Martin V termina le concile, et en indiqua un autre qui se tiendrait à Bâle cinq ans après, et dont le principal objet serait la réformation. En effet cette assemblée fut convoquée à Bâle, non en 1423 comme il avait été décidé à Constance, mais en 1431, à cause des difficultés qui étaient survenues dans cet intervalle. Le pape Martin V mourut sur ces entrefaites. Eugène IV lui succéda, et ce fut sous ce nouveau pontife que le concile de Bâle s'ouvrit au mois de décembre 1431. Il avait désigné le cardinal Julien de Saint-Ange, pour le présider en qualité de légat apostolique : mais ayant appris quelque temps après l'ouver-

Digitized by Google

ture, qu'un fort petit nombre de prélats s'étaient rendus à Bâle, il avait suspendu le cours des sessions, et transféré le concile à Bologne. Cette translation fut ensuite révoquée à la prière et d'après les observations du cardinal de Saint-Ange. Mais ce cardinal, en attendant la réponse du Saint-Père, cessa provisoirement les fonctions de président, et ne parut plus aux délibérations. Alors un prélat français, l'évêque de Coutance, prit la place du légat, et le premier acte de cette assemblée ainsi présidée, fut un décret qui *soumettait la volonté du pape à celle du concile*. C'est-à-dire qu'on renouvella purement et simplement un décret semblable du concile de Constance : mais à Constance ce décret tirait toute sa force et sa valeur des circonstances exceptionnelles dans lesquelles il était rendu : le but de ce décret n'était pas, comme à Bâle, de régler l'exercice de l'autorité pontificale, mais uniquement d'empêcher tout ce qui aurait pu mettre un obstacle à l'élection d'un pape légitime. Ce début annonçait l'attitude hostile que l'assemblée de Bâle voulait prendre contre Eugène IV. Malheureusement cette disposition, loin d'avoir été retractée par la suite, a constamment dirigé la conduite des prélats, et a fini par les engager dans une révolte ouverte contre le vicaire de J.-C. En effet le concile de Bâle, d'abord assemblé légitimement, ne fut plus à la fin qu'un vrai conciliabule, qu'une réunion de factieux, qui porta l'audace jusqu'a faire le procès à Eugène IV, à prononcer sa déposition, et à lui donner un successeur de son vivant ; ce successeur ou plutôt cet anti-pape fut Amédée duc de Savoie , dont notre sainte n'avait eu jusqu'alors qu'à se louer, car, comme on le verra dans son histoire, il avait été un des seigneurs les plus

Digitized by Google

empressés à lui offrir des établissements dans ses États et à favoriser sa réforme. Aussi quant elle sut que les chefs de la cabale avaient jeté les yeux sur ce prince pour l'élever au souverain pontificat, elle en fut navrée de douleur. Elle se hâta de lui écrire, et de l'exhorter par les motifs les plus touchants à refuser une dignité qui attirerait sur sa personne les malédictions du ciel et les anathêmes de l'église. Les remontrances d'une sainte pour laquelle Amédée avait conçu la plus grande vénération, firent sur lui une vive impression, et il lui avait répondu de la manière la plus consolante, en lui promettant de ne pas accepter cette dignité. Mais son caractère naturellement faible ne put tenir contre les assauts qui lui furent livrés par les adversaires d'Eugène IV, à la tête desquels était le fameux Louis d'Alleman archevêque d'Arles. Après avoir résisté pendant plusieurs mois, il finit par accepter le fatal honneur qui lui était déféré, et le 5 novembre 1439 il se laissa imposer la tiare, et prit le nom de Félix V.

Notre sainte en apprenant cette nouvelle en fut inconsolable. D'un côté l'abîme dans lequel s'était précipité Félix V, d'un autre les suites d'un nouveau schisme qui allait ravager le troupeau de J.-C., la replongèrent dans un abattement semblable à celui du prophète Élie, lorsque fuyant la colère de Jézabel qui avait juré sa mort, il s'écriait : « *J'ai assez vécu, Seigneur, ôtez-moi la vie.* » Ce fut sans doute la plus cruelle de toutes ses épreuves, et elle emporta dans la tombe toute l'amertume de sa douleur, car elle mourut deux avant que Félix eut renoncé à sa prétendue dignité.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Ce livre contient les premières années de Colette depuis sa naissance jusqu'à son entrée dans son ermitage de Corbie. Il est facile de remarquer qu'elle a été prévenue de grâces extraordinaires, et que Dieu avait sur elle quelque grand dessein, dont nous verrons l'accomplissement dans la suite de sa vie, savoir, la réforme des trois ordres de Saint François.

Ce livre comprend l'espace de 22 ans environ, de 1380 à 1402.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Colette. — Son éducation. — Soin que prennent ses parents pour la conserver dans l'innocence. — Sa dévotion précoce à la très Sainte Vierge.

Cette admirable fille naquit à Corbie, (1) le 13 janvier 1381 (2) et reçut au baptême le nom de Colette. Ce nom est un diminutif de celui de Nicolas, que ses parents honoraient particulièrement, et en qui ils avaient une grande confiance. Son père, nommé Robert Boellet, exerçait la profession de charpentier. Sa rare probité lui avait mérité l'estime et la confiance de ses concitoyens. Sa mère, appelée Marguerite Moyon, n'était pas moins estimée à cause de la régularité de sa conduite. Bien que leur fortune ne dépassât point les bornes d'une hon-

(1) Corbie est une petite ville de l'ancienne Picardie, située sur la rive droite de la Somme, à environ 18 kilomètres d'Amiens. Selon quelques uns elle prend son nom de la petite rivière nommée Corbon, qui, en cet endroit se jette dans la Somme. Cette ville doit sa célébrité au monastère des Bénédictins, fondé par Sainte Bathilde, reine de France, vers le milieu du VII° siècle. Là, ont fleuri plusieurs grands hommes, entre autres saint Adhélard et le savant abbé Paschase Radbert.

(2) La plupart des historiens placent la naissance de Ste Colette en 1381 ; cependant la bulle de sa canonisation dit qu'elle naquit en 1380. Ce qui peut facilement s'accorder, si on suppose que les historiens font commencer l'année en janvier, tandis qu'à Rome on ne la fait commencer qu'à Pâques.

Digitized by Google

nête médiocrité, ils aimaient à soulager les pauvres par leurs aumônes. La naissance de Colette, qu'ils regardèrent justement comme un don miraculeux accordé à leurs instantes prières, augmenta leurs sentiments de piété et de reconnaissance envers le Seigneur.

En effet, la naissance de Colette était bien un miracle : car Marguerite Moyon, mariée en secondes nôces à Robert Boellet, n'avait pas eu d'enfant de son premier mariage, et elle était âgée de plus de soixante ans quand elle devint mère. (1) Dès lors ces pieux époux, pour témoigner à Dieu leur reconnaissance, et pour attirer sur eux et sur l'enfant si désirée, d'abondantes bénédictions, ne crurent pouvoir rien faire de mieux que de servir Dieu avec une nouvelle fidélité. La mère s'adonna aux œuvres de piété avec encore plus de ferveur qu'auparavant. Elle commença à s'approcher des sacrements tous les dimanches et fêtes, pratique peu en usage dans ce temps-là, non seulement pour les personnes engagées dans les embarras du siècle, mais mêmes pour les religieuses (2). Elle se fit une habitude d'assister chaque jour au saint sacrifice de la Messe, et de passer aux pieds des autels, une partie du temps dont elle pouvait disposer.

Loin de contrarier son épouse dans ses dévotions, Robert l'imita, autant que sa profession le lui permettait, et aux œuvres de miséricorde corporelle, il joignit dès-lors les œuvres de miséricorde spirituelle. Il n'avait rien tant à cœur que de voir régner l'union dans les familles, et s'il apprenait que la concorde était rompue parmi ses

(1) Fodéré. P. De Vallibus. Michel Notel.

(2) Ste Claire dans ses constitutions n'a prescrit à ses filles que sept communions par an.

Digitized by Google

voisins, il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour les réconcilier. Exhortations, prières fatigues même, rien ne lui coûtait pour réunir les cœurs divisés, et rétablir la paix. Aussi était-il choisi pour arbitre dans toutes les contestations, et il a pu être appelé à juste titre, l'homme pacifique.

Il eut encore un autre mérite, celui de ramener au bercail de J.-C. un grand nombre de pauvres filles égarées dans les voies de l'iniquité. Il leur abandonna même, pour leur servir de refuge, l'une des habitations qu'il possédait dans la ville, afin qu'elles pussent y vivre loin des occasions du vice, sous la conduite d'un sage directeur.

Tels étaient les parents de Colette : s'ils étaient si empressés de contribuer au salut de personnes qui leur étaient étrangères, il est facile de conjecturer avec quel soin ils s'appliquèrent à former le cœur de l'enfant que Dieu leur avait donné.

Le principal soin de Robert et de son épouse fut d'écarter de Colette, tout ce qui aurait pu tant soit peu ternir la fleur de son innocence, innocence qu'en effet elle eut le rare bonheur de conserver intacte toute sa vie. Elle n'eût même jamais la moindre connaissance des vices contraires à la vertu angélique : fruit précieux de la sainte éducation reçue à la maison paternelle ! Dès cet âge, on lui inspira la crainte de Dieu et l'horreur du péché. Le saint Esprit qui la destinait à devenir un jour l'instrument des plus étonnantes merveilles, fécondait d'une manière ineffable cette précieuse semence ; tellement que, dès l'âge de quatre ans, elle commença à avoir de Dieu et de ses perfections une connaissance bien plus étendue que ne l'ont d'ordinaire ceux qui ont

Digitized by Google

atteint l'âge de discrétion. Aussi, dès ce temps-là, son bonheur était d'accompagner à l'église sa pieuse mère, et le temps qu'elle y passait ne lui paraissait jamais trop long. Là son recueillement frappait et édifiait les personnes d'un âge plus avancé. Il eut été facile de présager ce que Colette serait un jour. C'était un lys destiné à répandre dans l'église de Dieu, le parfum des plus rares vertus, et qui croissait sous la protection de Marie. Car il est bon de remarquer que sa pieuse mère l'avait consacrée à la Reine des Vierges, et lui avait fait sucer avec le lait une tendre dévotion à l'auguste mère de Dieu. Heureux les parents qui, comme ceux de Colette, regardent comme leur premier devoir celui d'élever leurs enfants, non pour la terre, mais pour le ciel.

CHAPITRE SECOND.

Vertus qui distinguent l'adolescence de Colette.

Comme nous l'avons dit, Colette (1) commença à connaître et à aimer Dieu, à un âge, où les autres enfants ont à peine le sentiment de leur propre existence.

Elle fut un enfant de miracle. La mère de notre sainte était plus que sexagénaire quand elle lui donna le jour. Cette dérogation aux lois de la nature est souvent le signe de quelque dessein particulier de la Providence. Ainsi, Isaac, sur qui reposèrent toutes les bénédictions promises à Abraham, et qui devait être la tige des Pa-

(1) P. de Vallibus.

Digitized by Google

triarches, ne vint au monde que quand Abraham et Sara furent arrivés à un âge qui leur ôtait tout espoir de postérité. Il en fut de même de St Jean-Baptiste destiné à la sublime fonction de précurseur de Jésus-Christ, et digne d'être appelé par le Sauveur lui-même, le plus grand des enfants des hommes.

La naissance miraculeuse de Colette présageait donc la mission extraordinaire qu'elle aurait un jour à remplir. Elle devait comme Jean-Baptiste préparer à Dieu un peuple parfait et ramener les enfants de St-François à la pratique des vertus de leur père : *ut convertat corda patrum in filios, parare domino plebem perfectam*: aussi, à l'exemple du Saint Précurseur, elle montra dès l'enfance un grand amour pour la solitude et le silence, joint à un amour plus grand encore pour la pénitence et l'oraison.

Elle aurait voulu pouvoir fuir dans les déserts, habiter des retraites inaccessibles et y vivre inconnue au monde : les vaines conversations qui s'y tiennent lui étaient insupportables; mais, outre que ce genre de vie ne convenait pas à une personne de son sexe, la divine Providence voulait la faire servir au milieu du monde à la sanctification d'un grand nombre d'âmes. A défaut d'autres déserts, Colette sut trouver une solitude dans le sein même de sa famille et son cœur surtout était comme un désert que rien ne peut troubler. Nous verrons dans l'histoire de sa vie, que même dans les rencontres les plus bruyantes, son recueillement intérieur resta toujours aussi parfait que si elle eut été seule au monde.

Elle avait apporté en naissant le goût de la mortification. Dès sa plus tendre jeunesse, elle était ingénieuse à trouver les moyens de macérer son corps, soit en se

Digitized by Google

serrant avec des cordes entrelacées de nœuds, soit en quittant sa petite couche pour prendre son repos sur des sarments qu'elle avait soin de disposer à l'insu de ses parents. C'était surtout le vendredi qu'elle exerçait sur elle-même ces saintes rigueurs, en mémoire de la passion du Sauveur, dont sa mère l'avait souvent entretenue. Dès l'âge de sept à huit ans, elle songeait à se mortifier sur la nourriture et se privait des petites douceurs qui flattent si fort le goût des enfants. C'était pour elle une véritable satisfaction de pouvoir les distribuer aux petites filles indigentes. En cela elle pratiquait deux vertus : à la mortification, elle joignait un acte de charité. Durant les repas qu'elle prenait avec ses parents, elle se levait et prenait ce qu'elle trouvait sous la main, pour le porter aux nécessiteux qui se présentaient à la porte : ses parents la laissaient faire, et bénissaient Dieu, d'avoir mis dans leur enfant des inclinations si conformes aux leurs. C'étaient là comme les prémices des prodiges de charité qui devaient marquer toute la vie de cette fidèle servante du Seigneur. Car tout ce qu'elle fit jusqu'à son dernier soupir se rapporte constamment à la gloire de Dieu et au salut des âmes, et c'est en cela que consiste l'essence même de la charité.

Ce qui développa les germes des pieuses inclinations que le Saint-Esprit avait jété dans cette âme, ce qui leur fit atteindre le degré de perfection à laquelle Dieu l'appelait, ce fut le don d'oraison, que le ciel lui avait accordé d'une manière extraordinaire. Sans connaître aucune des méthodes faites pour faciliter ce saint exercice, il lui arrivait de passer des heures entières dans la méditation. Elle trouvait dans le souvenir de la passion de J.-C., la matière de ses pieuses réflexions. La suite de son his-

Digitized by Google

toire nous fera voir quel haut degré de contemplation elle puisa dans les plaies sacrées du divin Rédempteur.

L'oraison étant comme le foyer qui entretient dans l'âme cette chaleur vivifiante qui nourrit toutes les vertus, il ne faut pas s'étonner qu'elle en ait fait son principal exercice dans tout le cours de sa vie. Il faudrait s'étonner au contraire qu'elle eût pu répondre, comme elle l'a fait, à tous les desseins de Dieu sur elle, sans cette pratique aussi nécessaire à la vie parfaite, que la respiration l'est à la vie animale. C'est la conséquence rigoureuse qu'il faut tirer de cet oracle divin : *Il faut prier toujours et ne cesser jamais de prier.* OPORTET SEMPERE ORARE ET NON DEFICERE (SAINT LUC, 18.)

CHAPITRE TROISIÈME.

Première jeunesse de Colette. — Son mépris pour les vaines parures.—Son goût toujours croissant pour l'oraison et le service divin. — Sa première communion.

A mesure que Colette avançait en âge (1), on voyait se développer en elle, ce fond de qualités heureuses qu'elle avait recues du Ciel. Ce qui la distinguait aux yeux de tous, c'était une modestie angélique qui reluisait dans tout son extérieur et décelait la candeur de son âme. Elle rougissait dès qu'elle croyait qu'on s'occupait d'elle, Aussi fuyait-elle les regards du monde, et ses moments les plus doux, étaient ceux qu'elle passait auprès de sa

(1) P. de Vallibus. Surius.

Digitized by Google

pieuse mère, soit pour l'aider dans les soins du ménage, soit pour vaquer ensemble à quelqu'exercice de dévotion et à la lecture de la vie des Saints. C'est dans ces pieuses lectures qu'elle avait appris à mépriser les vaines parures. On sait que les jeunes personnes ont un penchant naturel pour les ornements mondains. Celui de Colette était bien différent. Elle prenait ses vêtements tels que sa mère les lui préparait ; mais pour peu qu'ils eussent quelque chose de recherché, elle en était toute confuse, et ce lui était un tourment de les porter et de paraître ainsi au milieu de ses compagnes. Quand elle avait la liberté de choisir, elle préférait ce qu'il y avait de plus simple et elle aimait les couleurs les plus ternes, comme étant plus propres à la faire oublier.

Ses qualités la rendaient chère à ses maîtresses d'école et à ses petites compagnes. Ces dernières étaient très heureuses quand elles pouvaient la retenir au milieu d'elles. Pour leur faire plaisir, la jeune Colette se prêtait par fois à leurs récréations innocentes. Mais, on s'apercevait aisément que son cœur n'était point là, et dès qu'elle le pouvait, elle disparaissait, pour aller chercher ailleurs les délassements dont elle était saintement avide. Quels étaient ces délassements ? C'étaient ceux qu'elle goûtait en priant avec sa bonne mère. La pétulance de ses compagnes contrastait trop avec sa retenue et sa modestie. Pour échapper à leurs empressements, souvent elle se cachait dans quelque réduit obscur, ou bien même elle restait blottie sous son petit lit.

Dieu, qui se préparait dans cet ange terrestre un sanctuaire selon son cœur, ne voulait pas que son âme fut préoccupée par aucun attachement à des amusements rivoles. Il l'attirait doucement à lui, par l'attrait qu'il

Digitized by Google

lui inspirait pour le service divin. Aussi, chose étonnante dans une enfant de onze à douze ans, souvent elle interrompait son sommeil, pour assister aux matines qui se chantaient au monastère des Bénédictins vers le milieu de la nuit. Ni l'obscurité, ni la rigueur de la saison, ni la faiblesse de son âge ne pouvaient la retenir. Ses parents ne consentaient qu'avec peine à une pratique qu'une personne déja formée aurait eu peine à soutenir ; mais elle était si éloquente à leur persuader qu'on ne souffre jamais quand on sert le bon Dieu, qu'ils la laissaient faire. Cependant les voisins, qui n'avaient pas autant de foi que Robert et sa femme, ne cessaient de leur représenter « que leur enfant finirait par s'épuiser, » qu'on la voyait maigrir à vue d'œil, et que s'ils l'ai- » maient véritablement, ils devaient mettre un terme à » une dévotion si déplacée dans une enfant de son âge. » Robert, importuné par toutes ces observations, se crut obligé de retirer à sa fille la permission d'aller la nuit aux offices du couvent, et pour s'assurer que sa volonté serait accomplie, il fit coucher sa chère Colette dans une petite chambre-haute située au dessus de la sienne.

Parmi les voisins de Robert, se trouvait un brave homme, très fervent chrétien, et qui n'avait pas peu contribué à inspirer au sieur Boellet le goût des bonnes œuvres. Il se nommait Adam Mannier. Robert le consultait en bien des rencontres et suivait volontiers ses avis, parce qu'il avait remarqué en lui autant de prudence que de droiture de cœur. Adam Mannier avait beaucoup d'affection pour la petite Colette, qu'il regar-

(1) C'était lui qui lui avait fourni les cordes dont elle s'était fait une espèce de cilice.

Digitized by Google

dait comme un enfant de bénédiction. Autant qu il était en lui, il la secondait dans ses pratiques de piété. Il crut pouvoir le faire encore dans cette circonstance : à l'aide d'une échelle, il la faisait sortir par sa petite fenêtre, la recevait dans ses bras et la conduisait à l'église. Comme il avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de Robert, qui s'était aperçu du stratagème, il lui fit aisément comprendre que sa petite fille n'était pas un enfant ordinaire ; qu'il devait prendre garde de s'opposer aux desseins du Ciel en la contrariant dans ses dévotions ; d'autant plus que sa santé n'en souffrait nullement ; qu'il devait craindre plutôt d'y porter atteinte en s'opposant trop à ses désirs qui provenaient évidemment de Dieu. Ces réflexions calmèrent l'esprit du père et de la mère de Colette, et l'on finit par la laisser libre de suivre sa pieuse habitude comme auparavant. Robert voulut même alors lui dresser un petit oratoire où elle pourrait faire ses exercices de dévotion. Colette regarda cette faveur comme venant du Ciel, et dès-lors cet oratoire devint pour elle comme une petite Thébaïde, où elle aimait à se retirer pour y épancher son cœur dans l'oraison. Elle commença à consacrer à cet exercice un temps plus considérable, et, quoique personne ne lui eut enseigné la manière de méditer, elle était plus habile dans cet art, que si elle eut reçu les leçons de quelque savant directeur : car l'Esprit-Saint était son maître.

Ce fut à cette époque que commencèrent ses communications plus intimes avec celui que l'Eglise appelle l'époux des vierges, et c'est ainsi qu'elle se trouva toute préparée à recevoir pour la première fois son divin Sauveur. Qui pourrait dire avec quelle ardeur elle avait appelé le jour où elle eut cet ineffable bonheur, et de

Digitized by Google

quelles grâces abondantes, le Seigneur, en se donnant à elle, se plut à l'enrichir? Chacune des communions de Colette, après la première, fut toujours une préparation à la suivante. Plût à Dieu qu'il en fut ainsi, non seulement des enfants qui goûtent encore la ferveur d'une première communion bien faite, mais des personnes les plus avancées en âge! Comme Colette, elles auraient le bonheur d'arriver à une haute perfection, ou du moins d'éviter les dévotions de routine, qui engendrent bientôt la tiédeur.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Faveurs extraordinaires que Dieu accorde à Colette.

La pieuse servante du Seigneur, arrivée à l'âge de quatorze ans environ, n'avait d'autre ambition que de servir Dieu dans l'obscurité : et à consulter la conduite ordinaire de la Providence, c'était là sa destination, eu égard à l'humble condition de ses parents. Mais Dieu avait d'autres vues sur elle. Comme nous l'avons dit, elle était appelée à devenir l'instrument des merveilles du Tout-Puissant. Les desseins du ciel sur elle commencèrent à se manifester par des faveurs insignes qu'elle reçut alors.

La première, fut une croissance instantanée (1), accompagnée de qualités extérieures qui la rendirent l'une des personnes les plus remarquables de son sexe. Jus-

(1) P. de Vallibus, Fodéré, Surius etc.

Digitized by Google

que là, elle était restée très petite de taille. Ses parents s'en affligeaient. Son père, dans un moment d'humeur, lui dit même un jour : « Que ferai-je de toi ? Tu ne seras jamais capable de remplacer ta mère qui est déjà vieille. » Cet espèce de reproche l'affligea beaucoup, plutôt par rapport à ses parents que par rapport à elle-même. Car, déjà elle se trouvait heureuse d'être peu considérée. Guidée par un sentiment de piété filiale, elle fit un pélerinage à une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge (1), distante de plusieurs lieues de la ville de Corbie, et suivant la tradition, elle fut huit jours absente. Prosternée devant l'autel de l'auguste Mère de Dieu, elle l'invoqua comme la consolatrice des affligés. Et répandant son âme, elle lui dit avec la simplicité d'une enfant : « Tendre » mère de Jésus, vous voyez combien sont affligés ceux à » qui je dois le jour, de me voir de si petite taille. Si cet » état doit être ma sauvegarde contre les dangers du » monde, je l'accepte de tout mon cœur et j'en remercie » votre divin fils comme d'une faveur. Mais si, en me » faisant grandir corporellement, cet accroissement ne » doit pas être un obstacle à mon salut, conjurez-le de » m'accorder cette grâce, eu égard à la peine qu'éprou- » vent mes parents de me voir si petite, et surtout afin » que je puisse leur rendre tous les services qu'ils atten- » dent de moi dans leur vieillesse. Toutefois que la » volonté de Dieu soit faite et non la mienne. »

(1) Tout porte à croire et c'est même une tradition dans le pays que le sanctuaire qu'elle alla visiter fut celui de Notre-Dame de Brebières, pélérinage très en vogue parmi les habitants de la Picardie, qui existe de temps immémorial dans la ville d'Ancre, aujourd'hui Albert. On y vénère une statue de la Ste-Vierge qui a opéré beaucoup de miracles.

Digitized by Google

Une prière si pleine de résignation et de confiance ne tarda pas à être exaucée. Dans les chroniques de l'ordre où il est question de notre Sainte, l'événement de sa miraculeuse croissance est rapporté comme un fait indubitable. Il est même mentionné dans le procès de sa béatification. Toutefois, les historiens ne sont pas d'accord sur la manière dont le prodige s'est opéré. Les uns disent qu'il a eu lieu la nuit même qui a suivi sa prière. D'autres veulent qu'elle ait grandi rapidement, mais, par des accroissements successifs : tous cependant conviennent qu'au grand étonnement, non seulement de ses parents, mais de toute la ville de Corbie, elle s'est trouvée grandie de manière à surpasser la taille ordinaire des personnes de son sexe. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut qu'en lui conservant les traits de son visage, Dieu leur donna un éclat tout nouveau, et qu'il répandit sur tout son extérieur un air de dignité et de noblesse dans les manières qui l'aurait fait prendre pour la fille de quelque grand seigneur.

Elle ignorait cette partie du changement opéré en elle, car elle était loin de ressembler à ces personnes qui font du miroir un usage si fréquent : mais un jour qu'elle se rendait à l'église elle entendit quelqu'un faire l'éloge de sa beauté : surprise et même consternée, la première prière qu'elle fit dans le temple, ce fut de demander que si il y avait en elle quelques agréments capables de frapper les regards des hommes charnels, le Seigneur voulait bien lui ôter ce dangereux avantage, et de la rendre plutôt un objet d'horreur à tout le monde. Elle n'obtint qu'en partie ce qu'elle désirait. Car Dieu se contenta de faire disparaître les couleurs vermeilles de son visage et de les remplacer par une blancheur de lys qui était le

Digitized by Google

symbole de la candeur et de la pureté de son âme. Toute sa vie, elle conserva un extérieur qui commandait le respect à toute espèce de personnes.

Cette merveille fut accompagnée d'une autre d'un ordre bien supérieur. Car elle reçut une abondance de dons intellectuels qui la rendirent capable d'accomplir tous les desseins du Ciel sur elle. Son esprit fut orné de lumières naturelles dans un degré éminent. Tellement, qu'elle devint en état de correspondre avec les personnages les plus doctes et les plus vénérables, les prélats, les membres du Sacré-Collége, comme nous le verrons plus tard. Toujours on admirait sa prudence, sa dextérité à manier les affaires les plus épineuses. Sa fermeté égalait sa prudence : jamais les difficultés, quelqu'insurmontables qu'elles parussent, n'ont pu lui faire changer une résolution, dès que dans l'oraison elle s'était assurée de la volonté du Ciel. A ces dons Dieu ajouta encore celui des langues, c'est-à-dire, l'intelligence des idiômes usités dans les régions où sa réforme devait s'étendre. Car, outre le latin, qu'elle entendait passablement, elle savait l'Espagnol, l'Italien et l'Allemand, (1) sans jamais avoir appris ces langues, n'ayant reçu d'autre éducation que l'éducation commune des filles du peuple.

Mais la faveur la plus signalée que Dieu lui départit alors, ce fut de la remplir de connaissances surnaturelles(2) dans un degré éminent. Elle avait reçu une merveilleuse facilité à expliquer et à faire goûter aux personnes de son sexe les vérités du salut et les saints

(1) P. de Vallibus.

(2) S. Perrine.

Digitized by Google

mystères de notre foi. Les jeunes filles de son âge aimaient singulièrement sa compagnie, et elles quittaient volontiers les amusements ordinaires à leur âge afin de se trouver avec elle. Elle profita de cette disposition pour leur faire de pieuses lectures, et les entretenir agréablement de matières de dévotion. Elles prirent tant de goût à ces conférences spirituelles qu'elles pressaient elles-mêmes Colette de leur parler du bon Dieu, et elle le faisait avec tant de facilité et d'onction, qu'on eut dit que le St-Esprit parlait par sa bouche. Insensiblement son petit troupeau s'augmenta. Les personnes qui l'avaient connue auparavant, ne pouvaient revenir de leur étonnement, et elles se demandaient les unes aux autres : « Où a-t-elle donc appris tout ce qu'elle nous dit, elle qui était si timide et si réservée dans ses paroles ? »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Colette donne plus d'extension à ses conférences spirituelles.

La pieuse Colette n'avait admis d'abord à ses entretiens (1) de piété que des jeunes filles de son âge ; mais, animée par la reconnaissance qu'elle devait à Dieu, pour les faveurs qu'elle en avait reçues, elle crut devoir donner plus d'extension à l'œuvre de zèle qu'elle avait entreprise et sur laquelle le Seigneur répandait déjà d'abondantes bénédictions. Des personnes d'un âge plus avancé

(1) Marc de Lisbonne. Surius.

Digitized by Google

voulurent aussi être admises aux conférences, et le nombre en devint si considérable en peu de temps, qu'il fallut chercher un local assez spacieux pour les contenir. Enfin l'empressement devint si général, que les mères de famille y venaient avec leurs filles, et toutes en sortaient non seulement édifiées, mais même souvent pénétrées de la plus vive componction. C'est ce qui arrivait d'ordinaire quand Colette leur avait exposé l'énormité du péché mortel. Ses paroles pénétraient les cœurs et faisaient couler des larmes. On peut croire que les conférences spirituelles de Colette, ne contribuèrent pas peu à peupler le refuge que son père avait concédé en faveur des âmes pénitentes. Mais ce dont on ne peut douter, c'est qu'il se fit parmi les personnes du sexe un changement remarquable, et que plusieurs résolurent de quitter le monde pour se consacrer à Dieu.

Colette, étant la cause de tant de bien, devait s'attendre à des épreuves. L'ennemi de tout bien prévit dès-lors quel dommage elle causerait un jour dans son royaume. Il résolut donc de mettre obstacle à son œuvre. Il commença par susciter contre elle plusieurs membres du clergé (1). Après s'être répandus en murmures dans la ville, ces ecclésiastiques se plaignirent à l'évêque diocésain, de ce que, sans être autorisée par les supérieurs, une jeune fille du peuple sans instruction se permettait d'assembler quantité de personnes de tout âge, et de leur faire des instructions sur les matières les plus relevées de la doctrine chrétienne et sur les mystères de la religion. Selon eux, c'était une chose inouie, qu'une

(1) L'abbé de St. Laurent : Surius : P. de Vallibus : M. Notel.

Digitized by Google

fille de seize à dix sept ans, osât parler en public sur de tels sujets, elle qui savait à peine son catéchisme. « Et » ce qu'il y a de plus étonnant, ajoutaient-ils, c'est qu'on » abandonne la paroisse pour courir en foule à ces ras- » semblements; des personnes instruites en sont scan- » dalisées, et croient qu'il est urgent de faire cesser cette » nouveauté, où l'on remarque encore plus de présomp- » tion que d'ignorance; à la vérité Colette est une fille » très-pieuse; mais la piété ne donne pas la science, et » l'on doit d'autant plus se défier de ses enseignements » qu'on raconte d'elle des choses singulières. »

Avant de prendre aucune détermination, le prélat crut qu'il était de son devoir de consulter sur cette dénonciation. En conséquence il chargea un des curés de la ville dans lequel il avait grande confiance d'examiner l'affaire, et de lui faire part de ses observations. C'était le pasteur même de Colette, qui connaissait bien la vertu de sa paroissienne et lui rendait justice. Ce bon ecclésiastique n'eut pas de peine à découvrir d'où le coup partait. Toutefois, sans parler à personne de la commission dont il était chargé, il se rendit à la conférence le dimanche suivant, quand déjà les exercices étaient commencés, et il se plaça de manière à tout voir et à tout entendre sans être trop aperçu lui-même. Il fut frappé d'abord du bel ordre et du recueillement qui régnaient dans l'assemblée. Ce qui le toucha le plus, ce fut la manière dont l'humble Colette expliquait la doctrine chrétienne, l'onction qui accompagnait ses paroles, surtout quand elle parlait des souffrances du Sauveur, et l'impression profonde qu'elle produisait dans les cœurs. Il partagea lui-même l'émotion commune, et avant de se retirer, sans expliquer le motif de sa visite, il ne put

Digitized by Google

s'empêcher de remercier publiquement Colette du bien qu'elle faisait dans sa paroisse et il l'encouragea à continuer, dut-elle éprouver des oppositions et des critiques. Il félicita aussi toutes les personnes présentes de l'empressement qu'elles mettaient à se rendre aux conférences, et de la manière édifiante dont tout s'y passait. Ensuite il se hâta de rendre compte au prélat de ce qu'il avait vu et entendu, et il le fit en des termes qui ne laissèrent aucun doute sur l'estime qu'il avait pour Colette et pour sa manière d'expliquer les vérités du salut. Il ajouta, qu'au reste, sa Grandeur ne devait pas être surprise de ce que cette pieuse fille trouvait des contradicteurs dans des ecclésiastiques qui ne la censuraient que parce qu'elle faisait ce qu'ils n'avaient pas le courage de faire eux-mêmes. Il finit par rendre témoignage non seulement de la piété de Colette, à laquelle tout le monde rendait justice, mais en particulier à sa prudence, qui était au-dessus de son âge.

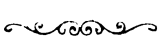
Le prélat demeura entièrement satisfait. Il n'en fut pas de même des dénonciateurs. Ayant appris ce qui s'était passé à la conférence, ils n'en furent que plus animés à poursuivre leur dessein : ils déclamèrent hautement et contre Colette, qu'ils appelaient une enthousiaste, une visionnaire, et contre son digne pasteur : ils plaignaient avec une apparence de zèle, les personnes qui mettaient tant d'empressement à se rendre à ces assemblées et finirent par inspirer leurs préventions à d'autres ecclésiastiques : alors les familles notables du pays se crurent obligées d'empêcher leurs filles d'assister à ces conférences.

Colette rassurée par son directeur, qui gémissait de cette persécution, n'en continuait pas moins l'œuvre

Digitized by Google

qu'elle avait commencée pour la plus grande gloire de Dieu. Sa constance ne fit qu'irriter ses antagonistes. Ils ne se contentèrent plus d'écrire au prélat, ils allèrent le trouver. Sans renouveler alors ce qu'ils avaient écrit à sa Grandeur, ils lui représentèrent que cette nouveauté décréditait le ministère pastoral, et finirait par mettre le trouble dans les familles ; les uns prenant Colette pour une sainte, les autres pour une fausse dévote trompée par son imagination.

Quoique le prélat connut l'exagération des plaintes qui lui étaient déférées, il les écouta, afin de calmer l'agitation des esprits, et écrivit ensuite au curé de Colette de la lui amener. Colette s'empressa d'obéir et se présenta au pontife, accompagnée de son pasteur. Sa vue seule suffisait pour dissiper toutes les préventions. Son air de modestie jointe à une noble assurance fit une vive impression sur le prélat. Aussi ne fut-il nullement question des griefs intentés contre elle. Seulement l'évêque fit entendre au directeur, que pour apaiser les esprits qui commençaient à s'échauffer, il croyait prudent d'interrompre les exercices de la congrégation, que l'on pourrait reprendre quand cet orage serait dissipé. Du reste, il assura Colette de sa bienveillance, et lui donna des marques non équivoques de son estime. Elle se retira après avoir reçu la bénédiction de son évêque, et ne voyant dans sa recommandation que l'expression de la volonté de Dieu, elle cessa ses conférences, au grand chagrin de la majeure partie des habitants.



Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME.

Mort de Robert Boellet. — Colette s'occupe de sa vocation. — Elle consulte sur cet article le prieur des Célestins d'Amiens.

Vers la fin de tout ce démêlé qui dura plus d'un an et donna tant de tourment à Colette, elle eut encore la douleur de perdre son vertueux père. Quant à sa mère, elle l'avait perdue quelques années auparavant. Tant que vécurent ses parents, elle n'oublia pas que son premier devoir était de leur donner tous les soins que dicte la piété filiale. Et après leur mort, elle ne cessa pas de prier et de faire souvent offrir le saint sacrifice pour le repos de leur âme.

Quand Robert vit sa fin approcher, il fit supplier le R. P. Raoul, abbé du monastère de Corbie, de venir le visiter. Ce vénérable religieux accéda volontiers à sa prière, car il portait beaucoup d'affection à ce bon chrétien, à cause des services qu'il avait rendus à l'abbaye, et surtout en considération de sa rare probité. « Votre » paternité, lui dit Robert, m'a donné bien des marques » de bienveillance depuis qu'elle est à Corbie ; je lui en » suis on ne peut plus reconnaissant. Il est un dernier » service que j'ose, en mourant, implorer de votre bonté ; » je vous le demande au nom de J.-C., dont vous êtes » le représentant sur la terre ; c'est que vous ajoutiez à » tous vos bienfaits, celui de vous charger de ma pauvre » Colette, que je vais laisser orpheline. Puis-je la re- » mettre en de meilleures mains ! Vous lui tiendrez lieu

Digitized by Google

» de père et de mère. Si vous m'accordez cette grâce,
» je mourrai content. Pour ce qui regarde le temporel,
» elle ne vous sera pas à charge : ma petite fortune est à
» elle : elle est peu considérable, il est vrai, mais elle
» lui suffira et au-delà : si elle continue à vivre, comme
» elle vit, le bon Dieu la bénira. Elle ne nous a jamais
» causé le moindre désagrément : j'ai tout lieu de croire
» qu'elle ne vous en causera jamais non plus. »

Ces paroles sorties de la bouche d'un père mourant attendrirent ce bon abbé, et il promit à Robert de le remplacer auprès de sa fille.

Colette devenue maîtresse d'elle-même par la mort de ses parents, pensa que le moment était venu de s'occuper plus sérieusement que jamais de sa vocation. Elle eut voulu, dès ce moment, s'ensevelir dans la solitude, qui avait toujours eu tant d'attrait pour elle, et rompre avec le monde qu'elle ne pouvait plus souffrir : les tracasseries qu'on lui avait suscitées n'étaient propres qu'à augmenter encore ce dégout.

Il y avait alors à Amiens, un vénérable religieux, appelé le père de Bassand ou Bassadan, de l'ordre des Célestins, (1) homme d'oraison, grand serviteur de Dieu,

(1) Les Célestins avaient été fondés en 1254 par Pierre de Mouron, qui fut élevé sur la chaire de Saint Pierre sous le nom de Célestin V. Il s'était établi sur la montagne de Morroni, près de la ville de Sulmone, au royaume de Naples. L'affection particulière qu'il portait à la vertu d'humilité l'engagea à n'admettre dans son Institut que des hommes rustiques et sans étude, à l'exemple de Saint Benoît, dont il avait adopté la règle et la manière de vivre. L'éclat de ses vertus le fit tirer de son monastère par le Collège des Cardinaux, qui le choisirent, à son grand étonnement, pour gouverner l'Eglise. Mais

Digitized by Google

très instruit dans les voies intérieures. Il était né à Besançon, d'une famille distinguée dans la magistrature, et il avait tout quitté pour entrer dans l'ordre fondé par le pape St-Célestin V. Ses supérieurs l'avaient envoyé de la maison de Paris, pour fonder à Amiens, en 1392, un couvent du même ordre, dont il fut le premier prieur.

la multitude et la difficulté des devoirs attachés à cette dignité, lui rendirent la charge si pesante, qu'il finit par renoncer au souverain pontificat, pour reprendre son ancien genre de vie. Les miracles qu'il avait opérés pendant sa vie, et qui continuèrent à son tombeau, le firent mettre au nombre des saints, onze ans après sa mort.

Un siècle après, les Célestins furent établis à Paris, et la régularité dont ils donnaient l'exemple les mit en grand crédit auprès de nos rois et des grands du royaume. Leur établissement à Amiens eut lieu en 1392, sous le roi Charles VI. Leur monastère fut bâti hors des murs de la ville, sur la rive droite de la Somme. Mais le roi Louis XIII voulant faire construire une citadelle pour la défense de la ville, et ayant besoin pour cela du terrain occupé par leur monastère, les transféra en 1632, avec l'agrément du souverain Pontife, dans l'intérieur de la ville, et leur accorda l'abbaye de Saint Martin-aux-jumeaux. Ce couvent qui sert maintenant de palais de justice, avait été élevé en l'honneur de Saint Martin. L'antique église avait été remplacée par une autre qui, quoique d'un style moderne, était une des plus remarquables de la ville. Elle a suivi le sort de tant d'autres monuments dont la France était couverte et qui attestaient la foi de nos pères. C'était dans l'intérieur de cette église qu'était placé et fixé sur le sol un piédestal en bronze, de la hauteur d'un mètre, qui rappelait le fait mémorable du grand Saint Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre mendiant. On croit que l'église avait été bâtie à l'endroit même où cet acte de charité s'était accompli.

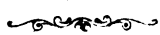
Digitized by Google

Colette qui touchait à sa dix-huitième année, attirée par la réputation qu'il s'était acquise, vint le trouver pour le consulter sur sa vocation. Il paraît même que pour mieux profiter des avis de cet homme de Dieu, elle prit le parti de se fixer à Amiens momentanément. En effet elle avait trouvé en ce saint religieux un guide tel qu'elle le désirait, et il lui eut été difficile de faire un meilleur choix. Elle s'abandonna à sa conduite avec toute la docilité d'une enfant. De son côté, ce saint homme n'eut pas de peine à reconnaître que Colette n'était pas une âme ordinaire, et que Dieu avait de grands desseins sur elle. Il en prit un soin tout particulier. Ce R. P. commença par calmer les troubles qu'elle avait emportés de Corbie, à la suite des épreuves dont nous avons parlé. Jusque là elle ne suivait aucune méthode dans ses oraisons : elle s'abandonnait toute simplement à son attrait intérieur. Sans vouloir contrarier en elle les opérations de la grâce, son sage directeur lui traça cependant quelques règles propres à l'aider dans cet exercice. Etant lui-même un religieux très-mortifié, il approuva l'esprit de pénitence qui était en elle, et qu'il regardait comme l'aliment de l'oraison. Toutefois il en modéra les pratiques, et la restreignit dans de justes bornes, précaution d'autant plus nécessaire que Colette n'en connaissait pas. En un mot, il lui traça une règle de conduite qui ne contribua pas peu à la faire avancer dans le chemin de la perfection. Il ne balança point à lui déclarer qu'elle n'était pas faite pour le siècle, et qu'il la croyait appelée à la vie religieuse, sans cependant déterminer à quel ordre elle devait s'attacher. Il l'assura qu'en continuant de prier comme elle faisait, la volonté de Dieu lui serait tôt ou tard manifestée. Il lui

Digitized by Google

annonça surtout qu'elle devait s'attendre à des épreuves, mais que cela ne devait pas l'effrayer, par la raison que Dieu serait toujours avec elle, pour la soutenir dans ses combats, et que toujours elle aurait Marie pour protectrice. Afin qu'elle se rendit de plus en plus digne les faveurs de la reine du Ciel, il lui proposa de faire le vœu de virginité. Tous ses avis furent été reçus avec respect par l'humble servante du Seigneur, mais la proposition de se consacrer à l'époux des Vierges la fit tressaillir de joie. Après une préparation de quelques jours, elle fit, entre les mains du père Bassadan, ce vœu si cher à son cœur.

Peu de temps après, il lui fallut retourner dans sa patrie, et ce ne fut pas sans regret qu'elle s'éloigna de ce sage et pieux directeur. Lui-même, peu d'années après, fut obligé de quitter Amiens, car il fut appellé par ses supérieurs à la charge d'assistant du général de son ordre, et ensuite envoyé comme supérieur du monastère d'Aquilée, au royaume de Naples. Le père Bassadan, qui avait su apprécier sa fille spirituelle, lui conserva toute sa vie un intérêt tout particulier. Il prit part à toutes ses œuvres, en les recommandant souvent au Seigneur. De son côté Colette eut toujours une grande confiance en ses avis, et elle entretint avec lui un commerce de lettres pour ses besoins spirituels ; ce commerce dura jusqu'à la mort du père Bassadan, qui arriva en l'année 1445. Tant que ce saint religieux resta à Amiens, elle revenait de temps à autre lui rendre compte de sa conscience, et prendre ses avis.



Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME.

Colette se détermine à embrasser la vie religieuse, sans pouvoir se fixer sur le choix d'une communauté ; et après s'être éprouvée d'abord chez les Béguines, puis chez les Urbanistes, enfin chez les Bénédictines, elle reconnait qu'aucun de ces trois instituts ne lui convient.

Pendant le séjour que Colette avait fait à Amiens, le R. P. abbé Raoul s'était occupé de lui chercher un parti parmi les jeunes gens les plus vertueux de Corbie. Mais dès qu'elle lui eut fait part de la détermination qu'elle avait prise de renoncer au monde, d'après les sages conseils du vénérable prieur des Célestins, loin de s'opposer à cette résolution, il y donna entièrement les mains, et remercia même le Seigneur d'avoir inspiré à sa pupille une résolution si conforme au genre de vie qu'il avait embrassé lui-même. « Dieu vous bénisse, ma fille, » lui dit-il, vous avez pris la meilleure part, en choi- » sissant J.-C. pour époux. Ce choix est une nouvelle » marque que l'Esprit-Saint vous éclaire. Autant qu'il » sera en moi, je favoriserai vos pieux projets. Toute- » fois, si vous êtes appelée à la vie religieuse, comme » j'ai tout lieu de le croire, il ne m'appartient pas de » vous indiquer l'institut qui pourrait vous convenir ; » c'est à vous à examiner la chose devant Dieu et à faire » votre choix. »

Colette se conformant aux intentions de celui qui lui tenait lieu de père, consulta le Seigneur dans l'oraison :

Digitized by Google

son unique désir était d'imiter J.-C., pauvre, souffrant, anéanti, et de vivre dans l'abnégation complète d'elle-même : mais elle ne put connaître de quel côté elle devait tourner ses pas.

Il y avait à Corbie une association de pieuses filles, qui, sans faire de vœux, vivaient en commun, sous le nom de Béguines. Elles desservaient l'Hôtel-Dieu. Colette demanda à être admise parmi elles, s'offrant à partager leurs travaux auprès des infirmes. En entrant dans cette congrégation, elle trouvait le moyen de pratiquer deux vertus qui lui étaient très chères, la charité et l'obéissance. On doit présumer qu'elle prit ce parti, non dans l'intention de se fixer dans cette maison, dont les habitudes et le régime ne s'accordaient nullement avec ses inclinations, mais seulement pour y trouver une retraite qui lui tint lieu de la maison paternelle, où elle ne pouvait rester sans inconvénient, depuis qu'elle avait perdu ses parents. Son admission fut facile, car on savait ce qu'elle valait. D'ailleurs, s'il y avait eu quelques obstacles, le R. P. abbé Raoul, qui avait toute autorité sur cet hospice, les aurait fait facilement lever. Les historiens ne disent pas combien de temps elle a passé dans cette maison, ni quel emploi elle y a exercé ; mais on ne peut douter qu'elle n'ait rendu aux pauvres et aux malades tous les services de charité qui dépendaient d'elle, se trouvant heureuse de pouvoir servir J.-C. dans leurs personnes. Pour le reste, ayant toujours devant les yeux les sages conseils qu'elle avait reçus du père Bassadan, elle continua cette vie de recueillement et de prières qu'elle avait si fidèlement pratiquée dans la maison paternelle. Nous ne disons rien de ses austérités. Tout en se conformant aux recommandations de son sage direc-

Digitized by Google

teur, elle suivit plutôt ses exemples que ses leçons, se disant à elle-même : « Si je dépasse les règles qu'il m'a » tracées, il ne saurait me trouver répréhensible sans » s'accuser lui-même, puisque je l'imite, et que je suis » même loin d'en faire autant que lui.

La résolution qu'elle prit à l'hospice d'entrer chez les Urbanistes du Pont-Sainte-Maxence, dans le diocèse de Senlis, lui fut dictée par son amour pour la mortification, car elle était persuadée que la pratique des œuvres de pénitence y était en vigueur. Elle se sépara donc des Béguines, avec lesquelles d'ailleurs elle n'avait pris aucun engagement.

Colette ne se présenta chez les Urbanistes (1) qu'en qualité de simple servante, quoiqu'elle fut capable d'occuper une place parmi les religieuses de Chœur. Elle s'attendait a trouver dans cette maison l'union des esprits,

(1) Les Urbanistes sont une branche de la famille de Sainte Claire. Elles doivent leur nom au pape Urbain IV, qui, en 1264, crut devoir étendre à tout l'ordre de Sainte Claire, les mitigations qu'il avait faites l'année précédente aux constitutions primitives, en faveur des religieuses de Longchamp, fondées par la bienheureuse Isabelle de France, sœur de Saint Louis. Le souverain pontife, en modifiant ainsi les règlements que Saint François avait dressés pour l'ordre des Clarisses, n'avait eu en vue que de les rendre praticables au commun des sujets qui se croyaient appelés à ce genre de vie. Son intention n'était pas de favoriser le relâchement, car ces mitigations étaient resserrées dans des bornes assez étroites ; et si les règles ainsi modifiées eussent été fidèlement observées, elles auraient suffi pour mener ces pieuses filles à toute la perfection de leur saint état. Mais, comme on le sait, quand il s'agit d'adoucissements, la nature humaine tend toujours à la décadence, et ne dit jamais : c'est assez.

Digitized by Google

une régularité parfaite et un divorce entier avec le monde; mais elle fut trompée dans son attente, et le premier sacrifice qu'elle eut à faire fut celui de la vie de recueillement et de silence qui étaient son principal attrait. Impuissante à rien réformer, elle se contenta de gémir en secret. Cette timide colombe était là comme sur une terre étrangère. Elle aimait sincèrement l'ordre de Saint-François; mais elle n'y reconnaissait presque aucune trace de l'esprit du saint fondateur. Elle crut que Dieu l'appelait ailleurs. Elle prit donc congé des Urbanistes, et revint à Corbie, sans connaître encore les desseins de Dieu sur elle.

Après avoir séjourné quelque temps dans sa patrie et beaucoup prié, elle voulut faire un nouvel essai, avec le pressentiment qu'il serait aussi infructueux que les précédents.

Dans une province voisine se trouvait un couvent de Bénédictines. Elle alla s'y présenter, demandant seulement à être admise en qualité de sœur converse. Son admission eut encore lieu ici sans difficulté. En peu de temps elle gagna la confiance des supérieures et l'estime de toute la communauté par l'aménité de son caractère, par les exemples d'édification qu'elle donnait, et par son exactitude à bien remplir son emploi. Mais intérieurement elle éprouvait à se fixer chez les Bénédictines la même répugnance qu'elle avait ressentie chez les Urbanistes. Elle ne put donc se déterminer à s'attacher à la communauté, malgré les vives instances qu'on lui fit pour l'y conserver. Elle finit par quitter le monastère et retourna encore une fois à Corbie.

Les personnes qui la connaissaient ne pouvaient s'expliquer ses démarches. Beaucoup la regardaient

Digitized by Google

comme une inconstante, incapable de se fixer à rien. Quant à elle, se mettant peu en peine de ce qu'on pouvait dire ou penser, elle n'avait qu'un seul but, c'était de faire la volonté de Dieu, et pourvu qu'elle parvint à la connaître et à l'accomplir, elle était prête à essuyer toute sorte de mépris et de rebuts.

CHAPITRE HUITIÈME.

Colette est mise à de nouvelles épreuves. — Le père Pinet devenu son directeur l'éclaire sur sa vocation.

Colette touchait à sa vingt-deuxième année, et il y avait plus de deux ans qu'elle demandait à Dieu de connaître sa vocation. Toutes ses démarches étaient restées infructueuses, et le ciel était sourd à sa voix. Dans cet état d'obscurité, elle répétait sans cesse avec le Prophète : Seigneur, faites-moi connaître la voie par laquelle vous voulez que je marche ! elle redoublait ses prières et ses jeûnes. Elle s'adressait à Marie, la conjurant par ses titres de consolatrice des affligés et de mère des orphelins, de lui obtenir quelques lumières sur les desseins du Ciel à son égard : « Vous savez, ô la plus tendre des mères, que je » n'ai qu'un désir sur la terre ; que je ne forme qu'un » seul vœu ; c'est d'appartenir à votre divin fils et de me » consacrer à lui pour toute ma vie. Mais ou faut-il que » j'aille pour avoir ce bonheur ? » Elle accompagnait ses ardentes prières d'un torrent de larmes.

Le Seigneur eut enfin pitié de son humble servante, et

Digitized by Google

mit un terme à ses perplexités et à ses angoisses, en lui envoyant, dans le Père Pinet, un guide tel qu'elle le pouvait désirer.

C'était un religieux de l'ordre de Saint François, homme d'un rare mérite. Il était gardien des Cordeliers d'Hesdin, et en même temps visiteur des autres Couvents de son ordre. Ayant eu besoin de passer par Corbie et de s'y arrêter, Colette, qui avait entendu parler de lui avec éloge, le vint trouver. Elle lui exposa les troubles qui la tourmentaient au sujet de sa vocation. Le Père Pinet découvrit bientôt ce que le Père Bassadan avait découvert avant lui : il l'accueillit avec d'autant plus de bonté, qu'il la trouvait très affligée et sans consolation. De son côté, notre bienheureuse reconnut dans la rencontre du Père Pinet un trait de la Providence, qui voulait venir à son secours, dans un moment ou elle avait un si grand besoin de conseil.

En effet le premier entretien qu'elle eut avec ce nouveau guide suffit pour dissiper toutes les obscurités et tous les troubles de sa conscience.

Elle lui ouvrit son âme toute entière : elle lui rapporta les avis qu'elle avait reçus du Père Bassadan, et les moyens qu'il avait pris pour la former à la vie intérieure : elle lui déclara qu'il lui avait fait faire le vœu de virginité, et qu'il l'avait cru appelée à la vie religieuse; puis elle lui exposa toutes les démarches qu'elle avait faites pour accomplir cette vocation, sans avoir trouvé ce qu'elle cherchait, ajoutant qu'elle aimerait mieux vivre au milieu du monde, que d'entrer dans une maison où elle trouverait la dissipation du siècle. Elle le supplia en finissant d'être pour elle l'interprête de la volonté céleste, et lui promit de se conformer à sa décision.

Digitized by Google

Le Père Pinet reconnut aisément les desseins de Dieu sur cette âme privilégiée, et sans lui déclarer toute sa pensée, il approuva beaucoup tous les conseils qu'elle avait reçus du Père Bassadan, et surtout le choix qu'elle avait fait de J.-C. pour son époux par le vœu de virginité; puis il lui demanda quelques jours de réflexions, pour examiner l'institut auquel, après avoir consulté le Seigneur, il la croirait appelée; il l'engagea à beaucoup prier, et lui promit d'en faire autant de son côté : il la laissa consolée et pleine d'espérance.

Quelques semaines après cette entrevue, le P. Pinet revint, et commença par proposer à Colette d'entrer dans le tiers-ordre de Saint François. En vous donnant à Dieu dans ce premier degré de la famille Séraphique, vous y trouverez, lui dit-il, un puissant moyen de sanctification. « Mon père, lui répondit-elle, rien ne pouvait m'être » plus agréable que cette proposition, car je vous avouerai » que l'ordre de Saint François, que vous avez embrassé, » a toujours eu mon affection depuis que je le connais, et » c'est pour satisfaire cette inclination que je me suis pré- » sentée chez les Urbanistes : si j'y avais trouvé l'esprit » que je me figurais y rencontrer, je me serais attachée » irrévocablement à la communauté de Pont-Ste-Maxence. » Si par votre entremise je puis trouver une maison où » l'esprit de Sainte Claire soit dans toute sa rigueur, » cette maison sera la mienne, et mon choix sera bientôt fait. »

« Ma fille, lui répondit le religieux, rapportons-nous » en tous deux aux soins de la providence, qui saura » bien disposer toutes choses selon vos désirs, si, comme » je le crois, ils sont dans l'ordre de la volonté divine. » Pour le présent il suffit que vous vous consacriez à

Digitized by Google

» Dieu dans le tiers-ordre ; le reste se fera en son temps. »

Colette acquiesça à tout, et elle aurait désiré recevoir le saint habit sur le champ ; mais le P. Pinet ne pouvant rester plus longtemps à Corbie, lui indiqua quelques exercices de dévotion, pour la disposer à cet acte de religion.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Colette prend l'habit du tiers-ordre et se dépouille de tous ses biens.

Colette attendait avec une sorte d'impatience le retour du P. Pinet. Il lui tardait d'appartenir à la famille de St. François, et son entrée dans le tiers-ordre l'associait aux filles de ce saint patriarche. Dans l'attente de ce jour, elle avait offert à la Sainte Vierge et à Sainte Claire grand nombre de prières. Le Père Pinet arriva enfin à Corbie, et en présence de quelques personnes de piété et surtout de ses fidèles compagnes Guilemette Chrétienne, et Jacquette la Grande, il la revêtit du saint habit, qu'elle regarda dès ce moment comme un signe de divorce qu'elle voulait faire avec le monde. Colette dès lors prit ses mesures pour se dépouiller au plutôt de ce qu'elle possédait, afin d'accomplir ces paroles du Sauveur : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi.

Plus le P. Pinet communiquait avec sa fille spirituelle, plus il était étonné des progrès qu'elle faisait dans le

Digitized by Google

chemin de la perfection. Il fut surtout touché, après qu'il l'eut revêtu du saint habit, de la disposition où il la voyait de se dépouiller de tous ses biens. Il renouvela ses prières pour s'assurer de la volonté de Dieu, et offrit le saint sacrifice de la messe en cette intention. Après toutes ces précautions dictées par l'esprit du Seigneur, il se sentit inspiré de proposer à sa fervente néophyte une résolution dont bien peu d'âmes sont capables. « Ma chère fille, lui dit-il, le Seigneur vous » a fait trop de grâces jusqu'ici, pour que je craigne » de vous proposer un nouveau moyen de lui témoi- » gner votre reconnaissance. Il ne s'agit pas pour vous » d'entrer dans une maison de Clarisses telle que vous » la désirez ; je n'en connais point de ce genre. Mais » le Seigneur m'a inspiré la pensée de vous pro- » poser la vie de recluse. Je ne vous dissimulerai pas » que cette vie est non-seulement un divorce avec le » monde, mais, à proprement parler, une vraie » mort au monde : car une recluse peut dire en réalité » avec l'apôtre : *Je suis ensevelie avec J.-C.*, mais aussi » une âme qui a le courage d'embrasser ce genre de vie, » quand elle est assurée de la volonté de Dieu, peut » dire avec le même apôtre : *Je puis tout en celui qui » me fortifie.* »

Colette l'interrompit pour s'écrier avec un accent de joie et de bonheur : « Ah ! voilà précisément ce que je » cherchais, sans bien connaître ce que je désirais, et je » le sens, je n'en puis douter, c'est à quoi je suis » appelée. Je vois maintenant que si toutes mes tenta- » tives pour entrer en religion ont été infructueuses, ça » été par une permission spéciale du Seigneur, qui ne me » voulait nulle part ailleurs que dans l'état que vous me

Digitized by Google

» proposez. C'est pourquoi il me tarde de me voir entiè-
» rement dépouillée de tous mes biens, pour me trouver
» libre, comme la colombe, de fuir dans la solitude. » Le P. Pinet bénit intérieurement Dieu, en voyant dans sa fille spirituelle une telle générosité.

Elle avait atteint l'âge de sa majorité, elle pouvait donc disposer de son patrimoine en toute liberté. Néanmoins, d'après l'avis du P. Pinet, elle ne voulut rien faire sans l'agrément de P. abbé Raoul, son tuteur: elle lui déclara en même temps le genre de vie qu'elle était décidée à embrasser. Elle s'attendait bien à quelques observations de sa part, sur une démarche qui pouvait paraître imprudente à son âge et dans la situation où elle voulait se placer. A la bonne heure, si elle eut dû entrer dans une communauté bien établie ; une fois qu'on est admis dans une société religieuse, ce dépouillement n'a aucun inconvénient, il est même indispensable. Mais dans l'état de recluse, que devenir, si pour raison d'infirmité ou pour tout autre cause, on est contraint de quitter sa clôture? Et même durant cette clôture, n'y a-t-il pas une grande imprudence à s'abandonner à la charité publique, et à se livrer à la merci de quelques personnes, dont la volonté est si mobile, et qui après tout sont mortelles? Colette répondit à tout avec tant de sagesse et de force, que le R. Père n'eut rien à répliquer aux raisons qu'elle lui donna, raisons qu'elle puisait dans la vigueur de sa foi et de sa confiance en la divine providence. « Eh quoi, mon révérend Père, lui « dit-elle en finissant, vous craignez que je manque du « nécesaire ! Mais le seigneur n'a-t-il pas promis le cen- « tuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre à « ceux qui quittent tout pour son amour? N'a-t-il pas

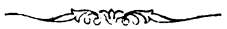
Digitized by Google

« dit : cherchez le royaume des cieux, et tout le reste
« vous sera donné par surcroit? Celui qui nourrit les
« oiseaux, et qui veut que nous l'appelions notre Père,
« pourrait-il oublier ses enfants dans leurs besoins?
« Pourrait-il laisser mourir de faim la pauvre Colette,
« qui ne lui demande que le pain de chaque jour?

Le P. abbé ne put s'empêcher d'admirer les sentiments de sa pupille : il consentit à la vente qu'elle voulait faire de ce qu'elle possédait en ce monde, et la bénit. En quittant le P. abbé, Colette alla du même pas trouver un homme de probité qui avait la gestion de ses biens : elle lui donna tout pouvoir à l'effet de les mettre en vente au plutôt, tant il lui tardait de se dépouiller de tout : et pour accomplir entièrement les conseils du Sauveur, elle voulut que tout le produit de la vente fut incontinent porté à son pasteur, pour être distribué aux pauvres de la ville. La joie des nécessiteux fut grande, sans doute ; mais elle n'égala pas celle de Colette.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.



SOMMAIRE.

Dans ce second livre on considère Colette dans l'état de recluse. On y raconte la vie qu'elle a menée dans son ermitage, les souffrances qu'elle y a endurées, les épreuves par lesquelles le Seigneur l'a fait passer. — On y voit comment le P. de la Balme lui a été envoyé pour lui servir de guide spirituel et de coopérateur pour l'œuvre de la Réforme, et la part active que la baronne de Brissay a prise à cette œuvre.—Il se termine par le récit dc la sortie de Colette de sa réclusion pour se rendre auprès du Pape, à Nice.

Le second livre comprend l'espace d'environ 5 ans, depuis l'an 1402 jusqu'à 1406.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Du consentement de Dom Raoul, le P. Pinet prépare la demeure de la recluse : il s'assure de nouveau des dispositions de Colette.

Il y avait, adossée à l'église de Saint Etienne, une petite masure, qui pouvait, moyennant quelques réparations, suffire pour l'habitation d'une recluse. Mais cette masure dépendait de l'abbaye ; il fallait donc le consentement de l'abbé, pour l'obtenir. Cet abbé portait, il est vrai, un grand intérêt à Colette ; mais il ne pouvait se faire à l'idée de la voir renfermée, pour toute sa vie, dans une telle demeure, qu'il regardait à peu près comme une prison. Colette fit beaucoup d'instances et de supplications pour obtenir son assentiment ; mais ce fut en vain. Ne se déconcertant pas, elle profita, selon les historiens (1), d'une circonstance ou le P. Abbé avait réuni à sa table quelques personnes qu'elle savait lui être favorables, pour faire auprès de lui un dernier effort. Elle plaida si bien sa cause, qu'elle mit tous les convives dans ses intérêts ; ils unirent leurs instances aux siennes, et le consentement fut obtenu, et si bien obtenu, que l'abbé Raoul voulut contribuer à la dépense nécessaire pour la construction de l'ermitage de sa pupille. Nous verrons plus tard qu'il présida à la cérémonie de sa réclusion. D'autres personnes notables prirent aussi part aux frais de réparation, et four-

(1) S. Perrine, etc.

Digitized by Google

nirent le mobilier de l'ermitage de Colette, qu'ils appelaient déjà la Sainte de Corbie.

Pendant que Colette s'empressait de se dépouiller de ses biens, le P. Pinet se hâtait de son côté de faire préparer la demeure de la recluse. Quand les réparations furent terminées, il vint lui-même bénir cette Thébaïde. Il n'avait pas craint d'exposer à sa pénitente ce qu'une belle vie demandait de sacrifices, et tout ce qu'elle exigeait de courage et de générosité. « La vie de recluse, lui avait-il répété plusieurs fois, n'est pas seulement un divorce avec le monde ; c'est dans la force du terme une véritable mort au monde, c'est une immolation entière de la nature, c'est le sacrifice des adoucissements les plus légitimes que l'on trouve dans les ordres religieux même les plus austères. Car dans les religions les plus sévères, les sœurs ont au moins la consolation de vivre en commun, de chanter en chœur les louanges du Seigneur, de s'encourager par de bons exemples, de s'aider mutuellement dans leurs infirmités spirituelles et corporelles, de recourir à leurs supérieures dans leurs peines de conscience ; mais pour une recluse, il ne reste aucun de ces avantages de la vie spirituelle. Les solitaires du désert, les anachorètes qui vivent dans les grottes, qui habitent dans le creux des rochers, peuvent au moins jouir du beau spectacle de l'univers, et s'élever à Dieu par la vue des créatures qui rappellent quelques unes de ses perfections : ils peuvent même sortir de leur retraite, se visiter pour trouver des conseils dans leurs anxiétés, des consolations dans leurs peines intérieures, et du soulagement dans leurs infirmités, tandis que la pauvre recluse ne peut chercher ni consolation ni conseils au dehors, ni même étendre ses regards au-delà de

Digitized by Google

sa chétive demeure. Ainsi on peut dire que son ermitage est un tombeau où elle est ensevelie toute vivante. Ainsi Dieu, et Dieu seul, doit lui tenir lieu de tout. Elle peut dire à chaque instant avec Saint François d'Assise : Mon Dieu et mon tout, *Deus meus et omnia.* Sans doute, quand on possède un tel trésor, et qu'on en connaît le prix, on a trouvé toute espèces de biens et on peut se passer de tout : on peut se regarder comme en possession de la bienheureuse éternité ; mais cette possession ne peut s'obtenir sans combats ; et ces combats, pour une recluse, son proportionnés au don sublime que Dieu lui a fait en lui donnant une telle vocation. « Car il ne vous faut pas vous dissimuler, ma chère sœur, que de grands combats vous sont réservés, et ce ne sera que par votre fidélité et votre correspondance que vous achèverez ce que Dieu a commencé en vous. Attendez-vous donc à la guerre, Satan ne manquera pas de vous la déclarer : mais rassurez-vous ; votre bon ange, votre Saint Patron et surtout la très Sainte Vierge seront votre secours et votre défense dans toutes vos épreuves. »

Ce tableau si capable de déconcerter la vertu la plus héroïque, n'effraya point l'humble Colette, par la raison que le désir brûlant de s'immoler pour le service de Dieu était accompagné en elle d'une confiance aussi étendue que le mépris qu'elle faisait d'elle-même.

Digitized by Google

CHAPITRE SECOND.

Dom Raoul reçoit le vœu de clôture de la recluse. — Elle est introduite solennellement dans sa réclusion. — Détails sur la vie qu'elle y mène.

Le Père Pinet, voyant cette fermeté que rien ne pouvait ébranler, ne voulut pas différer d'avantage d'introduire Colette dans la demeure qu'il lui avait préparée. Le jour étant arrêté pour cet acte solennel, le R. P. Dom Raoul voulut lui-même présider à cette pieuse cérémonie. Il commença par bénir les lieux que la recluse devait habiter. Puis il se rendit avec plusieurs de ses religieux dans l'église de Saint Etienne (1), où l'attendait le clergé de la paroisse avec un grand nombre d'habitants de la ville, lesquels ignorant pour la plupart ce dont il était question, avaient été attirés par une sainte curiosité, et encore plus par l'intérêt qu'ils portaient à la servante de J.-C. Le Père Pinet exposa en peu de mots l'objet de la cérémonie, et fit comprendre à l'assistance en quoi consistait la vie d'une recluse. Beaucoup de gens furent touchés jusqu'aux larmes, et ne voyaient plus dans Colette qu'une victime qui s'immo-

(1) Au lieu du nom de St.-Etienne que portait l'église choisie pour la clôture de Colette, dans la plupart des auteurs on trouve le nom de Saint Martin ; c'est une erreur, car il y avait bien à Corbie une paroisse qui portait le nom de St.-Albin ; aucune n'a eu celui de Saint Martin, mais seulement une chapelle, située hors de la ville, portait ce nom.

Digitized by Google

lait pour l'amour de Dieu. Ensuite le R. P. Abbé fit à Colette les questions suivantes, selon l'usage de l'Eglise en pareille circonstance.

D. Ma fille, que demandez-vous? — R. Mon R. P., je demande, pour l'amour de J.-C., à être admise au service de Dieu en qualité de recluse, et à faire le vœu d'une clôture perpétuelle. — D. Avez-vous réfléchi sur l'étendue d'un tel engagement? — R. Oui, mon R. P., j'ai compris que cet état est une immolation totale de moi-même, et qu'en le prenant, je me voue à une séparation entière du monde, et pour toute ma vie. — D. Vous sentez-vous la force de remplir les obligations attachées à la vie de recluse? — R. Mon R. P., de moi-même je me sens incapable de tout bien et capable de tout mal, mais j'ai tout lieu d'espérer que celui qui m'appelle à ce saint état me donnera toutes les grâces dont j'ai besoin pour accomplir cette vocation. — D. Avez-vous fait tout ce qui était en vous pour vous assurer de la volonté de Dieu? — R. Mon R. P., autant que je puis m'en rapporter à ma conscience, je n'ai négligé aucun des moyens qui m'ont été indiqués pour connaître la volonté du Ciel. — D. Persistez-vous dans vos résolutions? — Oui, mon R. P., et de tout mon cœur. Puisqu'il en est ainsi, ma très-chère fille, bénissons Dieu de vous avoir inspiré un tel dessein.

Ces interrogations finies, le R. P. Abbé célébra les saints mystères, et au moment de la communion, prenant en ses mains le corps adorable du Sauveur, il se tourna vers la sœur Colette, qui prononça à haute voix de la manière suivante le vœu de clôture, auquel elle joignit le vœu de pauvreté et de chasteté qu'elle avait déjà fait entre les mains du P. Pinet. « Pour l'amour de Dieu et en

Digitized by Google

présence de la reine du Ciel et de toute la cour Céleste, je m'engage par vœu à garder pauvreté, chasteté, obéissance et clôture perpétuelle. » Puis elle reçut la divine Eucharistie, en signe de l'alliance éternelle qu'elle venait de contracter avec le roi des Vierges.

Nous n'entreprendrons pas d'exprimer les ardeurs dont elle se sentit consumée, dans le moment où son bien-aimé l'inondait de ses largesses, et la pénétrait de sa divinité. La messe étant terminée, le vénérable Abbé commença par bénir la recluse selon le rit usité dans l'Eglise : puis précédé de tout le clergé et accompagné du P. Pinet, il la conduisit processionellement à son nouveau domicile, et après l'avoir introduite dans sa clôture, il ferma la porte sur elle et se retira.

Parmi les témoins de cette touchante cérémonie, les uns épris d'admiration pour une telle vertu, bénissaient Dieu d'avoir suscité Colette pour confondre les désordres du siècle. Les autres, et c'étaient les jeunes personnes de son âge, la pleuraient déjà comme morte, et regrettaient de se voir privées de sa compagnie, de ses bons conseils, et surtout de ses exemples. Enfin d'autres, et c'était malheureusement le plus grand nombre, ayant entendu les verroux rouler sur leurs gonds, pour achever d'enfermer la captive de J.-C., se disaient les uns aux autres, en se retirant : « comment fera-t-elle pour supporter une telle » vie, sans feu en hiver, sans compagnie pour se récréer ? » sans pouvoir sortir pour se distraire et pourprendre l'air. » Non, elle ne pourra jamais tenir contre les ennuis, les » dégoûts qui viendront la tourmenter : elle ne tardera » pas à se repentir d'un genre de vie si extraordinaire. » Ainsi parlaient ces pauvres aveugles, qui ne connaissaient pas ce que peut l'amour divin dans un cœur. On pouvait

Digitized by Google

leur appliquer ces paroles de Saint Bernard : Ils voient la croix, mais ils ne voient pas l'onction qui l'accompagne.

Pour Colette, dès qu'elle se vit dans sa clôture, elle se crut dans un paradis anticipé, et ne savait comment exprimer sa reconnaissance et son bonheur. Elle s'écriait en levant les mains au Ciel et en fondant en larmes : « Que vous rendrai-je, ô Dieu de mon âme, pour m'avoir ainsi tirée de l'Egypte du monde, et m'avoir conduite dans cette solitude, où je ne vivrai que pour vous et avec vous. » Puis, en se prosternant : « Oui, voilà ma demeure pour toute ma vie. C'est le séjour que j'ai choisie, je n'en sortirai que pour rentrer dans la terre. » *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam.* Et en collant ses lèvres sur le plancher, elle répétait avec l'épouse des cantiques : j'ai trouvé celui que mon cœur aime, *Inveni quem diligit anima mea;* je me suis attaché à lui, je ne m'en séparerai jamais : *Tenui eum nec dimittam.*

Voilà une faible idée des transports qu'éprouvait la sainte recluse en entrant dans sa solitude. Ainsi, tandis que le monde la croyait plongée dans la désolation, et la comparait à une personne enfermée dans une noire prison, elle goûtait des délices qui approchaient de celles qu'on goûte au Ciel ; elle en était comme enivrée. Elle vérifiait alors en elle-même ces paroles de l'apôtre Saint-Pierre : un jour avec Dieu renferme autant de bonheur que mille ans, et mille ans de souffrance, quand on est avec lui, ne sont pas plus longs qu'une seule journée. *Unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus.* Ainsi à peine s'appercevait-elle de la rapidité avec laquelle les jours se succédaient les uns aux autres. Au reste, il ne faut pas croire

Digitized by Google

que la sainte ait été constamment dans cette surabondance de suavités célestes. Ce n'est pas là ce que Dieu réserve à ses élus, et Colette le savait mieux que personne. Aussi préférait-elle les souffrances, et les souffrances les plus aiguës, nous ne disons pas aux satisfactions sensuelles, mais même aux enivrements de l'amour divin, et sous ce rapport, nous verrons dans l'histoire de sa vie comme le Seigneur de son côté eut soin de contenter la soif qu'elle avait des souffrances.

En terminant ce chapitre, nous donnerons un préci, du réglement de vie qu'elle s'était imposée avec l'agrément du P. Pinet, et qu'elle suivit dans sa clôture. (1) —Elle avait déjà pris l'habitude de jeûner tous les jours : son jeûne devint encore plus rigoureux, une fois qu'elle fut dans son ermitage. Deux pieuses filles, ses anciennes compagnes, s'étaient chargées de pourvoir à sa nourriture et à son entretien. Chaque jour elles lui apportaient sa chétive réfection, qu'elle ne prenait d'ordinaire que vers le soir, et souvent en si petite quantité que ces charitables personnes ne concevaient point comment elle pouvait vivre. Son repas consistait dans un léger potage de légumes cuits à l'eau et grossièrement assaisonnés, avec un morceau de pain, qu'elle échangeait parfois contre une galette cuite sous la cendre ; l'eau pure était sa boisson. Sa couche consistait en quelques poignées de paille étendue sur le plancher, retenue d'un côté par la muraille et de l'autre par un ais, ou plutôt un soliveau de cinq à six pieds de long, avec deux bûches, l'une à ses pieds, et l'autre sous sa tête pour lui servir de chevet. Une couverture composée de quelques lambeaux de grosse étoffe

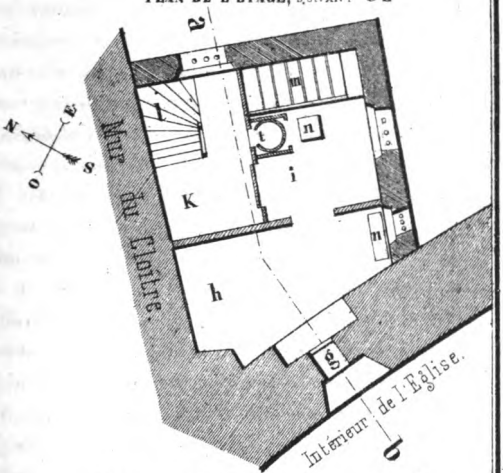
(1) S. Perrine. Surius. Fodéré.

Digitized by Google

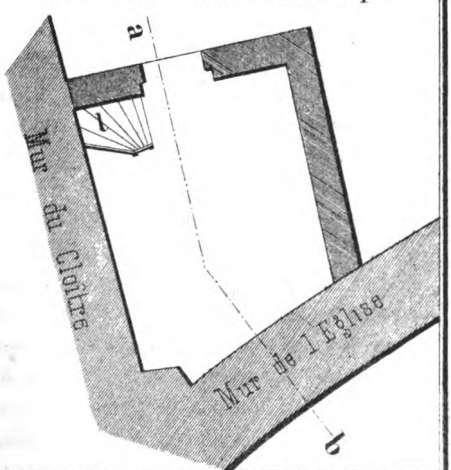
cousus ensemble la défendait contre le froid de la nuit. Un petit meuble, qui lui servait d'armoire et de garde manger, avec quelques vases de terre, quelques pauvres ustensiles à l'avenant, et deux ou trois escabeaux de bois, composaient tout son mobilier. Un crucifix, une image de Marie et quelques livres de piété faisaient toute sa richesse. Depuis plusieurs années elle n'avait plus de linge ; une grossière tunique qui recouvrait l'habit du tiers-ordre composait son vêtement. Elle portait constamment sur elle-même deux chaînes de fer hérissées de pointes, dont l'une lui ceignait le corps, et l'autre se croisait sur sa poitrine : à ces macérations elle ajoutait encore de sanglantes disciplines. Elle prit dès lors l'habitude de réciter le grand office, quoiqu'elle ne fut tenue à cette sainte pratique, ni comme recluse, ni comme sœur du tiers-ordre. Elle y ajoutait d'autres prières de dévotion, telles que l'office des morts. Au moyen d'une ouverture pratiquée dans la muraille du sanctuaire, laquelle avait vue sur le tabernacle, elle assistait à toutes les messes qui se célébraient dans l'église et participait à la divine eucharistie. Après avoir satisfait à ses divers exercices de piété, elle se livrait à quelque travaux manuels, comme l'entretien des linges d'église, le raccomodage des vêtements des pauvres, etc. En travaillant elle ne cessait pas de prier, car elle était tellement unie à Dieu, qu'il lui était comme impossible de se distraire de sa présence et d'interrompre son oraison. Elle avait encore ses heures réglées pour la récitation du rosaire, et pour ses lectures spirituelles. Les premières heures de la nuit étaient employés à la récitation des matines. Cet exercice fini, elle s'étendait sur sa pauvre couche, et après quelques heures de sommeil, elle reprenait son

Digitized by Google

PLAN DE L'ÉTAGE, SUIVANT cd



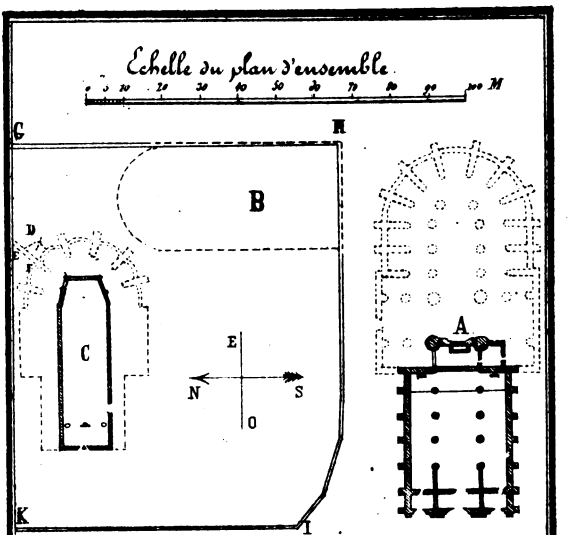
PLAN DU REZ-DE-CHAUSSÉE SUIVANT ef



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Plan d'ensemble.

A. Eglise St. Pierre.

B. Emplacement de l'Eglise St. Jean.

C. Eglise St. Etienne, appelée aussi notre Dame,

Le plan indique par des traits pointillés la forme primitive de cette Eglise : les voûtes & les bas côtés ont été démolis.

Il ne reste plus de cette Eglise que la grande nef avec les colonnes qui soutenaient la Tribune et le Portail qui est remarquable. Elle est convertie en un usage profane. C'était la l'Eglise du monastère de Bénédictins avant la construct.n de St. Pierre : et elle se reliait au Monastère par un Cloître.

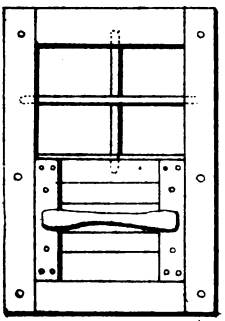
D. Emplacement présumé de la Réclusion ou Ermitage de Ste Colette *et de la Chapelle qui a été bâtie en 1625 et qui a subsisté jusqu'à la révolution. Une embrasure pratiquée dans le mur de l'Eglise permettait à la Sainte de voir le maître autel à travers la Chapelle.*

EF. Mur du Cloître des Bénédictins. *Il est démoli.*

GHIK Cloître *de ce qui servait encore de cimetière à l'époque de la révolution*

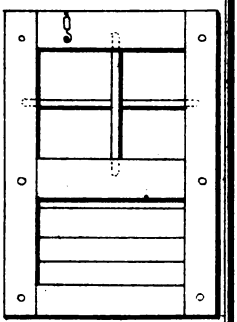
Digitized by Google

VUE DU CÔTÉ DE LA RÉCLUSION.



Coupe entravers.

VUE DU CÔTÉ DE L'ÉGLISE.



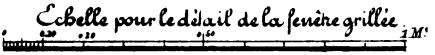
Détails de la fenêtre grillée.

Cette fermeture est conservée aujourd'hui chez les Clarisses de Bruges.

Par la partie supérieure, barraudée d'une croix en fer, la Sainte voyait le Maître-Autel de l'Eglise.

La partie inférieure était fermée par un petit volet, la Sainte ne l'ouvrait que pour se confesser et recevoir le T. S. Sacrement.

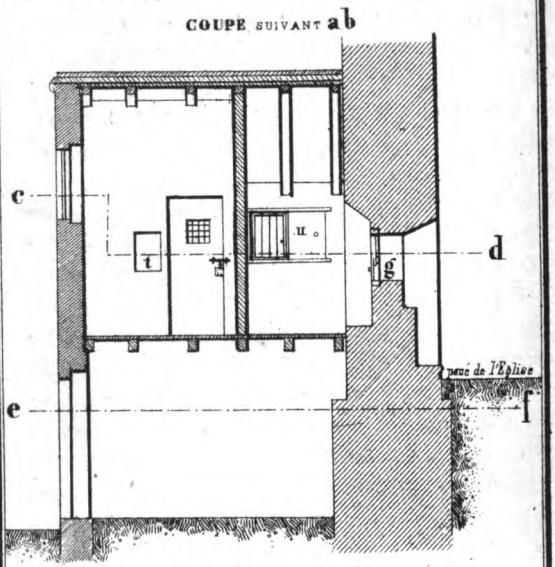
Echelle pour le détail de la fenêtre grillée.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Dessins détaillés de la Réclusion.

Rez de Chaussée

I Petit Escalier raide et étroit.

Etage ou Galetas.

g Petite fenêtre grillée, donnant sur l'intérieur de l'Eglise

h. Oratoire de la Sainte.

i. Cellule de la Sainte

l. Palier ou se tenaient les personnes qui venaient parler à la Sainte, à travers la grille en fer du guichet de la porte.

l. Escalier venant du rez-de-chaussée.

m Fauvre couche de la Sainte.

nn Deux escabeaux ou petit bancs.

t. Tour par lequel la Sainte recevait ce qu'on lui apportait

u. Fenêtre grillée par laquelle elle parlait aux personnes du dehors, qu'elle fermait à l'aide d'un glissoir.

Echelle des Dessins de la Réclusion.

0 1 2 3 4 5 6 M.

Digitized by Google

oraison, se livrait à la contemplation des perfections de Dieu, à la considération de l'amour immense du Sauveur pour les hommes dans le mystère de l'Incarnation, de la Rédemption et surtout dans le sacrement de l'Eucharistie. Elle entrait en oraison comme un enfant qui s'endort sur le sein de sa mère, tant elle était attirée intérieurement à ce saint exercice.

Nous donnerons ici quelques éclaircissements sur les dimensions et la forme de l'ermitage de Colette. Il était attenant à la partie extérieure du sanctuaire de l'église de St-Etienne, derrière le chevet de cette même église, un peu du côté de l'évangile. C'était une petite masure fort irrégulière ; car elle était placée dans un recoin formé par le mur d'une des chapelles latérales du chœur, et par un autre gros mur qui était sans doute celui du cloître des Bénédictins. Un petit réduit bas et obscur, à six pieds au-dessous du niveau du pavé de l'église, formait le rez-de-chaussée ; et il n'y avait pas d'autre étage qu'un galetas dont le toît n'atteignait pas le bas de la fenêtre de la chapelle. C'est ce galetas que Colette avait choisi pour sa cellule. La partie antérieure donnant sur l'église formait son oratoire ; c'était là qu'elle priait et qu'elle recevait la sainte communion, au moyen d'une ouverture pratiquée dans le mur sous la fenêtre de la chapelle. On conserve encore aujourd'hui chez les Clarisses de Bruges la petite fenêtre grillée qui fermait cette ouverture : c'était là que la sainte était constamment en adoration en face du tabernacle qu'elle avait sous les yeux.

Quelques historiens ont prétendu qu'il y avait à la fenêtre un second grillage par lequel elle parlait aux personnes qui venaient la consulter ; mais cette supposition n'est guère vraisemblable, puisque c'eût été donner oc-

Digitized by Google

casion à des allées et venues dans le sanctuaire, et par conséquent à une espèce de dissipation incompatible avec ce qu'il y a de plus vénérable et de plus silencieux dans une église. Il est donc à croire qu'on avait ménagé dans le reste de la demeure un parloir où, à l'aide d'une grille en fer, Colette pouvait communiquer avec les personnes du dehors, et que par le moyen d'un tour adjacent à cette grille, elle recevait tout ce qui lui était nécessaire, comme cela se pratique dans toutes les maisons cloîtrées. Le second compartiment de ce pauvre réduit, où était sa couche et à proprement parler sa demeure, était séparé de l'oratoire par une petite cloison. Dans le compartiment on avait placé une porte toujours fermée à la clef et au verrou, mais qui pouvait cependant s'ouvrir en dehors en cas d'accident ou de visite extraordinaire. Nous ferons observer qu'à l'extrémité nord-est du galetas on avait pratiqué un petit escalier fort raide par lequel on s'introduisait jusqu'au parloir de la récluse au moyen d'une trappe.

Voilà les éclaircissements que nous avons recueillis et que nous offrons à la pieuse curiosité de nos lecteurs avec le plan ci joint.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

Le P. Pinet vient visiter la recluse : avis qu'il lui donne : elle est éprouvée de diverses manières par les puisances des ténèbres.

Le P. Pinet n'avait cessé de prodiguer ses soins à la vierge Colette, depuis que la divine providence l'avait mise sous sa direction ; mais quand elle fut entrée dans sa clôture, elle devint plus spécialement l'objet de sa sollicitude : non qu'il se défiat de sa fermeté, il la connaissait assez pour la croire inébranlable dans sa détermination ; mais ce guide expérimenté savait ce dont est capable l'ennemi de tout bien, quand il s'agit de ruiner une vocation aussi extraordinaire que celle de Colette. C'est pourquoi il n'attendit pas le terme qu'il s'était fixé pour visiter la recluse. Quand il revint à Corbie, Colette était encore dans l'abondance des consolations célestes. Il ne chercha point à la mettre en garde contre les douceurs que l'esprit de Dieu lui faisait goûter. Il se crut pourtant obligé de la prémunir contre les attaques d'un ennemi qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il paraît s'être éloigné.

« Ma très chère fille, lui dit-il, vous seriez dans une » grande erreur si vous regardiez votre hermitage comme » inaccessible à l'ennemi du salut. Sans doute la solitude » est le lieu ou habitent les saints anges ; c'est là que » le Seigneur a promis de parler au cœur de ses enfans ;

Digitized by Google

» mais c'est là aussi que le père du mensonge cherche
» à ébranler les vertus les plus consommées. N'est-ce
» pas dans le désert qu'il a osé attaquer le saint des
» saints, le Sauveur lui-même ? C'est dans le désert
» qu'il a poursuivi les Hilarion, les Antoine, les Pacôme,
» etc... vous épargnera-t-il, vous qui semblez vouloir le
» braver en suivant une voie si différente des routes
» communes ? Le premier danger qu'il vous prépare,
» ce serait de vous attacher aux douceurs de la solitude,
» et d'oublier celui qui les accorde. Oui, croyez, ma
» chère fille, que si vous avez goûté quelque repos de-
» puis que vous êtes ici, vous ne devez ce calme qu'à
» la bonté du divin maître, qui a eu pitié de sa pauvre
» servante. Oui, c'est lui qui tient enchaîné ce lion ru-
» gissant, toujours prêt à vous attaquer, et à vous dé-
» vorer même, s'il le pouvait. Il ne vous fait jouir de
» cette espèce de trêve que pour vous préparer à de
» nouveaux combats. »

« Vous dites vrai, mon R. P., répondit la sainte, il
» n'y a pour moi ni paix ni repos à attendre de la part
» de l'ennemi du salut, et graces à vos leçons et aux lu-
» mières que le St-Esprit a daigné me communiquer, je
» suis loin de regarder cette asile où vous m'avec placée
» comme un lieu à l'abri de ses attaques. Je n'ai pas
» oublié à quelles conditions je me suis faite recluse : ce
» n'a pas été pour goûter les délices du Thabor, mais
» pour vivre et mourir sur la croix ; et si le divin
» maître, par égard pour ma faiblesse, a suspendu de-
» puis mon entrée dans la solitude la vie de sacrifice à
» laquelle je me suis voué, les consolations qu'il a
» daigné m'accorder, si elles devaient se prolonger, me
» deviendraient plus insupportables que les plus violentes

Digitized by Google

» tortures. Vous m'avez appris à trouver mon bonheur
» dans la croix. Avec le secours de Marie mère de dou-
» leur, secours que vous continuerez à solliciter pour
» moi, j'ai tout lieu d'espérer que ces dispositions ne
» changeront pas, et que rien ne me séparera de la cha-
» rité de J.-C. »

L'homme de Dieu, en entendant la recluse parler ainsi, fut très rassuré, et il s'en retourna rempli de consolation. Il le fut encore plus quand il revint la visiter, et qu'il la trouva de plus en plus affermie dans l'amour de la solitude et de la croix. Satan, comme nous venons de le voir, avait été contraint d'accorder quelque relâche à notre bienheureuse : tant qu'il avait vu les saints Anges faire la garde autour d'elle et l'onction de la grâce inonder son âme, il s'était bien gardé de lui livrer quelque assaut, dans la crainte d'être infailliblement vaincu. Il épiait donc le moment où les douceurs célestes commenceraient à tarir. Quand il la vit dans les aridités spirituelles, il s'appliqua d'abord à augmenter cet état d'épreuve, en remplissant son esprit de pensées sombres et affligeantes, et en l'accablant de désolations intérieures et de suggestions désespérantes, comme celle-ci : « En
» renonçant aux joies de la terre tu avais compté sur les
» joies du ciel : vois comme tu es déçue dans tes espé-
» rances ! où sont ces consolations que tu t'étais pro-
» mises ? Tu ne trouves que dégoût et amertume dans ta
» prison : et cependant tu ne fais que commencer ;
» cette prison te deviendra de jour en jour plus insup-
» portable ; comment feras-tu donc pour traîner ta chaîne
» qui te paraît déjà si lourde ? comment feras-tu pour la
» porter des trente, des soixante années peut-être ?

« Et toi, lui répartit sur le champ l'intrépide Colette,

Digitized by Google

» comment feras-tu pour rester non pas des vingt, des » trente, des soixante années, mais toute une éternité » dans ta prison de feu? car, tu le sais, tu n'en sortiras » jamais. Celui qui m'a sauvée, en mourant pour moi » sur la croix, est mon appui dans mes souffrances, il » les change même en délices, tandis que pour toi il » n'est qu'un Dieu vengeur, qui t'écrase de tout le poids » de sa puissance, sans que tu puisses jamais espérer ton » pardon. » Cette réponse fit comprendre à Satan à quelle adversaire il avait affaire : il se retira confus et irrité.

Les historiens rapportent qu'il était entré dans l'ermitage de Colette par une ouverture qu'il avait faite à la muraille : (1) nous croyons que s'il a fendu la muraille, c'est plutôt pour en sortir que pour y entrer, car son dépit était à son comble en se voyant vaincu par une fille de vingt-deux ans. Mais ce ne fut là que le prélude de ses attaques et de ses défaites. Il revint bientôt à la charge avec plusieurs de ses suppôts. Pour cette fois il ne se borna pas à fatiguer la recluse par des pensées de de découragement, mais il se montra à elle sous des formes capables de la remplir d'effroi. Il lui apparut accompagné d'une multitude de spectres plus hideux les uns que les autres, les yeux étincelants et semblant vouloir se précipiter sur elle : « Vous êtes donc bien faibles, » leur dit-elle, puisque vous venez en si grand nombre » pour attaquer une pauvre créature comme Colette : » et vous ne sauriez lui faire le moindre mal, pas lui » faire tomber un seul des cheveux de sa tête, sans la » permission de ce grand Dieu qui vous a chassés du » Ciel. Fuyez donc de sa présence, il est ici. » En disant

(1) S. Perrine.

Digitized by Google

ces paroles elle prend en main un crucifix : « Voilà, » dit-elle l'image de ce Dieu qui s'est immolé pour nous » et non pas pour vous, et qui a brisé votre pouvoir sur » la terre. Fuyez donc. » Et à l'instant tous ces fantômes monstrueux disparurent en frémissant de rage.

Il serait difficile et presque impossible de raconter tous les genres d'assauts que ces esprits de malice ne cessèrent de livrer à la sainte recluse, pendant les quatre années qu'elle passa dans sa solitude, et tous les moyens qu ils prirent pour la tourmenter. Tantôt c'était un concert de cris déchirants, de hurlements de bêtes féroces, tantôt c'était comme une armée de reptiles immondes, dont la dénomination seule suffit pour inspirer le dégoût et l'horreur. C'étaient des lézards, des crapauds, des vipères, des serpents d'une longueur démesurée etc., qui tout à coup remplissaient sa chambre lorsqu'elle y pensait le moins : d'autre fois c'étaient des oiseaux malfaisants, des hiboux, des chauves-souris, des chiens enragés, des loups etc., qui se ruaient les uns snr les autres en criant et en aboyant, et renversaient sans dessus-dessous le peu d'objets qui se trouvaient dans sa pauvre cellule. Dans les premiers temps, un signe de croix, quelques gouttes d'eau bénite, suffisaient pour la délivrer de ces ennemis ; mais à la longue, Dieu le permettant ainsi, ils s'obstinaient, et ne quittaient souvent la place qu'après de longues résistances. Que faisait alors notre bienheureuse ? Elle avait recours à la prière : c'était là une arme contre laquelle les démons ne pouvaient rien. On les entendait s'écrier : « Maudite créature que tu es, » par tes prières tu nous fais plus de mal que nous ne » t'en faisons : cesse de prier, et nous cesserons de te tour- » menter. »

Digitized by Google

Colette n'en était que plus assidue à l'oraison, ou plutôt sa vie n'était qu'une oraison continuelle, et Satan était contraint par la justice divine de la laisser en repos, au moins par intervalle, et autant qu'il plaisait à la majesté suprême. Ces trèves forcées, qui ne faisaient qu'envenimer la rage du tentateur, étaient pour notre sainte comme sont pour les voyageurs les rafraichissements qu'ils trouvent de distance en distance, et qui les aident à continuer leur route. Mais ces répits n'étaient pas de longue durée.

Le roi des Vierges aimait trop son épouse, pour lui ôter l'accasion de soutenir de nouveaux combats contre l'enfer. Aussi Satan, dès qu'il en avait la liberté, recommençait-il la guerre contre Colette avec d'autant plus de rage que sa fureur avait été plus longtemps enchaînée. Or, comment se vengeait-il? Ce n'était plus comme dans le commencement en fatigant la sainte recluse par des désolations intérieures, ni par des représentations monstueuses d'animaux, de reptiles, de figures effrayantes : il avait reconnu que la sainte appuyée sur sa confiance en Dieu, bravait hardiment tout ce qu'il pouvait faire pour l'effrayer et qu'il n'avait même pas réussi à la distraire de ses prières : sans renoncer à ce genre de vexations, qu'il réservait pour d'autres temps, il eut recours à un genre de persécution plus conforme à sa férocité.

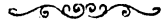
Il lui fut permis plus d'une fois de persécuter la sainte corporellement (1), comme il avait fait envers Saint-Antoine dans le désert. Il eut souhaité pouvoir l'exterminer, ou au moins la réduire à l'état où il avait mis le saint homme Job. N'ayant pas ce pouvoir, il eut au moins celui de l'accabler de coups, de couvrir son corps déjà si affaibli par ses pénitences, de meurtris-

(1) Surius. Marc de Lisle.

Digitized by Google

sures dont les marques durèrent plusieurs jours ; mais le Sauveur avait pitié de sa fidèle servante, et bientôt toutes ses plaies étaient fermées et guéries : il se hâtait de lui faire oublier ses souffrances par des consolations intérieures, et souvent en telle abondance, qu'elle s'écriait : « C'en est trop, Seigneur, c'en est trop ; gardez vos » douceurs pour d'autres qui en sont moins indignes » que moi : souffrir et souffrir pour vous, voilà toutes » mes délices, et je n'en désire point d'autres : la seule » faveur que je demande, c'est votre grâce, afin que je » puisse combattre contre le cruel ennemi qui me pour- » suit : que votre grâce augmente à proportion que ses » persécutions se multiplieront contre moi, mes triom- » phes seront votre gloire. »

Nous ne pousserons pas plus loin ce récit, qui, nous n'en doutons pas, paraîtra étrange à plus d'un lecteur, mais qui ne surprendra pas ceux qui connaissent ce dont Satan est capable, quand Dieu veut se servir de lui pour perfectionner ses élus. Nous nous contenterons de dire, en finissant cet article, que les quatre années environ que Colette a passées dans sa solitude de Corbie, ont été une alternative de persécutions et de consolations spirituelles. Celles-ci croissaient toujours à mesure que la guerre devenait plus acharnée, tellement que dans les derniers temps, elles allaient jusqu'aux extases et aux ravissements.



Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME.

La réputation de Colette attire un grand nombre de personnes à son ermitage. — Le Seigneur commence à la préparer par diverses apparitions à l'accomplissement du dessein qu'il a formé sur elle.

Colette n'avait cherché qu'à rester inconnue, et un des avantages qu'elle s'était promis de trouver dans la solitude, c'était d'être plus que jamais oubliée du monde. La vie de recluse était bien faite ce semble pour remplir l'étendue de son désir ; mais il en arriva tout autrement, et bientôt elle devint l'objet de l'attention universelle. On ne pouvait comprendre comment elle supportait un genre de vie si étrange, et l'étonnement augmentait, lorsque les charitables personnes qui la nourrissaient rapportaient qu'elles la trouvaient de plus en plus heureuse de son sort, et si contente, disaient-elles, qu'elle était à moitié dans le paradis. « Cela est si vrai, ajoutaient-» elles, qu'elle oublie même de manger ce que nous lui » apportons. Il faut croire que les bons anges la nour-» rissent ; autrement elle ne pourrait pas vivre, puisque » souvent elle passe des jours entiers sans manger. » Ces discours répétés de bouche en bouche, excitèrent d'abord l'admiration, et à l'admiration succéda le désir de la voir et de lui parler ; les uns voulaient se recommander à ses prières, les autres lui demander des conseils ; d'autres désiraient voir de leurs yeux si tout ce qu'on disait de la recluse était vrai.

Digitized by Google

Quand Colette sut qu'on s'occupait d'elle dans le monde, elle en fut effrayée, prévoyant que si les personnes du dehors avaient une fois la liberté d'entrer dans son ermitage, elle perdrait ce qu'elle était venue y chercher, c'est-à-dire le silence, et avec le silence, le bonheur de ne vivre qu'en Dieu et pour Dieu. Quelqu'instance qu'on lui fit, elle refusa d'abord d'ouvrir sa clôture; puis elle se décida à consulter le P. Pinet, et à lui exposer son trouble et ses craintes. « A quoi me servira » d'être recluse, lui écrivait-elle, si je suis obligée de » m'entretenir avec les personnes du siècle? je m'atten- » dais bien à être en butte aux attaques du tentateur; ce » genre de vexation, loin de troubler mes communica- » tions avec le Seigneur, me force à revenir à lui, comme » un enfant court à sa mère à l'approche d'un animal » dont il craint la morsure; mais en sera-t-il de même » pour ma pauvre âme, lorsqu'elle se trouvera entraînée » par la dissipation qui accompagne d'ordinaire les en- » tretiens avec les personnes séculières ?»

Le Père Pinet sentit la force de cette observation, mais il comprit en même temps tout ce que Colette pourrait opérer de bien sur les personnes qui recourraient à ses conseils. Il répondit à sa fille spirituelle, qu'il était loin de blamer ses alarmes, mais qu'elle devait craindre de les porter trop loin, puisque ce serait supposer que Dieu ne vient pas au secours de ceux qui, dans la vue de lui plaire, quittent les douceurs de la contemplation, pour s'occuper du salut des âmes. « Non, ma chère fille, » ajoutait-il, il n'en est pas ainsi : croyez que celui qui » s'appelle le bon pasteur, et qui a quitté le Ciel même » pour courir après la brebis égarée, n'oublie jamais ceux » qui se devouent au bien spirituel du prochain : il tient

Digitized by Google

» en réserve une abondance de secours qui les met à
» l'abris des périls que vous redoutez, et qui procure une
» moisson de mérites. Au reste, il ne s'agit pas pour
» vous d'aller exercer au dehors un ministère qui ne
» convient pas à votre profession de recluse, encore
» moins à votre sexe ; il s'agit seulement, sans sortir de
» votre clôture, de prêter l'oreille aux personnes qui
» auront recours à vous, et de leur répondre selon que
» l'esprit de Dieu vous l'inspirera : en agir ainsi ce sera
» quitter Dieu pour Dieu, et loin d'y perdre, vous y ga-
» gnerez. Il est cependant deux précautions à prendre,
» dont vous auriez vous-même reconnu la nécessité sans
» que je vous les eusse signalées. La première sera d'é-
» luder les questions oiseuses et frivoles dictées par la
» curiosité et de n'y répondre que par des réflexions sé-
» rieuses et capables de tourner au bien spirituel des per-
» sonnes qui viendront vous interroger ; la seconde de
» couper court aux conversations inutiles, d'abréger les
» entretiens que la seule démangeaison de parler voudrait
» prolonger, et d'user en cela d'une sainte liberté, vous
» rappelant que nous rendrons compte à Dieu de toute
» parole inutile. »

Quelques temps après le P. Pinet prit un biais propre propre à concilier les désirs empressés des fidèles avec les besoins spirituels de Colette : il lui assigna quelques heures de la journée pour s'entretenir avec ceux qui viendraient la visiter. Rassurée et encouragée par son supérieur, le bienheureuse ne craignit plus d'ouvrir sa grille aux personnes du dehors. Il lui fut d'autant plus facile de s'y résigner à qu'elle avait eu tout récemment plusieurs visions qui s'accordaient avec les décisions du P. Pinet. Car après les persécutions de Satan dont nous

Digitized by Google

avons parlé, le Seigneur commença à élever la reeluse à un degré d'oraison plus sublime, et à lui révéler, quoique d'une manière obscure, l'emploi qu'il lui destinait.

Il lui donna d'abord la connaissance des crimes énormes qui inondaient la terre, des abus, des scandales qui deshonoraient l'Eglise, et qui avaient même pénétré dans les ordres Religieux. Il lui fit comprendre que c'était la cause du schisme qui désolait le troupeau de J.-C. Cette manifestation déchira le cœur de Colette ; mais elle souffrit plus cruellement encore, quand elle eut la vision des châtiments réservés aux pécheurs impénitents. Elle se trouva transportée en esprit sur les bords de l'abîme éternel, et il lui (1) sembla voir une multitude innombrable de réprouvés roulant dans un fleuve de feu, en proie au plus furieux désespoir, maudissant Dieu, et se maudissant eux-mêmes, appelant sans cesse la mort à leur secours, et ne la trouvant jamais. Et tandis qu'elle contemplait ces malheureuses victimes de la vengeance éternelle, elle en vit d'autres tomber par milliers dans ces gouffres affreux. Cette vue acheva de la consterner, et la rendit comme immobile de douleur. Ses larmes ne pouvaient tarir. Durant plusieurs jours, il lui fut impossible de prendre aucun repos. Les historiens ajoutent qu'elle fut si effrayée pour elle-même, malgré toutes les mortifications qu'elle pratiquait, qu'ayant saisi un des barreaux en fer de sa clôture, elle y resta comme cramponnée, se figurant que si Dieu ne lui faisait grâce, elle tomberait infailliblement aussi dans les brasiers de l'enfer. Enfin le Seigneur eut pitié d'elle, en lui inspirant une grande confiance en sa miséricorde, avec une grande compassion pour les pécheurs. Mais une autre

(1) Surius. P. de Vallibus.

Digitized by Google

vision acheva de l'accabler, et de lui faire comprendre l'énormité du péché et les rigueurs de la justice divine ; ce fut la vive représentation des douleurs de J.-C. au jour de sa passion.

Un vendredi qu'elle méditait, selon sa coutume, sur les souffrances du Sauveur, N.-S. lui fut représenté dans l'état horrible où ses bourreaux l'avaient réduit. Il se montra à elle tout déchiré de coups, couvert de plaies sanglantes, couronné d'épines, le visage meurtri, la chair arrachée par lambeaux. Ce spectacle s'imprima si profondément dans son âme, que depuis ce jour la elle l'eut presque toujours présent à sa pensée, et nous verrons plus tard que le souvenir de la passion du Sauveur fut comme un glaive de douleur qui transperça son âme pour le reste de sa vie ; à tel point qu'elle en tombait parfois en défaillance. Elle conçut alors mieux encore qu'elle ne l'avait compris par la vue de l'enfer, combien, comme dit Saint Paul, il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, et elle se dit à elle-même : « Si c'est ainsi, Seigneur, que vous avez traité votre fils » unique, l'objet de toutes vos complaisances, comment » traiterez-vous les enfants d'Adam, qui apporteront à » votre tribunal leur révolte contre votre Majesté su- » prême, leurs abominations et leurs souillures? Si le » bois vert qui n'a produit que des fruits de vertu et » d'innocence a été traité si rigoureusement, qu'en se- » ra-t-il du bois vermoulu ? qu'en sera-t-il d'une âme » qui n'a produit que des vices ? »

Voilà par quels moyens le Seigneur allumait dans le cœur de Colette un zèle brulant du salut des âmes, et le désir de tout endurer pour procurer la conversion des pécheurs.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le Seigneur manifeste à Ste. Colette par diverses apparitions la mission qu'il lui destine. Elle s'efforce de les interpréter dans le sens de son vœu de clôture, ce qui la jette dans de grandes perplexités, en la mettant en opposition avec la volonté de Dieu: elle finit par se soumettre aux desseins du Ciel..

Notre bienheureuse, en s'obligeant par vœu à une clôture perpétuelle, n'avait pensé qu'à assurer son propre salut, et à se mettre, en quelque sorte, dans la nécessité d'y travailler sans relâche par les moyens les plus efficaces, qui sont l'éloignement du monde, l'oraison et la pénitence. Mais le Seigneur avait sur elle d'autres vues, des vues plus dignes du désir immense qu'il a du salut des âmes. Il l'avait choisie pour réformer les trois ordres de St-François ; et c'était principalement pour la préparer à l'exécution de ce grand dessein, qu'il l'avait conduite dans la solitude.

Selon la sagesse humaine, la vie de recluse était incompatible avec une telle mission : en effet, quel rapport peut-il y avoir entre une solitude perpétuelle et les fonctions de réformatrice, fonctions qui exigent des communications au dehors, de fréquentes sorties et souvent même de longs voyages. N'est-ce pas là une opposition entre la conduite de la Providence et le but qu'elle se proposait ? Non, il n'y a nulle opposition ; au contraire,

Digitized by Google

la sagesse de Dieu se montre ici dans tout son jour. Car pour la mission de Collette, il ne fallait rien moins qu'une vertu consommée, un détachement qui égalait presque celui que les esprits célestes ont pour les choses de la terre. La solitude, comme tout le monde en convient, est l'école de toutes les vertus, et plus cette solitude est profonde, plus les fruits en sont abondants. Or y a-t-il solitude plus parfaite que celle d'une recluse? Quatre années passées dans la clôture de Corbie, devaient opérer en elle le détachement dont nous venons de parler.

Jusque là elle n'avait reçu aucune révélation concernant les desseins particuliers que Dieu avait sur elle. Il lui restait bien une impression profonde de douleur sur le grand nombre et sur le malheur des réprouvés, avec un désir aussi ardent de contribuer, autant qu'elle le pourrait, à procurer la conversion des pécheurs, par ses prières et ses pénitences; elle ne portait pas plus loin son zèle, ne croyant pas pouvoir en faire davantage dans sa vie de recluse. Mais elle connut bientôt qu'il y avait pour elle d'autres moyens d'exercer la charité envers les âmes qui se perdent.

Un jour (1) qu'elle était en oraison, elle se trouva ravie en esprit en présence de J.-C. et de sa très sainte Mère. Elle vit le glorieux saint François prosterné aux pieds du Sauveur, le conjurant instamment, par la charité immense dont il brûlait pour le salut des âmes, et par le mérite de sa passion, de lui accorder la vierge Colette pour la réformation des religieux et religieuses de son ordre. Elle entendit en même temps la très-

(1) P. de Vallibus.

Digitized by Google

Sainte Vierge appuyer de tout son crédit la demande de saint François.

Colette, quoique toujours dans son ravissement, s'entendant ainsi désigner par son propre nom, éprouva un saisissement qui la remplit d'une extrême confusion. Ce sentiment de confusion et d'effroi fut si profond, qu'étant revenue à elle-même, elle s'écria en se lamentant : « Non, » non, cela n'est pas possible ! quoi, une indigne péche- » resse pour une telle mission ! O mon Dieu, n'est-ce » pas assez que vous ayez pitié de moi, et que vous ou- » bliiez mes iniquités ? Quand elle fut entièrement remise de son émotion, elle tâcha de se persuader que cette vision pourrait bien n'être que l'effet de son imagination. Toutefois le souvenir de cette apparition ne pouvait s'effacer de sa pensée, et venait souvent la fatiguer dans ses oraisons. Elle finit par se persuader que c'était un piège du tentateur, qui voulait la faire sortir de sa retraite. Ce qui la rassurait, c'était son vœu de clôture : elle en tirait la conséquence qu'étant liée par un engagement solennel, elle n'avait qu'un parti à prendre, celui de s'offrir comme victime à la justice divine. Elle ne pouvait rien ajouter à la vie de sacrifices qu'elle avait embrassée, elle retrancha donc une partie du temps qu'elle donnait au repos, pour en donner davantage à l'oraison. Ses communications avec Dieu étaient toujours intimes ; cependant elles étaient mêlées d'un trouble secret dont elle ne pouvait se défaire : « Je ne » veux faire que votre volonté, Seigneur, répétait-elle » souvent, c'est vous qui m'avez conduite dans cette » solitude, c'est pour accomplir cette adorable volonté » que j'ai embrassé ce genre de vie, ne permettez pas » que Satan puisse m'en arracher. »

Digitized by Google

Ce qui achevait de la fatiguer, c'était la multiplicité des visites qui allaient toujours croissant. Car le temps que lui avait assigné son P. spirituel était loin de suffire au grand nombre de personnes qui communiquaient avec elle. Elle souffrait étrangement de se voir obligée de les congédier par obéissance aux règles qui lui avaient été tracées et qu'elle se serait fait scrupule de dépasser. De leur côté, les personnes qui se voyaient frustrées de la consolation de lui parler, ne se retiraient qu'en témoignant leur chagrin par des plaintes, et souvent même par des murmures. Dans cet état de choses, voyant que le nombre des mécontents augmentait toujours, elle crut qu'il valait mieux fermer entièrement sa grille, et la rendre inaccessible aux personnes du dehors. Cependant ne voulant rien faire sans le consentement de son guide spirituel, elle lui fit part de ce qui se passait, en le priant d'approuver sa résolution.

Le P. Pinet, après avoir consulté Dieu dans l'oraison, reconnut que la demande de Colette était légitime, et qu'elle s'accordait avec les desseins de Dieu, qui attirait la recluse à une solitude plus parfaite. Il l'autorisa à rompre tout commerce avec les personnes séculières. Dès lors la porte extérieure de son ermitage resta close pour le public ; elle n'était ouverte qu'aux deux charitables personnes qui pourvoyaient à ses besoins. Cette mesure, qui fut prise vers la fin de la troisième année de la clôture de notre sainte, excita plus d'une réclamation, non seulement parmi les fidèles, mais encore parmi les ecclésiastiques. Insensiblement cependant on s'accoutuma à cette privation, et la vénération pour la sainte captive de J.-C. ne fit qu'augmenter.

Colette était encore dans les agitations qui avaient

Digitized by Google

motivé cette démarche, car cet état d'anxiété dura plus de six mois, lorsque, s'étant mise en oraison selon sa coutume, et l'ayant prolongée jusqu'au point du jour, elle aperçoit (1) tout à coup dans sa cellule, un grand arbrisseau couvert d'un feuillage vert émaillé d'or et entremêlé de fleurs blanches répandant une odeur suave qui embaumait son oratoire. Elle voit en même temps une multitude de petits arbrisseaux de même espèce croissant au pied du plus grand. Surprise à ce spectacle, et craignant que ce ne soit une nouvelle ruse du démon, qui n'ayant pu réussir à l'empêcher de prier, avait recours à ce nouvel artifice, elle se lève à l'instant, et saisissant tous ces arbustes, les jette hors de sa cellule par sa fenêtre, et les voit s'évanouir dans les airs. A cette vue, elle ne doute plus que tout cela ne soit une représentation fantastique, une opération de l'esprit de mensonge. Cependant cette apparition lui laissa une impression encore plus profonde que la précédente.

Le P. Pinet n'était plus là pour résoudre ses doutes, et lui dire ce qu'il fallait penser de cette vision ; Dieu l'avait appelé à lui depuis quelque temps. Personne (2) n'avait été plus sensible à cette perte que sa fille spirituelle. En le perdant, elle avait perdu un guide éclairé, plein de l'esprit de Dieu, qui lui avait donné des preuves d'une charité toute paternelle, et qui l'avait fait entrer dans la voie de la perfection. Cette voie devenant de jour en jour plus obscure, l'assistance d'un tel guide lui

(1) P. de Vallibus. Surius. S. Perrine.

(2) La mémoire de cet homme de Dieu est restée en grande vénération dans la contrée, et il a plu à la divine Providence de le glorifier par plusieurs miracles qui se sont opérés à son tombeau.

Digitized by Google

était plus que jamais nécessaire. Mais toujours soumise à la volonté du ciel, elle se résigna à cette disposition de la divine providence, dans la persuasion que Dieu viendrait à son secours.

Le P. Pinet avait eu de son côté, plusieurs mois avant sa mort, une révélation non équivoque de la destination spéciale de Colette pour la réforme de l'ordre de St-François. Colette lui avait été représentée sous la figure d'une jardinière cultivant une vigne avec le plus grand soin, déracinant toutes les plantes parasites qui croissaient autour du cep, et s'appliquant à provigner tous les surgeons, lesquels se multipliaient et semblaient grossir à vue d'œil.

Cette apparition avait un rapport évident avec celle des arbrisseaux. Comment donc Colette, à qui son directeur en fit part (1), put-elle opposer tant de résistance à cette vocation extraordinaire ? Quiconque connaît les dispositions d'une âme vraiment humble, ne sera pas étonné de la conduite de Collette en cettre rencontre. En agissant ainsi, elle n'a fait que marcher sur les traces des plus saints personnages, de Moïse par exemple, qui, bien que choisi par le Tout-Puissant pour arracher le peuple d'Israël de la servitude d'Egypte, se défendit aussi longtemps qu'il le put contre la volonté du Seigneur ; de Jérémie qui en fit autant, quand il se vit chargé d'annoncer aux habitants de Jérusalem les châtiments que la colère de Dieu réservait à leurs prévarications.

Notre bienheureuse a donc pu, en ne considérant que sa faiblesse et son incapacité, se persuader que ces vi-

(1) Le fait se trouve consigné dans les confidences faites par Colette à quelques unes de ses Religieuses.

Digitized by Google

sions ne la regardaient pas. Elle a pu, même en acceptant la qualité de jardinière, regarder cette vigne comme la figure de son âme, dont elle devait déraciner tous les défauts, afin de lui faire produire toutes sortes de vertu. Cette interprétation s'accordait parfaitement, d'un côté avec son vœu de clôture, et de l'autre avec les recommandations de son directeur ordinaire, qui était le curé de Corbie.

C'était un ecclésiastique zélé pour le bien de sa paroisse, veillant avec soin sur le troupeau que Dieu lui avait confié, mais peu expérimenté dans les voies intérieures. Dès les premières visions de Colette, il lui avait recommandé de se tenir en garde contre toutes ces représentations, qui peut-être, lui disait-il, n'étaient qu'un jeu de son imagination, ou l'effet de ses longues abstinences.

Ces réflexions, qui s'accordaient parfaitement avec son mépris pour elle-même et avec la crainte où elle était de donner dans les pièges du tentateur, calmèrent jusqu'à un certain point l'agitation de son âme. Mais elle avait beau faire pour retrouver cette paix intérieure qui faisait le charme de sa solitude, un trouble secret la fatiguait sans cesse. Elle craignait de contredire les desseins du Ciel; mais elle ne redoutait pas moins la mission de réformatrice. Elle était encore dans ces troubles violents, lorsqu'une troisième vision vint la jeter dans une nouvelle perpléxité plus accablante que les autres, puisque cette fois elle s'entendit désigner par son propre nom. Voici comment la chose se passa.

La même vision des arbrisseaux se reproduisit dans son hermitage, avec des caractères encore plus frappants que la première fois. Elle vit les petits arbustes se déta-

Digitized by Google

cher eux-mêmes du tronc principal, se répandre et s'enraciner dans tous les coins de son petit réduit. Ce qu'il y eût de plus frappant, c'est qu'elle entendit une voix distincte qui lui dit : « Colette, ce grand arbre c'est » toi ; ces arbrisseaux, ce sont les sujets qui te suivront. »

Pour le coup, il n'y avait plus à hésiter. Cependant Colette ne put se rendre à un avertissement si précis, tant elle était effrayée, d'un côté par le sentiment de sa faiblesse, et de l'autre par la considération des difficultés d'une telle mission. « Qui suis-je, s'écria-t-elle, pour une telle entreprise, moi la plus chétive et la plus vile des créatures qui soient au monde ! Non, cela n'est pas possible ! répétait-elle en se lamentant et en arrosant la terre de ses larmes. Elle ne put se remettre de son abattement, qu'en tâchant encore de se persuader que cette vision était un dernier effort que l'esprit malin faisait pour l'arracher à sa solitude.

Jusqu'ici le Seigneur pour obtenir l'acquiescement de Colette n'avait usé que des moyens de douceur. Cette voie n'ayant pas réussi, il eut recours à la rigueur. Comme Zacharie père du saint Précurseur, elle resta muette pendant trois jours, au bout desquels sa résistance durant encore, à la privation de la parole Dieu joignit celle de la vue pendant trois autres jours. Après cette dernière épreuve, qu'elle passa sans boire ni manger, ne se nourrissant à l'exemple du prophète que du pain de ses larmes et de sa douleur, elle comprit qu'il n'y avait plus pour elle d'autre parti à prendre que de se soumettre à la volonté du ciel. Abattue, terrassée en quelque sorte comme St-Paul sur le chemin de Damas, elle se résigna, et finit par se remettre entièrement entre les

Digitized by Google

mains de Dieu, pour accomplir son adorable volonté. « Oui, mon Dieu, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » Et en disant ces paroles, ses sanglots étouffaient sa voix. « N'oubliez pas cependant, » Seigneur, ajoutait-elle, que je suis incapable de tout » bien. Que pouvez-vous faire avec une créature aussi » misérable, qui n'a fait que vous offenser ? » Une voix intérieure lui fit entendre que c'était précisément parce qu'elle était la plus misérable des créatures, que Dieu l'avait choisie pour être l'instrument de ses desseins, afin que le succès n'en put être attribué qu'à lui seul. Elle reçut en même temps l'assurance qu'elle serait assistée d'en haut dans l'accomplissement de sa mission, pourvu qu'à la défiance d'elle-même elle joignit une confiance entière en la protection du Très-Haut ; que s'il fallait des prodiges pour le succès de son œuvre, ils ne lui seraient pas refusés, que déjà Dieu avait préparé tous les moyens propres à l'accomplissement de sa volonté, et que dans peu il lui enverrait le guide qui lui était destiné. Colette interdite et confuse ne répondit à des promesses si positives que par des torrents de larmes, ne pouvant se consoler d'avoir tant résisté à la volonté de Dieu. A l'instant l'usage de la vue et de la parole lui fut rendue, et elle se retrouva dans une paix parfaite le cœur inondé d'une joie ineffable.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME.

Le père Henri de la Balme est choisi de Dieu pour diriger Colette dans ses entreprises. — Portrait de ce saint Religieux. — Son départ pour Corbie, avec la Baronne de Brissay.

Il y avait alors en Savoie, au diocèse d'Annecy, dans un couvent de Cordeliers de l'étroite observance, un religieux en grande réputation de vertu et de doctrine, et âgé d'environ quarante ans. Il était d'extraction noble et portait le nom de Henri de la Balme, parce que la petite ville de la Baulme ou de la Balme, où il avait pris naissance, était l'apanage de sa famille. Son frère aîné, Allard, ou Adhélard de la Balme, était resté dans le siècle, et menait une vie très régulière : c'était un gentilhomme craignant Dieu et élevant chrétiennement sa famille.

Le Père Henri était entré fort jeune dans l'ordre de St-François, et il avait fait profession chez les cordeliers de Chambéry. Comme il avait l'esprit vif et pénétrant, ses supérieurs l'avaient appliqué aux études, et il s'était rendu très habile en philosophie et en théologie. Mais ce qui faisait son principal mérite, c'était d'être un religieux exemplaire et un homme très intérieur. Aussi était-il consulté de toutes parts, à l'occasion du grand schisme qui partageait alors tous les esprits. Le P. de la Balme était profondément désolé de la situation de l'Eglise; mais il ne savait que répondre à ceux qui

Digitized by Google

l'interrogaient. Pour s'affranchir de ces questions qu'on lui adressait de tous côtés, il prit la résolution de faire le pélérinage des Lieux Saints, et d'attendre auprès du tombeau du Sauveur que l'Eglise fut réunie sous l'autorité d'un seul chef. Dans ce but, après avoir obtenu la permission de ses supérieurs, il avait pris la route de Marseille, dans le dessein de s'embarquer pour la Palestine.

Mais, en passant par Avignon, Dieu lui inspira la pensée de visiter une sainte fille qui, comme Colette, vivait en recluse dans cette même ville. Elle se nommait Marion-Amante. Elle était en grande réputation de sainteté dans tout le pays, et les communications qu'elle avait avec le Ciel lui avaient donné un grand crédit dans toute la contrée : les ecclésiastiques mêmes avaient beaucoup de confiance en ses lumières, que l'on regardait universellement comme surnaturelles.

Le P. de la Balme ne crut pouvoir mieux faire que de la consulter sur l'objet de son voyage et de se recommander à ses prières. Cette pieuse fille, après l'avoir entendu, lui demanda vingt-quatre heures pour implorer les lumières du Ciel sur les questions qu'il lui avait proposées, en le priant de faire de même de son côté, et de revenir le lendemain. C'est ce qu'il fit. Dès qu'elle le vit, elle lui dit avec une modeste assurance : « Mon Ré-
» vérend Père, vous me permettrez de vous redire en
» toute simplicité ce que le Seigneur a daigné faire con-
» naître à sa pauvre petite servante : je vous étonnerai,
» peut-être, mais oubliez celle qui vous parle, et ne
» pensez qu'à celui dont elle croît être l'organe : vous
» ne voulez que la volonté de Dieu, mon Révérend
» Père, or la voici telle qu'il me l'a fait entendre : *Dieu*

Digitized by Google

» *vous veut ailleurs que dans la Terre Sainte ; vous*
» *ferez un voyage, mais ce n'est pas celui de Jéru-*
» *salem ; vous n'aurez pas besoin de traverser les*
» *mers; c'est en France que vous accomplirez sa sainte*
» *volonté : vous partirez pour la Picardie, et vous*
» *irez dans une petite ville de cette province, appelée*
» *Corbie. C'est là que Dieu s'est préparé une fidèle*
» *servante, qui doit être l'instrument de grandes mer-*
» *veilles, qu'il a dessein d'opérer pour la réforme de*
» *l'ordre de St-François et la pacification de l'Eglise.*
» *Elle se nomme Colette : c'est la fille d'un humble*
» *artisan ; mais, vous le savez, Dieu se sert souvent*
» *de ce qu'il y a de plus faible pour renverser ce qu'il*
» *y a de plus fort. C'est vers cette sainte fille que Dieu*
» *vous envoie : votre mission, et vous devez en faire*
» *grand cas, sera de l'assister, de la diriger dans les*
» *grandes entreprises qu'elle doit accomplir et qu'elle*
» *accomplira en dépit de toutes les oppositions : ayez*
» *confiance, et Dieu vous donnera toutes les grâces*
» *dont vous aurez besoin pour ce ministère.* »

Le P. Henri resta comme stupéfait en entendant l'exposé d'une révélation si imprévue. Quand il fut remis de son émotion, il s'écria en levant les yeux au Ciel : « Mon Dieu que votre volonté soit faite en toutes choses ! » La réponse qui venait de lui être donnée était si claire, si précise et si extraordinaire, qu'il ne put douter qu'elle ne vint d'en haut. Aussi n'osa-t-il ajouter un seul mot pour connaître de quelle manière la recluse savait ces choses. Il adora les desseins de Dieu, et il promit de faire ce qui était en lui pour répondre à la volonté divine. Après s'être recommandé aux prières de cette pieuse recluse, il prit congé d'elle

Digitized by Google

et repartit pour la Savoie. Il se rendit à Rumilly, où habitait Blanche de Savoie comtesse de Genève, dont il était très connu, et qui avait en lui une haute confiance. Elle était nièce du pape d'Avignon Clément VII. (1)

C'était une dame d'une grande vertu, qui vivait uniquement occupée de bonnes œuvres. Le Père Henri avait pris congé d'elle avant d'entreprendre son voyage pour la Terre Sainte. Aussi, quand elle le vit reparaître sitôt, fut-elle fort étonnée de son retour. Le Père lui raconta tout ce qui lui était arrivé à Avignon, et il termina son récit en déclarant qu'il n'avait pu s'empêcher de reconnaître la conduite d'une providence toute spéciale dans tout ce qui lui était survenu. « Ce qui m'a le plus » frappé, ajouta-t-il, c'est que je me suis trouvé dans » l'impossibilité de rien répliquer aux paroles de la re- » cluse. Je sentais intérieurement que les avertissements » qu'elle me donnait venaient du Ciel, et je me suis » soumis aux ordres de Dieu. Mes confrères de Cham- » béry pensent comme moi, et mes supérieurs, à qui j'ai » tout communiqué, se sont empressés de m'accorder » toutes les facultés nécessaires pour cette entreprise. Je » ne sais trop quelle sera l'issue de ce voyage, dans ce » temps de troubles, et dans un pays où des factions » puissantes sont armées les unes contre les autres : » je pars toutefois avec confiance, et j'ajouterai avec

(1). Clément VII, autrement Robert de Genève, avait été élevé au souverain Pontificat et siégeait à Avignon, en même temps qu'Urbain VI siégeait à Rome. C'est à l'élection de Clément VII que commença le grand schisme d'Occident, en 1378. Sa mort arriva en 1394 : ainsi il avait cessé de vivre depuis environ 10 ans, quand le père Henri partit pour la Picardie.

Digitized by Google

» consolation, dans la pensée que c'est Dieu qui m'en-
» voie. »

Ces paroles jointes à tous les détails que le P. Henri lui avait donnés touchèrent si vivement la princesse, qu'elle ne put retenir ses larmes, et conçut un désir ardent de faire la connaissance de la sainte de Corbie. » De grâce, mon R. P., ajouta-t-elle, tenez moi au » courant de toutes les particularités de votre voyage, » d'après ce que vous aurez vu ou entendu : tout mon » regret est de ne pouvoir vous accompagner. Je vous » suivrai par la pensée, et je ne cesserai de prier Dieu » de vous faire arriver heureusement au terme de votre » course. Mais, quelle route prenez vous ? » « Mon in- » tention, répondit-il, est de passer par Besançon, et de- » là je prendrai mes mesures pour éviter la rencontre » des bandes armées. » « Eh bien, dit la comtesse, j'ai » dans cette ville une amie intime, qui, j'en suis sûre, » partagera tout l'intérêt que je porte à cette admirable » fille de Corbie. Peut-être même voudra-t-elle vous » accompagner. Je la connais assez généreuse et assez » avide de bonnes œuvres pour entreprendre ce voyage, » ce qu'elle peut faire avec d'autant moins d'inconvé- » nient, qu'elle n'est point retenue comme moi par » mille embarras domestiques. »

C'était la baronne de Brissay que la comtesse avait en vue. Cette dame était fille du seigneur Thouart de la Roche et se nommait Isabeau de Thouart. Son mari, le baron de Brissay, lui avait laissé en mourant de grands biens en Franche-Comté et en Suisse. Etant riche et sans enfants, elle faisait beaucoup d'aumônes, surtout à l'ordre de St-François, dont elle était la protectrice. Elle fut ravie de voir le Père Henri, qu'elle connaissait de

Digitized by Google

réputation. Il lui remit la lettre de recommandation écrite par la comtesse de Genève. Celle-ci ne s'était pas trompée dans le tableau qu'elle avait fait de sa pieuse amie. Car cette vertueuse veuve n'eut pas plutôt connu le motif du voyage entrepris par le Père Henri, qu'elle s'offrit à l'instant pour l'accompagner. Elle alla même plus loin ; car elle déclara que rien ne lui serait plus agréable que de contribuer, non seulement aux frais du voyage, mais encore à ceux que nécessiteraient les saintes entreprises de la recluse de Corbie. Le P. Henri voyant tant de générosité et de dévouement, éprouva la plus vive consolation, et bénit la divine Providence de cet enchaînement de faveurs miraculeuses, qui l'assuraient de plus en plus que sa mission venait de Dieu. En effet, qui n'admirerait cette providence qui dispose toutes choses par des voies inaccessibles à toute prévoyance humaine, et qui ne demande de ceux qu'elle emploie qu'un abandon aveugle à sa conduite?

Après un intervalle de quelques jours, qui fut employé aux préparatifs du voyage, la baronne et le P. Henri se mirent en route pour la Picardie, et dirigèrent leur marche à travers les états du duc de Bourgogne, lesquels n'étaient point alors le théâtre de la guerre. La baronne avait pris un équipage convenable à son rang, et le P. Henri l'accompagnait en qualité de son aumônier. Après vingt jours de voyage, ils arrivèrent heureusement à Corbie.

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le Père Henri et la Baronne arrivent à Corbie. — Leur première visite à l'hermitage de Colette.

Etant descendus dans une hôtellerie, leur première question fut de savoir si on connaissait une fille très-dévote nommée sœur Colette. » Si nous la connaissons ! répondirent les personnes présentes ; « le nom de Co-
» lette est connu non seulement à Corbie, mais dans
» tous les pays voisins, et peut-être à plus de cinquante
» lieues loin. C'est le nom d'une sainte que l'on vient
» visiter de tous côtés, et même il vient tant de monde
» à son ermitage, pour se recommander à ses prières,
» qu'on a été obligé de fermer sa porte. Oh ! oui, c'est
» une fille de miracle ; car elle est venue au monde
» lors que sa mère avait plus de soixante ans. Elle était
» restée petite, et si petite qu'on l'appelait la petite
» naine, jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans, et voilà qu'en
» un rien de temps elle a tellement grandi, que sa taille
» surpassait celle de toutes les filles de son âge ; ce qui
» fut une grande merveille pour tout le pays. Elle ai-
» mait tant le bon Dieu, que pour éviter les regards des
» hommes, elle a demandé a être renfermée dans une
» espèce de petite chapelle, qu'on lui a bâtie à côté de
» l'église, ne faisant que jeûner et prier. On ne sait
» même pas comment elle peut vivre; car elle ne
» mange qu'une fois par jour, et toute sa nourriture

Digitized by Google

» consiste en quelques morceaux de pain et en un peu
» de soupe que lui apportent par charité deux demoi-
» selles dévotes. Elle n'a jamais de feu pour se chauffer.
» Il paraît qu'elle fait encore bien d'autres pénitences
» que nous ne savons pas. Son père, Robert Boellet,
» charpentier de son état, très brave homme, lui avait
» laissé un assez honnête patrimoine ; mais qu'a-t-elle
» fait ? Elle a renoncé à tout ce qu'elle possédait, avant
» de s'enfermer dans sa petite chapelle. Elle a fait vendre
» tout son bien par un homme d'affaires, qui a porté tout
» l'argent à M. le curé, pour en faire des aumônes aux
» pauvres, sans vouloir se réserver même une obole.
» Oh ! quelle fille admirable ! ajoutaient ces bons habi-
» tants de Corbie, dans leur naïveté Picarde. » Puis
s'interrompant : « Peut-être seriez vous en peine de lui
» parler ? » « Assurément, répondit le Père Henri ;
» c'est pour cela que nous sommes venus. » — « Dans
» ce cas, il faudra parler à M. le curé, car c'est par son
» entremise que sœur Colette cummunique avec les per-
» sonnes du dehors. »

La baronne et le P. Henri se firent conduire au pres-
bytère : « Soyez les bien venus, mon R. P. et vous,
» madame, leur dit le vénérable pasteur, en les rece-
» vant avec une grande cordialité, et les introduisant dans
» son appartement ; je ne crois pas me tromper, ajouta-
» t-il, en me persuadant que c'est notre sœur Colette qui
» vous attire dans notre ville. » Vous dites vrai, M. le
» curé, reprit le P. Henri, aucun autre motif que celui de
» voir cette sainte fille ne nous a fait entreprendre le
» voyage assez long que nous venons de faire. » —
« Vous serez surpris peut-être de ce que je vais vous
» dire, reprit le vénérable pasteur, c'est qu'elle vous

Digitized by Google

» attend. C'est une fille extraordinaire, elle reçoit des
» avertissements, qui, d'après la connaissance que j'ai
» de sa vertu et surtout de sa profonde humilité, ne
» peuvent venir que de Dieu. Elle avait eu pendant
» plus de trois années pour directeur de sa conscience
» un religieux qui, comme vous, mon R. P., était de
» l'ordre de St-François, et qui, je crois, était gardien
» du couvent d'Hesdin. Mais voilà six mois que Dieu
» l'a retiré de ce monde. Cette perte a été bien sensible
» à la sœur Colette. Je lui rends, autant que je puis,
» tous les bons offices qui dépendent de mon ministère ;
» mais je vois qu'elle a besoin d'un guide plus éclairé
» que je ne le suis dans les voies extraordinaires, et j'ai
» tout lieu de croire, mon R. P., que vous êtes celui
» que Dieu lui a destiné et qu'il lui a fait connaître de-
» puis quelque temps. C'est un secret qu'elle m'a confié.
» L'expérience m'a prouvé plus d'une fois la confiance
» que méritaient de semblables manifestations. Votre
» arrivée ici est une preuve des révélations qui lui sont
» faites. Je vais la prévenir , et pour que vous puissiez
» communiquer avec elle sans obstacles, je ferai dispa-
» raître la maçonnerie qui couvre la petite porte d'en-
» trée de son hermitage. C'est une précaution qu'on
» avait prise contre les importunités et la multitude des
» visiteurs. »

Le P. Henri et la baronne attendirent que tout fut disposé. Pendant ce temps, ils s'entretinrent ensemble de toutes les choses étonnantes qu'ils avaient entendu raconter de Colette, et ils en étaient tout émerveillés. Ils ne savaient comment témoigner au Seigneur leur reconnaissance de les avoir conduits vers cette fille de miracles, pour coopérer à ses desseins sur elle. Ils comptaient

Digitized by Google

pour rien les fatigues de leur voyage. La baronne surtout s'estimait heureuse d'employer à cette fin une portion de sa fortune. Ils étaient encore occupés de ces saintes pensées, quand on vint les chercher de la part de M. le curé. Il les introduisit lui-même chez la recluse, et il se retira pour leur laisser toute liberté de s'entretenir avec elle. En entrant dans cet humble réduit, le P. Henri et la baronne furent saisis du sentiment de respect qu'on éprouve dans un sanctuaire, et commencèrent par s'agenouiller devant un crucifix qu'ils virent attaché à la muraille. Colette leur indiqua de la main l'ouverture où elle se plaçait pour prier, donnant sur le chœur de l'église. Tous trois ils se prosternèrent devant l'adorable Sacrement de nos autels, et remercièrent de nouveau le Seigneur d'avoir heureusement dirigé leur route depuis leur départ jusqu'à Corbie.

Ils étaient encore dans cette attitude de vénération profonde, lorsque Colette, comme ravie hors d'elle-même, rompit le silence et prononça tout haut cette prière, dont le P. Henri fut si touché, qu'il en conserva le précis dans ses mémoires : « Que votre Saint Nom, » Dieu tout-puissant et éternel, soit à jamais béni ! Que » toute langue au ciel et sur la terre exalte les richesses » de votre infinie miséricorde ! Que de preuves vous » m'avez données de votre bonté incompréhensible de- » puis que je suis au monde ! celle que vous me donnez » en ce jour suffirait pour mériter mon éternelle recon- » naissance. C'est vous, Seigneur, je n'en puis douter, » qui m'envoyez ces deux saintes personnes pour m'ai- » der à accomplir les desseins que vous avez daigné me » manifester. Comment s'est-il fait que vous ayez jeté » les yeux pour l'exécution de vos merveilles sur la plus

Digitized by Google

» indigne et la plus ingrate de vos créatures ? Ah ! » sans doute, ça été pour faire éclater davantage votre » puissance dans ma faiblesse ; pardonnez-moi, Sei- » gneur, d'avoir opposé avec tant d'opiniâtreté ma mi- » sérable volonté à la vôtre toujours sainte et toujours » adorable ; pardonnez-moi de n'avoir cédé qu'à la ri- » gueur dont vous avez été obligé d'user envers moi. » Oui, mon Dieu, il a fallu me frapper d'un » aveuglement corporel, pour m'ouvrir les yeux de » l'âme, et pour mettre un terme à cette indocilité qui » fait ma confusion. Insensée que j'étais ! je croyais » vous obéir, et je n'étais qu'une rebelle ! Si vous » m'aviez traitée selon mes mérites, vous m'auriez aban- » donnée pour toujours, mais vous avez eu pitié de votre » indigne servante. »

En parlant ainsi, elle ne pouvait retenir ses pleurs : sa voix était entrecoupée de sanglots. Le P. Henri et la baronne n'étaient pas moins émus, et mêlaient leurs larmes à celles de Colette. Puis, après une pause de quelques instants, elle continua ainsi : « Sauveur » Jésus, qui reposez dans ce tabernacle, je vous renou- » velle l'abandon que j'ai déjà fait de tout moi-même : » faites de moi tout ce que vous voudrez, j'accepte tout, » mépris, rebuts, souffrances, persécutions, me voilà » prête à tout endurer pour votre gloire. Mais n'oubliez » pas, Seigneur, que je ne suis qu'un chétif vermisseau, » qui ne mérite que d'être foulé aux pieds. Je ne puis » donc rien que par vous et avec vous. J'ai déjà trop » de marques de votre protection pour craindre qu'elle » me manque jamais ; et l'appui que vous m'offrez en » ce moment ranime toute ma confiance ; il suffirait seul » pour m'enchaîner à votre service. »

Digitized by Google

Cette prière finie, Colette alla se jeter au pied de l'image de Marie, laquelle, avec son crucifix, faisait tout l'ornement de sa pauvre demeure, et elle lui dit : « Puis-je vous oublier en ce jour si précieux pour » moi, ô vous, divine Marie, vous qui, après Jésus » et avec Jésus, êtes l'objet de toute ma tendresse, la » source de toutes mes consolations, et qui, dans tous » les temps, vous êtes montrée envers moi la plus tendre » des mères ? c'est vous, je n'en puis douter, qui m'a- » vez amenée dans cette solitude, et qui m'y avez fait » goûter une paix et un bonheur qui surpassent tout » sentiment ; c'est vous qui m'avez rendu agréables » toutes les rigueurs, toutes les privations que la nature » redoute si fort. C'est vous qui m'avez appris à ne vou- » loir et à n'aimer que Jésus, et Jésus crucifié, ce Dieu » d'amour qui s'est fait victime pour les péchés du » monde, et que j'ai placé sur mon cœur comme un » bouquet de myrrhe. Que j'oublie ma main droite, si » jamais je perds le souvenir de vos bontés ! Que mon » cœur cesse de battre dant ma poitrine, s'il cesse de » vous aimer ! »

CHAPITRE HUITIÈME.

Suite du même Sujet.

Cette première visite ne fut qu'une visite d'attendrissement et de larmes, et en même temps d'un saint épanchement, dans lequel ces trois personnes remplies de l'amour divin semblaient s'être réunies pour ne former qu'un seul cœur. Colette, dès ce moment, eut dans le

Digitized by Google

P. Henri une confiance sans bornes, et pour lui une vénération qui égalait sa confiance. Elle sentit intérieurement qu'il était le guide que Dieu lui avait promis. De son côté, le P. Henri ne pouvait se lasser de bénir le Seigneur de l'avoir envoyé vers cet ange terrestre. Quand à la baronne de Brissay, elle ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait dans son âme : elle était comme hors d'elle-même, mais le sentiment qui dominait tous les autres, c'était son admiration et son dévouement pour la sainte de Corbie, surtout en voyant à quel excès de dénuement elle s'était réduite pour l'amour de N.-S. J.-C. Ce spectacle l'attendrissait tellement qu'elle ne pouvait prononcer une seule parole.

Après qu'on eut pris séance sur quelques siéges de bois qui se trouvaient là, Colette, selon sa coutume, voulait rester à genoux. Mais le P. Henri la fit asseoir, et ce fut là le premier acte de supériorité qu'il exerça sur elle. Elle commença alors avec autant d'aisance que de naïveté le récit des principales circonstances de sa vie. Elle raconta comment pressée de se donner entièrement à Dieu elle avait essayé d'entrer dans différentes communautés religieuses, ajoutant que, par une disposition de la divineProvidence, elle n'avait pu se fixer nulle part ; que Dieu lui ayant fait rencontrer le P. Pinet, religieux cordelier de la maison d'Hesdin, elle était entré à sa persuasion dans le tiers-ordre de Saint François ; que touché des maux de l'Eglise, et dans le dessein de faire pénitence pour ses péchés, ne se croyant pas assez forte pour résister aux périls du siècle, elle avait obtenu de lui la permission d'essayer la vie de recluse ; qu'après une épreuve d'environ une année, il l'avait admise au vœu de clôture perpétuelle. « J'étais heureuse, ajouta-t-elle,

Digitized by Google

» de mener ainsi la vie des premiers anachorètes, et de
» regarder ma demeure comme une espèce de tombeau
» où j'étais ensevelie avec J.-C., persuadée que je n'en
» sortirais que pour entrer dans le sein de la terre : aussi
» répétais-je bien souvent ces paroles de David ; *c'est*
» *ici le lieu de mon repos : c'est ici que j'habiterai*
» *jusqu'à la fin de mes jours.* Je vous avouerai, mon
» R. Père, que cette pensée faisait une de mes plus
» douces consolations, et je me persuadais qu'étant liée
» à la clôture par un vœu solennel, aucune circons-
» tance, aucune autorité ne viendrait m'en arracher.
» Cependant il en a été tout autrement, et le Seigneur,
» par des signes indubitables, m'a fait connaître qu'il
» avait d'autres desseins. Je vous avouerai, à ma
» confusion, que j'ai fait tout ce qui a été en mon pou-
» voir pour me soustraire à la volonté du Ciel. J'avais,
» ce me semble, les motifs les plus puissants pour re-
» garder comme des illusions tous les avertissements qui
» m'ont été donnés, en considérant mon incapacité ab-
» solue et la bassesse de ma naissance, mais surtout
» mon indignité. Malgré cela, le divin Maître a daigné
» me faire entendre distinctement qu'il m'avait choisie
» pour coopérer à la réforme de l'ordre de Saint Fran-
» çois. Quoi ! me suis-je écriée, me choisir pour une
» telle mission ! Non, cela n'est pas possible ! cette voix
» n'est autre que celle du tentateur, qui voudrait m'ar-
» racher à ma solitude. Le croiriez-vous, mon R. P.
» j'ai osé me raidir contre la volonté de mon Dieu ! »

En achevant ces paroles, elle se prosterna le visage contre terre en sanglottant, en se frappant la poitrine et en donnant un libre cours à ses larmes. Puis, s'étant un peu remise, elle continua ainsi : « Pour triompher

Digitized by Google

» de ma résistance, qu'a fait cet adorable Maître? il
» a commencé par me rendre muette l'espace
» de trois jours. Ce châtiment n'ayant pas suffi, à
» la privation de la parole il ajouta la privation de
» la vue. Alors j'ai senti, comme autrefois Saint
» Paul, combien il est dur de récalcitrer sous l'ai-
» guillon : indignée contre moi-même, j'ai cédé et
» je me suis écriée : je veux tout ce que vous voulez,
» Seigneur, mais vous ne pouviez pas choisir un
» instrument plus vil et plus méprisable! Et dès ce
» moment, Dieu m'a rendu l'usage de l'ouïe et de
» la parole. Voilà, mon R. P., l'indigne créature,
» vers laquelle Dieu vous a conduit avec la pieuse dame
» qui a bien voulu partager les fatigues d'un si long
» voyage. Pensez-vous qu'il me pardonne mon ingra-
» titude et mon obstination? Il me semble que votre
» présence ici est déjà un gage de sa misericorde, puis-
» qu'il a d'aigné lui-même me révéler votre arrivée, et
» c'est depuis que j'ai eu cet espoir que mon cœur s'est
» entièrement dilaté; je vous avouerai même que depuis
» le moment où j'ai donné mon acquiescement aux
» volontés du Très-Haut, la paix est rentrée dans mon
» âme, avec une surabondance de consolations et de lu-
» mières spirituelles que vous connaîtrez dans la suite,
» selon qu'il plaira à la bonté divine de me donner la
» liberté de vous les expliquer. »

Ainsi se termina la première entrevue, qu'on pourrait appeler l'entrevue des pleurs, puisqu'il y eut encore plus de larmes répandues que de paroles proférées. On convint de se réunir le lendemain, et de solliciter chacun de son côté les lumières du Ciel sur les mesures à prendre pour l'exécution des desseins de Dieu.

Digitized by Google

Dans cette seconde réunion, l'hnmble servante de J.-C. s'expliqua plus nettement encore qu'elle ne l'avait fait la veille. Après avoir raconté avec quelques détails les diverses révélations qui lui avaient été faites, à commencer par celles de l'état de la chrétienté et de la multitude incroyable qui tombait chaque jour dans les flammes éternelles, elle parla de l'apparition de Saint François, qui l'avait désignée elle-même par son propre nom pour la réforme de son ordre, puis des divers symboles par lesquels cette réforme était figurée, répétant la manière dont elle avait cherché à les interpréter, et elle ajouta qu'il lui était maintenant impossible de douter de la volonté de Dieu concernant cette sainte entreprise. Elle s'expliqua avec tant de précision, d'assurance et de sagesse, que le P. Henri en demeura dans l'étonnement, ne pouvant comprendre comment une pauvre fille, sans autre éducation que celle qu'elle avait reçue dans son jeune âge, pouvait avoir des idées si nettes et les rendre avec tant de justesse. Indépendamment de toutes les raisons particulières qu'il avait de croire à la mission de Colette, le développement qu'il venait d'entendre aurait suffi pour reconnaître à n'en pouvoir douter que la main de Dieu était avec elle.

Ce point fondamental étant reconnu, il était nécessaire avant tout d'obtenir pour la recluse la dispense de son vœu de clôture. Colette fit observer qu'il fallait s'y prendre de manière à ne pas provoquer une oppositon de la part de l'abbé de Corbie, qui croyait avoir des droits sur elle. Or, cette dispense ne pouvait être accordée que par l'autorité apostolique. L'Eglise, comme on le sait, était alors divisée entre deux chefs, dont l'un, Innocent VII, était à Rome, et l'autre, Benoit XIII,

Digitized by Google

résidait à Avignon. La France s'était déclarée pour l'obédience de Benoit XIII, qui avait son légat à Paris. Ce légat était Antoine de Chaland, cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie. Pour éviter toute longueur et garder le secret, le P. de la Balme se chargea d'aller lui-même présenter à son éminence la supplique de Colette. La baronne voulut faire encore ce voyage. Ils s'empressèrent de partir pour Paris. Le légat qui avait entendu parler de la sainte vie que menait Colette la recluse de Corbie, accueillit favorablement sa demande, et délégua l'évêque d'Amiens Jean de Boissy, à l'effet de vérifier les faits énoncés dans la supplique, *avec pouvoir d'accorder la dispense, si les motifs allégués étaient fondés.* La commission est datée de Paris, le vingt-deux juillet 1406. Le prélat chargea son grand vicaire d'aller prendre sur les lieux les informations requises en pareil cas, de recevoir de la suppliante les déclarations relatives aux faits allégués dans sa requête, et de lui faire son rapport. Jean de Boissy ayant trouvé valables les raisons énoncées par la sœur Colette, lui accorda la dispense du vœu de clôture, par un rescrit du premier août de la même année 1406, sous la condition d'entrer dans une maison religieuse, avec liberté toutefois de choisir entre les filles de Saint Benoit et celles de Saint François. (1).

(1). On s'étonnera peut-être de cette alternative laissée au choix de Colette, entre les Clarisses et les Bénédictines. Il parait évident que le but de cette clause était de ménager le Révérend Père Abbé Raoul, entre les mains duquel Colette avait fait son vœu de clôture, et quelle savait être plus enclin en faveur des filles de saint Benoit, étant lui-même de la famille de ce saint Patriarche. C'était un moyen de prévenir les oppositions que ce religieux très affectionné à Colette aurait pu apporter à l'exécution de la dispense.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

La matière de ce troisième livre est des plus intéressantes. On expose comment Colette reçut à Nice, des mains de Benoit XIII, l'investiture de sa fonction de Reformatrice des trois ordres de Saint François. On raconte les circonstances qui ont précédé et accompagné son voyage de Corbie à Nice et celles qui ont suivi son retour à Corbie.

Il renferme l'espace d'environ 18 mois, du mois d'Août 1406 a l'année 1408.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Colette sort de sa solitude, se dispose au voyage de Nice. —Elle part avec le père de la Balme et la baronne de Brissay — Visite au Cardinal Légat.

Colette resta dans sa solitude jusqu'au moment même où il fallait monter en voiture. Ses préparatifs de voyage ne furent pas longs; tout son mobilier consistait dans les pauvres vêtements qu'elle portait sur elle, ses livres de prières et quelques objets de piété.

Au moment de quitter son ermitage, elle ne put retenir les sentiments dont son cœur était pénétré, et se se jetant à genoux en présence du P. Henri, de la baronne et de quelques compagnes fidèles admises au secret de son départ, elle s'exprima à peu près en ces termes, avec l'accent de la plus vive émotion : « Adieu, » chère solitude, témoin depuis quatre ans de mes sou- » pirs, de mes larmes et en même temps de mon bon- » heur. Adieu! je vais te quitter pour ne te revoir sans » doute jamais. C'est dans ton sein que j'ai rencontré » un avant-goût des joies éternelles. Oui, c'est ici, Sei- » gneur, que j'ai trouvé ce centuple promis à ceux qui » quittent tout pour vous servir : et si la paix de mon » âme fut troublée dans ces derniers temps, c'est ma » faute : je résistais à votre voix qui m'appelait. Mais » dès que j'ai été docile à votre aimable volonté, vos » bienfaits se sont épanchés sur moi sans mesure. Je

Digitized by Google

» puis donc répéter en présence de toutes ces personnes,
» que s'il y a un paradis sur la terre, oui, c'est dans ce
» sanctuaire que je l'ai trouvé. »

Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, et toute l'assistance pleura avec elle. Elle colla plusieurs fois ses lèvres sur le plancher arrosé de ses pleurs, et après s'être prosternée devant le Saint-Sacrement pour implorer sa bénédiction, elle s'arracha à ce lieu dont le souvenir resta toujours gravé dans son cœur. A peine l'eut-elle quitté, qu'on enleva, pour les garder comme des reliques, le peu d'objets qui avaient été à son usage.

Le départ de Colette une fois connu dans la ville excita tous les regrets, et jamais peut-être elle ne fut plus appréciée, qu'au moment où on la perdit. Bon nombres de jeunes personnes auraient voulu pouvoir l'accompagner, en quelqu'endroit du monde qu'elle allât. Mais celles qui la regrettèrent le plus vivement, ce furent les charitables compagnes, qui pendant ses quatre années de réclusion avaient pourvu à ses besoins. De son côté, Colette leur était très attachée par reconnaissance des bons offices qu'elle en avait reçus, et à cause des heureuses dispositions qu'elle avait remarquées en elles. L'expérience a prouvé qu'elle ne s'était pas trompée dans le jugement qu'elle avait porté sur chacune de ces généreuses filles, car nous verrons plus loin qu'elles ont été les premières compagnes qui se sont jointes à notre bienheureuse, quand elle commença l'œuvre de sa Réforme.

Tout ayant été disposé pour le départ, on se mit en route avant le lever du soleil.

Durant le temps que le P. Henri et la baronne avaient passé à Paris, pour solliciter la dispense du vœu de clô-

Digitized by Google

ture, Colette n'avait cessé de demander à Dieu de lui faire connaître l'usage qu'elle aurait à faire de sa liberté dès qu'elle l'aurait obtenue. Le Seigneur lui avait fait entendre qu'elle n'avait d'autre parti à prendre que de s'en rapporter à la décision du Souverain Pontife ; qu'en conséquence elle devait se rendre auprès de lui et lui déclarer ce qui lui avait été révélé dans les derniers temps de sa réclusion de Corbie ; c'était pour cela que Dieu lui avait envoyé un guide éclairé dans la personne du P. de la Balme, et une généreuse bienfaitrice dans la baronne de Brissay. Le P. Henri étant lui-même convaincu que l'on ne pouvait rien entreprendre sans l'autorité du Vicaire de J.-C., il avait été décidé qu'on irait se mettre à la disposition de Sa Sainteté, mais que l'on aurait grand soin de tenir la chose secrète, afin d'éviter de nouvelles entraves. La baronne demeura toujours dans la disposition de faire, quoi qu'il en coûtât, tous les frais du voyage.

Le petit cortège se rendit directement de Corbie à Paris, et s'y arrêta pour saluer et remercier son Eminence le Cardinal-Légat, de la célérité qu'il avait mise à répondre à la requête de la sœur Colette. Le légat fut touché de cette démarche de la part du P. Henri, de la baronne et surtout de la bienheureuse Colette. Il ne la connaissait que d'après sa renommée. La vue de cette sainte fille augmenta encore l'estime qu'il en avait conçue. Il la bénit avec une affection toute paternelle, et l'assura de toute sa bienveillance, ajoutant qu'il serait heureux de contribuer à l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle, et il les félicita tous les trois de la détermination où ils étaient de se rendre auprès du Pape, qui seul pouvait autoriser la mission extraor-

Digitized by Google

dinaire de Colette, et aplanir les obstacles qu'un tel dessein ne manquerait pas de rencontrer.

Tout porte à croire que le P. Henri, dans sa première visite au légat, lorsqu'il lui avait présenté la requête de sœur Colette, avait eu soin d'expliquer toute la conduite de la divine Providence à l'égard de la bienheureuse, qu'il lui avait donné tous les détails capables de le convaincre de la mission céleste de cette fille de miracles, sans oublier ce qui lui était arrivé à lui-même à Avignon, au moment qu'il se disposait à partir pour la Palestine. C'était le moyen d'exciter au plus haut degré l'intérêt du représentant de Benoît XIII. Aussi promit-il de recommander à l'attention spéciale de sa Sainteté la démarche de la sœur Colette ; et il accomplit sa promesse. Avant de quitter les trois voyageurs, il les avertit que le Pape était actuellement à Nice, (1) en Savoie, et que c'était là qu'ils le trouveraient. Cette audience terminée, on continua le voyage commencé.

La baronne avait écrit à Blanche de Savoie. Elle lui avait mandé en substance ce qui s'était passé dans cette seconde entrevue avec le Nonce, et elle lui avait fait savoir l'arrivée prochaine de la bienheureuse et de sa compagnie à son château de Rumilly. — Quant au P. Henri, il n'avait pas attendu jusque là pour s'acquitter de la promesse qu'il avait faite à cette pieuse comtesse. Car, à son premier voyage de Paris, il avait profité de quelques instants de loisir pour lui mander l'heureux succès de son voyage. Il lui avait raconté en détail toutes les particularités de nature à intéresser sa piété,

(1) La ville de Nice située à l'extrémité de la Provence, était devenue la propriété des Ducs de Savoie.

Digitized by Google

à commencer par sa réception chez la baronne de Brissay, et l'offre qu'elle lui avait faite elle-même de l'accompagner, et de contribuer et de sa personne et de sa fortune à l'exécution des desseins de Dieu sur la recluse de Corbie. Tout cela devait paraître bien admirable, mais la principale merveille était la recluse elle-même, en qui il ne savait lequel des deux était le plus étonnant, son éminente sainteté, ou sa profonde humilité. Tout ce qu'il en pouvait dire, c'est qu'il la regardait comme un vase d'élection que Dieu avait préparé pour les besoins actuels de son église. Ce témoignage rendu par un juge aussi éclairé dans les voies de Dieu que le P. Henri, ne fit qu'accroître dans le cœur de la princesse le désir de voir de ses propes yeux la sainte de Corbie.

On prit la route de Paris à Dijon. De Dijon, on se rendit à Bourg-en-Bresse, où l'on fit halte. Car le duc de Savoie, qui alors faisait sa résidence dans cette ville, était fort en peine de voir la servante de J.-C.. Il est probable que Blanche de Savoie, sa proche parente, avait menagé cette entrevue, et en avait parlé au Père Henri, dans la réponse qu'elle lui avait faite. C'eut été pour Colette un grand sujet de confusion, et même d'affliction, si elle avait su qu'un grand personnage épiait le moment de son passage pour faire sa connaissance et lui témoigner quelqu'estime. Mais, grâce à la discrétion du Père Henri, les choses se passèrent de manière qu'elle ne se douta de rien, et qu'elle attribua à la pure charité du duc toutes les marques d'intérêt qu'elle en reçut. Il en fut tout autrement par rapport à ce grand seigneur. Le seul aspect de Colette, dont l'extérieur avait quelque chose de surhumain, lui acquit sur l'esprit de ce prince un ascendant dont elle profita, comme nous le verrons

Digitized by Google

ailleurs, pour l'extension de la réforme dans la Savoie, et pour le bien spirituel du duc ; heureux si, sur la fin de sa carrière, il eut continué à obtempérer aux sages avis qu'elle ne cessa jamais de lui donner ! De Bourg-en-Bresse, on s'achemina vers Rumilly, où résidait Blanche de Savoie.

CHAPITRE SECOND.

Colette arrive à Rumilly — Acceuil que lui fait la Comtesse — Après quelques jours de repos, départ pour Nice, avec la Baronne.

On sait avec quelle impatience la comtesse attendait la pieuse compagnie. C'était pour elle et pour sa nièce Mahaut de Savoie une grande satisfaction de revoir le Père Henri, pour lequel elles avaient une vénération singulière. Il lui tardait aussi de revoir son intime amie la baronne de Brissay, qui avait fait preuve de tant de générosité en se dévouant sans réserve aux entreprises de la sainte de Corbie. Mais ce qui mit le comble à la joie de la comtesse et de sa nièce, ce fut de recevoir chez elles la bienheureuse, dont la réputation avait dépassé déja les frontières de la France. Elles se croyaient indignes d'un tel honneur. Pour Colette, elle était tellement unie à Dieu, qu'elle s'apercevait à peine des égards qu'on avait pour elle. Elle se prêtait cependant avec aménité au désir des personnes qui voulaient s'entretenir avec elle et demander ses conseils. La piété de la comtesse ne

Digitized by Google

pouvait se lasser de l'entendre parler de Dieu. Aussi fit elle tout ce qu'elle put pour la retenir à Rumilly, sous prétexte qu'elle et sa compagnie avaient besoin de se reposer après un si long voyage. Mais ce genre de repos n'en était pas un pour Colette. Elle eut préféré son régime de Corbie à la vie que l'on mène chez les grands, et sa pauvre cellule à l'appartement qui lui fut assigné durant son séjour à Rumilly. C'eut été pour elle un vrai tourment de reposer dans le lit délicat qui lui était préparé : elle fut heureuse de trouver à côté de sa chambre une pièce de décharge pour s'y retirer. C'est là qu'après avoir donné un temps considérable à la récitation de son office et à ses oraisons elle prenait quelques heures de repos, couchant sur la dure et toujours revêtue de ses instruments de pénitence.

Au bout de quelques jours, Colette fit entendre à la comtesse qu'il était temps de partir : l'accomplissement de tous leurs projets étant subordonné au succès du voyage de Nice, il fallait se hâter de profiter de la saison favorable. La comtesse n'eut garde de contredire la bienheureuse, qui déjà avait acquis toute autorité sur son esprit. En conséquence on fit sans délai les préparatifs pour la continuation du voyage. La baronne de Brissay ne consentit point à céder à Blanche, la part qu'elle avait prise à l'œuvre de Colette. Elle voulut achever ce qu'elle avait commencé, et accompagner la sainte de Corbie jusqu'à Nice, et plus loin encore s'il le fallait.

La comtesse de Genève se fit un devoir d'écrire à Benoit XIII, dont elle était parfaitement connue, et auprès duquel elle croyait avoir quelque crédit, étant nièce de Clément VII, à qui Benoit XIII avait succédé, et à qui il avait beaucoup d'obligations. Après lui avoir fait de

Digitized by Google

la sainte de Corbie l'éloge qu'elle méritait, et lui avoir parlé des merveilles qu'on racontait d'elle, Blanche ajouta ce qu'elle-même avait remarqué dans cette admirable servante du Seigneur. Elle ne craignait pas de la présenter à sa Sainteté comme une personne extraordinaire, dont Dieu voulait se servir pour sa gloire. Elle la lui recommandait avec d'autant plus de confiance, que le cardinal de Chaland avait donné à Colette les marques de la plus affectueuse bienveillance, et qu'il avait promis d'écrire dans ce sens à sa Sainteté. La comtesse ne se contenta pas d'écrire cette lettre de faveur, elle offrit au P. Henri d'emmener une des dames attachées à son service, laquelle se rendrait à Nice, afin de préparer les voies, et d'obtenir une audience prompte du souverain Pontife. Le P. Henri goûta cet avis, et en remercia la comtesse, parce qu'il remarquait dans la personne choisie pour ce message les qualités propres à en assurer le succès, prudence, noblesse dans les manières, et facilité à s'exprimer.

Le moment du départ étant arrivé, on se fit des adieux bien tendres, dans l'espoir de se revoir bientôt. La messagère de la comtessse prit place dans la voiture de la baronne.

Le voyage de Rumilly à Nice se fit avec la même édification et les mêmes pratiques de piété que celui de Picardie en Savoie. On fit halte à la distance de cinq à six lieues de Nice, et l'on remit toutes les dépêches à la messagère, qui s'achemina vers la ville.

Les historiens (1) racontent un fait qui ne surprendra point, pour peu que l'on connaisse la malice de Satan,

(1) S. Perrine. P. de Vallibus. Surius. Michel Notel.

Digitized by Google

et si l'on se rappelle l'aversion qu'il portait à la sainte Réformatrice. Il l'avait persécutée à outrance dans son ermitage de Corbie, dans un temps où il ne voyait en elle qu'une intrépide servante de J.-C : maintenant qu'il connaît la mission dont elle est chargée, pourrait-il rester spectateur indifférent des démarches qui vont être faites pour l'autoriser à poursuivre sa sainte entreprise? Quel moyen prendra-t-il pour lui fermer tout accès auprès du trône pontifical? Il s'attaque à la personne envoyée par la comtesse. A peine est-elle éloignée de quelques lieues de la bourgade où l'on s'est arrêté, qu'elle tombe dans une espèce de frénésie. Elle donne des marques effrayantes d'aliénation mentale, ou plutôt d'une véritable obsession, car elle ne se borne pas à des gestes ridicules, à des contorsions qui attirent les enfants autour d'elle, mais elle profère des paroles inconvenantes et même des jurements, tout en disant qu'elle veut parler au Pape, qu'elle est venue pour cela, et qu'elle ne s'en retournera pas sans lui avoir parlé, attendu qu'elle a des papiers d'une haute importance à lui remettre. Des personnes charitables la conduisent au palais pontifical et la présentent aux officiers de sa Sainteté, en les suppliant de ne pas la rebuter, dans la crainte d'augmenter l'état d'exaltation étrange dans lequel se trouvait cette pauvre créature.

Les officiers de sa Sainteté voyant cette personne bien mise, partagèrent la compassion de ceux qui l'avaient amenée. Ils lui firent bon accueil, et lui promirent de la faire admettre à l'audience du Saint-Père, si elle consentait à leur remettre les papiers qui lui avaient été confiés. Elle hésita quelque temps, mais sur la parole positive qu'il lui fut donnée, que tout serait remis à

Digitized by Google

l'instant même entre les mains du Pape, elle livra les papiers qu'elle portait sur elle, et qu'elle avait heureusement conservés au milieu des accès de démence dans lesquels Satan l'avait fait tomber.

Benoît XIII n'eut pas plutôt parcouru les dépêches écrites de la main de la comtesse de Genève, qu'il voulut à l'instant voir son envoyée. Il se rappela en même temps la lettre de recommandation qu'il avait reçue du cardinal de Chaland, en faveur d'une humble fille de Corbie, que son légat regardait lui-même comme une fille de prodige. Chose étonnante ! la messagère de la princesse ne fut pas plutôt en présence du Saint-Père, que les symptômes de folie cessèrent ; elle se prosterna aux pieds du Vicaire de J.-C. et les baisa avec les sentiments de la plus profonde vénération. Le Saint-Père ayant fait le signe de la croix sur elle, elle se sentit entièrement délivrée de l'horrible obsession que Satan avait exercée sur sa personne. Elle fut attendrie jusqu'aux larmes : son visage et tout son extérieur reprirent la contenance de la plus gracieuse modestie, et elle s'exprima avec une aisance qui surprit le Pape et tous ceux qui assistaient à cette audience. Elle raconta que peu de temps après s'être séparée du P. Henri et des deux vénérables personnes qui l'accompagnaient, elle s'était trouvée sous le joug d'une puissance qui lui avait fait faire et dire des choses dont le souvenir la ferait mourir de honte, si toutes ces horreurs avaient été l'effet de sa volonté. Elle ne savait comment exprimer le regret d'avoir donné un tel spectacle aux habitants de Nice, ni comment remercier sa Sainteté de ne l'avoir pas rebutée dans le désordre où elle s'était présentée, et enfin de l'avoir délivrée de l'état pitoyable où elle était réduite.

Digitized by Google

Le Saint-Père lui parla avec une extrême bonté, et la consola, en lui disant que le triste événement qu'elle déplorait avec amertume, tournerait à la gloire de Dieu et à la confusion de l'Esprit de ténèbres. Car le Saint-Père n'avait pas eu de peine à remarquer l'action de l'esprit infernal en cette circonstance, et il en avait tiré en lui-même cette conclusion : Il faut donc que cette sainte fille de Corbie soit bien redoutable à l'enfer, pour qu'il ait eu recours à de semblables machinations contre sa messagère ! « Levez-vous, ma fille, lui dit-il, et » même réjouissez-vous de cet accident ; il ne fait » qu'augmenter l'intérêt que j'ai conçu pour les per- » sonnes qui vous envoient ; assurez-les de ma bienveil- » lance, et dites-leur que je les recevrai avec une véri- » table satisfaction ; que des ordres seront donnés pour » qu'elles soient introduites aussitôt qu'elles se présen- » teront. »

La messagère se prosterna de nouveau aux pieds de sa Sainteté, et après avoir reçu une seconde fois sa bénédiction, elle se retira pleine de joie et se hâta d'aller rejoindre sa pieuse compagnie, qui s'était acheminée vers Nice, et l'attendait avec une sorte d'anxiété ; car on avait appris déjà ce qui lui était survenu. Quand on sut d'elle comment les choses s'étaient passées, on commença par louer le Seigneur d'une voix unanime, en considérant comment la divine Providence avait fait servir à ses fins les moyens que le démon avait pris pour ruiner, s'il l'avait pu, l'œuvre du Seigneur.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

Colette et le P. Henri sont admis à l'audience du souverain Pontife. — Marques de distinction que sa Sainteté donne à la Bienheureuse.

Sur la réponse favorable qu'ils avaient reçue, nos trois voyageurs se rendirent au palais. Dès leur arrivée, les officiers, suivant l'ordre qui leur avait été donné, s'empressèrent de les annoncer. Colette accompagnée du P. Henri fut à l'instant admise à l'audience du souverain Pontife. La baronne de Brissay resta dans les antichambres, et ne crut pas devoir se présenter, avant d'avoir obtenu la permission particulière d'offrir ses hommages à sa Sainteté. Le Pape était alors au milieu de ses Cardinaux. Dès que Colette parut, le Saint-Père, au grand étonnement de toute l'assemblée, se leva de son siège, et alla au devant d'elle. Les assistants ne savaient à quoi attribuer une telle marque de distinction donnée à une étrangère, qui n'avait de remarquable, à leurs yeux, que le pauvre habit dont elle était revêtu. Elle se jeta incontinent aux pieds du souverain Pontife, et détacha en même temps de sa ceinture une bourse dans laquelle se trouvait une supplique, avec un mémoire qui expliquait le sujet de sa venue. Le Pape reçut avec bonté les pièces que Colette lui offrait, et après les avoir parcourues rapidement, il les remit à un de ses secrétaires, puis, ayant fait signe au P. Henri d'approcher, ce religieux, prosterné aux pieds du trône pontifical, expliqua en peu de mots le motif de l'au-

Digitized by Google

dience qu'il avait sollicitée, tant en son nom, qu'en celui de la sœur Colette. Le Pape l'écouta avec beaucoup d'attention, et lui promit de prendre en grande considération l'objet de sa demande, dans laquelle il n'apercevait rien qui ne tendît à la gloire de Dieu, ou à la prospérité de l'Eglise, et il lui assigna pour le lendemain une audience particulière. Après cela sa Sainteté bénit les deux suppliants, qui se retirèrent aussitôt.

Colette dans sa supplique demandait deux choses, 1° D'être admise à faire profession dans l'ordre des pauvres filles de Sainte Claire, et de pouvoir y observer la règle primitive dans toute sa rigueur. 2°. D'être autorisée à s'associer les personnes qui voudraient adopter cette manière de vivre, et pratiquer la pauvreté telle que Sainte Claire l'avait établie pour ses communautés.

Ce second article exprimait bien le vœu qu'elle formait de voir l'esprit de St.-François rétabli dans sa ferveur primitive, mais d'une manière si vague, qu'il eut été difficile de se former une idée précise du but qu'elle s'était proposé en venant à Nice. Car toute sa pensée se réduisait à obtenir que sa Sainteté prit des mesures pour la réforme de la famille Séraphique. Une crainte la dominait; c'était que la fonction de réformatrice ne lui fut imposée. Malgré les avertissements du Ciel, elle ne pouvait triompher de cette frayeur, qui la poursuivait partout. Toutefois, craignant encore plus de s'opposer aux desseins de la Providence, elle s'expliquait plus clairement dans le mémoire qui accompagnait sa supplique : elle avait rédigé un petit abrégé de tout ce qui lui était arrivé d'extraordinaire dans la solitude de Corbie, déterminée d'ailleurs à se soumettre aveuglément à la volonté du souverain Pontife.

Digitized by Google

Elle exposait donc comment elle s'était faite recluse, sous la direction du R. P. Pinet : son intention avait été d'imiter St.-François d'Assise dans sa vie pauvre et pénitente : en cela elle n'avait cherché que sa propre sanctification. Mais le Seigneur lui ayant clairement manifesté les maux de l'Eglise et le grand nombre des Chrétiens qui se perdent, elle s'était sentie pressée d'offrir à Dieu une vie de pénitence et de prières, pour obtenir la conversion des pécheurs. Elle avouait qu'elle avait eu beaucoup à souffrir des attaques que le démon lui avait livrées, mais qu'aidée du secours du Ciel, rien n'avait pu l'ébranler. Elle finissait par déclarer à sa Sainteté (et c'était l'article qui lui coûtait le plus à expliquer) qu'un jour qu'elle était en oraison, il lui avait semblé voir Saint Francois aux pieds de N.-S. *lui demander la recluse Colette pour travailler à la réforme des trois ordres de son institut ; qu'elle avait cru entendre la mère de Dieu appuyer la prière du saint patriarche.* « Misérable » que je suis, ajoutait-t-elle, j'ai voulu me persuader » que cette vision était une invention du tentateur, qui » cherchait à me faire renoncer à mon vœu de clôture. » Elle avouait qu'elle avait toujours repoussé le sou- » venir de ces visions, sans qu'elle ait pu réussir à s'en » délivrer. Elle finissait par convenir que, pour triompher » de ses résistances, le Seigneur l'avait privée de la vue » et de la parole. Enfin, poursuivait-elle, je cédai à cette » volonté suprême, et à l'instant l'usage de la vue et » de la parole me fut rendu, les ténèbres de mon in- » telligence se dissipèrent, et j'ai retrouvé un calme et » une paix intérieure que je ne connaissais plus depuis » longtemps. »

Colette terminait son mémoire par se remettre entre

Digitized by Google

les mains du Saint Père, laissant cependant entrevoir que sa Sainteté ne saurait lui accorder une plus grande faveur que de l'exempter d'un fardeau dont la vue seule la faisait trembler.

Le Saint Père ayant lu attentivement ce mémoire, y reconnut le langage d'une âme tout à la fois pénétrée du mépris d'elle même et de la crainte de résister à la volonté de Dieu. Le compte rendu par Colette des faveurs qu'elle avait reçues du Ciel lui donna la plus haute idée du degré de perfection où elle était parvenue, et ne lui laissait aucun doute sur les grands desseins que Dieu avait sur elle. Ce fut pour s'éclairer de plus en plus qu'il avait assigné une audience particulière au P. Henri : il désirait apprendre de sa bouche toutes les particularités importantes de la vie de Colette, afin qu'il put prononcer avec connaissance de cause sur le fond de sa requête. Le saint religieux était plus en état que personne de satisfaire le Saint-Père, et il le fit avec toute la simplicité d'une âme comme la sienne, et avec toute l'exactitude que demandait la sollicitude du chef de l'Eglise, dans une affaire si importante. Il raconta d'abord comment, étant à Avignon, disposé à partir pour la Terre-Sainte, il avait été contraint par une suite de circonstances merveilleuses d'abandonner ce projet, et de se rendre à Corbie, au diocèse d'Amiens, auprès de la recluse Colette ; comment une pieuse veuve de Besançon, la baronne de Brissay, sur l'invitation de la comtesse de Rumilly, s'était offerte pour l'accompagner et faire tous les frais de ce voyage, ajoutant que cette dame avait été assez généreuse pour venir jusqu'à Nice.

« J'avouerai à votre Sainteté, dit-il, qu'il m'a été im-
» possible de résister à l'impression de la grâce, et loin

Digitized by Google

» de me repentir de ma démarche, je bénis Dieu de
» m'avoir procuré la connaissance de cette sainte de
» Corbie, que j'appelle un vase d'élection. Voilà près
» de six mois que je l'observe, et plus je la considère,
» plus je me sens pénétré d'admiration à la vue d'une
» vertu si éminente. La baronne partage tous mes
» sentiments d'estime pour cette admirable fille. Je crois
» pouvoir déclarer à votre Sainteté que je n'ai pu encore
» remarquer en elle aucune des faiblesses naturelles aux
» personnes de son sexe. Mais ce qui me paraît dominer
» en elle, c'est un mépris d'elle-même qui ne se dément
» jamais, joint à un zèle ardent pour tout ce qui tient à
» la gloire de Dieu.

» Elle est persuadée que Dieu veut la réforme de
» l'ordre de St-François : elle croit même qu'elle est
» destinée à cette œuvre, mais il n'y a rien au monde
» qu'elle redoute comme cet emploi, dont elle se croit
» indigne et incapable. Voilà, très Saint-Père, le té-
» moignage que ma conscience me fait un devoir de
» rendre à votre Sainteté concernant cette servante du
» Seigneur. »

Ce récit empreint d'un caractère de véracité et de sagesse, dans lequel respirait en même temps une connaissance approfondie des vertus solides et religieuses, fit la plus vive impression sur l'esprit de Benoit XIII. Il avait lu d'ailleurs le mémoire confidentiel que Colette avait ajouté à sa supplique. Il avait de plus le témoignage de son légat le cardinal de Chaland, et celui de la comtesse de Genève ; il se rappelait surtout l'étonnante aventure de la messagère, aventure qui avait suffi pour lui ouvrir les yeux sur l'importance de la mission de Colette.

Digitized by Google

C'était plus qu'il ne lui en fallait pour le déterminer à se déclarer en faveur de cette âme extraordinaire. Aussi, quand le P. Henri eut cessé de parler, le Souverain Pontife ne put s'empêcher de s'écrier : « *Digitus Dei est* » *hic*. Le doigt de Dieu est là : Cette œuvre est l'œuvre » du Très-Haut. » Toutefois il ne dissimula point au P. Henri qu'il fallait s'attendre à des oppositions, et que les contradictions étaient d'ordinaire la marque des œuvres de Dieu; que pour suivre les règles usitées dans les affaires de cette nature, il avait besoin d'interroger ses conseillers-nés, les Cardinaux, et de recueillir les avis : qu'il nommerait une congrégation à cet effet, et que quand il serait question de prononcer définitivement, il ferait usage de son autorité. « Il faut, ajouta-t-il, recommander cette » affaire au Seigneur par de ferventes prières. » En attendant, le Souverain Pontife assigna au P. Henri, en qui il avait reconnu autant de doctrine que de piété, un logement dans une maison de Franciscains, et à la sœur Colette une retraite dans une maison de religieuses.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Benoit XIII soumet à une congrégation la supplique de Colette. —Oppositions.—Succès.—Rédaction du bref.

Benoit XIII, après avoir entendu le P. Henri, et rapproché dans son esprit toutes les circonstances extraordinaires qu'il avait recueillies, se croyait suffisamment

Digitized by Google

éclairé sur l'affaire qui avait amené Colette à Nice. Toutefois il ne voulut rien précipiter, afin de ne pas blesser certains esprits prévenus et mal disposés. C'est pourquoi il forma une congrégation chargée d'examiner le contenu de la requête de la sœur Colette. Cette assemblée se tint selon le vœu du Pontife. Le cardinal président commença par donner lecture de la supplique adressée au Saint Père, et l'interpréta, afin d'en bien déterminer le sens.

« Vénérables frères, dit-il, ce serait nous tromper que » de nous arrêter au simple texte de la supplique. En » apparence elle ne contient que deux points principaux, » savoir : 1° La permission pour la suppliante de faire » profession dans l'ordre des Clarisses, d'en porter l'habit, d'observer la règle primitive dans toute sa rigueur. » 2° De s'associer les personnes qui se sentiraient appelées à ce genre de vie, et qui voudraient la suivre dans » toute sa perfection. Une telle demande, qui n'a pour » objet que l'avancement spirituel d'une personne isolée, » et qui tout au plus exigerait la dispense d'une année » de noviciat, ne demanderait aucune discussion ; un » simple rescrit de sa Sainteté, à la suite de la requête, » aurait suffi pour remplir le but de la demande. Mais » je dois vous déclarer, vénérables frères, d'après les » instructions qui m'ont été transmises de la part » du Saint Père, que cette supplique est d'une tout » autre portée : car elle renferme un troisième point, » qui est sous-entendu, et qui cependant en fait l'objet » principal : ce troisième point résulte du mémoire confidentiel annexé à ladite supplique, et a pour objet d'autoriser la suppliante à travailler à la réforme des trois » ordres de Saint François. Voilà le motif qui amène

Digitized by Google

» cette sœur Colette du fond de la Picardie à Nice, et
» c'est là, vénérables frères, la seule question sur laquelle
» le Saint Père demande notre avis. Au reste il ne faut
» pas vous étonner que cet article n'ait pas été compris
» dans la supplique ; car c'est celui qui répugne le plus
» aux bas sentiments que cette humble fille a d'elle-
» même. Il n'a fallu rien moins que la crainte d'irriter
» le Seigneur, pour la déterminer à la démarche à peine
» croyable qu'elle a faite, en se présentant aux pieds
» de sa Sainteté. Le Saint Père est persuadé, d'après
» tous les documents qu'il a recueillis touchant la sainte
» vie qu'elle a menée jusqu'ici, et d'après les témoi-
» gnages que son légat en France lui en a rendus, que
» cette généreuse servante du Seigneur, en agissant
» ainsi, a fait le plus grand acte d'abnégation qu'il lui
» fut possible de faire. »

Toute l'assemblée fut aussi touchée qu'édifiée de cette déclaration: bien des préjugés furent dissipés, et l'on comprit pourquoi le Pape avait tant honoré cette humble fille de Corbie, dès qu'elle parut devant lui. Toutefois les avis ne furent pas unanimes. Les uns prétendaient que l'ordre de Saint François n'était pas tellement déchu, qu'il eut besoin d'une prompte et universelle réforme. En supposant que cette réforme fut nécessaire, comment faire accepter une pauvre fille dépourvue de tous les moyens humains pour opérer ce renouvellement, non seulement dans les couvents de religieuses, mais encore dans ceux des frères Mineurs? Plusieurs, tout en convenant que cette réformation serait un très grand bien, la trouvaient intempestive et prématurée, eu égard à la situation actuelle de l'église, dont il importait de cicatriser les plaies, avant de s'occuper de la réforme des ordres religieux.

Digitized by Google

On répondit à ces derniers, qu'il ne s'agissait point pour le Souverain Pontife de mettre directement la main à l'œuvre dans cette affaire, de dresser des règlements de réforme, etc., mais seulement d'encourager, d'autoriser une âme que la divine Providence paraissait avoir choisie pour être l'instrument de ses desseins sur une portion de la grande famille de Jésus-Christ : que le Souverain Pontife, après avoir acquis des preuves de nature à constater la vocation de cette âme privilégiée, ne pouvait rien faire de mieux dans l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes, que d'appuyer cette bonne œuvre de tout son pouvoir. Ces réflexions fermèrent la bouche aux opposants, sans cependant obtenir l'assentiment universel.

Le général de l'ordre de Saint François se trouvait alors à Nice. Ayant su ce qui s'était passé dans la congrégation des Cardinaux, il parut plus indisposé que personne. Il ne concevait pas comment une simple fille de 25 à 26 ans, sans éducation et sans expérience, pouvait sans témérité se croire appelée de Dieu à réformer un ordre tel que celui de Saint François. Il concevait encore moins comment un religieux conventuel, dont on vantait la doctrine et la maturité, avait pu favoriser les entreprises de cette illuminée, et comment il avait pu prendre un intérêt si vif à un tel projet. Il croyait en conséquence que le mieux serait de congédier l'un et l'autre le plus tôt possible.

Pendant que cette affaire se débattait à la cour pontificale, et faisait même quelque bruit dans la ville, une épidémie violente vint en suspendre le cours. Le fléau, après avoir sévi d'abord sur les dernières classes de la société, attaqua également les personnes des premiers

Digitized by Google

rangs et fit même des victimes parmi les membres du Sacré-Collége. On fit la remarque (1) qu'il frappa plusieurs des prélats qui s'étaient le plus ouvertement déclarés contre Colette, et l'on crut voir en cela une punition du ciel. Les suffrages alors se réunirent en faveur de l'humble suppliante, et le souverain Pontife, voyant les esprits revenus de leurs préventions, ne balança plus à terminer cette affaire, qui ne pouvait qu'attirer les bénédictions de Dieu sur sa personne et sur l'Eglise. Après avoir donc invoqué les lumières du ciel, il institua la sœur Colette Réformatrice des trois ordres de Saint François, lui accordant par-là plus qu'elle n'avait osé demander.

En conséquence il fit rédiger un bref qui contenait en substance les dispositions suivantes : Que la sœur Colette Boëllet, native de Corbie au diocèse d'Amiens, était établie Abbesse générale et Réformatrice des trois ordres de Saint François, et en particulier des Clarisses, avec plein pouvoir de fonder des monastères nouveaux, et de choisir des confesseurs pour les monastères réformés ou à établir : Que le P. Henri de la Balme, religieux cordelier de l'étroite observance, du diocèse d'Annecy, en Savoie, était nommé supérieur général des religieux de Saint François qui embrasseraient la réforme, sous l'autorité de l'Abbesse générale, sœur Colette : Que ladite sœur serait incontinent autorisée à prendre le voile et l'habit des Clarisses, et à faire profession entre les mains de Sa Sainteté, avec dispense de l'année de noviciat et de toute irrégularité quelconque, et à s'engager par vœu à observer la règle telle que Sainte Claire l'avait reçue des mains de Saint François.

(1) J. Clithon et les autres hist.

Digitized by Google

Tout étant ainsi réglé, Benoît XIII indiqua une assemblée pour la publication de ce bref.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Sœur Colette, dans une assemblée solennelle, est revêtue du saint habit, fait profession entre les mains du Pape.— On publie le bref.

Le bruit de cette cérémonie s'étant répandu dans la ville, attira une nombreuse assistance composée de ce qu'il y avait de plus distingué dans tous les ordres, tant du clergé que de la noblesse. Les Cardinaux furent invités à s'y rendre avec les insignes de leur dignité, comme cela se pratique dans les circonstances solennelles. Le Saint Père voulait relever cet acte public autant que l'état des choses le permettait. Quoique les historiens n'aient point mentionné le lieu choisi pour cette cérémonie, tout porte à croire qu'elle se fit dans la chapelle pontificale. Cette fois la baronne de Brissay eut la consolation d'être témoin de ce qui s'y passa.

Tout étant disposé, la sœur Colette, revêtue d'avance de la tunique des filles de Sainte Claire, et accompagnée du P. de la Balme, fut introduite dans le lieu saint, et alla se placer au milieu du sanctuaire, sur une petite estrade qui lui avait été préparée. Le Pape, accompagné de toute la cour pontificale, ayant pris sa place accoutumée, commença par invoquer les lumières de l'Esprit-Saint, puis il bénit le voile, le cordon et le man-

Digitized by Google

teau, selon le rit adopté dans l'ordre de Saint François. L'humble Colette s'étant avancée au pied du trône pontifical, le Saint-Père lui plaça lui-même sur sa tête le voile des vierges, et sur les épaules le manteau de l'ordre de pauvres filles de Ste-Claire. Puis il lui remit le cordon, dont elle se ceignit elle-même. Après quoi elle prononça d'une voix claire et intelligible les trois vœux de religion, auxquels elle ajouta celui d'observer inviolablement la règle primitive de Ste-Claire dans toute son étendue. Le Pape la déclara alors religieuse professe de l'ordre des Clarisses, et en vertu de son pouvoir suprême, il la dispensa de l'année de noviciat et de toute irrégularité quelconque. Colette ainsi revêtue des livrées de la sainte pauvreté, reprit sa place sur son estrade.

Le Saint-Père adressa alors à l'assemblée une courte allocution, dont voici le précis.

« Nous ne doutons pas, vénérables frères, et vous, » peuple chrétien, que la cérémonie dont vous venez » d'être témoins ne vous ait paru bien extraordinaire : » car, selon toutes les règles, elle aurait dû avoir lieu » dans l'intérieur d'un monastère, et elle s'est faite dans » un lieu ouvert à tous les regards. De plus, bien » qu'aucune des fonctions sacerdotales ne soit étrangère » au chef de l'Église, cependant le ministère que nous » venons de remplir a pu vous paraître une dérogation » à notre dignité pontificale. Mais nous avons voulu ho- » norer, dans cette humble vierge, le choix que Dieu a » fait d'elle pour l'accomplissement de ses desseins. Au » reste, ce n'est qu'après de mûres délibérations, qu'a- » près avoir imploré et fait implorer les lumières du ciel, » que nous nous sommes déterminés à lui conférer le » titre de Réformatrice des trois ordres de St-François,

Digitized by Google

» en la revêtant d'une autorité spéciale pour remplir une
» telle mission. Nous croyons sans hésiter accomplir
» l'adorable volonté du Très-Haut. Plus l'instrument pa-
» rait dépourvu de toutes les qualités que la prudence
» humaine requiert pour le succès de ses entreprises,
» plus il est propre aux desseins de celui qui se sert de
» ce qu'il y a de plus faible pour abattre ce qu'il y a
» de plus fort. Dans cette persuasion, et dans l'espoir que
» le Seigneur justifiera son choix, comme autrefois il a
» justifié, dans la personne de David, le choix qu'il avait
» fait d'un simple berger pour en faire le roi d'Israël,
» nous regardons ce jour comme l'un des plus heureux
» de notre pontificat, et nous prions toute l'assemblée
» de joindre ses actions de grâces aux nôtres. »

Cette allocution finie, le Saint-Père fit lire son décret, et l'assemblée comprit alors la pensée du Souverain Pontife. Après cette lecture, sa Sainteté donna sa bénédiction à toute l'assistance, et en particulier à la Révérende Mère Abbesse générale, et au R. P. Henri Supérieur général de la Réforme. Puis il congédia l'assemblée.

Colette resta partagée entre deux sentiments opposés. Elle éprouvait une joie ineffable de se voir religieuse professe de l'ordre de Sainte Claire, et ce qui ajoutait à son bonheur, c'était d'avoir été ainsi consacrée à Dieu par le Vicaire de J.-C. Nous verrons ailleurs avec quelle religieuse vénération elle conserva le cordon, le voile, et la robe de bure dont elle avait été revêtue. D'un autre côté, se repliant sur elle-même, elle ne pouvait envisager sans effroi le fardeau qui lui était imposé. Elle n'oubliait pas qu'elle n'était venu à Nice que comme une victime disposée à s'immoler pour accomplir le bon plai-

Digitized by Google

sir de Dieu ; mais cette disposition n'ôtait rien à l'effroi dont son âme était saisie, à la vue des obligations attachées à la charge qui pesait sur ses épaules. Elle se regardait comme sur le bord d'un abîme, dans lequel il ne fallait qu'un souffle pour la précipiter. Le sentiment de sa faiblesse la désolait, et l'on peut croire que l'ennemi du salut usait de toute sa malice pour l'accabler, et lui faire oublier ce qu'elle devait attendre du secours d'en haut.

Le P. Henri crut s'appercevoir de cette désolation extrême dans la quelle Colette était tombée. « D'où » vient, lui dit-il, cette tristesse profonde, cet état » d'abattement, qui a succédé si vite à la sainte » jubilation dont vous étiez pénétrée il y a quelques » instants ? » — « Hélas ! mon Père, répondit-elle, » pouvez-vous l'ignorer ? J'étais au comble de la » joie en me voyant revêtue d'un habit qui depuis » longtemps fait l'objet de tous mes vœux ; mais quand » j'ai pensé à quelles conditions il m'a été accordé, la » frayeur est venue de nouveau s'emparer de mon âme. » Puis je ne pas trembler ? qui suis-je, pour me trouver » chargée de gouverner les autres, moi incapable de me » gouverner moi-même ? Permettez, mon R. P., que » j'aille me jeter aux pieds du Souverain Pontife, et le » conjurer par les entrailles de J.-C. de me délivrer » d'une charge qui serait peut-être la cause de ma perte » éternelle. »

Le P. Henri, la voyant dans cet accablement, ne put s'empêcher de lui reprocher son peu de confiance en Dieu. « Eh quoi ! lui dit-il, après tout ce que Dieu a » fait pour vous, ne devez-vous pas craindre de l'irriter » en vous repliant ainsi sans cesse sur vous-même,

Digitized by Google

» au lieu de tourner vos regards, comme le prophète,
» vers la sainte montagne de Sion, d'où vous viendrons
» tous les secours? Pouvez-vous douter que Dieu ne vous
» ait choisie pour l'œuvre qui vous est confiée, et
» même qu'il ne vous ait amenée à Nice, comme par la
» main, jusqu'aux pieds du souverain Pontife, pour re-
» cevoir de lui l'autorité nécessaire à votre mission? Que
» faut-il qu'il fasse de plus? Votre défiance aujourd'hui
» l'offenserait encore plus que votre résistance à Corbie.
» Défiez-vous de vous-même, vous avez raison; mais
» la confiance dans le Tout-Puissant doit vous faire
» oublier ce que vous êtes, et vous faire dire avec l'a-
» pôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie : je n'ai
» jamais plus de force que quand je suis faible; *Omnia*
» *possum in eo qui me confortat: cùm infirmor, tunc*
» *potens sum.* Rougissez de vous être ainsi laissé fas-
» ciner les yeux par l'esprit des ténèbres. Humiliez-
» vous devant Dieu de votre peu de foi, et méritez désor-
» mais par votre confiance que le Seigneur vous applique
» à vous-même ces paroles que Sainte Elisabeth répé-
» tait à la très Sainte Vierge : Vous êtes bien heureuse
» d'avoir cru, car, pour récompense de cette confiance,
» toutes les choses qui vous ont été promises par le Sei-
» gneur s'accompliront en vous et par vous : *Beata*
» *quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta*
» *sunt tibi a Domino.* »

Ces paroles mirent un terme aux angoisses de Colette : elle reconnut sa faute et en resta toute confuse, et depuis ce jour sa confiance en Dieu fut inaltérable et toujours victorieuse dans les épreuves.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME.

Colette et le père Henri se préparent à quitter Nice. — Estime singulière que le sacré Collège témoigne au P. Henri.— Dernière audience que Benoit XIII accorde à Colette et à sa compagnie.

Le séjour de Colette et de sa compagnie à Nice durait depuis cinq à six semaines. Quelque désir que sa Sainteté eut eu de l'abréger, il eut été difficile de terminer une affaire de cette importance en moins de temps, eu égard aux discussions, aux examens préalables qu'une question de cette nature devait nécessairement faire naître. Le seul incident de la maladie contagieuse survenue à Nice, lorsque cette affaire était pendante, aurait suffi pour en prolonger la durée au-delà des bornes ordinaires. Ce temps avait suffi à la plupart des membres du Sacré Collége pour connaître le P. Henry. Déjà le souverain Pontife avait su l'apprécier. Il avait reconnu en lui non seulement un profond théologien, mais un religieux parfait, entièrement mort à lui-même. Aussi, comme nous l'avons dit plus haut, son témoignage en faveur de la sainteté de Colette, avait influé particulièrement sur la détermination du Saint-Père. Les cardinaux qui avaient eu le plus de rapport avec lui, n'avaient pas été moins frappés que le Pape de la doctrine et des vertus de ce grand serviteur de Dieu ; et la modestie dont il s'enveloppait n'avait servi qu'à le leur rendre plus recommandable.

Digitized by Google

Colette elle-même était devenue l'objet de la curiosité publique et un sujet de vénération pour toute la ville de Nice. Les honneurs qu'elle avait reçus à la cour pontificale avaient fixé l'attention de toutes les classes, et fait conclure qu'elle était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait au dehors. Le peu de paroles qui avaient échappé à la baronne de Brissay, sur le compte de la recluse de Corbie, et tous les égards que cette noble dame lui prodiguait en toute rencontre avaient fini par faire regarder Colette comme une personne extraordinaire. Aussi le séjour à Nice commençait-il à lui être à charge. N'ayant donc plus rien qui la retint dans cette ville, elle crut qu'il était temps d'en sortir, et d'aviser aux moyens d'accomplir l'importante mission qui lui était confiée. Elle pria donc le P. de la Balme de demander à sa Sainteté une audience de congé. Benoit XIII accéda à la prière du P. Henri, et l'on se rendit au palais à l'heure indiquée.

Cette dernière visite fut une des plus touchantes, tant le Saint-Père témoigna de bontés à la bienheureuse, au P. Henri et à la baronne de Brissay. Il leur parla à tous trois avec l'effusion d'un cœur vraiment paternel. Il encouragea de nouveau l'humble Colette, en l'assurant que la main de Dieu serait avec elle, à proportion qu'elle aurait plus de confiance en sa souveraine puissance ; et que s'il fallait des prodiges pour triompher des oppositions de quelque part qu'elles vinssent, les prodiges ne lui manqueraient pas. « Allez-donc, ma » fille, et ne craignez rien : c'est le souverain Pasteur » qui vous a choisie, c'est son Vicaire qui vous envoie. » Ne craignez ni la malice des hommes, ni la fureur des » démons. Je vous le répète, ne craignez qu'une chose, » c'est de manquer de confiance. Vous pouvez commen-

Digitized by Google

» cer la réforme où vous voudrez, soit en Aragon, où je
» vous procurerai de puissantes protections, soit en Sa-
» voie, et même à Nice, soit en France, dans les contrées
» où vous êtes le plus connue, comme en Picardie, ou
» dans les provinces voisines ».

Le Pape dit ensuite au P. Henri qu'il l'estimait heureux d'avoir été choisi de Dieu pour être le coopérateur et le conseil de Colette dans l'œuvre de la réforme. Il lui recommanda de l'assister en toutes choses, et de ne l'abandonner jamais, soit pour le temporel, soit pour le spirituel. Puis, lui baisant l'épaule (1), il ajouta avec une naïve familiarité, que *cette épaule était bénite, qui porterait le pain nécessaire à la subsistance de la Sainte* (2). Et en haussant la voix il ajouta : « Plût à
» Dieu que je fusse digne d'un tel emploi ! »

S'adressant ensuite à la baronne de Brissay, il la remercia dans les termes les plus honorables et les plus affectueux de tout ce qu'elle avait fait pour la fidèle servante de Dieu, la félicitant surtout de ce que sa générosité n'avait rien d'humain, et qu'elle lui était inspirée par le seul désir de coopérer aux desseins de Dieu. « Aussi,
» ajouta-t-il en finissant, je me garderai bien, illustre
» dame de vous exhorter à continuer vos œuvres de dé-
» vouement et de charité ; ce serait supposer qu'un zèle
» aussi pur que le vôtre aurait besoin d'être aiguillonné.
» L'esprit de foi, qui vous a inspiré tant d'ardeur pour

(1) Ici le Pape faisait allusion à la manière dont les F. Quêteurs Franciscains ramassent les aumônes qu'on leur fait, c'est-à-dire en jetant ce qu'ils reçoivent dans les poches de la besace qu'ils tiennent sur l'épaule.

(2) Sœur Perrine, Marc de Lisbonne.

Digitized by Google

» commencer la bonne œuvre, ne se ralentira point » lorsqu'il s'agira de l'accomplir. »

Après avoir ainsi parlé, le Saint Père remit d'abord à l'Abbesse générale un beau bréviaire doré sur tranche, avec un petit livre des règles et des constitutions des Clarisses (1). Puis il fit présent à la baronne de plusieurs reliquaires précieux, qu'il avait fait préparer pour cette vénérable bienfaitrice, et lui accorda en même temps plusieurs indulgences considérables, dont il lui remit les diplômes. Enfin il fit remettre au P. Henri divers brefs datés du dix-sept des calendes de novembre (14 octobre 1406). Le premier établit la sœur Colette Abbesse Générale de la réforme. Le second nomme le P. de la Balme Supérieur Général des religieux qui embrasseront la réforme : par le troisième, la R. Mère Abbesse est autorisée à commencer des établissements dans les trois diocèses suivants, Paris, Noyon et Amiens. Le souverain Pontife, pour gage de son affection paternelle, leur donna une dernière bénédiction, qu'ils reçurent avec les sentiments de la plus profonde vénération et de la plus vive reconnaissance.

Ceci se passait vers la mi-octobre de l'année 1406. La bienheureuse Colette avait alors vingt-six ans et neuf mois.

(1) Ce bréviaire est resté au monastère de Besançon, où on l'a conservé comme une relique jusqu'à la révolution. Ayant échappé au vandalisme révolutionnaire, il se trouve maintenant au couvent de Poligny, avec plusieurs objets vénérables dont on trouvera la nomenclature dans la notice sur Poligny, à la fin de cette Histoire.

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME.

Sainte Colette part de Nice pour commencer la réforme.—Elle tombe malade en route et est guérie miraculeusement. — Seconde entrevue avec Amédée de Savoie à Bourg-en-Bresse.

Malgré toutes les difficultés que la sainte réformatrice entrevoyait, rassurée par les paroles du P. Henri, elle ne trouvait plus rien d'impossible, et était prête à remplir sa mission. Mais par où commencer ? Elle tourne ses regards vers la Picardie. C'est le pays qui l'a vue naître, la contrée qu'elle aime le plus. Corbie sa ville natale obtient la préférence.

Ce qui la ramenait surtout à Corbie, c'était le souvenir des pieuses compagnes qu'elle y avait laissées, et sur lesquelles elle avait jeté les yeux pour en faire les pierres fondamentales de la Réforme. Elle connaissait leur vertu : plusieurs lui avaient témoigné le désir de la suivre : elle se souvenait des larmes qu'elles avaient versées, quand elle les avait quittées, et de la promesse qu'elle leur avait faite de les appeler auprès d'elle. Mais il n'était plus question de les faire venir dans quelque pays lointain, c'était Colette elle-même qui retournait vers elles, pour leur offrir de s'associer à son œuvre, et qui voulait ainsi reconnaître ce qu'elle leur devait pour tous les services quelle en avait reçus durant sa clôture.

C'est dans cette pensée que la sainte Abbesse quitte la ville de Nice, avec le P. Henri et la baronne de Brissay. Mais à peine la pieuse compagnie a-t-elle fait

Digitized by Google

quelques journées de chemin, que la sainte tombe dangereusement malade. Il fallut s'arrêter dans une petite bourgade, et le mal devint si grave, qu'elle se trouva bientôt réduite à l'extrémité. Le genre de sa maladie était inexplicable aux hommes de l'art. La violence du mal s'était portée principalement à la gorge, et sa langue s'était retirée dans le fond du gosier, tellement qu'elle était comme étranglée, et ne pouvait articuler une seule parole. Cette étrange maladie, qui faisait presque désespérer de sa vie, jeta le P. Henri et la baronne dans une extrême affliction. « Eh quoi! se disaient-ils l'un à » l'autre, le Seigneur voudrait-il ainsi nous ravir celle » qu'il avait si évidemment choisie pour son œuvre, au » moment où toutes les difficultés sont aplanies? » Puis, joignant leurs prières à leurs gémissements, ils s'écriaient : « Divin Sauveur, ayez pitié de nous, » de votre église, de la famille de Saint François! » Rendez-nous celle que vous avez choisie vous-même » pour être l'instrument de vos miséricordes. Pour elle » la mort ne serait qu'un gain ; mais pour tous ceux qui » ont besoin d'un tel secours, cette perte serait un vrai » désastre. Sans doute vous pourriez réparer cette perte ; » mais pourriez-vous parmi vos servantes en trouver une » plus propre à l'accomplissement de vos desseins? C'est » vous-même qui l'avez en quelque sorte façonnée et » taillée comme une pierre précieuse. Vous demander sa conservation, c'est vous demander la conservation de votre propre ouvrage. »

Les suppliants n'avaient pas oublié surtout de réclamer la puissante médiation de Marie, et de rappeler à l'auguste Mère de Dieu les bénédictions qu'elle avait sollicitées et obtenues pour l'accomplissement de la ré-

Digitized by Google

forme. Ces prières, faites au pied du lit de la malade, ne tardèrent pas à être exaucées (1), et la santé fut rendue à notre Sainte, qui recouvra en même temps et les forces du corps et l'usage de la parole. Il fut impossible au P. Henri, à la baronne et à la malade elle-même de ne pas reconnaitre un miracle dans une guérison si subite et si complète. Ce prodige fut pour eux la matière de bien des actions de grâces.

Nous ne connaissons pas en détail l'itinéraire que la pieuse compagnie suivit dans son retour ; mais nous ne saurions douter qu'elle n'ait repassé par Bourg-en-Bresse, et qu'elle n'y ait retrouvé Amédée de Savoie. Il fit à notre bienheureuse un accueil encore plus cordial et plus distingué que la première fois. Les historiens ajoutent que ce prince lui offrit une partie de son château, afin qu'elle put y former le premier établissement de son ordre. On voit l'intérêt qu'il portait à la sainte Abbesse, et l'on verra plus tard qu'elle degré de confiance il lui a accordé pour sa conduite personnelle.

Tout porte à croire que c'est là que Colette et le P. Henri se séparèrent de la baronne de Brissay. Car, malgré toutes les instances de cette noble dame, ils ne voulurent pas consentir à ce qu'elle vint de nouveau à Corbie. Elle en avait fait assez pour prouver la part qu'elle voulait prendre à l'œuvre de la réforme (2). Nous n'entre-

(1) P. de Vallibus . Surius.

(2) Nous nous trouvons forcés de contredire M. l'abbé de St Laurent, qui trompé sans doute par une chronique peu exacte suppose que la charitable Baronne n'a pas suivi nos voyageurs jusqu'a Nice, et que du chateau de Rumilly, où la sainte troupe s'était arrêtée, la pieuse veuve était retournée à Besançon, où

Digitized by Google

prendrons pas de raconter les tendres adieux qui accompagnèrent cette séparation. Elle devait être d'autant plus touchante, que l'union entre ces trois cœurs n'avait rien d'humain. Ils ne se consolèrent que dans l'espoir de se retrouver un jour dans la céleste patrie, avec promesse d'entretenir ici-bas un saint commerce de prières.

CHAPITRE HUITIÈME.

Sainte Colette retourne à Corbie, avec le P. de la Balme. — Elle tente en vain d'y établir une communauté de Clarisses. — Elle essaie d'en faire autant à Noyon, sans plus de succès.

L'œuvre de la réforme était trop opposé aux intérêts de l'enfer pour que Satan se fatiguât de tourmenter Colette. Il n'avait pas été étranger à la maladie dont nous avons parlé, Colette elle-même en fit la confidence à son confesseur ; mais c'est à Corbie qu'il l'attend, pour renouveler la guerre qu'il lui a déclarée.

selon lui elle est morte peu de temps après, pour aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Nous ne doutons pas que le Seigneur ne lui ait réservé une brillante couronne ; mais nous aimons à croire qu'il lui aura laissé le temps d'enrichir encore cette couronne par de nouveaux mérites. Nous n'avons trouvé aucune date précise de sa précieuse mort. Nous aurions été heureux d'apprendre par quelque monument authentique l'époque et le lieu où elle termina sa carrière. Tout porte à croire que Dieu l'avait déjà retirée de ce monde en 1440 lors que la sainte Abbesse prit possession du couvent de Besançon.

Digitized by Google

Il y avait à peine une année que Colette avait quitté Corbie, et son départ avait excité tous les regrets. Il avait même fallu prendre des précautions pour soustraire le moment de sa sortie à la connaissance du public, et l'on ne s'était consolé de son éloignement que par l'espoir de la revoir bientôt. Elle avait voulu revenir dans sa ville natale, parce qu'elle avait compté sur le concours des personnes les plus notables du pays pour former le noyau de sa Réforme. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir du changement opéré par la malice du démon. Elle trouva les esprits tellement prévenus contre elle, que beaucoup afffectaient de ne pas la connaître. Les plus modérés la regardaient comme une inconstante qui n'avait su se fixer nulle part ; qui avait essayé de différentes communautés, sans en trouver une seule qui lui convint. Selon d'autres, c'était une dévote qui n'écoutait que son imagination, qui après avoir embrassé pour se singulariser la vie de recluse, s'en était dégoûtée par inconstance. Les libertins disaient que c'était une hypocrite, courant le monde avec un religieux qui avait déserté son monastère, et débitaient cent autres calomnies du même genre, à l'instigation de Satan qui n'a jamais épargné les serviteurs de Dieu. Les enfants eux-mêmes la montraient au doigt lorsqu'elle passait dans les rues, en l'appelant sorcière, devineresse.

Dans ce déchaînement universel, personne ne prenait sa défense. Les personnes qui lui étaient autrefois si dévouées osaient à peine lui témoigner quelqu'intérêt. Celles qui pourvoyaient à ses besoins quand elle était dans sa clôture ne l'abandonnèrent pas entièrement, mais elles s'efforçaient de dérober au public et à leurs familles les petits services qu'elles lui rendaient. Et ce qui

Digitized by Google

aurait déconcerté toute autre vertu que celle de notre Sainte, c'est que le clergé se déclara ouvertement contre elle. Plusieurs ecclésiastiques la traitaient de visionnaire, et ils disaient tout haut que l'on ferait bien de la renfermer pour le reste de sa vie dans son ermitage, d'où on n'aurait jamais dû la laisser sortir. Ainsi elle était devenue un objet de dérision, d'aversion même, pour toutes les classes de la société.

Il eût été facile aux âmes droites de découvrir qu'il y avait quelque chose de diabolique dans cette aversion générale, seulement en considérant la manière dont notre bienheureuse supportait toutes ces avanies : pas une plainte ne sortait de sa bouche : pas un mot pour sa défense : c'était toujours la même sérénité dans son âme, toujours la même aménité à l'extérieur. La prière avait toujours été sa ressource et sa consolatlon dans toutes les épreuves et les diverses circonstances de sa vie ; elle le fut encore plus dans cette nouvelle tempête : c'était aux pieds des autels qu'elle allait chercher la force et la consolation dont elle avait besoin. C'était là qu'elle puisait cette patience inaltérable qui lui faisait supporter les rebuts et les affronts. Sa seule douleur était de voir le peuple qu'elle chérissait le plus repousser avec une sorte d'opiniâtreté le bienfait qui lui était offert.

Mais dans tout ceci il faut reconnaître un dessein particulier du Seigneur, dessein qui na pas échappé à l'attention de son humble servante. Il voulait, ce divin maître, détruire tout ce qu'il apercevait encore en elle de trop naturel peut-être dans l'affection quelle conservait pour son pays : il voulait arracher de son cœur jusqu'aux dernières fibres de la nature corrompue, afin d'accomplir cet oracle de l'Évangile : Quand une fois

Digitized by Google

le grain de froment qu'on a jeté en terre est entièrement mort, c'est alors qu'il porte des fruits au centuple : *Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. (St. Jean, chap. 12, v, 25).* et par la destruction totale du vieil homme, Dieu achevait de la préparer à devenir la mère d'une postérité nombreuse. C'est pourquoi, si le séjour de notre bienheureuse à Corbie fut inutile aux habitants, il lui fut très profitable à elle-même, puisqu'il servit à la revêtir entièrement de l'homme nouveau qui est Jésus-Christ.

Mais une pensée venait souvent la troubler ; c'était la crainte que le P. Henri, rebuté par tant d'obstacles, ne prit le parti de se retirer et de se séparer d'elle : c'était là une de ses plus cruelles angoisses. Elle finit par s'en ouvrir à lui. « Je le sens, lui dit-elle, mon révérend Père, » la vie que vous menez ici est bien amère, et votre mi- » nistère est on ne peut plus stérile. L'épreuve que nous » souffrons est une des plus rudes. Elle serait cependant » légère pour moi si je n'avais la crainte d'être délaissée » de votre révérence. Toute autre calamité me serait » supportable, je pourrais même la regarder comme un » gain ; mais votre éloignement serait à mes yeux la » plus grande des infortunes. » Elle lui rappela la maladie soudaine qui l'avait conduite aux portes de la mort au sortir de Nice, et sa guérison miraculeuse. « Oui, » continua-t-elle, je vous déclare aujourd'hui ce que je » ne vous ai point révélé alors, c'est par un vrai miracle » de Marie que la santé m'a été rendue ; et l'auguste » Mère de Dieu, qui m'est apparue en ce moment, m'a » fait entendre ces paroles : « Prenez courage, ma fille, » attendez-vous aux croix et aux contradictions, c'est » par là que les œuvres de Dieu s'accomplissent. Mais

Digitized by Google

» ayez confiance, mon fils et moi nous serons avec vous,
» vous viendrez à bout de tout. »

Le P. Henri répondit qu'il n'avait pas besoin de cette nouvelle preuve de la protection de la Ste Vierge et de la part qu'elle prenait à la Réforme, pour continuer à se dévouer comme il avait déjà fait à cette entreprise; qu'il connaissait trop la volonté de Dieu sur cette Réforme, pour jamais se rebuter des difficultés; qu'il était prêt à partager avec elle, jusqu'à la mort, les contradictions et les souffrances que la divine Providence pourrait leur réserver. Puis il ajouta qu'à la vérité son ministère à Corbie n'avait pas produit de grands fruits; mais qu'il n'avait pas été perdu, puisqu'il avait eu la consolation de l'aider de ses conseils et de ses prières; que l'orage n'était plus aussi violent, mais que les préventions étant toujours les mêmes, il pensait qu'il fallait réserver à d'autres temps l'établissement qu'elle avait tant à cœur de fonder dans sa patrie; que pour le présent cette tentative n'offrait aucun espoir de succès, et qu'il était temps de chercher ailleurs un endroit plus favorable à l'accomplissement des desseins de Dieu; qu'il ne croyait pas se tromper en se persuadant qu'on trouverait en Savoie les ressources que la Providence semblait refuser en Picardie.

Colette reçut avec reconnaissance les observations de son confesseur, et elle promit de s'en occuper devant Dieu. Un jour ou deux après, notre Sainte reconnut qu'il y aurait eu de la témérité à persister dans le projet de commencer par Corbie. Mais elle fit observer au P. Henri que le bref du Souverain Pontife désignait Paris et Noyon aussi bien qu'Amiens. Pour Paris, il n'y fallait point penser; il n'en était pas de même de Noyon;

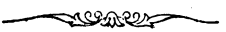
Digitized by Google

et s'il le trouvait bon, elle était disposée à y faire au moins un essai, ne fut-ce que pour remplir l'intention du Vicaire de J.-C.

Effectivement notre bienheureuse se rendit à Noyon, où elle était connue. Elle s'adressa aux autorités ecclésiastiques, présenta les bulles qu'elle avait apportées de Nice, expliqua ce qu'elle se proposait de faire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elle ne rencontra point la même opposition qu'à Corbie ; mais elle ne trouva aucune correspondance de la part du clergé ni des fidèles. On ne lui offrit même pas la moindre habitation pour y établir son institut. Elle n'hésita donc plus à quitter la Picardie, selon l'avis de son saint directeur.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.



SOMMAIRE.

Ce livre traite du commencement de la Réforme : On y voit comment la sainte réformatrice a été conduite par un dessein particulier du ciel : d'abord dans la petite ville de la Balme, en Savoie, où elle a fondé son noviciat; puis à Besançon, ville capitale de la Franche-Comté, où la Providence lui avait préparé une maison propre à devenir la maison mère de la Réforme. Ce domicile était l'ancien couvent des Urbanistes. Il est concédé par Benoît XIII. On voit ensuite les grâces signalées que Dieu répand sur la sainte entreprise ; premièrement, en multipliant les vocations ; secondement, en accordant à la bienheureuse le don des prodiges dans un degré éminent.

Ce livre renferme l'espace d'environ 4 années, de 1408 à 1412.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Le Père Henri et Sainte Colette partent pour la Savoie. — Ils arrivent à la Balme, où ils sont accueillis par le seigneur Allard, frère du P. Henri. — Les prières de la Sainte obtiennent l'heureuse délivrance de l'épouse du seigneur Allard.— Colette prend provisoirement sa demeure dans cette maison, avec ses compagnes.

Avant de s'éloigner de la Picardie, Colette, par reconnaissance pour les services que lui avaient rendus ses anciennes compagnes Marie Sénechal et Guillemette Chrétienne, crut devoir leur communiquer la douloureuse nécessité où elle était de quitter sa patrie, et de chercher ailleurs un endroit où elle pût commencer l'œuvre que Dieu lui avait confiée. Cette résolution ne les étonna point, car elles savaient toutes les oppositions que la Sainte avait rencontrées ; mais elles lui déclarèrent en même temps, que toute leur douleur était de se voir séparées d'elle. Elles la conjurèrent donc de les accepter pour compagnes de ses voyages, en ajoutant comme autrefois Ruth à Noémi : « Partout où vous porterez vos pas, » nous porterons les nôtres ; le lieu où vous vous » fixerez, nous nous y fixerons ; votre famille sera notre » famille, la terre qui vous recevra dans son sein nous » recevra aussi. » Colette fut touchée d'une demande qui la comblait de consolation et qui était d'accord avec ses désirs : « Oui, mes bien-aimées, leur dit-elle : je

Digitized by Google

» n'aurais pas osé vous faire une telle proposition ; mais » puisque c'est vous-même qui me prévenez, jugez si » je dois en bénir Dieu, moi qui vous ai tant d'obliga- » tion, et qui ne savais comment payer les services » que vous m'avez rendus. Je vous avouerai même que » l'espoir de vous voir associées à mon œuvre a été un » des motifs de mon retour à Corbie. Oui, oui, venez » où Dieu nous appelle. Il est nécessaire d'obtenir l'as- » sentiment de vos parents. Demandez seulement de » m'accompagner, sans rien dire de nos projets ulté- » rieurs. » Ce consentement fut sans doute obtenu, puisque Marie et Guillemette partirent en effet avec Colette pour la patrie du P. de la Balme.

Le P. Henri ne manqua pas de donner avis de tout à son frère Allard, chez lequel on devait d'abord s'installer. Le voyage fut assez long, il se fit partie en voiture, partie à pied : car Colette voulut initier ses compagnes aux pratiques de l'ordre séraphique, et une des principales, c'est de demander l'aumône dans les voyages. Notre bienheureuse était trop amie de la pauvreté pour l'oublier en cette circonstance. Dans ces temps de foi,

(1) Nous nous voyons obligés de faire ici une supputation qui ne s'accorde pas avec les dates citées par M. l'abbé de St-Laurent, mais qui s'accorde avec les monuments historiques que nous avons parcourus et étudiés. Selon M. de St-Laurent, Colette serait restée près de deux ans à Corbie, depuis sont retour de Nice, à faire des tentatives pour l'établissement de sa réforme. Nous avons des dates précises qui dérangent ce calcul : outre l'invraisemblance d'une longue culture dans un terrain qui n'offrait aucun espoir de récolte, et qui enlevait un temps précieux, que Colette et son sage directeur pouvaient employer utilement ailleurs. Voici ces dates:

La première est du 1er août 1406, époque de l'ordonnance

Digitized by Google

les religieux mendiants étaient partout accueillis avec vénération par les simples fidèles et par les pasteurs des paroisses.

Enfin on arriva dans la patrie du Père Henri, c'est à dire dans la petite ville de la Balme ou la Baume, en Savoie, et on alla prendre le logement chez son frère le seigneur Allard. Il se fit un devoir de recevoir la pieuse

qui relève la sœur Colette du vœu de clôture. La deuxième est celle du 26 janvier 1408, date de la bulle de Benoît XIII, qui cède à notre bienheureuse le couvent des Urbanistes de Besançon, à l'effet d'y établir sa réforme : ce qui fait un espace de dix-huit mois au plus. Or c'est dans cet intervalle de dix-huit mois qu'il faut placer : d'abord le voyage de sœur Colette avec sa compagnie de Corbie à Nice, et son retour de Nice à Corbie, sans oublier le séjour qu'il a fallu faire à la cour pontificale, jusqu'à l'obtention des grâces qu'on était venu solliciter de si loin, ce qui n'a pu se faire qu'en plusieurs mois, eu égard à la distance des lieux, à la difficulté du transport et à l'époque du voyage, sans compter les autres incidents. En sorte que selon toutes probabilités favorables, la rentrée à Corbie n'a pu avoir lieu que dans les premiers mois de 1407.

Si nous nous reportons maintenant à la deuxième époque fixée par la bulle de Benoît XIII, le 26 janvier 1408, nous serons obligés de prendre cinq à six mois pour placer les événements qui ont précédé l'obtention de cette bulle, savoir : 1° le voyage de Corbie à la Balme ; 2° le séjour de Colette au château que Blanche de Savoie possédait dans cette petite ville ; 3° les démarches préliminaires auprès de l'archevêque de Besançon, à l'effet d'obtenir son assentiment ; 4° les formalités à remplir à la cour pontificale, avant d'obtenir la ratification du Souverain Pontife.

Ainsi que restera-t-il pour le séjour à Corbie ? cinq à six mois tout au plus.

Digitized by Google

compagnie. Ce qu'il avait entendu dire de la bienheureuse Colette lui avait inspiré un grand désir de la voir. Il n'ignorait pas d'ailleurs tout ce que son frère avait fait pour elle. Il avait appris comment le P. Henri avait été miraculeusement conduit avec la baronne de Brissay, auprès de la recluse de Corbie; comment ils l'avaient accompagnée jusqu'à Nice, et quel avait été le résultat de leur voyage ; il savait aussi quel respect lui portait Blanche de Savoie, et combien cette pieuse dame se félicitait de l'avoir possédée pendant quelques jours à Rumilly. C'étaient là autant de titres qui rendaient cette sainte fille singulièrement recommandable à ce fervent chrétien et à toute sa famille. Aussi remerciait-il le Seigneur de l'avoir jugé digne de donner l'hospitalité à la sainte Abbesse et à ses compagnes. Il la laissa libre de choisir telle partie de son habitation qu'elle voudrait. Il eut lieu de se repentir de lui avoir donné cette liberté, quand il vit notre Bienheureuse choisir de préférence la place la plus obscure et la plus incommode de toute la maison. Il n'y eut pas moyen de la faire changer de résolution. C'est là qu'elle commença à pratiquer à la lettre la règle de sainte Claire, au moins pour ce qui la concernait personnellement. Quant à ses compagnes, qui n'étaient pas encore accoutumées aux pratiques austères de la vie religieuse, elle usa envers elles, comme elle fit toujours, de toute la condescendance qu'inspire une charité maternelle, et que la prudence exige envers des vertus naissantes. On vit bientôt que la main de Dieu était avec elle, et que c'était lui qui l'avait conduite à la Balme, pour faire éclater l'abondance des bénédictions dont elle était dépositaire. Car la bonne odeur de ses vertus ne tarda pas à se répandre aux environs, et à faire éclore

Digitized by Google

plusieurs vocations. La première fut celle de la fille aînée du seigneur Allard. Cette jeune personne dont le nom était Odille, était douée des plus heureuses qualités. Elle se sentit tout d'abord attirée vers Colette, croyant apercevoir sur son visage l'empreinte d'une joie céleste, et se mit à épier toutes ses pratiques de dévotion et de mortification. Elle se sentit bientôt un vif désir de se consacrer à Dieu et de renoncer aux espérances du siècle.

« Cette sainte fille, disait-elle en elle-même, qui fait » tant de pénitences, qui n'a rien et ne veut rien avoir » sur la terre, est cependant si heureuse, qu'on dirait » qu'elle est déjà en possession de la félicité éternelle. » Pourquoi ne ferais-je point comme elle? Pourquoi » ne chercherais-je point le bonheur où il est véritable- » ment, c'est-à-dire dans le service de Dieu, tel que » cette sainte l'a compris. »

Ces réflexions ne tardèrent pas à produire leur fruit. La jeune personne fit part de ses pensées à son oncle. Le P. Henri, loin de blâmer son dessein, l'approuva, l'engagea à recommander la chose à Dieu et à s'expliquer avec la Sainte, et promit de faire agréer ce projet à ses parents. Le seigneur Allard, qui ne le cédait pas à son frère en esprit de foi et de générosité, donna volontiers son consentement, persuadé que c'était une bénédiction que Dieu répandait sur sa famille, en récompense du peu qu'il faisait pour cette sainte Abbesse. Il avait déjà reçu un premier gage de la bonté divine qu'il attribuait à la médiation de la Bienheureuse. Son épouse, qui était à son terme, souffrait cruellement depuis plusieurs heures, lorsque Colette arriva chez lui. On se hâta de recommander à ses prières la mère et l'enfant. Colette fit à l'instant ce qu'on demandait d'elle. L'effet de sa prière fut

Digitized by Google

prompt : car les douleurs cessèrent incontinent, et la dame accoucha heureusement quelques moments après d'une fille qui reçut au baptême le nom de Pétronille et par abréviation Perrine (1). La fille aînée fut admise par Colette avec une sorte de sentiment de prédilection. Cette prédilection, comme on peut bien le croire, n'était dictée par aucun motif naturel, Colette ne connut jamais ces motifs humains; mais en recevant cette nièce du P. Henri, ce qui la remplissait de joie, c'était la pensée que la vocation de la jeune Odille serait suivie de beaucoup d'autres. En effet d'autres demoiselles appartenant à des familles distinguées du pays, touchées de son exemple, ne tardèrent pas à l'imiter, et vinrent grossir le petit troupeau qui commençait à se former. Les accroissements de cette famille naissante firent bientôt comprendre à la Sainte que le local qu'elle occupait chez le seigneur Allard n'était pas suffisant pour la fin qu'elle se proposait, et qu'elle devait aviser à en trouver un plus vaste, pour y placer un noviciat, puisque Dieu envoyait les éléments propres à le composer. D'ailleurs quelque régulière et édifiante que fût la maison du seigneur Allard, les exercices religieux ne pouvaient s'accommoder avec le train de la vie séculière.

(1) Cette enfant devint dans la suite une des filles de Ste Colette, et la compagne inséparable de ses voyages. On peut même ajouter que ce fut une des gloires de la Réforme.

Digitized by Google

CHAPITRE SECOND.

Le P. Henri obtient de Blanche de Savoie un ancien château qu'elle possédait dans la ville de la Balme.—Colette y établit son noviciat. — Conspiration de l'enfer pour la ruine d'une pieuse famille qui pourvoyait aux besoins temporels de la communauté. — Colette admet à la profession les sujets qu'elle a formés.

Il y avait dans cette petite ville de la Balme un ancien château inhabité, qui faisait partie des domaines de la comtesse de Genève. Le P. Henri le jugeant très convenable au but que la Sainte se proposait, se chargea d'en faire la demande à la charitable comtesse. Blanche qui avait pour ce saint religieux autant d'estime que de vénération, et qui n'avait rien tant à cœur que de favoriser l'œuvre de Colette, acquiesça avec joie à la demande qui lui était faite. Elle s'estima heureuse de contribuer ainsi au premier établissement de la Réforme, en attendant qu'elle pût en faire davantage. Déjà elle avait offert une partie de son château de Rumilly, et sans en parler à la sainte Abbesse, elle avait sollicité à cet effet l'autorisation du souverain Pontife, comme nous le verrons plus tard.

Colette alla s'installer avec son petit troupeau dans le château dont nous venons de parler ; il devint le berceau de la Réforme. Quoique les bâtiments ne fussent pas disposés de manière à former une maison religieuse,

Digitized by Google

elle parvint néanmoins à y établir une parfaite régularité, grâce à l'esprit de ferveur et de zèle pour la perfection dont chaque sujet était rempli. La sainte Abbesse était tout à la fois supérieure et maîtresse des novices. Elle enseignait les observances régulières plus par ses exemples que par ses leçons, et l'onction de la grâce que ses prières attiraient sur ses filles était si abondante, que les austérités semblaient faire leurs délices. Aussi eut-elle besoin plus d'une fois d'en modérer la pratique. Cette petite communauté, qu'on aurait pu appeler une réunion d'anges terrestres, fut pour la Réforme ce que furent pour l'Église les premiers chrétiens de Jérusalem : ce n'était qu'une ébauche, mais cette ébauche suffisait pour montrer ce que Dieu voulait faire par le moyen de Colette.

Ce fut aussi dans cet endroit que l'on commença à réciter l'office et les heures canoniales. A ce sujet les historiens racontent un fait qui mérite de trouver place ici. Notre Sainte délibérant un jour avec le P. Henri sur la manière de chanter l'office, savoir, si on emploierait les notes du plain-chant, ou si l'on se contenterait du ton uniforme de la psalmodie, on entendit à l'instant une réunion de voix angéliques chantant d'un ton grave, harmonieux et dévot, mais uniforme, sans autre modulation que les finales, en un mot tel qu'on l'avait toujours observé dans l'ordre des Clarisses. C'en fut assez pour décider que ce serait le mode qu'on suivrait dans tous les couvents de la Réforme. Nous remarquerons en passant que Colette avait une voix claire, forte et sonore, qui inspirait la dévotion aux personnes qui l'entendaient, et que c'était une de ses plus douces occupations que de chanter au chœur. Elle le faisait avec une fer-

Digitized by Google

veur qui animait toutes ses sœurs. Il ne faut pas douter qu'elle n'ait communiqué au noviciat de la Balme son goût pour le chant religieux, qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, et qui dans sa simplicité est plus agréable aux oreilles pieuses que les plus beaux concerts du siècle.

La sainte vie que l'on menait au noviciat était comme un parfum qui se répandait au dehors, et multipliait les vocations, même dans les premières familles. Ainsi la Réforme de Colette croissant dans l'ombre, promettait de devenir bientôt un arbre, et d'étendre ses branches dans toutes les contrées. Le P. Henri était tout à la fois l'aumônier et le père spirituel de cette famille naissante. Il aidait merveilleusement la sainte Abbesse non seulement dans tout ce qui pouvait contribuer au bien spirituel de la communauté, mais encore dans ce qui regardait ses besoins temporels. La sainte pauvreté régnait à la Balme ; mais cette rigueur de la pauvreté n'allait pas jusqu'à la privation du nécessaire. Il est à présumer que la comtesse de Savoie avait pourvu au matériel de la maison, à l'ameublement des cellules, au vestiaire, et surtout au service de la chapelle : une famille honorable, disent les mémoires, s'était chargée de la nourriture ; et tout porte à croire que c'était la famille du seigneur Allard, qui, n'ayant pu garder dans son château la pieuse congrégation de Colette, voulait s'en dédommager en la nourrissant. A ce sujet il est bon de citer ici un fait qui prouvera une fois de plus combien l'œuvre de Colette était haïe de l'ennemi de tout bien, et en même temps protégée du ciel.

Un jour qu'elle était en oraison, elle aperçut une multitude de démons qui environnaient l'habitation où

Digitized by Google

elle avait placé son premier noviciat, et qui tenaient conseil sur la manière dont ils devaient s'y prendre pour ruiner les desseins de la réformatrice. Les uns étaient d'avis qu'il fallait renverser de fond en comble ce *repaire de dévotes*. Selon d'autres, il était plus expédient d'attaquer de toutes manières les personnes qui avaient donné retraite à cette troupe, au moins celles qui la nourrissaient. Colette appela plusieurs de ses filles, qu'elle croyait moins timides que les autres, pour les rendre témoins de cette vision. Celles-ci n'aperçurent d'abord rien d'extraordinaire ; mais à la prière de la vénérable Abbesse, leurs yeux furent ouverts, comme le furent ceux de Giézi serviteur du prophète Elysée.

A la vue de cette troupe infernale qui était déjà postée sur les murailles, cherchant à ébranler et à renverser leur habitation, ces pauvres filles étaient plus mortes que vives. « N'ayez point peur, leur dit la Sainte. » Vous voyez ceux qui nous attaquent, mais levez les » yeux, et vous verrez ceux qui nous défendent. » Et au même instant elles virent l'archange saint Michel, à la tête des anges gardiens, foudroyer Satan et ses satellites : « Voyez maintenant, mes filles, ajouta Colette, » si nous sommes bien défendues, et si nous avons raison » d'avoir confiance. » Ainsi croissaient dans la solitude et le silence, loin du souffle corrupteur du monde, ces jeunes plantes qui devaient bientôt, en se multipliant, contribuer au renouvellement de la famille de sainte Claire. Il n'est donc point étonnant que l'ennemi du salut les ait poursuivies avec tant d'acharnement.

Aussitôt que le temps du noviciat fut terminé, la sainte Abbesse ne voulut pas différer à admettre à la profession celles de ses filles qui avaient l'âge requis.

Digitized by Google

Toutes étaient revêtues du saint habit, et elle les avait suffisamment éprouvées pour s'assurer de leur vocation. Elle voulut cependant sur cet article prendre l'avis du P. Henri, qui déclara à la Sainte que non-seulement il n'avait rien à opposer à sa détermination, mais qu'au contraire il l'aurait provoquée, si elle n'eut été la première à en faire la proposition, tant il était édifié de la ferveur dont il était témoin : il ajouta même qu'il n'avait vu nulle part l'opération du Saint-Esprit se manifester aussi évidemment que dans cette première génération de sujets appelés à la Réforme.

La cérémonie se fit sans beaucoup d'appareil, et presque sans témoins, car on n'y admit que la famille du P. Henri, et probablement la comtesse de Savoie. Mais si elle ne fut pas en spectacle aux mortels, elle le fut à Dieu et aux Anges.

CHAPITRE TROISIÈME.

Par les soins de la comtesse de Genève, la nouvelle communauté est transférée dans le couvent des Urbanistes de Besançon.

La comtesse de Genève ne restait pas indifférente aux merveilles qui s'opéraient dans son château de la Balme. Elle venait fréquemment visiter la sainte Abbesse, et elle en revenait toujours plus pénétrée d'admiration pour les vertus dont elle était témoin. Elle aurait voulu transporter dans son château de Rumilly la pieuse

Digitized by Google

famille, qui commençait à l'étroit dans celui de la Balme. Dans ce dessein, sans en prévenir la Sainte, usant du crédit qu'elle avait auprès de Benoit XIII, elle l'avait supplié de lui accorder la permission d'ériger un couvent de la Réforme dans la ville de Rumilly. Le Saint Père s'était empressé d'accueillir sa demande, et de lui adresser une bulle qui l'autorisait à établir la sainte Abbesse à Rumilly, ou dans toute autre ville du diocèse de Génève.

En conséquence de cette réponse, elle offrit à la Sainte son château, pour y fonder son premier monastère. Mais Colette lui fit observer qu'un château de grand Seigneur ne convenait nullement à un établissement de pauvres filles de sainte-Claire. Elle ajouta qu'elle aurait beaucoup de répugnance à établir des couvents dans les villes ouvertes et sans défense, telle qu'était Rumilly, attendu les inconvénients qui pouvaient en résulter pour les maisons religieuses, dans des temps de troubles et de factions comme ceux où on était alors. Elle ajouta qu'autant qu'elle le pourrait, elle choisirait toujours les villes fortifiées. La pieuse comtesse n'eut garde d'insister, n'ayant rien à opposer à des raisons si sages : d'ailleurs les paroles de la Sainte étaient pour elle des oracles auxquels elle se soumettait aveuglément.

Il y avait à Besançon une ancienne maison d'Urbanistes, qui se trouvait réduite à deux religieuses, l'une et l'autre assez avancées en âge. Ce couvent était bâti sur un assez vaste terrain, et moyennant quelques arrangements, pouvait être disposé pour recevoir une communauté nombreuse. Il jouissait d'ailleurs d'assez bons revenus. Nous verrons tout à l'heure l'usage qu'elle fit de ces biens temporels. Le sort de ce couvent, qui, faute de vocations, était menacé d'une ruine totale, prou-

Digitized by Google

ve bien que ce qui contribue le plus à la décadence et à la chûte des ordres religieux, ce sont les adoucissements que l'on introduit dans la règle primitive. Personne peut-être n'a mieux compris cette vérité que sainte Colette ; personne aussi, parmi les fondateurs et réformateurs d'ordres religieux, n'a pris des précautions plus efficaces pour écarter les abus, et pour maintenir les observances régulières dans toute leur vigueur. C'est sous ce rapport qu'elle a mérité d'occuper une place distinguée dans l'histoire de l'Eglise. Nous reviendrons ailleurs sur ce caractère distinctif de sa réforme. Il s'agit en ce moment de la démarche que fit Blanche de Savoie auprès de Benoit XIII, au nom de la sœur Colette, pour en obtenir que ce couvent des Urbanistes fut concédé à la sainte réformatrice.

Elle exposa à sa Sainteté, d'un côté, l'état de décadence où se trouvait la communauté des Urbanistes de Besançon, qui n'était habitée que par deux religieuses, sans espoir d'être remplacées par d'autres sœurs ; de l'autre, l'avantage qu'il y aurait pour la religion, et en particulier pour la ville de Besançon, si cette maison avec ses dépendances était accordée à celle qu'il avait lui même constituée Abbesse générale. Elle ajouta que cette sainte fille avait déjà commencé son œuvre dans le château de la Balme, où elle avait fondé un noviciat qui promettait les plus heureux fruits. Cette supplique était revêtue de l'approbation de l'Ordinaire, c'est-à-dire de l'Archevêque de Besançon, qui constatait l'exactitude des faits énoncés. Elle fut accueillie favorablement par le Souverain Pontife, et par un rescrit du 26 janvier 1408, qui rappelait les privilèges accordés par les bulles précédentes, le couvent de Besançon fut concédé à la R.

Digitized by Google

M. Abbesse Colette et à toutes celles qui lui succéderaient, pour en jouir à perpétuité, à la condition de pourvoir convenablement à l'entretien et à la subsistance des deux religieuses Urbanistes jusqu'à la fin de leur vie, avec permission à ces deux religieuses de rester dans la maison, ou de se retirer dans une autre communauté. Elles se nommaient, l'une sœur Odille, l'autre sœur Simonette.

Notre Sainte en acceptant le couvent des Urbanistes ne consentit point à accepter les rentes et les revenus de cette maison, et ne voulut même pas garder de quoi pourvoir aux réparations des bâtiments. Elle se serait fait un crime de posséder autre chose que l'habitation et ce qui formait l'enceinte du couvent, et elle aurait refusé d'en prendre possession, si elle n'avait pu le faire qu'à la condition de conserver même une petite portion des biens qui y étaient attachés. Car elle voulait pratiquer la pauvreté dans toute sa rigueur. C'est pourquoi elle eut recours au cardinal de Thurray légat du Pape ; elle le pria de la délivrer de ce superflu, et de l'employer en œuvres pies selon les intentions des fondateurs. Edifié de voir que l'humble servante de J.-C. était plus jalouse de ne rien posséder, que d'autres ne le sont de nager dans les richesses, le légat chargea l'archevêque de Besançon d'accommoder toutes choses selon les vues de la Bienheureuse. La commission est dâtée du 17 juin 1409, environ dix mois avant la prise de possession. Car Colette n'entra dans la maison des Urbanistes que le 14 mars 1410 ; et jusque là elle resta à la Balme.

L'archevêque Thiébaut de Rougemont crut ne pouvoir mieux remplir les intentions des fondateurs, qu'en appliquant les revenus du monastère à l'entretien de deux chapelains chargés de desservir l'église du couvent,

Digitized by Google

d'y offrir chaque jour les saints mystères, et d'y accomplir les autres fonctions de leur ministère, à l'exception de la confession des religieuses, laquelle était exclusivement réservée aux frères mineurs, au choix de l'Abbesse. Ce réglement a subsisté jusqu'à l'époque funeste de la destruction des couvents en France.

On s'étonnera peut-être que Colette ait remis à l'année suivante la prise de possession du couvent de Besançon, qui lui offrait tous les avantages désirables. Il est à croire que la maison avait besoin de réparations. D'ailleurs la sainte Abbesse était bien aise de donner aux jeunes plantes qu'elle avait cultivées avec tant de soins au château de la Balme, le temps de s'enraciner dans les vertus religieuses, avant de les transplanter sur un autre sol. Il ne tint pas aux habitants de Besançon qu'elle ne se mit immédiatement en possesion du couvent : car ils prouvèrent tout le prix qu'ils mettaient à la posséder dans leurs murs, par leur empressement à faire disposer toutes choses selon la règle de sainte-Claire et les intentions de la Sainte. Au reste Colette, qui appréciait de son côté les favorables dispositions des habitants de Besançon, ne tarda pas longtemps à les satisfaire. A la mi-mars 1410, elle vint prendre possession du couvent avec toute sa colonie. Le jour de son arrivée à Besançon, le 14 mars, fut pour toute la ville un jour de fête. Elle y était attendue avec impatience par les habitants de cette grande cité. Elle avait quitté depuis quelques jours sa solitude de la Balme, et elle s'était rendue au château de Rumilly, avec le P. Henri et son petit troupeau de novices. La comtesse avait fait préparer pour elle et sa compagnie un charriot couvert. La Sainte adopta cette manière de voyager.

Digitized by Google

La comtesse voulut assister à son entrée dans la ville, et la présenter elle-même à l'Archevêque. Ce prélat était aussi heureux que son peuple de recevoir une Sainte dont on publiait tant de merveilles. Blanche, avec sa nièce Mahaut, ayant fait monter le père Henri dans sa voiture, prit les devants, et se trouvait aux abords de Besançon, quand elle rencontra le prélat, qui précédé d'un nombreux cortège se rendait jusqu'au village de Beurre, n'en croyant pas trop faire pour honorer l'humble servante du Seigneur. Les deux comtesses avec le père de la Balme avaient mis pied à terre, dès qu'ils avaient aperçu le cortège. Après avoir salué l'Archevêque, tous trois se joignirent à la multitude : l'affluence du peuple était considérable.

Dès que la Sainte aperçut le prélat, elle descendit de son charriot, et avec ses novices alla se jeter à ses pieds, pour recevoir sa bénédiction. En se relevant, elle dit à l'Archevêque, qu'elle s'estimait doublement heureuse d'être envoyée de Dieu dans une ville encore plus connue par la piété de ses habitants que par le rang qu'elle occupait dans la province, et de rencontrer dans le Pontife qui la gouvernait un prélat selon le cœur de Dieu.

L'Archevêque la pria de monter dans son carosse avec les deux comtesses. Comme elle faisait des difficultés : « Votre chariot, ma R. Mère, lui dit le Pontife, ne pourra » jamais fendre la presse; il faut venir avec nous pour » entrer dans la ville, car nous voulons dès ce jour vous » installer dans votre couvent, et vous y introduire se- » lon toutes les cérémonies de l'Eglise. » La sainte insistant pour ne point se séparer de ses filles, afin d'entrer ensemble dans leur nouvelle demeure, sa grandeur ordonna que le petit char suivit immédiatement sa voiture, et la

Digitized by Google

contraignit de monter dans son carrosse avec la comtesse et sa nièce. Quand on fut arrivé à une des portes de la ville appelée porte des Minimes, et aujourd'hui porte Notre-Dame, le prélat mit pied à terre ; la compagnie en fit autant : le clergé se disposa à entrer processionellement. La foule s'était accrue considérablement, chacun s'empressant pour voir la Bienheureuse. Les principaux même de la ville et jusqu'au gouverneur voulurent aussi avoir part à cette solennité.

On se mit en marche, au chant des psaumes, en suivant les rues qui conduisaient au monastère des Urbanistes : le prélat avait la mître en tête et la crosse à la main; derrière l'archevêque venait la sainte Abbesse ayant à ses côtés la comtesse et sa nièce, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, ensuite, sur deux rangs, les religieuses, toutes revêtues de leur saint habit, et voilées. A mesure que le cortège avançait, la foule se mettait à genoux. Le prélat s'étant aperçu de ces témoignages de vénération, pria les princesses d'engager la sainte à lever un peu son voile, qu'elle tenait constamment baissé. Elle le fit ; mais étonnée et confuse de toutes ces marques de respect, elle leva les yeux au ciel en soupirant, et l'on vit combien elle souffrait de se voir ainsi honorée. « Ne vous étonnez pas, ma R. Mère, » lui dit alors le prélat, d'être ainsi accueillie à Besan- » çon : les saints y sont si rares, que quand il s'en » rencontre, on ne sait que faire pour leur rendre » l'hommage qui leur est du. » Ces paroles ne firent qu'augmenter la confusion de Colette. Mais elle se rappela les opprobres qu'elle avait reçus à Corbie, et ce souvenir la consola.

Colette avec sa petite troupe fut introduite dans la

Digitized by Google

chapelle du monastère : elle alla se placer avec ses filles dans les stalles destinées aux religieuses : les princesses prirent les places qu'on leur avait préparées. On ne laissa entrer dans le lieu saint que les magistrats et les notables de la ville. Le prélat ne crut pas pouvoir mieux terminer la cérémonie, qu'en faisant exposer le Saint-Sacrement, et après les chants d'usage, il donna lui-même la bénédiction solennelle. Cela fini, les assistants se retirèrent, et l'Archevêque conduisit la Sainte et ses filles dans une des pièces les plus vastes du couvent, et après lui avoir exprimé toute la consolation qu'il éprouvait en la mettant en possession d'une maison qui devait être le berceau de son institut, il la bénit et sortit avec son clergé. Les magistrats en firent autant. Mais les deux princesses restèrent, et voulurent s'assurer par elles-mêmes que Colette et ses compagnes trouveraient en arrivant, non l'abondance, car elle ne le désirait pas, mais au moins le nécessaire voulu par la règle. Aussi la comtesse avait eu soin d'envoyer quelques provisions qui s'accordaient avec le régime de Colette, régime qu'elle connaissait et qu'elle ne refusait pas de partager.

Les princesses ne voulurent pas s'éloigner sitôt de la sainte Abbesse, et demandèrent à passer quelques jours dans le monastère avant de retourner à Rumilly, tant elles goûtaient de plaisir dans la compagnie de ces chastes épouses de J.-C. La pieuse princesse avait conçu pour Colette une estime et une affection qui allaient toujours en augmentant, et qui lui faisaient souhaiter d'avoir la vocation à ce genre de vie.

Ce fut de la sorte que notre Sainte, à la grande satisfaction de toute la ville, entra en possession d'une

Digitized by Google

maison que la providence lui avait réservée. Cet acte fut ratifié par toutes les autorités tant ecclésiastiques que civiles.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Colette prend ses mesures pour remplir les prescriptions de Benoit XIII concernant les deux religieuses urbanistes. Réflexions sur la baronne de Brissay.

Quand Colette fut installée avec ses filles dans le couvent qui lui avait été concédé, son premier soin fut de remplir les intentions du souverain Pontife à l'égard des deux religieuses Urbanistes dont nous venons de parler ; car, comme on l'a dit, la bulle de concession de leur couvent, obligeait la sainte Abbesse à pourvoir convenablement à leur existence, dans l'hypothèse où elles ne voudraient pas s'engager dans la Réforme. Elle commença par leur témoigner sa reconnaissance, en son nom et au nom de la communauté, de l'empressement qu'elles avaient mis à donner leur adhésion aux volontés du souverain Pontife ; « Il nous aurait été bien pénible, » ajouta-t-elle, d'habiter cette maison, si notre présence » ici eût pu vous déplaire. Mais, grâces à Dieu, nous » remarquons avec une grande consolation que, loin » de nous regarder de mauvais œil, vous vous félicitez » de voir votre maison devenir le berceau de la Réforme. » Je sens tout le prix d'une telle bienveillance envers » nous, et il ne tiendra pas à moi ni à mes compagnes,

Digitized by Google

» de rendre votre sort tel que vous le désirez. Vous
» pouvez vous réunir à nous pour vivre selon nos usa-
» ges et nos règles, et ce sera avec une bien grande sa-
» tisfaction que nous vous compterons au nombre de nos
» sœurs. Mais si vous ne vous sentez pas appelées à
» notre genre de vie, il vous sera loisible de suivre vos
» pratiques accoutumées, et de vivre ensemble dans un
» quartier de la maison qui vous sera assigné pour votre
» retraite. Nous pourvoierons abondamment à votre en-
» tretien, et votre pension viagère sera exactement pré-
» levée sur les revenus du monastère, ainsi qu'il a été
» convenu avec Mgr l'archevêque, car c'est là un des
» premiers articles stipulés dans l'acte de renonciation,
» que j'ai fait entre les mains de sa Grandeur, à tous
» les biens et à toutes les rentes dont jouissait le cou-
» vent des Urbanistes. Ainsi vous avez toute liberté de
» choisir. Il n'est pas nécessaire que vous vous décidiez
» sur le champ ; prenez tout le temps qu'il vous convien-
» dra pour consulter le Seigneur dans la prière, et si
» vous le jugez à propos, pour prendre l'avis de vos
» guides spirituels. »

Ces pieuses personnes ne délibérèrent pas longtemps. L'une des deux, la sœur Odille, se détermina à entrer chez les Bernardines, dont le monastère se trouvait dans un des faubourgs de Besançon, près de la porte de Batant, et l'autre qui s'appellait sœur Simonette, se décida pour la Réforme, et vint quelques jours après supplier la sainte Abbesse de l'admettre au nombre de ses filles. Colette la reçut sans hésiter et même avec une vraie satisfaction, car c'était une âme humble, détachée d'elle-même, et vraiment faite pour contribuer à la rénovation de l'ordre des Clarisses. Quoique déjà avancée en âge et

Digitized by Google

accoutumée aux adoucissements de la règle, elle se soumit généreusement à toutes les observances de la règle primitive, comme une simple novice. Elle édifia la communauté jusqu'à la fin de sa vie, si bien qu'elle mourut en grande réputation de sainteté.

Les choses étant ainsi réglées à la satisfaction commune, Mgr l'archevêque put disposer des revenus du monastère selon les arrangements convenus, et les employer au traitement de deux chapelains qui devaient desservir l'église du monastère.

Blanche de Savoie et sa nièce Mahaut remettaient de jour en jour leur retour à Rumilly, tant elles avaient de peine à se séparer de la sainte Abbesse, et à s'éloigner d'une maison où elles éprouvaient ce que dit le roi David : « Un jour que l'on passe dans votre sanctuaire, ô mon Dieu, vaut mieux que mille passés dans les joies du monde. » Elles enviaient le bonheur des compagnes de Colette. Elles auraient souhaité avoir la même vocation. Enfin il fallut se séparer. Ce qui les consola, ce fut la liberté que la sainte fondatrice leur laissa de revenir de temps en temps au couvent de Besançon ; elles regardaient cette permission comme une grande faveur, et elles en profitèrent souvent. La Sainte promit de leur faire préparer un appartement en dehors des lieux réguliers. Elles se soumirent à cette condition entièrement conforme à l'esprit et à la lettre de la règle : elles ne demandaient d'autre grâce que celle d'être admises au réfectoire de la communauté, et de n'avoir d'autre portion que la portion des sœurs, avec la liberté de voir la sainte Abbesse, toutes les fois qu'elle aurait quelque moment de reste à leur donner pour le bien de leur âme. La sainte souscrivit à ces conditions. La comtesse

Digitized by Google

sollicita encore une autre faveur; ce fut d'être admise dans le tiers-ordre. Car, comme on sait, la faculté d'admettre dans le tiers-ordre était une des attributions que Benoit XIII avait conférées à la Bienheureuse en la revêtant du titre de Réformatrice. La sainte Abbesse acquiesça volontiers à cette pieuse demande, et la comtesse se retira édifiée et consolée.

On est sans doute surpris de ne pas trouver la baronne de Brissay au nombre des personnes qui ont pris part à l'installation de Colette dans le couvent de Besançon. En effet, si quelqu'un devait s'intéresser à cette solennité, c'était sans contredit cette généreuse bienfaitrice, qui avait montré un si rare dévouement, et qui avait prouvé l'intérêt qu'elle portait au succès de la réforme, non par des paroles, mais par des actes et une suite de sacrifices au-dessus de tout éloge.

Assurément, nous le répétons, c'était elle qui méritait d'avoir la première place dans toutes les démonstrations de reconnaissance que les habitants de Besançon ont fait éclater le jour de l'installation des filles de Colette dans leur monastère, et nous ne doutons pas que son nom n'ait été plusieurs fois répété en cette brillante journée. Cependant il n'est fait nulle mention de sa présence; d'où nous concluons que Dieu l'avait appelée à lui, pour la récompenser de ses mérites, et lui accorder une couronne que le monde ne saurait ni donner ni ravir.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les vocations se multiplient. — Mention spéciale de sœur Chevalier et de sœur Etiennette Hennequin.—Heureux effets de cette vocation pour le bien spirituel du sieur Hennequin.

La précieuse semence que Colette avait jetée dans le cœur de ses novices pendant sa retraite de Balme commença à se développer et à porter ses fruits. En effet, la maison de Besançon qui avait déjà attiré tous les regards par la seule réputation de la sainte Abbesse, devint bientôt célèbre par la ferveur de toutes les personnes qui l'habitaient. Car toutes les filles de Colette s'efforçaient de marcher sur ses traces ; et les grâces que Dieu leur communiquait étaient si abondantes, qu'à les voir ou seulement à les entendre ont eut cru que les joies du Ciel étaient descendues parmi elles. Aussi les vocations ne tardèrent pas à se multiplier, et ce qui parut comme un phénomène, l'on vit les jeunes personnes des premières familles solliciter comme une faveur d'être admises dans cet asile de sainteté. Nous ne pouvons ici les désigner toutes. Nous nous contenterons d'en nommer deux qui seules suffiraient pour faire la gloire de la Réforme.

L'une fut la sœur Marie Chevalier, appartenant à une famille opulente de Besançon. Elle était encore plus distinguée par les dons que le Saint-Esprit avait répandu dans son âme que par les avantages de la fortune;

Digitized by Google

mais elle y renonça avec une générosité qui édifia toute la ville. Elle fut une des plus fidèles imitatrices des vertus de la sainte Abbesse, et elle arriva à un tel degré de perfection, qu'on lui attribue plusieurs miracles.

La vocation de sœur Etiennette, ou sœur Stéphanie Hennequin, ne fut pas moins remarquable. C'était la fille unique de l'un des plus riches commerçants de cette ville.

Témoin de l'exemple que donnaient d'autres jeunes personnes de son âge, qu'elle voyait chaque jour s'arracher aux tendresses de leurs familles et aux espérances du siècle, pour embrasser la vie austère de la réforme, elle voulut aussi se consacrer à J.-C. dans la famille de Colette, et elle fit tant d'instances auprès de ses parents, qu'elle obtint leur consentement. Colette la reçut sans hésiter, et après les épreuves convenables, la revêtit du saint habit. Mais l'enfer perdait trop à cette vocation pour ne pas chercher à la détruire. A quelque temps de là, le père d'Etiennette, n'écoutant que la voix de la nature, et peut-être aussi les conseils de faux amis, se repentit de sa condescendance, et vint réclamer sa fille.

La sainte Abbesse eut beau lui représenter que dans le monde un homme d'honneur qui retracterait sa parole s'attirerait le mépris universel, et qu'à l'égard de Dieu, un tel procédé était non seulement une injure, mais un larcin fait à la majesté divine, rien ne fut capable de changer un cœur aveuglé par la tendresse paternelle, et la vénérable mère, malgré la douleur dont elle était pénétrée et les larmes de la fervente novice, fut obligée de céder. Mais elle eut recours à son refuge ordinaire, c'est-à-dire à la prière, et ce ne fut pas en vain (1).

(1) Sœur Perrine. Surius.

Digitized by Google

Le père d'Etiennette, non content de ramener sa fille à la maison paternelle, se persuada qu'il parviendrait plus aisément à lui faire perdre le goût de la vie religieuse, s'il la conduisait à la campagne chez un de ses amis, où l'on avait préparé une fête champêtre. En conséquence, après l'avoir revêtue d'habits séculiers, il la fit monter en voiture. Mais, au milieu de la route, le cheval s'abat. Cet incident ne l'arrête pas. Le cheval tombe une seconde fois, et il ne se relève qu'avec peine. Le sieur Hennequin n'en persiste pas moins dans son dessein, s'efforçant de regarder ces accidents comme des évènements ordinaires ; mais une troisième chûte survient plus rude que les deux autres, et l'animal après s'être relevé, reste immobile.

Cette fois le père est tout déconcerté. Il reconnaît un coup du ciel, revient à la ville, et sans oser même rentrer chez lui, il va droit au couvent, fait appeler l'Abbesse, se jette à ses pieds, et lui dit les larmes aux yeux : « Ma révérende mère, priez Dieu qu'il me pardonne ; » j'ai voulu lui ravir ce qui lui appartient, je le lui » rends pour toujours : recevez donc ma pauvre Sté- » phanie, prenez-la pour votre fille, je vous cède tous » les droits que j'ai sur elle. Si elle a quitté le saint ha- » bit que vous lui aviez donné, ce n'est point sa faute, » je suis le seul coupable. » La Sainte ouvre à l'instant la porte du monastère à cette innocente brebis, et la presse contre son cœur. Il eût été difficile de dire laquelle était en ce moment la plus heureuse, ou de la vénérable mère, ou de la jeune fille qui lui était rendue. Cet événement ne fut pas moins fortuné pour le père de la jeune personne. Car le regret qu'il eut de sa faute le changea en un autre homme, et à dater de ce jour il

Digitized by Google

commença à mener une vie vraiment chrétienne et exemplaire. Il devint pour les personnes de sa condition un sujet d'édification : on le voyait assidu aux offices de l'église, et sans respect humain fréquenter les sacrements. Il se distingua surtout par sa charité envers les pauvres. Les visites qu'il rendait à la sainte Abbesse servirent beaucoup à l'entretenir dans ses bons sentiments jusqu'à la fin de sa vie, et à le préparer à une bonne mort. Car, après son trépas, qui arriva lorsque la Sainte vivait encore, il lui apparut pour réclamer ses prières, preuve qu'il était mort dans la grâce de Dieu. Il ne faut pas douter que le sacrifice qu'il avait fait de sa fille unique n'ait eu beaucoup de pouvoir sur le cœur du Seigneur, et n'ait attiré sur lui et sur sa famille de grandes bénédictions.

CHAPITRE SIXIÈME.

Histoire du frère Lucas.—Ravissements de Sainte Colette.—Croix d'or envoyée du ciel à la Sainte.

Ce fut aussi pendant son premier séjour à Besançon, et par l'entremise du sieur Hennequin, que la sainte Abbesse fit à Jésus-Christ la conquête d'un sujet qui rendit d'importants services à la Réforme. Nous ne croyons mieux faire que de donner un précis historique de ce fait, qui est comme une suite de la conversion du sieur Hennequin : car ce riche bourgeois une fois converti à Dieu ne se contenta point de travailler à sa sanctification, il voulut aussi travailler à celle des autres,

Digitized by Google

dans la pensée qu'il ne pouvait mieux témoigner sa reconnaissance envers la bonté divine.

Il y avait à Besançon un jeune homme fort industrieux et très habile dans l'état qu'il avait embrassé. Il était né aux environs de Strasbourg et s'appelait Lucas de Nalusses. Sa bonne conduite l'avait fait admettre parmi les employés du duc de Bourgogne chargés du soin de ses équipages. Il excellait dans l'art de confectionner les harnais de prix, des housses brodées et des selles élégantes pour les dames de la cour ; sa profession lui était fort lucrative. Quoi qu'il eût un cœur généreux, et qu'il eût été élevé dans la crainte de Dieu, l'amour du gain lui faisait parfois transgresser la loi du Seigneur, et il ne se faisait pas scrupule de passer une partie des Dimanches et Fêtes à son atelier avec ses ouvriers.

Le changement qui s'était opéré dans le sieur Hennequin lui avait fait une vive impression ; les bons conseils qu'il en reçut réveillèrent tous les sentiments qu'une éducation chrétienne avait jetés dans son cœur. Mais ce qui acheva de le gagner à Dieu, ce fut les entretiens qu'il eut avec la Bienheureuse, par l'entremise du sieur Hennequin. Car celui-ci le voyant fort ébranlé, lui demanda s'il ne serait pas bien aise de voir l'Abbesse du couvent dont on racontait tant de merveilles. « Je sais » par expérience, ajouta-t-il, ce que l'on gagne à recevoir ses avis, et je lui aurai une obligation éternelle ; » car, après Dieu, c'est à elle que je devrai mon salut. » Ce peu de paroles suffirent pour inspirer à Nalusses le désir de voir la Sainte. Au jour convenu, ils vinrent ensemble au parloir. Dès la première conversation, la Sainte gagna sa confiance. Elle lui dit des choses si touchantes et si persuasives, qu'avant de la quitter il

Digitized by Google

lui promit de cesser de travailler les jours de Dimanches et Fêtes. Lui-même, dans la déposition qu'il fit en 1461, en présence des commissaires ecclésiastiques délégués par l'Evêque de Tournai, a déclaré que les avis salutaires de la Sainte l'avaient tellement pénétré, qu'il résolut dès lors de quitter le monde, et de se donner entièrement au service de Dieu, ajoutant qu'il ne croirait son salut en sûreté que lorsqu'il serait entré dans l'ordre de saint François. La Sainte l'assura qu'il aurait un jour ce bonheur, mais que ce ne serait qu'après sept ans d'attente. Ce qui arriva en effet, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

En attendant, il demanda à être admis dans le tiers ordre, faveur que la Sainte s'empressa de lui accorder. Il commença dès lors à mener une vie toute nouvelle, donnant beaucoup de temps à la prière et aux exercices de piété, et n'exerça sa profession qu'avec des vues tout-à-fait chrétiennes; car il employait une partie de ses profits au soulagement des pauvres. Son bonheur était d'être utile au couvent. Il se fit dès lors comme l'agent de la communauté. Il entreprenait volontiers les voyages que nécessitaient les besoins du monastère, s'estimant plus heureux d'être le serviteur de Colette, que l'officier du duc de Bourgogne. C'est ainsi qu'il mérita enfin d'être admis parmi les Frères mineurs. De son côté Colette le regarda comme une acquisition précieuse pour la Réforme. En effet c'était un frère zélé, actif, intelligent et d'une grande prudence. La sainte Abbesse lui confia plusieurs missions importantes et souvent très périlleuses. Elle l'assurait en partant que rien ne lui arriverait de fâcheux, pourvu qu'il fût fidèle aux règles des Frères qui font voyage. En effet il avoua que

Digitized by Google

plus d'une fois il était tombé entre les mains des voleurs, qui le croyaient porteur de sommes considérables. Irrités de le trouver sans argent, les uns voulaient le poignarder, d'autres voulaient le précipiter dans l'eau. Alors il invoquait le secours de la Sainte, et la Providence le sauvait toujours du péril, soit en changeant les dispositions de ces malfaiteurs, soit en permettant l'arrivée soudaine de quelques voyageurs dont la vue mettait les voleurs en fuite. Ces excursions qui sont ordinairement préjudiciables au bien spirituel des religieux, n'altérèrent en rien sa première ferveur : il continua d'être jusqu'à la fin de sa vie un religieux édifiant pour ses frères, aussi bien que pour les personnes du dehors.

Outre ces conversions éclatantes, le Seigneur voulut lui-même rendre témoignage à son humble servante, et confirmer par des prodiges l'idée que les peuples aussi bien que ses novices avaient conçue de sa sainteté; car peu de temps après son arrivée à Besançon, Dieu commença à la favoriser de dons singuliers et de grâces extraordinaires dont on trouve peu d'exemples dans la vie des saints (1).

Il est rapporté au procès de sa béatification qu'en ce temps-là elle eut deux ravissements. Le premier arriva sur la fin de la Semaine-Sainte, lorsqu'elle méditait sur la passion de Jésus-Christ, et il dura trois jours et trois nuits. Pendant ce temps-là elle resta à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel, les joues baignées de larmes, ne voyant rien, n'entendant rien, quelque mouvement qu'on fit autour d'elle. Ce spectacle si nouveau pour la communauté remplit toutes les sœurs d'une

(1) Sœur Perrine. Surius. Marc de Lisbonne. Chroniques de l'ordre.

Digitized by Google

nouvelle vénération pour la sainte Abbesse, et les pénétrait en même temps des plus vifs sentiments de tendresse et de compassion pour les souffrances du Sauveur; car elles attribuaient cette extase à l'impression que les douleurs de l'Homme-Dieu avaient faite sur la Sainte. Il est inutile de dire que durant ce ravissement la Bienheureuse ne prit aucune nourriture.

Le second ravissement fut plus remarquable encore, au moins pour la durée. Car la sainte resta quinze jours dans une privation totale de tous ses sens, et tellement ravie en Dieu, qu'on l'aurait crue transformée dans l'état où seront les corps après la résurrection. Elle était immobile, à peu près dans l'attitude où l'on représente les anges adorateurs, le visage enflammé. Que se passait-il dans son âme, dans ces communications si intimes avec son divin époux? Ce sont là des secrets qu'il ne nous est pas donné de connaître, encore moins de dévoiler. Tout ce que l'on sait, c'est que quand elle revint à elle-même, ses paroles étaient comme des flèches brûlantes qui enflammaient tous les cœurs, et que sa vue suffisait pour faire naître l'amour de Dieu dans les âmes les plus insensibles.

Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans toute la ville, chacun avait le désir de voir la Sainte en cet état. Mais, comme il était impossible de satisfaire cette pieuse curiosité sans un notable détriment pour la discipline régulière et le bon ordre de la maison, il fallut restreindre à un petit nombre de personnes la faveur d'être admises dans le monastère, et l'on sent combien cette espèce de préférence devait faire de peine à la multitude, qui n'en était que plus empressée à solliciter la même grâce, sans pouvoir l'obtenir. Le P. Henri,

Digitized by Google

voyant que le moyen d'arrêter l'affluence et les murmures c'était d'obtenir la cessation du prodige, après s'être humblement recommandé à Dieu, entra dans l'oratoire où la Sainte était restée en extase, et lui commanda au nom de la sainte obéissance de revenir à elle. A l'instant même la Bienheureuse rentra dans son état naturel, tout en conservant les saintes blessures que l'amour divin avait faites dans son intérieur. On voit ici combien l'obéissance a de pouvoir : elle commande en quelque sorte à Dieu même. Heureuses les âmes qui en sentent le prix, et qui la préfèrent à tous les autres dons, même aux extases. C'est encore sous ce rapport que Colette a été admirable, et voici un autre exemple (1) de son obéissance plus étonnant en un sens que celui qu'on vient de lire. Cette héroïne de la mortification portait depuis plusieurs années, entre autres instruments de pénitence, un cercle de fer qui lui ceignait les reins, et qui à la longue s'était tellement enfoncé dans la chair, que le fer en était recouvert, à l'exception de la boucle. Souffrir et prier, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, faisait toute sa vie : dès sa solitude de Corbie, elle s'était offerte comme victime pour apaiser la colère de Dieu, et obtenir l'extinction du schisme qui désolait l'Eglise : il n'est point de souffrances qu'elle n'eut voulu endurer pour cette fin : Aussi quelque poignante que fût la douleur que lui causait ce cercle de fer, elle la supportait avec un courage surhumain, au risque même d'exposer sa vie en prolongeant ce genre de martyre. Mais, quelque soin qu'elle eût pris de cacher à tous les regards et l'excès et la cause de cette torture secrète,

(1) S. Perrine.

Digitized by Google

son confesseur s'en aperçut et l'obligea de tout avouer. Le charitable et prudent directeur lui commande à l'instant de se délivrer de cet instrument de pénitence, et sans la moindre réplique, elle se met en devoir d'obéir : mais ce ne fut que par un surcroît de douleurs inouïes qu'elle parvint à se débarrasser de celles qu'elle endurait. Pour enlever ce cercle, il lui fallut faire diverses incisions, et encore ne parvint-elle à s'en délivrer qu'en attachant la boucle à un crampon, et en tirant avec tant d'efforts qu'elle emporta des lambeaux de sa chair.

On peut croire que ce fut pour la récompenser de cet acte héroïque d'obéissance et en même temps pour l'encourager à marcher toujours par la sainte voie de la croix, que Dieu lui accorda une faveur bien extraordinaire ; ce fut de lui envoyer par l'entremise du bien-aimé disciple, Saint Jean l'évangéliste, un morceau de la vraie croix enchassé dans une croix d'or.

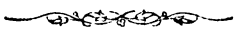
L'une des Abbesses de Besançon, sœur du P. Puget, a envoyé la description et la représentation de cette croix dans une circulaire adressée à toutes les maisons de l'Ordre, en date du 22 janvier 1624. Elle l'a dépeinte ainsi qu'il suit : c'est une croix en or de la grandeur et de la forme de celle que portent les Evêques. On y voit d'un côté un morceau de la vraie croix, et sur le revers l'image en relief du Sauveur attaché à la croix. Elle est ornée de quatre pierres précieuses incrustées à chaque extrémité, et de quatre perles aux quatre angles formés par la réunion des deux branches de la croix, avec une plus remarquable encore suspendue par un anneau au-dessous du morceau de la vraie croix. Tant que la maison de Besançon a subsisté, cet objet vénérable y a été conservé comme le plus précieux des trésors ; on se

Digitized by Google

rappelait que cette croix n'était jamais sortie de la communauté, et que la sainte Abbesse en faisait tant d'estime qu'elle ne s'était jamais permis de la porter avec elle dans aucun de ses voyages, dans les circonstances même les plus périlleuses. Aussi la gardait-on avec le plus grand soin dans une espèce de tabernacle où elle était enfermée sous clef. Chaque année, le 6 mars, jour de la fête de la Bienheureuse, cette céleste relique était exposée à la vénération des fidèles, et attirait un grand concours de peuple.

Ce fait merveilleux, arrivé en l'année 1413, est attesté par plusieurs témoins dont la véracité est hors de toute atteinte, le P. Pierre de Vaux, la sœur Perrine, nièce du P. Henri, et la sœur Elisabeth de Bavière, qui ont vécu à Besançon. Nous pourrions encore ajouter le témoignage de Saint Vincent Ferrier dont nous parlerons plus tard. Ces témoins ne se contentent pas de certifier qu'ils ont vu et manié cet objet sacré, mais ils assurent d'après le témoignage de la Sainte elle-même, et du P. Henri son confesseur, que ce don lui avait été apporté par un envoyé du ciel (1).

(1) Nous verrons plus tard que cet objet sacré a échappé aux recherches de l'impiété révolutionnaire ; et qu'il est maintenant au couvent de Poligny, où il est vénéré comme il l'était à Besançon.



Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME.

Progrès de la Réforme. Le Seigneur confirme la mission de Colette par des miracles.

La famille de Colette croissait en nombre sans rien perdre de sa ferveur. Le ciel coopérait évidemment avec la sainte Abbesse au progrès de la Réforme, en la comblant chaque jour de nouvelles faveurs. Aux grâces de ravissements, d'extases, le souverain maître voulut encore ajouter le don des miracles. En voici quelques-uns dont il est fait mention au procès de sa béatification.

Le premier (1) eut lieu en l'année 1410, sur une jeune enfant qui était morte avant de naître. Les voisins et les amis de la famille dirent au père et à la mère qui étaient inconsolables de cet accident : « Que ne portez-» vous cette petite fille au couvent des Clarisses ? L'Ab-» besse est une Sainte à qui Dieu ne peut rien refu-» ser : on dit qu'elle a déjà fait de grands miracles; » elle fera encore celui-là, d'autant plus qu'il s'agit » d'un enfant qui est mort sans baptême. Au moins » qu'elle revive pour être baptisée. Quand elle sera » baptisée, si le bon Dieu veut qu'elle meure, elle ira » dans son paradis. » Le père, qui s'appelait Prucette, bon chrétien, encouragé par ces paroles, prend entre ses bras sa petite fille, qu'on avait eu soin d'emmaillotter et va droit au couvent. Il était suivi d'une foule de monde

(1) S. Perrine, P. de Vallibus, M. Notel., etc.

Digitized by Google

dans l'espoir de voir ce qui allait arriver. Il est introduit dans le parloir, après avoir raconté aux portières l'objet de sa venue ; la sainte Abbesse est incontinent avertie de ce qui se passait. Elle se rend d'abord à l'église, où prosternée contre terre elle implore l'assistance du Tout-puissant, et lui demande un miracle pour sa gloire, et pour le succès de l'œuvre qu'il lui avait confiée. Puis, se relevant pleine de confiance, accompagnée de plusieurs sœurs, elle se rend au parloir, elle demande qu'on lui passe l'enfant dans le tour, elle prend la petite fille dans ses bras, et après une courte prière qu'elle fait à genoux de concert avec ses sœurs, elle enveloppe l'enfant de son voile qu'elle avait quitté, et la rend au père, qui répétait : « Ah ! que cette pauvre petite revive » au moins pour être baptisée. »

Sa prière était déjà exaucée. Car à peine a-t-il repris sa fille, qu'il la trouve pleine de vie, et par ses pleurs elle annonce à toute l'assistance qu'elle est ressuscitée. Tandis que le père verse des larmes de joie et de reconnaissance, et que toute la foule éclate en cris d'admiration, notre Bienheureuse se dérobe le plus vite qu'elle peut à tous les regards, en réclamant seulement le voile qu'elle n'avait fait que prêter. Bientôt toute la ville retentit du bruit du prodige. Le nom de la Sainte est sur toutes les lèvres : c'est une Sainte comme on n'en a jamais vu, se disait-on : chacun veut voir la petite fille ressuscitée. Mais le brave Prucette n'a qu'un soin ; c'est de faire baptiser l'enfant le plus tôt possible, dans la crainte que Dieu ne le lui enlève : il s'empresse de la porter à l'église de la Magdeleine, sa paroisse ; elle est régénérée dans les eaux du baptême, où on lui donne le nom de Colette, par respect pour celle qui lui avait

Digitized by Google

rendu la vie. Ensuite toute la foule l'accompagne, on le reconduit dans sa maison, en bénissant Dieu.

Le père et la mère ont eu le bonheur de voir cette enfant grandir sous leurs yeux, et à l'âge de huit ans elle entra comme pensionnaire au monastère de Besançon, d'où elle ne voulut jamais sortir. Parvenue à l'âge convenable, elle demanda à être admise au nombre des filles de sainte Colette, et ce fut encore entre les mains de la sainte Abesse qu'elle se consacra à Dieu, et qu'elle fit sa profession solennelle: On peut dire que la Sainte fut deux fois sa mère. Cette âme privilégée fut un modèle des vertus religieuses. On la trouve sur le catalogue des Clarisses de Pont-à-Mousson, où elle est morte en réputation de sainteté. Selon quelques auteurs elle a été la seconde Abbesse de ce couvent.

Un autre miracle (1) de même genre rendit encore plus célèbre le nom de la Bienheureuse, et jeta un nouvel éclat sur la Réforme. Un enfant de la même ville était mort immédiatement après sa naissance sans qu'on eût pu le baptiser. On l'avait même inhumé. Les voisins reprochèrent au père de ne pas l'avoir porté au couvent. « Comment, lui disent-ils, ignorez-vous le miracle que » la Sainte a opéré sur la petite Prucette qu'elle a res- » suscitée ? Ce qu'elle a fait une fois, elle peut encore le » faire : elle a tant de pouvoir auprès de Dieu ! Il y a » déjà deux jours qu'il est enterré, leur dit le père. — » N'importe, répondirent-ils, la Sainte fera encore ce » miracle. » Touché de ces reproches, ce pauvre père cède aux importunités de ses amis, sans cependant oser déterrer son enfant et le porter ainsi au couvent, s'ima-

(1) Mêmes historiens. Cliton.

Digitized by Google

ginant, peut-être, que la résurrection d'un enfant inhumé depuis deux jours était un prodige impossible. Dans cette persuasion, il vient trouver la Sainte, il lui témoigne ses regrets d'avoir mis en terre son enfant au lieu de le lui apporter. Il lui demande ingénuement s'il est encore temps de le lui présenter après deux jours de sépulture. La Sainte lui répond que oui, pourvu qu'il mette sa confiance en Dieu ; car le Seigneur peut faire sortir du tombeau les morts de plusieurs jours aussi bien que ceux qui ne sont pas descendus dans la tombe.

Sur cette assurance, cet homme retourne en grande hâte exhumer le petit corps déjà tout humide et tout terne dans son cercueil, et le porte ainsi au monastère des pauvres Clarisses. Une foule curieuse grossissait autour de lui à mesure qu'il avançait, chacun voulait être témoin du miracle qui allait s'opérer. L'empressement fut encore plus universel qu'il ne l'avait été au sujet de la petite Colette. Quoi ! disait-on, un enfant mort en naissant, enterré depuis deux jours, que la Sainte va ressusciter ! Quel miracle que celui-là ! Le père est introduit au parloir environné de toutes les personnes qui peuvent trouver place, et présente l'enfant à la grille. La Sainte le fait déposer sur la terre, se prosterne, et adresse à Dieu sa prière. L'assistance en fait autant, et garde le silence. La Sainte se lève et tournée vers l'enfant, elle lui commande au nom de Jésus-Christ de revenir à la vie. Au même instant le petit garçon ouvre les yeux et commence à donner signe de vie par les cris qu'il fait entendre. Puis s'adressant au père, sainte Colette recommande de le faire baptiser incessamment et d'en avoir soin, car c'est un petit prédestiné, dit-elle, ajoutant ainsi une prophétie au miracle. Une des dames témoin

Digitized by Google

de cette merveille, demanda comme une faveur de nourrir ce petit enfant, sur l'assurance que la Sainte avait donnée, que ce serait un petit prédestiné. En effet l'enfant ne vécut que six mois.

Après ce miracle, Colette alla se cacher : elle demeura tout le jour dans sa chambre ; lorsqu'elle vint au chœur pour l'office, toutes les religieuses se levèrent et allèrent se mettre à genoux devant elle. D'abord elles ne pouvaient parler, tant était grande leur émotion. Enfin la Mère vicaire lui dit, comme elle put, que toutes les religieuses se félicitaient du bonheur qu'elles avaient de vivre avec une Sainte et sous son autorité. « Mes » filles et mes chères sœurs, leur dit-elle alors, ce n'est » pas moi qui ait fait ces prodiges : aidez-moi à remer- » cier Dieu, qui veut par ces miracles autoriser notre » Réforme. Vous en obtiendrez de plus grands encore, » si vous n'épargnez rien pour gagner le cœur du divin » Sauveur et celui de sa très sainte mère. Car cette au- » guste Vierge m'a fait connaître qu'elle voulait être la » mère de cette maison. »

Les deux résurrections dont nous venons de parler sont rapportées par six historiens de la vie de sainte Colette, et ont été attestées juridiquement, la première par 52 témoins, la deuxième par un plus grand nombre encore, dans des procès-verbaux qui ont été déposés au greffe de l'officialité. Elles sont d'ailleurs rapportées dans le procès de la béatification. La même année 1412, un troisième miracle acheva de répandre au loin la réputation de Colette, que déjà on surnommait partout la Thaumaturge. Il se fit sur un jeune homme appelé Jean Boissot, mort à l'âge de 15 ans. Il était d'une famille

Digitized by Google

distinguée qui a fourni plusieurs conseillers et plusieurs présidents au Parlement de Franche-Comté.

Nous n'avons trouvé aucun détail précis sur la manière dont cet insigne miracle s'est opéré. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est attesté comme indubitable par tous les historiens de la vie de la Sainte, entr'autres par le P. Henri. Ce qu'il y a encore de certain, c'est que sa famille, et lui-même publiaient partout qu'il était redevable de la vie à sainte Colette, et qu'il venait souvent la visiter, autant par reconnaissance, que par respect pour ses sages conseils qu'il s'efforçait de mettre en pratique. Car il a toujours mené une vie très édifiante.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter en détail tous les miracles opérés par Colette. Ils ont été si multipliés qu'il serait même impossible d'en déterminer le nombre. La sœur Perrine, nièce du Père Henri, celle que la Sainte avait choisie pour sa confidente et la compagne de ses voyages, ne craint pas d'assurer que la Bienheureuse a rendu la vie à plus de cent enfants morts sans baptême.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des sujets des premières familles se présentent en grand nombre.—Colette s'efforce d'inculquer son esprit dans la maison de Besançon. — Le Seigneur bénit ses efforts.

Une des merveilles de la mission de Colette, c'est le grand nombre de conquêtes qu'elle a faites à Jésus-Christ pour le renouvellement de l'ordre séraphique, et

Digitized by Google

ce qui est particulièrement remarquable, c'est qu'elle les a faites dans les rangs les plus élevés de la Société. Cependant aucun ordre n'était ce semble moins propre à attirer les personnes accoutumées aux délicatesses du siècle que celui des pauvres Clarisses ; car sans parler des austérités prescrites par la règle, leur vêtement seul devait les rebuter (1). Il fallait un attrait particulier de la grâce pour faire embrasser ce genre de vie à des personnes qui trouvaient dans leur position les douceurs de la terre. C'est cependant le prodige que Colette a opéré; car dès qu'elle eut levé l'étendard de la Réforme, les vocations se multiplièrent d'une manière admirable.

Un apologue que nous empruntons à Saint Basile-le-

(1) Il ne faut pas croire que les austérités des religieuses, telles que Ste. Claire les a réglées, et que Ste. Colette les a rétablies, dépassent les forces de la nature. Le superflu ne se rencontre pas dans leur genre de vie, puisque cela est contraire à la perfection religieuse, mais le nécessaire se trouve dans les maisons de la réforme. L'esprit de sagesse qui a dirigé tous les instituteurs d'ordres religieux, ne leur a jamais permis d'oublier que la vie commune doit être réglée, non sur la ferveur des plus parfaits, mais sur la force du plus grand nombre. L'esprit de Dieu qui dirigeait Ste. Colette, lui avait fait comprendre que la voie à laquelle elle était personnellement appelée, ne devait pas servir de règle à ses filles, et qu'en leur imposant le joug qui n'était fait que pour elle-même, elle détruirait au lieu d'édifier; aussi notre Sainte s'est-elle bien gardée, non seulement d'obliger, mais même d'exhorter aucune de ses filles à suivre ses exemples d'austérité ; et en cela elle a fait comme le St. Précurseur qui n'a jamais assujéti ses disciples à exercer sur eux-mêmes les rigueurs, les abstinences qu'il a pratiquées, et qui l'ont fait appeler l'Ange du désert. Ces réflexions suffiront pour rassurer les personnes qui se feraient une idée exagérée de la vie mortifiée des filles de Ste. Claire.

Digitized by Google

Grand, nous explique ce phénomène. Ce saint et savant Docteur raconte qu'un des artifices employés par les oiseleurs de son temps pour peupler leurs colombiers, c'était d'apprivoiser une colombe dont ils prenaient grand soin. Après avoir préparé une multitude de petites cases dans l'intérieur du colombier, ils parfumaient cette colombe au moyen d'une mixtion dont l'odeur plait beaucoup à ces volatiles, puis ils la mettaient en liberté. Cette colombe, voltigeant de contrée en contrée, se voyait bientôt suivie d'une foule d'autres, qui se pressaient autour d'elle, attirées par son parfum ; de sorte qu'étant sortie seule, elle rentrait au logis avec plusieurs centaines de compagnes, et le plaisir de se trouver avec leur séductrice leur faisait oublier leurs anciennes demeures.

Colette était cette céleste colombe que le Saint-Esprit avait formée et parfumée de tous ses dons, des vertus les plus propres à gagner et à enchaîner les cœurs, humilité, pureté virginale, douceur incomparable, accompagnées d'une charité dont l'ardeur faisait de l'intérieur de Colette comme un encens que l'on jette sur le feu. Il ne faut donc pas s'étonner que des personnes habituées au faste, aux grandeurs, aux délices du monde, attirées par le baume des vertus de cette admirable épouse de J.-C., aient tout sacrifié pour la suivre, et qu'une fois enchainées à elle par les liens d'une sainte dilection, rien n'ait été capable de les séparer de sa compagnie. Voilà la merveille dont elle a donné le spectacle au monde, merveille dont nous trouverons des exemples presque à chaque page de son histoire.

Un des premiers de ce genre est celui qu'ont donné la comtesse de Genève et sa nièce. On les a vues venir

Digitized by Google

habiter une pauvre cellule de Clarisse, et partager la table de la communauté, plus heureuses dans cette vie de privations, que dans l'abondance qu'elles rencontraient dans leurs somptueuses demeures. Elles ne quittaient qu'à regret le couvent de Besançon, tant elles trouvaient de charmes à vivre dans une maison qu'habitait la sainte Réformatrice, et à profiter de ses pieux entretiens. Il y avait une espèce d'émulation entre la tante et la nièce à recueillir les leçons de Colette. Blanche aurait souhaité pouvoir embrasser la vie des Clarisses; plus d'une fois elle exprima son désir à notre Bienheureuse, qui ne jugea pas que ce fut là sa vocation. Elle lui fit comprendre que son âge avancé, et surtout les obligations qu'elle avait à remplir envers sa famille, ne pouvaient pas s'allier avec ce genre de vie; mais qu'elle continuerait à faire la volonté de Dieu, en continuant à mener dans le siècle une vie régulière et conforme aux maximes de l'Evangile.

L'affection de Blanche pour la sainte Abbesse alla toujours croissant, tellement qu'elle recommanda par son testament que sa dépouille mortelle fut transférée dans l'endroit où reposerait le corps de Colette, pour être inhumée à ses côtés. Nous verrons plus tard que Mahaut de Savoie eut soin de faire exécuter cette dernière volonté de sa tante.

Si notre Sainte a eu un don si remarquable d'attirer les cœurs à la suite d'un Dieu pauvre et humilié, on conclura aisément qu'il lui était encore plus facile de les faire entrer dans la voie de la perfection propre à son Institut. La sainte joie qui brillait sur son visage, l'onction de ses paroles, le charme répandu dans tout son extérieur, entrainaient tous les esprits. D'ailleurs le Seigneur

Digitized by Google

coopérait visiblement avec elle, donnant à ses recommandations une force à laquelle il était impossible de résister. Il ne faut pas s'en étonner, car le Seigneur trouvait en elle un instrument docile à toutes ses volontés, une servante fidèle, incapable de rien dérober à sa gloire. D'ordinaire, ce qui l'empêche de conférer ses dons à ceux qu'il prend pour ses ministres, c'est de ne pas les trouver assez dégagés d'eux-mêmes, pour ne pas craindre quelque larcin de leur part. De là vient qu'il leur distribue ses dons avec mesure, et que quelquefois même il les leur retire dans la crainte qu'ils n'en abusent. Mais par rapport à Colette qui était entièrement vide d'elle-même, il n'avait rien à redouter de semblable. Il pouvait donc lui confier ses trésors les plus précieux, sans craindre qu'elle lui en dérobât la plus petite parcelle. Aussi les sujets qui ont été formés de sa main, ont été partout des modèles pour les maisons où elles ont été envoyées. Ce qui les distinguait surtout, c'était l'amour de la sainte pauvreté et de l'oraison, vertus qu'elle regardait comme les fondements et la sauvegarde de la Réforme.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir combien notre Sainte était odieuse à l'esprit de ténèbres. Il ne voyait qu'avec rage les accroissements d'un ordre qui était un des plus fermes appuis de l'Eglise. Encore si Colette s'était bornée à faire ses recrues dans les humbles classes de la société, son dépit eût été moins furieux ; mais il voyait qu'elle attirait à elle ce qu'il y avait de plus distingué dans le siècle, et jusqu'à des princesses, qui regardaient même comme une faveur d'être admises parmi ses filles. Un des moyens que sa malice lui suggéra, et dont il fit l'essai au couvent de Besançon, ce fut d'inspi-

Digitized by Google

rer aux novices le dégoût de leur saint état, en leur peignant sous des couleurs sombres et lugubres leur position présente, leurs habits de bure, la dureté de leur couche ; en leur représentant leurs cellules comme des prisons, leur vie comme une longue agonie.

Ce genre de tentation est un des plus dangereux, et il a fait échouer plus d'une vocation. Colette ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait, car elle avait au plus haut degré le discernement des esprits, et l'on verra en plusieurs rencontres qu'elle connaissait l'intérieur de ses filles, même de celles qui habitaient loin d'elle. Elle eut d'abord recours à la prière, puis elle appela auprès d'elle chacune de ces pauvres affligées. Quelques mots de sa part, une simple question accompagnée d'un doux sourire, suffisait pour dissiper les sombres nuages qui fatiguaient ces innocentes colombes ; plusieurs même étaient entièrement délivrées au moment où elles mettaient le pied dans la chambre de la sainte Abbesse, et toutes s'en retournaient le calme dans l'âme, et tellement changées qu'à peine se souvenaient-elles des sujets de leur tristesse. Elles les regardaient même comme des songes et des rêveries. Aussi Satan connut bientôt qu'avec Colette ses artifices n'auraient pas grand succès, et qu'il avait affaire à une supérieure qui était au courant de toutes ses ruses de guerre. Il crut donc qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de l'attaquer comme il avait fait à Corbie. .

Digitized by Google

CHAPITRE NEUVIÈME.

Nouvelles persécutions de Satan contre Ste. Colette, durant son séjour à Besançon.

L'acharnement de l'Enfer contre la fidèle servante du Seigneur augmentait à mesure qu'elle étendait le royaume de Dieu par la propagation de la Réforme. Les démons renouvelant les attaques qu'ils lui avaient livrées à Corbie, lui apparurent sous les formes les plus rebutantes de bêtes immondes. Après une première impression d'horreur que cette vue faisait sur elle, Colette ne craignait pas de les apostropher en disant : « Si vous êtes » des Dieux, comme vous avez prétendu le faire croire, » il faut avouer que vous êtes des Dieux d'une belle es- » pèce ! Vous feriez bien de vous présenter sous ces figu- » res si attrayantes dans les pays où on vous adore en- » core. Ce serait le vrai moyen d'obtenir tout l'encens » que vous désirez. »

Ces esprits d'orgueil ne peuvent souffrir qu'on les insulte : il ne fallait souvent que ces paroles ironiques pour les faire disparaître. Poussés à bout par la constance inébranlable de la sainte Abbesse dans la prière, et ne sachant plus quel moyen employer contre elle, ils eurent recours à un genre de vexation dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire. Ce fut de transporter dans sa cellule les cadavres de plusieurs malfaiteurs que la justice humaine avait fait périr sur le gibet : « Tiens, disait » Satan en jetant ces corps morts sur le plancher, voilà » comme ton maître a été traité ; tiens, voilà tes cama-

Digitized by Google

» rades, garde-les, tu ne peux être en meilleure compa-
» gnie. » — « Tu te trompes, répondait Colette avec
» fermeté ; ces gens-là t'appartiennent ; ce sont tes élè-
» ves ; n'est-ce pas toi qui leur as appris les belles ac-
» tions qui les ont rendus dignes de la potence ? Re-
» prends ton bien ; remporte-le bien vite ; je te l'ordonne
» au nom de celui qui s'est laissé crucifier pour la pos-
» térité d'Adam, et non pour Lucifer et ses complices,
» car votre orgueil vous rend indignes de tout pardon. »
Satan tout en frémissant de rage, obéissait à la Sainte, et les cadavres disparaissaient.

Colette voyant une nuit un énorme lion noir devant elle, s'écria : « Ah ! malheureux, qui as perdu Dieu, retire-toi d'ici. » Le Démon lui répondit : « Sais-tu bien ce que tu dis, petite créature ? Sais-tu bien ce que c'est que d'avoir perdu Dieu ? Avoir perdu Dieu, répétait-il en frémissant, avoir perdu Dieu ! Nulle intelligence créée ne peut comprendre l'étendue de ce malheur irréparable ! Avoir perdu Dieu, c'est être exclu de tout bien, de toute félicité, puisque toute félicité est en lui. La peine du feu n'est rien en comparaison de la perte de Dieu. » — « Et ce qui fait l'enfer de l'enfer, ajouta Colette, c'est qu'il durera toute l'éternité. » — « Eternité, éternité, répéta Satan avec un cri capable de fendre les pierres, si les chrétiens te comprenaient, nous ne réussirions jamais à leur faire offenser Dieu. Là-dessus il proféra une foule de blasphèmes si horribles, que la pauvre Abbesse en était réduite aux abois, et il se retira en la maudissant. Plusieurs fois enfin il alla jusqu'à décharger sur son faible corps une grêle de coups qui la couvraient de meurtrissures. Les Religieuses, qui entendaient un grand bruit, étaient d'abord tout effrayées ;

Digitized by Google

mais ensuite, encouragées par l'exemple de leur sainte Mère, elles en vinrent à compter pour rien ces hurlements, ces rugissements, ces aboiements, ces sifflements dont la maison retentissait ; elles ne s'effrayaient pas davantage lorsque le Démon faisait entendre un bruit semblable à celui d'un orage épouvantable fondant sur le couvent pour le renverser. Parmi ces saintes filles, la plus intrépide était la Sœur Mansée. Dans la simplicité de sa foi, pour secourir la Sainte, voici ce qu'elle imagina. Dans le bout d'un gros bâton creusé à cet effet, elle mit des reliques, qu'elle scella avec de la cire ; elle trempait aussi ce bâton de temps en temps dans l'eau bénite. Au moindre bruit qu'elle entendait dans la cellule de Colette, voisine de la sienne, elle accourait le bâton à la main, et frappait dans tous les sens sur ces spectres, que la Sainte voyait fuir à l'instant, ou se retirer dans quelque coin de sa chambre. Les démons se plaignaient de ces coups et criaient même au secours. La Sainte, en souriant, montrait à la sœur Mansée les lieux où ils s'étaient réfugiés, et la sœur recommençait à agiter son bâton jusqu'à ce qu'ils eussent tous pris la fuite.

Les démons, pendant la nuit, faisaient souvent grand bruit à la porte de la sœur Mansée : « Entrez, entrez, » leur disait-elle, vous serez bien reçus ; je vous ferai » bien autrement crier que dans la chambre de notre » Mère. » Jamais ils n'osèrent entrer. Ils tentèrent souvent de lui enlever son bâton. Mais, le jour, elle le mettait sur l'autel de la chapelle, près du tabernacle, où il était en sûreté ; et la nuit, elle le tenait dans son lit, et reposait tranquillement.

Animée d'un zèle ardent pour l'extinction du schisme, c'était principalement pour obtenir la cessation de ce

Digitized by Google

fléau que la Bienheureuse offrait sans cesse ses veilles, ses mortifications et ses prières. Aussi Satan lui répétait-il encore, comme à Corbie : « Cesse tes pénitences » et tes prières, et nous cesserons de te tourmenter. » Cet aveu du père du mensonge justifie bien ces paroles du grand Saint Antoine à ses disciples : Croyez-moi, mes enfants, le démon ne craint rien tant que les jeûnes et les prières des justes.

Outrés de dépit de ne pouvoir réussir à la détourner de l'exercice de l'oraison, ni par le bruit, ni par les mauvais traitements exercés sur sa personne, les démons vinrent en foule, une nuit, dans son oratoire, et se précipitèrent sur elle, au moment où elle allait commencer ses prières accoutumées. Ils la poussèrent rudement contre la muraille où se trouvait une fenêtre fermée par de gros barreaux de bois (1). Puis ils parvinrent à lui faire passer la tête entre ces barreaux. L'intervalle qui les séparait étant fort étroit, elle ne put se dégager de cette entrave. Elle resta donc dans cette position toute la nuit. Le lendemain, vers six heures du matin, une sœur l'ayant aperçue dans cet état, fit tous ses efforts pour la délivrer. N'ayant pu réussir, elle fit venir un frère nommé Renauld, qui ne trouva d'autre moyen que de scier l'un des barreaux de la fenêtre. Mais, quelque diligence qu'il mit à ce travail, les douleurs de la patiente furent extrêmes et ne se dissipèrent qu'à la longue.

On demandera peut-être comment il se fait que Sainte Colette qui faisait tant de miracles pour soulager les autres, n'en opéra jamais pour se soulager elle-même? Nous répondrons que pour ce qui la regardait personnellement elle s'abandonnait à la conduite de la di-

(1) S. Perrine, P. de Vallibus.

Digitized by Google

vine Providence, et qu'elle acceptait de bon cœur tous les événements, quels qu'ils fussent, comme n'arrivant que par sa permission. Toutefois cette soumission qu'elle avait à la volonté de Dieu, ne l'empêchait pas de recourir à l'assistance du Ciel, et d'invoquer la protection de la Sainte Vierge, surtout dans ses besoins spirituels. Ce fut même à la suite d'une de ces cruelles attaques de Satan, qu'elle reçut un des gages les plus consolants de la tendre affection que Marie lui portait et du soin maternel qu'elle prenait de la Réforme. Car c'est une pieuse tradition dans la famille de Saint François, que la Sainte reçut par le ministère d'un Ange la prière suivante. On la récite tous les jours après l'office, en la faisant précéder de l'*Ave Maria*.

ORIGINAL.

Benedicatur hora quâ Deus et homo natus est, et Spiritus Sanctus de quo conceptus est, et illa Virgo gloriosissima Maria de quâ natus est, sit benedicta; et per illam Virginem Mariam de quâ Deus et homo natus est, et per illam sacratissimam horam in quâ natus est, exaudiantur preces meæ, et impleatur omne desiderium meum in bonum. Jesu pie et bone, noli me propter peccata mea derelinquere, neque vindictam de peccatis sumere; sed exaudi me, et imple desiderium meum in bonum ad laudem et gloriam nominis tui. Amen (1).

TRADUCTION.

Que l'heure de la naissance de l'Homme-Dieu soit bénie, que le St.-Esprit dont J.-C. a été conçu soit béni; que la très-glorieuse Vierge Marie dont ce Dieu-homme est né soit bénie; et par l'intercession de cette glorieuse Vierge Marie, et par le souvenir de cette heure très-sainte à laquelle il est né, que mes prières soient exaucées, et que tous mes bons désirs s'accomplissent. O Jésus qui êtes la miséricorde et la bonté même, ne m'abandonnez pas à cause de mes péchés, et ne les punissez pas comme ils le méritent, mais exaucez ma très humble prière, et accordez-moi le bien que je vous demande pour l'honneur et la gloire de votre saint nom. Ainsi-soit-il.

(1) Cette prière, dont l'original est conservé dans la maison-mère de Besançon, a été envoyée en son temps dans tous les couvents de l'ordre, où elle a toujours été en grande vénération.

Digitized by Google

A ces sentiments de confiance en Marie tout l'ordre joint une grande dévotion pour sa glorieuse mère, Sainte Anne. Notre Bienheureuse était d'abord très réservée dans les hommages qu'elle lui rendait, parce que de son temps, une opinion s'était répandue dans le peuple, que cette sainte avait eu deux époux outre Saint Joachim. Mais dès qu'elle reconnut que cette opinion était entièrement erronée, elle s'empressa de réparer le passé : elle conçut dès lors pour elle la plus tendre dévotion, et elle l'inspira à toutes ses filles. Après Marie, elle voulut que Sainte Anne eût la première place dans leur confiance, à cause de ses rapports si intimes avec celle par qui s'est opéré le mystère ineffable de l'Incarnation. Elle fit construire à Besançon une très belle chapelle en son honneur. Ce fut dans cette chapelle, que le P. Henri arrivé à la fin de sa carrière, voulut recevoir les derniers sacrements et rendre son âme à Dieu : le roi de Naples Jacques de Bourbon, dont nous parlerons plus bas, eut la même dévotion.

CHAPITRE DIXIÈME.

Entrevue de Ste Colette et de St Vincent Ferrier.

Un des évènements les plus mémorables de la vie de notre Sainte fut la double visite que lui rendit saint Vincent Ferrier. La première entrevue eut lieu à Besançon, en 1410 (1), et la seconde à Poligny en 1417.

(1) Quoique ces deux entrevues soient séparées par un intervalle de plus de six années, nous les réunissons dans le même chapitre, parce qu'elles ont toutes deux le même objet. Certains auteurs les ont confondues et ne parlent que d'une seule.

Digitized by Google

Saint Vincent Ferrier est un des plus illustres personnages qui aient brillé dans l'Eglise. Son nom a retenti dans toute l'Europe, et le succès de ses prédications lui assure un des premiers rangs parmi les disciples de saint Dominique, dont il avait embrassé l'Institut. Ce n'est pas ici le lieu de faire son éloge et de nous étendre sur les merveilles dont sa vie est remplie. Nous dirons seulement, pour la plus grande gloire de Dieu, que ses prédications ont opéré des conversions innombrables; que son éloquence avait quelque chose de surhumain, qui tenait du langage des prophètes, qu'elle triomphait des volontés les plus rebelles, et que la parole de Dieu était dans sa bouche, selon l'expression des auteurs sacrés, *Un marteau qui broyait les pierres les plus dures. Quasi malleus conterens petram* (JÉRÉMIE, 23, 29).

Saint Vincent donnait une mission à Besançon, quand notre Bienheureuse vint prendre possession du couvent des Urbanistes. La réputation qu'elle s'était acquise inspira à cet homme de Dieu le désir de la voir. De son côté, Colette ne désirait pas moins s'entretenir avec lui, non seulement sur les besoins de son âme, mais encore sur les maux de l'Eglise. Car, quoique le schisme eut été éteint par la nomination d'Alexandre V, au concile de Pise, de funestes divisions subsistaient toujours, par l'obstination de Pierre de Lune à conserver sa dignité, et par les griefs dont on chargeait presque universellement Jean XXIII, successeur d'Alexandre V. Quoiqu'il fût légitimement élu, sa nomination avait augmenté les troubles au lieu de les apaiser, et ces troubles durèrent jusqu'à la nomination de Martin V, laquelle eut lieu en 1417, au concile de Constance.

Notre Bienheureuse regarda la présence de saint Vin-

Digitized by Google

cent Ferrier à Besançon comme un secours précieux que le Ciel lui envoyait : elle en rendit grâces à Dieu, et elle en profita pour s'éclairer sur beaucoup de points, et pour recueillir les avis d'un Saint qu'on surnommait l'arche vivante du Nouveau Testament, pour exprimer les dons extraordinaires que le Saint Esprit lui avait départis. Elle était toujours si effrayée du fardeau qui pesait sur ses épaules, qu'elle n'était jamais rassurée sur aucune de ses œuvres : et quoiqu'elle eût trouvé dans le P. Henri un guide très éclairé, elle souhaitait que ses décisions fussent confirmées par l'homme apostolique.

Les particularités que Vincent avait recueillies au sujet de Colette depuis son séjour à Besançon, et principalement celles qu'il avait apprises de la bouche du P. Henri, lui avaient inspiré un vif intérêt pour l'œuvre de la Réforme, et une grande vénération pour la sainte Abbesse. Il eut avec elle plusieurs conférences, et il ne croyait pas pouvoir mieux employer le temps que lui laissaient parfois les travaux de la mission, que de venir à la grille du couvent faire aux religieuses quelque pieuse exhortation.

Colette et ses filles recevaient ses paroles comme celles d'un apôtre suscité du Ciel. Car il n'était pas moins éloquent quand il faisait voir le bonheur de la vie religieuse, que quand il exposait aux fidèles les vérités terribles de la religion. Il rappelait à ces saintes filles que leur vocation était cette perle évangélique d'une valeur si inestimable qu'on ne pouvait jamais l'acheter trop cher, fallût-il, pour l'obtenir, sacrifier tout sur la terre, parents, amis, fortune. Il leur disait que ce bienfait leur avait été accordé de préférence à des milliers d'autres, et il leur faisait sentir l'obligation de répondre à une telle grâce avec une inviolable fidélité. Les discours du saint apôtre

Digitized by Google

servirent longtemps de matière aux pieux entretiens de la communauté, et la sainte Abbesse, qui en avait été touchée plus que personne, prenait souvent pour sujet de ses conférences avec ses filles quelques unes des maximes que Vincent leur avait développées.

Les historiens rapportent que plus d'une fois ce grand Saint vint vénérer la croix d'or que la Sainte avait reçue du Ciel, et que l'on conservait dans la communauté comme l'objet le plus précieux après la divine Eucharistie. Il ne la prenait dans les mains qu'avec un sentiment profond de respect et d'attendrissement, et il ne la replaçait dans le petit tabernacle où elle était gardée, qu'après y avoir collé plusieurs fois ses lèvres, et souvent aussi l'avoir arrosée de ses larmes.

Quand il fut près de quitter Besançon, il se rendit pour la dernière fois à la communauté, et il lui laissa un gage bien touchant de son intérêt : après avoir rappelé à toutes les filles de la Bienheureuse et à leur sainte Mère le choix que Dieu avait fait d'elles, en les appelant à un genre de vie si parfait par la ressemblance qu'il avait avec celui de J.-C., il les félicita surtout de la facilité attachée à leur profession de contribuer par leurs prières et leurs austérités à la conversion des pécheurs, autant et souvent plus que les missionnaires par leurs prédications. Il les bénit : et pour leur donner un témoignage de l'affection qu'il portait à une maison où il voyait germer tant de fruits de sainteté, à l'ombre de la croix, il leur offrit celle qu'il avait apportée de Sarragosse. « Accep-
» tez-la, mes chères sœurs, leur dit-il, comme une
» preuve du vif désir que j'ai de voir la Réforme se pro-
» pager dans toute la chrétienté, et comme un gage de
» la sainte union de prières que je veux entretenir avec

Digitized by Google

» vous jusqu'à la fin de ma vie. Elle n'est pas digne
» d'être comparée avec le trésor divin que vous possé-
» dez ; mais c'est ce que j'ai de plus précieux dans ma
» pauvreté. Je suis heureux de la laisser dans une mai-
» son si chère aux cœurs de Jésus et de Marie. » Il est inutile de dire l'impression que de tels adieux firent sur toute la communauté.

Après la petite croix d'or apportée du Ciel, la croix de bois de Saint Vincent Ferrier fut un des objets les plus vénérés du couvent de Besançon. La sainte Abbesse la fit placer à l'extrémité d'une galerie qui confinait à son oratoire. C'est là qu'elle est restée sans éprouver le plus léger détriment, jusqu'à la ruine des maisons religieuses, c'est-à-dire, pendant plus de trois cents ans. C'est là aussi que les sœurs allaient chaque jour faire quelque prière selon leur dévotion.

En l'année 1417, saint Vincent, sur la demande du Roi d'Espagne, était retourné dans sa patrie. Il y continua ses travaux apostoliques, toujours avec le même zèle et les mêmes succès, donnant à la prière tout le temps qui n'était point consacré aux fonctions du saint ministère, et n'accordant aux besoins de la nature que ce qu'il ne pouvait lui refuser. Le souvenir de la sainte Abbesse de Besançon lui revenait souvent à la pensée. Dans un de ses ravissements, il la vit prosternée aux pieds du Sauveur, le suppliant de faire grâce aux pécheurs, et de mettre un terme aux maux qui désolaient l'Eglise ; il crut entendre Notre Seigneur répondre à son humble servante : « Comment puis-je user de clémence, lorsque
» les excès qui excitent la colère de mon Père, ne finis-
» sent pas, et qu'au contraire ils vont toujours crois-
» sant. Les injustices, les homicides, les adultères cou-

Digitized by Google

» vrent la face de la terre : l'orgueil, le faste, l'ambition,
» déshonorent mon sanctuaire. Les scandales des grands
» et de ceux qui devraient donner de bons exemples,
» corrompent mon peuple. » — « C'est vrai, Seigneur,
» répliquait Colette, mais ayez pitié de votre Eglise ;
» ayez pitié de tant d'âmes innocentes que la contagion du
» vice n'a point flétries. Vous auriez autrefois pardonné
» à Sodome, s'il se fût seulement trouvé cinq justes dans
» cette ville coupable ; et malgré la corruption qui dé-
» chire votre cœur, du haut du Ciel vous voyez sur cette
» terre un grand nombre de fidèles qui gémissent sur les
» prévarications de leurs frères. S'il faut des victimes à
» la justice devotre Père, acceptez vòtre indigne ser-
» vante qui vous en supplie. Elle consent à être anathême
» pour ses frères; elle vous offre toutes les filles que vous
» lui avez données ; elle se dévoue avec elles à toutes les
» rigueurs de vos arrêts ; mais épargnez les coupables :
» je vous en conjure au nom de tout le sang que vous
» avez versé sur la croix, et au nom de toutes les dou-
» leurs de votre miséricordieuse Mère. »

Cette vision fit comprendre à saint Vincent tout le crédit que Colette avait sur le cœur de J.-C. ; car il entendit ce bien-aimé Sauveur la consoler, et lui promettre d'exaucer ses prières, en lui recommandant toutefois de les continuer, et d'inspirer à toutes ses filles les mêmes sentiments de zèle pour l'extinction du schisme.

L'homme de Dieu avait formé dès lors le projet de rendre une seconde visite à notre Sainte, et c'est ce qu'il exécuta à la suite d'une mission donnée à Dijon.

Voici comment il s'en expliqua lui-même au P. de la Balme. « J'étais, lui dit-il, à Sarragosse, en Espagne,
» quand Dieu m'a fait connaître son adorable volonté

Digitized by Google

» sur un dernier voyage que je devais faire en France
» et que j'ai poursuivi jusque dans ces contrées. Un
» jour que j'étais en oraison, répandant mon âme devant
» Dieu sur les maux de l'Eglise, J.-C. pour me conso-
» ler et me fortifier, me fit comprendre intérieurement
» que le schisme qui désolait son bercail et déchirait
» son cœur ne tarderait pas à finir, s'il y avait beaucoup
» d'âmes semblables à cette sainte fille, sœur Colette,
» dont les austérités et les prières étaient si propres à
» apaiser la justice divine. Et ça été principalement pour
» conférer avec cette glorieuse servante de J.-C. que j'ai
» fait ce second voyage et que je reviens ici. »

Le principal résultat de cette seconde entrevue fut une lettre que Vincent écrivit en son nom et en celui de la sainte Abbesse aux Pères du concile de Constance. Dans cette lettre, l'homme de Dieu et Sainte Colette ne craignent pas de déclarer de la part du Seigneur que ce concile est un bienfait de la bonté divine, que malgré tous les obstacles, tous les efforts de l'enfer, il aurait une heureuse issue, qu'il mettrait un terme au schisme par l'élection d'un Pape selon le cœur de Dieu. Cette lettre pleine de consolations et d'espérances fut transmise aux Pères du concile par l'entremise de l'archevêque de Besançon, Thiébaut de Rougemont, qui faisait partie de cette sainte assemblée. Elle fut lue en plein concile, et le même prélat rendit compte à ses vicaires généraux résidant à Besançon de l'heureux effet qu'elle avait produit, à cause de la singulière estime que les Pères du concile avaient pour Vincent Ferrier et pour la sainte Abbesse des Clarisses.

Au moment de se séparer, comme Vincent annonçait à la Sainte que son dessein était de se rendre incessam-

Digitized by Google

ment en Espagne, elle lui déclara que ce n'était pas là que Dieu l'attendait. « Non, lui dit-elle avec assurance, » l'Espagne ne vous reverra plus. C'est en France que » vous trouverez la fin de vos travaux et que vous rece- » vrez la récompense qui vous est préparée, et cela avant » que deux années soient révolues. » L'évènement justifia la prédiction, et le 5 avril 1419, ce grand serviteur de Dieu, l'ornement de la famille de saint Dominique, mourut à Vannes en Basse-Bretagne à l'âge de soixante-deux ans et deux mois, étant né le 23 janvier 1357. C'est dans cette ville que ses précieux restes reposent et qu'ils reçoivent les hommages des fidèles de toutes les contrées voisines.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Ce livre contient l'introduction de la Réforme chez les Frères Mineurs. On y voit d'abord les moyens que Ste. Colette prend pour la faire accepter par les Cordeliers établis à Dôle, les obstacles qu'elle rencontre et les succès qu'elle obtient; en second lieu les secours que Dieu lui prépare pour l'extension de son institut dans le Duché de Bourgogne. Elle trouve une puissante protectrice dans la Duchesse de Bourgogne, qui concourt à la fondation d'un couvent à Auxonne et d'un autre à Poligny. Dieu favorise le progrès de la Réforme par les nouveaux prodiges que la Sainte opère.

Ce livre renferme l'espace d'environ 8 années, de 1412 à 1420.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Sainte Colette ent reprend la réforme des Frères-Mineurs. — Elle envoie le P. Henri à Dôle pour préparer les esprits.

La visite de saint Vincent Ferrier avait animé plus que jamais Colette à poursuivre l'œuvre de la Réforme parmi les Clarisses, et à la faire adopter par les Franciscains. Mais où trouver un couvent de Frères Mineurs qui consente à reprendre la règle primitive de saint François? La proposition en avait été faite aux Cordeliers de Besançon par le Père Henri, qui avait employé tout ce que son zèle lui avait inspiré de moyens propres à les gagner; mais il avait échoué auprès de gens habitués à une règle moins sévère que celle qu'on voulait leur faire adopter.

Le Pape Jean XXIII qui avait confirmé tous les privilèges accordés à la Sainte par Benoit XIII, lui avait concédé un couvent de Cordeliers situé à Dôle (1), avec pouvoir d'y placer indifféremment ou des religieux ou des religieuses de l'ordre de saint François; mais elle n'avait pas jugé à propos d'user de ce privilège en faveur de ses filles, et avait laissé ce couvent aux Cordeliers qui en étaient en possession, avec d'autant plus

(1) Ce couvent avait été bâti vers l'an 1372 par Pierre de Dôle, religieux du couvent réformé de Mirebeau, diocèse de Poitiers. La bulle de Jean XXIII est datée du 25 septembre 1412.

Digitized by Google

de raison que ces religieux, à l'exception de deux où trois, dont nous parlerons tout-à-l'heure, vivaient très régulièrement, et qu'il y avait espoir de leur faire embrasser la Réforme. En effet ils reçurent avec plaisir le P. Henri, que la Sainte leur envoya pour leur expliquer ses intentions.

Personne ne pouvait mieux que le P. Henri remplir cette mission, s'insinuer dans les esprits, dissiper les préjugés, faire goûter la Réforme à des cœurs droits et vraiment religieux. Car, comme nous l'avons dit, à un grand fond de doctrine il joignait une prudence consommée et une douceur qu'il puisait dans son union intime avec Dieu. Sa tendre piété et l'aménité de son caractère lui concilièrent la confiance de tous. Parmi les religieux de ce couvent, il en avait distingué plusieurs d'un grand mérite, entre autres les Pères Claret et de Vaux, dont nous aurons plus d'une fois occasion de parler. Il lui en avait peu coûté pour faire désirer à ces deux fervents religieux les changements que Colette méditait, et eux-mêmes s'employèrent à disposer les autres à la réforme. Le Seigneur ayant secondé leurs efforts, ils désiraient que la Sainte vint les visiter. Le P. Henri se hâta de lui faire part des dispositions favorables où il voyait les esprits. La Bienheureuse bénit Dieu, et répondit qu'elle se rendrait incessamment à Dôle.

Les choses en étaient là, lorsque la sainte Abbesse reçut à Besançon, par l'entremise d'un seigneur nommé Guillaume de Vienne, un message de la duchesse de Bourgogne Marguerite de Bavière, qui la priait instamment de venir la trouver à Dijon, où elle résidait, pour des affaires qui intéressaient la gloire de Dieu. Cette princesse, d'une haute piété, désirait ardemment voir la

Digitized by Google

Sainte. Car le haut rang qu'elle occupait dans le monde ne l'avait pas mise à l'abri des soucis et des amertumes. Elle espérait trouver auprès de l'humble Colette les consolations dont elle avait besoin.

La sainte Abbesse accueillit l'invitation de la princesse avec tous les égards dûs à une personne de ce rang et de ce mérite. Elle s'empressa de lui répondre qu'elle ferait le voyage de Dijon, aussitôt qu'elle serait libre de disposer d'elle-même. Elle fit la même réponse de vive voix à l'envoyé de la princesse, en l'assurant qu'elle allait partir pour Dôle, et qu'aussitôt qu'elle aurait terminé les affaires qui l'y appelaient, elle se rendrait à Dijon, en passant par Auxonne, où elle le priait de venir la trouver. La Bienheureuse crut apercevoir dans cette démarche de la duchesse de Bourgogne un pronostic de l'extension prochaine que Dieu voulait donner à la Réforme. C'était là ce qui touchait le cœur de cette humble servante de Jésus-Christ, et non pas l'honneur d'être recherchée par les grands de la terre. Il était temps de songer à former de nouveaux établissements : un bon nombre de sujets formés par Colette étaient capables de les remplir, et la maison de Besançon, quoiqu'assez vaste, se trouvait trop étroite ; car les vocations se multipliaient d'une manière étonnante : les austérités de la règle n'arrêtaient personne : les parents eux-mêmes se félicitaient d'offrir au Seigneur ce qu'ils avaient de plus cher.

Même avant le message de la duchesse, la Sainte avait déjà jeté les yeux sur la ville d'Auxonne pour y fonder un couvent de la Réforme, et c'était dans cette vue qu'elle voulait s'aboucher avec le seigneur Guillaume de Vienne avant de se rendre à Dijon, dans l'espoir qu'il favoriserait cette entreprise.

Digitized by Google

Quelques précautions que la Sainte eût prises pour dérober son départ à la connaissance du public, toute la ville en fut instruite, et tout le monde en fut affligé, parce qu'on craignait qu'elle ne revint plus à Besançon. Les historiens racontent même que les magistrats, de concert avec le clergé, lui députèrent plusieurs de leurs membres, pour la supplier de changer sa résolution, lui assurant que tous les habitants regarderaient son éloignement comme la plus grande des calamités, si elle ne devait plus revenir au milieu d'eux.

La sainte Abbesse calma leurs inquiétudes en leur disant que son absence ne serait que momentanée ; qu'appelée par la duchesse de Bourgogne, elle ne pouvait se dispenser de se rendre à une telle invitation. Elle ajouta que la ville de Besançon, où elle avait reçu et où elle recevait encore tant de preuves d'affection et de bienveillance, lui serait toujours bien chère, et qu'elle serait toujours heureuse d'y revenir toutes les fois que les besoins du couvent l'y rappeleraient ; elle leur fit sentir qu'elle ne pouvait contracter l'engagement d'y résider irrévocablement ; qu'elle les croyait trop raisonnables et trop bons chrétiens pour vouloir s'opposer à l'exécution des desseins du Ciel, lorsque le bien de la Réforme exigerait qu'elle se transportât dans d'autres localités, et qu'alors, comme aujourd'hui, elle serait toujours au milieu d'eux de cœur et d'esprit.

Ces paroles pleines d'affection rassurèrent tous les esprits, et on la laissa partir en la comblant de bénédictions, dans l'espérance de la revoir bientôt.

Digitized by Google

CHAPITRE SECOND.

Sainte Colette se rend à Dôle, puis à Auxonne, où elle confère avec Guillaume de Vienne. De là elle part pour Dijon. Accueil que lui fait la duchesse de Bourgogne.

La Sainte emmena avec elle quelques-unes de ses filles. Elles furent témoins d'un grand prodige, (1) qu'elles racontèrent ensuite dans toutes les maisons où elles vécurent. On ne peut douter que ce prodige n'ait été ménagé par la divine Providence pour préparer les voies à l'établissement de Dôle, et faire cesser les oppositions. Voici le fait : Les compagnes de Colette, tandis qu'elle-même était sur une modeste monture, la suivaient dans un petit charriot. A peine fut-elle éloignée d'environ une lieue de Besançon, qu'elle se trouva tout-à-coup ravie en extase, les yeux fixés au Ciel, toute rayonnante de lumière. Les personnes qui la suivaient se répétaient les uns aux autres : Mon Dieu, quelle merveille ! Voyez donc la vive lumière qui brille autour de sa tête ! c'est comme un soleil ! Pour la Sainte, elle ne voyait rien, n'entendait rien. Ce spectacle dura plusieurs heures, et il ne cessa qu'à peu de distance de Dôle, à la croix dite *des Bourguignons*. A cet endroit, étant revenue à son état naturel, elle mit pied à terre, et fut toute étonnée de se voir environnée d'une foule immense qui se pressait pour la voir et pour toucher ses vêtements. Cette multi-

(1) S. Perrine. P. de Vallibus.

Digitized by Google

tude de spectateurs ne cessa de grossir le long de la route.

Colette entra ainsi dans la ville, où le bruit du prodige l'avait devancée et mis toute la population en mouvement. Elle y entra pieds nuds et suivie de ses compagnes de voyage. Le Père Henri avec le Père Claret s'étaient empressés de venir à sa rencontre et de lui ouvrir un passage à travers la foule. Ils la conduisirent d'abord dans la modeste demeure qu'ils avaient eu soin de lui préparer, et qui était peu éloignée du couvent des Cordeliers. Puis, quand elle eut pris quelques instants de repos, ils revinrent, avec toute la communauté composée d'environ cinquante religieux, pour la prendre et l'introduire processionnellement au chant des psaumes dans l'église du couvent. En entrant dans le lieu saint, on entonna le *Te Deum*, et Colette fut ainsi conduite jusqu'aux degrés du sanctuaire.

Les prières finies, le P. Henri engagea les frères à se rendre au chapitre : il s'y rendit lui-même avec la sainte Abbesse. Chacun des religieux ayant pris sa place, elle commença par les remercier de l'accueil qu'ils lui avaient fait, ajoutant que si elle fût venue en son propre nom, au lieu de la recevoir avec tant de bienveillance et de distinction, ils auraient pu et même dû la rebuter : mais qu'elle venait au nom du chef de l'Eglise, ou plutôt au nom de Jésus-Christ lui-même, qui pour opérer ses merveilles, a coutume de choisir tout ce qu'il y a de plus vil. « Oui, n'en doutez pas, c'est Dieu lui-même qui m'en-
» voie au milieu de vous pour vous manifester ses des-
» seins de miséricorde. Il veut se servir de vous pour
» rendre à l'ordre séraphique du bienheureux saint Fran-
» çois sa beauté primitive. Il veut vous faire comprendre

Digitized by Google

» le trésor caché dans la pauvreté évangélique. O sainte
» pauvreté ! ô divine pauvreté ! . . »

En prononçant ces paroles, la Ste. Abbesse tombe en extase, elle n'en peut dire d'avantage, ses yeux étincellent d'un feu céleste, son visage devient tout lumineux. Les assistants restent tout stupéfaits. Ce prodige opéra dans les cœurs plus d'effet que n'en aurait produit l'allocution la plus touchante. La Sainte ne tarda pas à revenir de son ravissement, et ce fut pour fondre en larmes, pour se cacher le visage contre terre, ne sachant que faire pour ne pas laisser voir la confusion dont elle était couverte. Les frères s'étant retirés, elle sortit le visage couvert de son voile, et se hâta de rentrer dans sa petite demeure.

Le lendemain, après avoir assisté au saint sacrifice de la messe et communié selon sa coutume quotidienne, elle se remit en route pour Auxonne avec ses compagnes. Cette visite, ou plutôt cette apparition de la Sainte à Dôle, car elle y resta à peine 24 heures, acheva de subjuguer tous les esprits : l'impression qu'elle produisit fut universelle, et si profonde, que tous les frères qui avaient été présents à l'assemblée, même ceux qui avaient résisté jusque-là, s'empressèrent d'embrasser la Réforme. Le P. Henri en fut comblé de joie : il rendit compte de cet heureux résultat à la sainte Abbesse, qui de son côté exprima toute sa reconnaissance au divin maître, et ne douta plus du succès de ses travaux.

Colette en quittant Dôle se dirigea avec deux de ses compagnes vers Auxonne, où l'attendait le seigneur Guillaume de Vienne, et où elle avait grandement à cœur d'établir le second couvent de la Réforme. Elle

Digitized by Google

savait que Blanche de Savoie en voulait un dans sa ville de Rumilly, et qu'elle avait déjà obtenu de Benoît XIII, dès le 6 février 1407, un rescrit daté de Port-Vendres qui autorisait cette fondation. De son côté Guillaume de Vienne sollicitait la même faveur pour la ville de Gray, où il résidait. Mais notre Sainte ne pouvait s'accommoder ni de l'une ni de l'autre de ces deux villes, par la raison que l'une et l'autre étaient des villes ouvertes et sans défense, ce qui était un grand inconvénient pour les maisons religieuses, dans les temps de trouble et de division comme ceux où l'on se trouvait alors. Colette en cette circonstance se comporta avec tant de sagesse et de dextérité, que sans mécontenter ni la comtesse de Genève, ni le gouverneur de la province de Bourgogne, Guillaume de Vienne, elle parvint à les faire renoncer l'un et l'autre à leur dessein, et même à les intéresser à l'établissement d'Auxonne.

Aussitôt que Guillaume sut que la Sainte était partie de Dôle, il vint à sa rencontre. Il essaya, mais en vain, de la faire monter dans sa voiture : la Bienheureuse aima mieux rester dans son petit chariot avec ses deux sœurs, et elle voulut entrer à Auxonne avec toute la simplicité qui convenait à une pauvre fille de Ste-Claire. Toutefois le seigneur de Vienne la reçut avec toutes les démonstrations de respect qu'il convenait de lui rendre, et il lui offrit dans son habitation un logement pour elle et ses compagnes. Le premier soin de la Sainte fut de lui faire goûter les motifs qui l'avaient déterminée à choisir la ville d'Auxonne de préférence à toute autre, et notamment à Gray et à Rumilly : il n'insista point, et se prêta volontiers à ce que Colette désirait.

Elle profita de sa bonne volonté pour le prier de l'aider

Digitized by Google

à découvrir dans l'intérieur de la ville un emplacement convenable au projet qu'elle avait en vue. Ils trouvèrent rue de la Vieille-Monnaie une place assez vaste pour la fondation d'un monastère, moyennant quelques additions que l'on pourrait prendre sur les habitations voisines. Heureusement cette place faisait partie des domaines du duc de Bourgogne.

La Sainte après avoir témoigné au seigneur de St.-Georges, Guillaume de Vienne, toute sa reconnaissance pour la bienveillance qu'il lui avait montrée, se mit en devoir de partir pour Dijon, et elle profita pour s'y rendre des moyens que ce Seigneur lui avait préparés.

Marguerite de Bavière, duchesse de Bourgogne, avait conçu pour Colette de grands sentiments de vénération, d'après ce que lui en avait dit Blanche de Savoie, qui l'appelait un ange terrestre : mais quand elle l'eut connue par sa propre expérience, elle l'estima bien davantage. Elle admirait surtout la sagesse de ses paroles jointes à une simplicité incomparable, qui lui permettait de s'expliquer avec une grande liberté sans manquer en rien aux convenances ni aux égards dus aux personnes d'un rang élevé. Aussi la duchesse, que sa haute position, comme nous l'avons dit, ne mettait point à l'abri de chagrins poignants, ne tarda point à lui donner toute sa confiance. Elle avait besoin de grandes consolations : elle les trouva dans ses entretiens avec la Bienheureuse, et elle passait avec elle ses moments les plus agréables et les plus précieux.

Dans le dessein de se l'attacher de plus en plus, pour le bien de son âme, elle lui témoigna un grand désir de contribuer, en sa qualité de souveraine des deux Bourgognes, à multiplier ses communautés : elle lui proposa

Digitized by Google

l'établissement de plusieurs couvents de son ordre, dont elle ferait tous les frais : le premier serait à Dijon. Colette lui témoigna combien elle était sensible à des offres si généreuses. Cependant elle fit entendre à la princesse qu'elle désirait moins les grandes cités que les petites villes, par la raison que d'ordinaire les grandes villes sont exposées aux grands fracas, ce qui ne s'accorde guère avec le silence et le recueillement de la vie religieuse ; que les visites y sont trop fréquentes, parfois importunes et souvent dommageables, parce qu'elles nourrissent un esprit de dissipation et de curiosité qui finit à la longue par amener le relâchement dans les cloîtres ; qu'elle préférait les petites villes, parce que tous ces inconvénients y sont moins à redouter, pourvu que ces petites villes fussent fortifiées. Pour ces motifs elle préférait Auxonne à Gray et à Rumilly.

La duchesse trouva ces raisons très-justes, et n'insista point d'avantage pour l'établissement de Dijon. « Puis-
» qu'il en est ainsi, ajouta-t-elle, choisissez dans les
» états de Bourgogne telle ville qu'il vous plaira ; je me
» ferai un bonheur de vous seconder, et de vous aider
» autant qu'il dépendra de moi dans l'exécution de vos
» saintes entreprises. Je suis contente qu'Auxonne vous
» agrée : le château de Rouvre, où j'aime à résider, et
» qui n'est pas éloigné de cette ville, aura encore plus
» de charmes pour moi, puisque ce séjour me rappro-
» chera d'avantage d'une maison de Clarisses. »

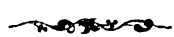
Colette profita de cette ouverture pour prier la duchesse de solliciter du duc son époux la cession de l'immeuble qu'il possédait à Auxonne, sur la place de la Vieille-Monnaie. Le prince était alors à Paris : la duchesse s'empressa de lui écrire ; et par des lettres pa-

Digitized by Google

tentes signées de sa main, du 3 août 1412, le duc accorda généreusement ce qu'on demandait. Car la réputation de Colette était parvenue jusqu'à lui, et il partageait l'estime que son épouse en faisait.

Dès ce moment la confiance de la duchesse pour la sainte Abbesse fut sans bornes, et nous verrons les marques qu'elle lui en donna, non-seulement en fondant plusieurs monastères de la Réforme, mais encore en réglant sa conduite sur ses conseils.

Cependant Colette avait hâte de retourner à Dôle, afin de mettre la dernière main à l'œuvre de la réforme parmi les frères mineurs. Elle prit donc congé de la duchesse, qui ne la vit partir qu'à regret, et avec l'espoir de la revoir bientôt. De Dijon, Colette revint à Auxonne. Elle trouva le seigneur Guillaume de Vienne disposé à entreprendre la construction du monastère. La Sainte lui ayant fait connaître les intentions favorables de la duchesse et la part qu'elle voulait prendre à cet établissement, il ne balança plus à mettre la main à l'œuvre. Il était d'ailleurs informé de la concession que le prince avait faite de l'immeuble à la sainte Abbesse. En conséquence il s'empressa d'amasser tous les matériaux nécessaires pour la construction. Colette en le quittant lui donna le plan non-seulement de l'ensemble du monastère, mais de toutes les parties qui devaient le composer, recommandant surtout que l'édifice ne s'écartât point de l'esprit de pauvreté qui devait caractériser tous les couvents de la Réforme.



Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

La Sainte retourne à Dôle. — Opposition que forme Jean Foucault à la prise de possession du couvent des Cordeliers.—Dieu fait triompher la cause de sainte Colette contre toute espérance.

Quand la Sainte arriva à Dôle, l'impression de sa première visite durait encore,et tous les esprits s'étaient fortifiés dans la résolution d'embrasser la Réforme. Cependant il se forma une opposition qui faillit presque faire échouer ce pieux projet. Cette opposition était fomentée par un des religieux les plus influents de la maison, et qui avait exercé les premières charges du couvent. Il jouissait d'une grande considération, non-seulement dans la ville de Dôle, mais encore dans toute la province de Bourgogne. C'était un esprit remuant, capable de nouer une intrigue et de la soutenir. Il n'avait du religieux que l'habit, et il avait trouvé mille prétextes pour s'affranchir des observances régulières, et pour s'accorder tous les adoucissements que la nature désire. Durant sa supériorité, il s'était fait arranger des appartements qui ne s'accordaient guère avec la pauvreté de saint François : il s'y était ménagé toutes sortes de commodités, qu'il partageait avec les religieux dont il voulait se faire des partisans. Malgré toute son adresse, il n'avait réussi qu'à s'en attacher deux, auxquels il avait inspiré toute son aversion pour la Réforme. Le P. Henri le gênait fort,

Digitized by Google

et l'ascendant que ce saint religieux avait acquis sur la communauté l'avait forcé à user de circonspection ; mais quand il sut que la réformatrice était de retour, il ne garda plus de mesure. Son nom était Jean Foucault. Il était né à Dôle et il avait dans la ville beaucoup d'amis et de partisans. De concert avec ses deux affidés, il fit dresser une protestation juridique contre tout ce que la réformatrice pourrait entreprendre à l'effet de s'emparer du couvent des Cordeliers, et il lui fit signifier cette protestation par un huissier au moment où elle entrait dans la maison.

Cet incident n'étonna point la Bienheureuse. Il est même probable qu'elle s'y attendait. Elle fut reçue par toute la communauté comme elle l'avait été la première fois, avec toutes les marques de respect qui lui étaient dues en sa qualité d'Abbesse générale de l'ordre.

De l'église, où elle fut conduite processionnellement au chant des psaumes et des prières accoutumées, toujours assistée de ses deux compagnes, elle entra au chapitre. Chacun ayant pris séance, après s'être prosternée et avoir invoqué humblement les lumières de l'Esprit-Saint, elle se leva et ayant pris la place qui lui était assignée, elle commença par féliciter tous les frères reunis au chapitre de leur disposition à embrasser la Réforme. Elle avait pour garant de leur bonne volonté l'empressement qu'ils avaient mis à la recevoir en sa qualité de réformatrice, et surtout les témoignages que le P. Henri lui avait rendus à plusieurs reprises de leurs sentiments; mais ce qui était à ses yeux la preuve la moins équivoque de leur bon vouloir, c'était l'opposition de leur conduite avec celle des trois religieux récalcitrants. « N'en » doutez pas, mes très-chers frères, ajouta-t-elle, l'œu-

Digitized by Google

» vre de la Réforme n'est pas de la volonté de l'homme :
» ce n'est ni la chair ni le sang qui l'ont inspirée : il
» ne m'appartient pas de vous révéler toutes les mer-
» veilles par lesquelles le Seigneur l'a signalée. »

Dans ce moment, un prodige nouveau vint confirmer les paroles de la Sainte. Saint Jean l'Evangéliste apparaît tout-à-coup resplendissant d'une douce lumière. Sainte Colette et tous les frères tombèrent à genoux saisis d'une sainte frayeur. « Ne craignez rien, mes frères,
» leur dit le saint Apôtre ; je suis le disciple bien-aimé
» du Sauveur. Que sa paix et son amour soient avec
» vous. Je viens de sa part vous assurer que la Réforme
» est son œuvre de prédilection ; elle sera contredite ;
» mais il la soutiendra, et elle triomphera malgré les ef-
» forts de l'enfer. Heureux ceux qui l'embrasseront et
» qui s'engageront à suivre la règle primitive de saint
» François ! Ils seront les enfants chéris de Jésus et de
» Marie, et ils auront part à toutes les bénédictions que
» Dieu a remises entre les mains de ce grand Patriarche
» de l'ordre Séraphique. » Puis il disparut, laissant l'assemblée remplie d'une émotion qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer.

Quand tout le monde fut un peu remis, Colette se leva et dit qu'il ne lui convenait plus de parler, après qu'ils avaient entendu un apôtre descendu du Ciel. Elle congédia l'assemblée et se retira dans le modeste logement qui lui avait été assigné, touchée de la merveille qui venait d'arriver, et repassant dans son cœur les paroles sorties de la bouche de l'apôtre saint Jean. Dès ce jour la grâce triompha entièrement de la nature : l'accord fut unanime parmi tous les frères : le supérieur général, le P. Henri, n'eût plus besoin de presser, de solliciter,

Digitized by Google

d'exhorter, de recourir aux raisons que sa foi, son esprit de piété lui suggéraient, et qu'il savait si bien faire valoir, pour encourager les timides, les pusillanimes : toutes les craintes, toutes les hésitations avaient disparu : tous promirent d'embrasser la Réforme et de se soumettre à tous les règlements que la sainte Abbesse jugerait à propos de leur donner.

Cependant les opposants n'étaient pas restés en repos. L'ennemi de tout bien ne pouvait voir qu'avec dépit cette humble vierge entreprendre de réformer, non-seulement les pauvres filles de sainte Claire, mais encore les religieux de saint François. Il fit donc entendre au P. Foucault et à ses adhérents qu'il ne fallait pas lâcher prise, qu'ils avaient des droits incontestables sur une maison où ils avaient fait profession, et à laquelle ils avaient rendu d'importants services, et que nul n'avait le droit de les en exclure. En conséquence, Foucault, en son nom et au nom de ses deux adhérents, rédigea une plainte en bonnes formes contre les prétentions de la réformatrice, et il concluait à ce que défense lui fut faite de chercher à s'introduire ou à faire entrer qui que ce soit, dans un monastère sur lequel elle n'avait aucun droit. Ce religieux ignorait ou faisait semblant d'ignorer la concession qu'avait faite le Pape Jean XXIII du couvent de Dôle à la sainte Abbesse.

Quoiqu'il en soit, l'affaire était évidemment du ressort ecclésiastique. D'après les lois canoniques elle devait être traitée soit devant l'officialité du diocèse, soit devant tout autre tribunal ecclésiastique. Mais le plaignant prévoyant que devant un tel tribunal sa cause serait infailliblement perdue, eut recours à un expédient que lui suggéra un jurisconsulte de ses amis, qui connaissait

Digitized by Google

tous les faux fuyants de la chicane. Ce fut d'adresser sa requête au Parlement de Bourgogne. Pour la faire accepter il eut soin d'en écarter ce qui avait rapport au spirituel. Après avoir exposé que le monastère des Cordeliers de Dôle ne pouvait être détourné de sa destination primitive, il priait le Parlement d'intervenir pour empêcher toute espèce d'innovation et d'usurpation dans le temporel de la maison. Puis se posant comme victime d'une injustice, dont lui et ses deux confrères étaient menacés, il suppliait les juges de leur assurer par un arrêt le droit que toutes les lois leur donnaient de vivre et de mourir dans une maison où ils avaient fait profession.

Cette requête artificieusement combinée eut tout l'effet que Jean Foucault en attendait. L'affaire ainsi présentée sous l'aspect d'une cause civile était de la compétence des tribunaux séculiers : aussi le Parlement ne fit aucune difficulté de l'accueillir et de la faire inscrire au rôle des procédures. En attendant, le chef de la cabale fit jouer tous les ressorts de son génie pour mettre les magistrats dans ses intérêts, et il se croyait presque assuré du gain de la cause.

Pendant que ses adversaires employaient l'intrigue, l'imposture, la séduction, l'appui des personnes en places, et s'efforçaient par leurs doléances hypocrites et leurs déclamations de soulever l'indignation publique contre elle, la Bienheureuse, retournée à Besançon, n'opposait à toutes ces attaques que la patience et la prière. Pleine de confiance en l'appui du Tout-Puissant, elle attendait avec sécurité l'issue de cette affaire, qu'elle avait recommandée d'une manière particulière aux ferventes prières de ses filles.

Cependant, avant qu'elle n'eût quitté Dôle, la divine

Digitized by Google

Providence avait mis dans ses intérêts un conseiller du Parlement universellement reconnu pour un magistrat intègre et pour un excellent chrétien. Etienne Granval n'avait pas eu de peine à entrer dans les vues de Colette. Ce qu'il avait appris de la Sainte l'avait disposé en sa faveur : l'entrevue qu'il eut avec elle acheva de le gagner à sa cause et d'en faire un zélé défenseur de la Réforme. Il savait d'ailleurs ce que valait le Cordelier Jean Foucault, et il n'était pas la dupe de ses manœuvres.

Les historiens font mention d'un phénomène qui eut lieu la nuit qui suivit la rentrée de la Sainte dans sa chère maison de Besançon. On vit dans les airs un vaste pavillon d'une blancheur éclatante, qui couvrait tout le couvent et qui subsista plus de six heures avant de disparaître. Toutes les sœurs furent témoins de ce ravissant spectacle, qui semblait leur annoncer la part que le Ciel prenait à leur joie, à l'occasion du retour de leur vénérable Mère.

Cependant le gain de la cause pendante à Dôle devenait de plus en plus douteux. Etienne Granval, qui avait sondé les dispositions des esprits, la regardait comme perdue. Dans cet état de choses, après en avoir conféré avec le P. Henri et le P. Claret, il crut qu'il était prudent de faire à la partie adverse quelques propositions d'accommodement. En conséquence il avait pris la poste pour aller à Besançon s'entendre avec la sainte Abbesse, et l'engager, non à se désister entièrement, mais à faire quelques concessions à l'amiable. Il était arrivé près du village de Dampierre, qui est à une lieue de Besançon, l'esprit préoccupé des tristes prévisions qu'il avait conçues, lorsque tout-à-coup la Sainte lui apparut dans les airs, et lui dit d'une voix haute et claire : «Maître Gran-

Digitized by Google

» val, je sais pourquoi vous vous êtes mis en route ;
» retournez vîte, ne craignez rien, Dieu est pour nous,
» l'affaire est gagnée. »

Ce prodige inattendu arrête à l'instant ce zélé protecteur de la Réforme, et dans son saisissement, il n'ose faire un pas en avant; il se hâte de retourner à Dôle, ne doutant plus du gain de la cause, malgré toutes les probabilités qui paraissaient contraires. En effet, quelques jours après, l'affaire est plaidée, en présence d'une foule nombreuse que la curiosité avait attirée. Après que les avocats de l'une et de l'autre partie eurent déduit leurs raisons, la cour entra en délibération, les voix se trouvèrent partagées, six contre six ; mais le conseiller Granval survint, sa voix fit pencher la balance en faveur de Colette et des cordeliers de l'Etroite-Observance, et Jean Foucault fut débouté de sa plainte. Ce n'est pas tout. Le sage et vertueux conseiller fit voir à la cour, par des raisons sans réplique, que permettre aux opposants de co-habiter avec les réformés, c'était laisser dans la communauté un élément de désordre et de trouble, chose insupportable pour des religieux qui ne cherchaient que la paix et leur sanctification. Il parla avec tant de justesse et de force, que la cour adopta ses conclusions, et obligea les réfractaires à se retirer où bon leur semblerait, moyennant une pension convenable que la communauté leur payerait annuellement sur le revenu des biens-fonds du monastère.

Ce triomphe, qu'on ne pouvait attribuer qu'à une protection du ciel, remplit de consolation le cœur du P. Henri et de tous ses religieux. Ils ne pensèrent plus qu'à exécuter leur pieux projet ; la Réforme fut établie dans le couvent de Dôle ; on y suivit à la lettre la règle pris

Digitized by Google

mitive en ce qui concerne la pauvreté, le vêtement, le coucher, la nourriture, le silence, la clôture, la pratique de la mortification, et surtout le saint exercice de l'oraison. La sainte Abbesse y établit pour premier Custode le père François Claret, et le nomma en même temps maître des novices. La maison ainsi constituée devint selon ses désirs, non-seulement le chef-lieu de la Réforme, mais l'école des vertus qui avaient distingué dès l'origine l'institut de St.-François : elle fut comme la pépinière d'où l'on tira la plupart des sujets propres à gouverner les maisons qui furent fondées dans la suite. Le P. Henri de la Balme, en sa qualité de Supérieur-général, y résidait habituellement, quand les affaires de l'Ordre n'éxigeaient pas sa présence ailleurs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Guillaume de Vienne travaille à l'établissement du couvent d'Auxonne.—Ste Colette y conduit une colonie de ses religieuses.

Tandis que les choses se passaient ainsi à Dôle, Guillaume de Vienne, à qui la Sainte avait communiqué son zèle pour l'établissement d'Auxonne, n'avait rien négligé de ce qui entrait dans les vues de la sainte Abbesse. Il avait adressé au souverain Pontife siégant à Rome (1) une supplique tendant à obtenir l'approbation

(1) Alexandre V fut élu au concile de Pise qui se tint en l'année 1409, et la nomination de ce pape mit un terme au grand schisme. Il n'occupa le trône pontifical que 11 mois. Il eut pour successeur le cardinal de St. Eustache, qui prit le nom de Jean XXIII. (Voyez l'avant-propos.)

Digitized by Google

du Saint-Siége pour l'érection de ce couvent, et avait obtenu de Jean XXIII un bref favorable daté du 25 septembre 1412. Les matériaux étaient préparés. Les constructions commencèrent au mois de novembre de la même année. Quand elles furent presque terminées, Guillaume de Vienne en donna avis à notre Bienheureuse, afin qu'elle vint prendre possession du nouveau couvent.

Avant que de quitter Besançon, prévoyant que désormais elle serait obligée de faire de fréquentes et de longues absences, Colette jugea à propos de nommer une autre abbesse en sa place. Elle confia cette charge importante à une religieuse dont elle connaissait la capacité, et qu'elle avait elle-même préparée à cette fonction, en lui donnant le gouvernement de la communauté durant ses excursions ; c'était la mère de Toulongeon.

La comtesse de Savoie était revenue souvent visiter Colette à Besançon avec sa nièce Mahaut. Ces deux princesses s'empressèrent de s'y rendre, quand elles surent que la Sainte allait fonder la maison d'Auxonne. Elles partirent avec elle. Elles auraient voulu partager sa modeste voiture ; mais Colette les força à user de l'équipage qui les avait amenées de Rumilly à Besançon. Pour elle et ses filles, qui étaient au nombre de cinq, elle voulut s'en tenir à son petit chariot, et tandis que ces princesses s'acheminèrent jusqu'au château de Rouvre, elle s'arrêta à Auxonne.

On raconte un prodige dont furent témoins plusieurs habitants de cette ville qui étaient venus à la rencontre de la Sainte et de sa pieuse compagnie. Au moment où elles arrivaient, on aperçut dans les airs une foule de spectres, aux figures hideuses, les yeux étincelants de

Digitized by Google

fureur et se tordant les membres ; puis on les vit se précipiter dans la rivière, en poussant des hurlements sombres et lugubres, en signe du désespoir que la sainte troupe leur causait. Les spectateurs en furent saisis d'effroi, mais la Sainte en conclut que le Seigneur voulait bénir son œuvre.

Comme les travaux du monastère n'était pas entièrement achevés, le seigneur de St-George, Guillaume de Vienne,offrit sa maison comme il avait déjà fait une première fois ; mais Colette, qui arrivait alors en qualité de réformatrice d'un institut entièrement établi sur la pauvreté, ne crut pas devoir accepter cette offre. Ces saintes épouses de J.-C. allèrent loger dans une maison d'emprunt qui s'accommodait bien avec la pauvreté dont elles faisaient profession. Malgré les inconvénients de cette position précaire, elles commencèrent les exercices religieux prescrits par la règle,avec la même ponctualité que si elles eussent été dans un monastère parfaitement régulier. La privation la plus sensible pour elles, c'était celle d'un sanctuaire, où elles auraient eu la consolation d'entendre la sainte messe et de jouir de la présence réelle de N.-S.-J.-C.

Notre Sainte avait accepté la maison de Besançon telle qu'elle était lorsqu'on la lui livra; mais pour la maison d'Auxonne, elle désirait qu'elle fût construite de manière à servir de modèle à tous les monastères de la Réforme. Or, quoiqu'on eût suivi son plan pour l'ensemble des constructions, elle trouva qu'on avait négligé certains détails qu'elle regardait comme essentiels. Elle trouva que la maison avait à l'extérieur trop d'apparence, et s'écartait en cela de l'esprit de ste-Claire et de st-François, que les cellules étaient trop spacieuses, qu'en géné-

Digitized by Google

ral les lieux réguliers étaient trop élevés, en un mot, il fallut faire plus d'une réforme, ce qui occasionna un surcroît de travail, et donna à notre Bienheureuse le temps de faire une excursion jusqu'au château de Rouvre.

C'est là qu'elle retrouva les deux princesses de Savoie avec lesquelles elle était partie de Besançon. Quant à la duchesse de Bourgogne, elle était dans une vive impatience de revoir notre Sainte. Elle souffrait étrangement de voir son époux, le duc Jean, s'engager dans des partis qui tendaient au bouleversement du royaume. Car une puissance ennemie profitant des divisions intestines causées par l'état maladif du monarque Charles VI, avait envahi une grande partie de la France, et ce qui est à peine croyable, cette puissance trouvait des appuis jusque dans les membres de la famille royale · le duc de Bourgogne était de ce nombre, au grand déplaisir de sa pieuse épouse. Cette vertueuse princesse avait besoin de consolations et de lumières : elle les chercha et les trouva auprès de Colette, pour qui elle n'avait aucun secret depuis qu'elle l'avait connue. Qui n'admirerait ici la conduite de la Providence, en voyant une grande princesse recourir ainsi à une pauvre religieuse !

Colette profita de la confiance que la duchesse lui donnait et des lumières qu'elle avait reçues dans ses oraisons, pour faire avertir le prince qu'il se gardât bien de livrer le combat qu'il méditait. Cette fois le prince fut docile à l'avertissement de notre Sainte : heureux s'il eut continué à faire de même ! il eût évité le sort funeste qui l'attendait à Montereau.

Marguerite de Bavière, amie intime de Blanche de

Digitized by Google

Savoie, nourrissait dans son esprit un projet qu'elle souhaitait beaucoup de voir accomplir incessamment. L'Electeur palatin de Bavière était son proche parent. Il avait un fils appelé par sa naissance à succéder aux titres et aux grands biens de sa famille. La duchesse de Bourgogne voulant lui donner une épouse digne de son extraction et de ses heureuses qualités, avait jeté les yeux sur Mahaut, nièce de la comtesse de Genève; mais comme Blanche et Marguerite étaient encore plus unies par les sentiments de la religion que par les liens de l'amitié, elles ne voulaient rien conclure sans être assurées de la volonté du Ciel : l'occasion leur parut très favorable pour la connaître : elles supplièrent Colette de leur déclarer si ce projet entrait dans les desseins de la Providence. Colette demanda plusieurs jours pour consulter le Ciel dans la prière, et ce terme écoulé elle répondit aux deux princesses que cette alliance entrait dans les vues du Seigneur; qu'elle serait bénie de Dieu; qu'il en sortirait plusieurs enfants qui feraient la consolation de leurs parents, à la condition que le premier né serait consacré à son service, condition que Mahaut accepta de bon cœur, et qu'elle fit plus tard accepter à son époux; car ce mariage eut lieu, et il fut vraiment béni du Ciel, comme nous le verrons en son lieu.

Ce fut aussi pendant ce séjour au château de Rouvre qu'on traita d'un établissement de la Réforme à Poligny. Cette ville faisait partie des états du duc de Bourgogne. La duchesse aurait voulu pour retenir la Sainte dans ses domaines lui procurer des maisons dans chacune des villes de ses possessions, tant elle trouvait de bonheur et de profit pour son âme dans ses communications avec elle.

Digitized by Google

Le séjour de Rouvre n'avait aucun attrait pour Colette : elle n'y restait que pour le bien spirituel des nobles dames qui l'avaient appelée, et dans l'espoir qu'en contribuant à leur sanctification, elle procurerait la gloire de Dieu, parce que leurs exemples seraient profitables à beaucoup de personnes. Aussitôt donc que les travaux du couvent d'Auxonne furent terminés, elle s'y rendit pour y installer ses religieuses. Les trois princesses voulurent assister à la prise de possession du monastère. Le P. Henri vint de Dôle à Auxonne pour cette cérémonie, avec un religieux qui devait être le confesseur de la communauté.

La duchesse de Bourgogne, en voyant le monastère, ne put s'empêcher de dire tout haut à Guillaume de Vienne, que ce bâtiment ne ferait guère d'honneur au fondateur; qu'il était trop chétif et trop restreint dans toutes ses dimensions ; qu'on avait eu tort de mettre tant de parcimonie dans la dépense ; que si les sommes fournies étaient insuffisantes, on aurait dû l'avertir, et que sa bourse serait toujours ouverte, quand il s'agirait de bâtir des maisons pour la Réforme. La Sainte ne laissa pas à messire de Vienne le soin de se défendre : elle se chargea elle-même de la réponse. Après avoir remercié la duchesse de la manière la plus gracieuse, elle ajouta que toute la faute ne devait retomber que sur elle ; que le chambellan du duc, si on l'eut laissé faire, aurait bâti un château, au lieu d'un couvent de pauvres Clarisses ; mais qu'heureusement il avait compris qu'il ne fallait aux filles de sainte Claire que des demeures semblables à celle que le Sauveur du Monde avait habité durant sa vie mortelle. « N'est-il pas vrai, mes chères filles, dit-» elle, s'adressant à ses sœurs, que vous préférez ces

Digitized by Google

» pauvres cellules à de belles chambres, et que plus
» vous serez humblement logées, plus vous serez joyeu-
» ses et contentes ? » Toutes répondirent d'une voix unanime, avec un air de jubilation qui éclatait sur leur visage, que de telles demeures faisaient leurs délices. Cette réponse, qui partait du cœur, édifia les princesses et toute l'assistance, et apprit à tout le monde comment Colette savait former ses sujets et leur inspirer son esprit.

L'église restait encore à construire. La duchesse ne voulut pas en laisser la direction à la sainte Abbesse. « Ma
» Révérende Mère, lui dit-elle, vous vous êtes chargée
» de bâtir la maison où vos filles doivent habiter, souf-
» frez que je me charge de celle où le Seigneur doit ré-
» sider. » En effet, dès le jour même, elle fit creuser les fondements de l'église, et recommanda à Guillaume de Vienne de hâter l'ouvrage le plus possible. La duchesse se chargea de tous les frais que cette construction devait entraîner.

Les habitants d'Auxonne regardant comme une insigne faveur celle de posséder dans leur ville une maison de Clarisses, se firent un devoir de soutenir par leurs aumônes une communauté dont les prières et les austérisés devaient attirer tant de bénédictions sur la ville entière et sur chaque famille.

Les princesses se séparèrent de la sainte Abbesse, en se recommandant à ses prières, et en la suppliant de leur continuer ses charitables avertissements, qu'elles reviendraient chercher de temps en temps dans son monastère d'Auxonne.

La duchesse de Bourgogne rappela ce qu'elle avait déjà dit, savoir : que le voisinage d'un couvent de Clarisses lui rendait plus cher que jamais le séjour de Rouvre.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

Ste. Colette réside à Auxonne et y établit la plus parfaite régularité. Elle s'occupe avec plus de soin que jamais de la réforme des Frères-Mineurs. —La vie exemplaire de ceux du couvent de Dôle fait naître beaucoup de vocations.

La sainte fondatrice éprouvait une joie inexprimable de se trouver dans une maison où tout s'accordait si bien avec son amour pour la pauvreté, et ce qui augmentait sa joie, c'était de voir que toutes ses filles sans exception la partageaient. Elle résolut donc de se fixer au milieu d'elles, au moins pour quelque temps, comme elle avait fait à Besançon, afin de les maintenir dans la ferveur qui les animait, et d'assigner à chacune les divers offices qu'elles auraient à remplir. Elle mit à la tête de la communauté la sœur Agnès de Vaux, qui faisait partie de la colonie venue de Besançon. Cette fille, très intérieure, d'une rare prudence, joignait une grande charité à une profonde humilité. En un mot elle était telle qu'il la fallait pour remplir le poste que la Sainte lui avait confié. Aussi, sous sa conduite, la maison d'Auxonne excita bientôt l'admiration des habitants. La seule vue du monastère était comme une prédication muette, qui faisait rentrer en eux-mêmes les plus grands pécheurs, et elle suffisait souvent pour opérer de grandes conversions. Mais en même temps, par une merveille plus étonnante encore, il sortait de cet asile de sainteté et de pénitence comme un parfum céleste qui faisait

Digitized by Google

naître des vocations jusque dans les familles les plus distinguées du pays. Tout le monde savait l'estime singulière que les dames de la plus haute distinction faisaient de la Sainte, et la confiance qu'elles avaient en elle. On savait aussi que si elle consentait à se trouver avec les grands de la terre, ce n'était pas pour s'insinuer dans leurs bonnes grâces, en flattant leurs défauts, mais que c'était pour leur apprendre à mépriser le faste et à préférer les humiliations de la croix à tous les honneurs du siècle.

La ville d'Auxonne n'est pas éloignée de Dôle. On n'a pas oublié ce que notre Sainte avait si heureusement commencé dans cette dernière ville, en dépit des obstacles qu'elle avait rencontrés. La réforme des religieux Franciscains lui tenait autant et peut-être plus à cœur que le renouvellement de l'institut des Clarisses. On peut croire qu'en fixant sa résidence à Auxonne, son but était d'avoir l'œil sur la communauté de Dôle, et de seconder les efforts des zélés coopérateurs qu'elle avait mis à la tête de cette maison. Elle espérait en tirer des supérieurs pour les Frères Mineurs et des confesseurs pour les couvents de filles. Pour ce double motif, elle croyait devoir soigner la maison de Dôle comme la prunelle de ses yeux. Aussi elle ne se contentait pas de conjurer le Ciel de bénir cette maison, de sanctifier ceux qui l'habitaient, d'en faire de véritables disciples de saint François, mais elle venait encore leur rendre de fréquentes visites. Elle leur adressait des exhortations simples et touchantes, et si remplies du feu sacré qui la consumait, qu'elle ne les quittait jamais sans augmenter dans leurs cœurs le désir de ne savoir que J.-C. et J.-C. crucifié. Le Père Henri, en sa qualité de supérieur gé-

Digitized by Google

néral, et le P. Claret, dans ses fonctions de maître des novices, la secondaient merveilleusement. Leurs exemples surtout étaient le meilleur commentaire des avis de la sainte réformatrice. Aussi les changements admirables qui s'étaient opérés à Dôle étaient publiés partout, et donnaient à la Réforme une grande célébrité dans plusieurs provinces du royaume. On voyait journellement arriver au monastère des sujets disposés à embrasser les nouveaux réglements que la Sainte avait introduits. Il y avait des Célestins, des chanoines réguliers et des religieux de l'ordre de saint Benoit qui quittaient leurs maisons pour se ranger parmi les Frères Mineurs de la Réforme. Ils prirent le nom de Colettins, ou Colentins. Ce titre ne subsista pas, mais l'esprit de sainte Colette lui survécut : car c'est la réforme opérée par elle qui prévalut dans les religieux de la stricte observance connus vulgairement sous le nom de Capucins : c'est cet esprit de saint François renouvellé par sainte Colette qui s'est maintenu jusqu'à la révolution dans un grand nombre de provinces de France, et surtout en Belgique. C'est encore lui qui anime les pieux serviteurs de J.-C. que nous voyons, avec le pauvre et vénérable habit de leur institut, rétablir l'ordre séraphique dans notre patrie et retracer les vertus de leur saint fondateur.

Quant à la Réforme des filles de Sainte Claire, la Bienheureuse n'a cessé de répéter, d'après des révélations, que la plupart de ses maisons persévèreraient jusqu'à la fin des siècles dans l'esprit de ferveur où elle les laisserait à sa mort. Cet oracle s'est vérifié jusqu'à ce jour, et il faut espérer pour l'honneur de la religion, encore plus que pour la gloire de notre Sainte, qu'il s'accomplira, et que ses filles subsisteront toujours et se

Digitized by Google

transmettront jusqu'au dernier âge du monde l'héritage qu'elle leur a légué. Nous avons pour garant de cette espérance deux actes authentiques. Le premier est une protestation souscrite par les religieuses de Besançon le 19 août 1670, deux cent soixante ans après le commencement de la Réforme, par laquelle elles se sont engagées, sous la forme d'un vœu exprès, de ne jamais permettre qu'il soit porté aucune atteinte aux réglements de sainte Colette. Le second est une lettre des Clarisses d'Amiens, adressée en 1790 à l'Assemblée nationale. C'est un monument irréfragable de la fidélité de ces pieuses filles à leurs saintes règles, et de la constance avec laquelle elles ont conservé la pratique de la pauvreté dans toute sa vigueur, pendant trois siècles et demi. Nous pourrions encore citer la lettre d'une religieuse du couvent de Béziers, écrite en 1684. Cette religieuse était la sœur de Messire Fléchier, depuis évêque de Nismes. Elle lui rend compte de la manière dont on observait à cette époque les réglements de sainte Claire et de sainte Colette, 237 ans après la mort de la Bienheureuse réformatrice.

CHAPITRE SIXIÈME.

Établissement du couvent de Poligny. — Obstacles qui se rencontrent dans la construction du monastère.—Miracles opérés par la Sainte durant son séjour en cette ville.

Le premier établissement qui suivit celui d'Auxonne fut celui de Poligny, que la duchesse de Bourgogne de-

Digitized by Google

mandait avec instance depuis plusieurs années. Le duc Jean, son époux, dont l'estime pour Colette allait toujours croissant, voulut avoir sa part à cette seconde fondation, qui devint dans la suite une des plus célèbres, par le long séjour que la Sainte y fit, et par les merveilles qu'elle y opéra. Aujourd'hui cette maison remplace en quelque sorte celle de Besançon, qui ne s'est point relevée, et c'est elle qui possède les sacrés ossements de la Bienheureuse réformatrice, comme nous le verrons en son lieu.

Poligny est une ville assez belle de l'ancien duché de Bourgogne. Elle avait un mérite aux yeux de Colette, c'était d'être défendue par de bonnes murailles. C'est pour cette raison qu'elle la préféra à toutes celles que la duchesse lui avait offertes. Il y avait à Poligny un arsenal depuis longtemps vide et inhabité. Marguerite de Bavière en fit la demande au duc son époux, pour y établir un couvent des filles de Colette. Le prince accéda volontiers à la prière de son épouse. Il fit expédier les lettres de concession le 2 juin 1414, et la duchesse chargea aussitôt l'intendant du duc de disposer les lieux conformément à leur destination nouvelle.

Mais il entre dans les desseins de la Providence que les entreprises qui tendent à la glore de Dieu soient traversées. A peine les ouvriers eurent-ils creusé les fondements de l'église, que le bailly d'Aval, à la requête des fermiers du domaine, forma opposition à la continuation des travaux. Les opposants prétendaient qu'on en avait imposé à la religion du duc, et qu'on lui avait surpris une permission qu'il ne pourrait s'empêcher de révoquer, lorsqu'il aurait mieux connu la nécessité de conserver cette place, pour la sûreté de la ville, et sur-

Digitized by Google

tout pour l'avantage des fermiers ; car ceux-ci se servaient d'une grande partie du local pour la conservation de leurs denrées et des redevances en nature dont ils étaient dépositaires. Le duc informé de ces difficultés par la duchesse son épouse, ne tarda pas à les faire cesser : il ordonna que nonobstant toutes oppositions, qu'il déclara nulles et sans effet, la sainte Abbesse fût mise en possession de l'arsenal, avec défense expresse à qui que ce fût de la troubler à l'avenir dans la jouissance d'une propriété qui lui était dûment concédée pour elle et pour celles qui lui succèderaient.

Après une décision si précise, le sieur d'Aval et autres officiers, comprenant que le prince voulait être obéi, s'abstinrent de toute opposition ultérieure : ce fut même à qui mettrait le plus d'empressement à accomplir sa volonté. Dès ce moment, on travailla sans relâche, non-seulement à la construction de l'église, laquelle avait été suspendue, mais encore aux autres bâtiments qui devaient composer le corps de la communauté. On tira partie autant que possible des constructions anciennes, et on en ajouta de nouvelles, pour compléter le monastère tel que la Bienheureuse le souhaitait. La duchesse faisait tous les frais de cet établissement, et ne se refusait à aucune dépense nécessaire. Le principal soin de Colette était qu'on ne s'écartât en rien de l'esprit de saint François, et que le couvent portât le caractère de la sainte pauvreté. Tout ce que la duchesse put obtenir pour la salubrité de l'établissement, c'est que les lieux réguliers et les cellules fussent plus élevés et un peu plus spacieux que ceux d'Auxonne. Car à Auxonne les pièces n'étaient pas assez aérées, et quand il fallut ajouter des constructions nouvelles, on se crut autorisé, pour la

Digitized by Google

santé des sœurs, à ne pas suivre à la rigueur les premières dimensions que la Sainte avait tracées, et elle-même approuva ces améliorations dictées par la charité.

Avant que le couvent de Poligny fut achevé, la Sainte avait appelé de Besançon et d'Auxonne un nombre suffisant de sœurs pour former la communauté naissante. Il est inutile de dire que son choix ne tomba que sur des religieuses d'une grande perfection. Eclairée d'en haut sur le sort futur de ses établissements, elle savait que celui de Poligny devait bientôt devenir un second noviciat, et demandait des sujets capables de servir de modèles aux autres. Elle mit à la tête de cette troisième maison la sœur de Courcelle, distinguée par la noblesse de sa naissance et par le mépris qu'elle avait fait des avantages du siècle en se rangeant dans l'institut de Colette. La sœur Perrine, malgré son bas âge, faisait partie de cette colonie. Dans les mémoires qu'elle a laissés de la vie de la Sainte, elle raconte des faits dont elle dit avoir été témoin à Poligny.

Nulle part la sainte Abbesse n'opéra des prodiges plus éclatants que dans cette maison. Le premier fut la découverte ou plutôt la production d'une source d'eau vive pour les besoins du monastère. Nous disons production miraculeuse, car le puits qui la contient fut percé d'après son indication dans un lieu fort escarpé, où, selon le jugement des hommes du métier, il ne pouvait se rencontrer aucune veine d'eau. Eux-mêmes avaient fait diverses fouilles sans aucun résultat et sans espoir de réussir ; tellement qu'ils renoncèrent à faire d'autres expériences. Cette privation d'eau, aux yeux de Colette, était un inconvénient des plus graves, qui aurait suffi pour la faire renoncer à l'emplacement concédé par le prince ; mais

Digitized by Google

sachant que Dieu ne refuse rien à la prière, et se rappelant qu'autrefois il avait fait jaillir l'eau d'un rocher dans le désert en faveur des Israélites, elle n'hésita pas à espérer le même prodige en faveur de la petite famille qu'elle avait amenée à Poligny. Après avoir fait sa prière, elle indiqua trois endroits qui paraissaient encore moins favorables que ceux où on avait fait les fouilles précédentes : elle fit sur chacun de ces endroits le signe de la croix, et commanda aux ouvriers de creuser : à leur grand étonnement et contre leur attente, trois sources abondantes ne tardèrent pas à se manifester ; ces sources se réunissent dans un puits qui fournit encore aujourd'hui à tous les besoins de la communauté. Cette eau bénie est toujours pure et limpide (1), et ne tarit jamais dans les plus grandes sécheresses : elle est célèbre non-seulement par le prodige de son origine, mais encore par le soulagement que les fidèles de Poligny et des lieux circonvoisins y ont trouvé dans leurs maladies.

Le second prodige que notre Sainte opéra à Poligny est rapporté dans le procès de sa béatification, ainsi que les deux suivants : c'est la guérison subite d'une religieuse de la maison. Elle avait reçu les derniers sacrements, et elle était tout-à-fait désespérée, quand la sainte Abbesse qui faisait grand cas de cette pieuse fille, et qui souhaitait la conserver pour les biens de la communauté, s'approche du lit de la malade agonisante et lui dit : « Ma » fille, levez-vous, je vous l'ordonne au nom de Jésus-» Christ. » La malade obéit à l'instant, se lève parfai-

(1) Cela a été vrai jusqu'à la reconstruction de l'église (1819—20). Il paraît que dans les travaux de la bâtisse, on a remué les terres d'où proviennent les sources ; car depuis ce moment l'eau devient trouble dans les temps de pluie.

Digitized by Google

tement guérie, à la vue des infirmières qui pouvaient à peine en croire leurs yeux. C'était l'heure de chanter l'office : elle se rend au chœur avec la sainte Abbesse et va chanter avec les autres. On conçoit l'impression qu'une guérison de cette nature fit sur toute la communauté ; mais ce ne fut rien en comparaison de l'effet que produisit l'événement que nous allons raconter, et nous ignorons si les annales de l'Eglise en contiennent un plus étonnant.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Résurrection d'une Religieuse.

Le miracle que nous allons rapporter est en lui-même supérieur à ceux que nous avons vus jusqu'ici, et même si extraordinaire que si le fait n'était attesté par des témoins oculaires irréfragables, on serait autorisé à le révoquer en doute. Parmi ces témoins nous citerons le P. Henri, qui l'a consigné dans un mémoire signé de sa main, conservé en original dans les archives du couvent de Besançon. On comprend de quel poids est le témoignage de ce religieux mort en odeur de sainteté.

Une des religieuses de Poligny était décédée en l'absence de la sainte Abbesse, qui était retournée à Besançon pour quelques affaires pressantes. La défunte lui apparaît lorsqu'elle était en oraison, et réclame sa médiation auprès du souverain juge, parce que malheureusement elle était morte en mauvais état, pour n'avoir pas

Digitized by Google

eu le courage de déclarer certaines fautes graves dont elle s'était rendue coupable. Elle dit en même temps, qu'en considération de la Mère Colette, et grâce à l'intercession de la très-sainte Vierge, la sentence de réprobation avait été suspendue; qu'elle la suppliait en conséquence d'intercéder pour elle, et d'user de son grand crédit auprès de Dieu, pour qu'elle échappât au malheur éternel. D'après cette triste révélation, la Sainte envoie un exprès à la supérieure de Poligny, et sans s'expliquer davantage, elle ordonne de suspendre jusqu'à son retour l'enterrement de la religieuse, dont elle a appris la mort à Besançon. Il y avait déjà deux jours que la religieuse avait cessé de vivre, quand l'exprès arriva à Poligny. Le corps revêtu, selon l'usage, des habits religieux, avait été déposé dans une bière et transporté dans l'église. La Sainte se mit en route après le départ du messager, et malgré la diligence qu'elle fit, elle n'arriva que le soir du troisième jour après la mort de cette religieuse.

Cependant le bruit se répandit dans la ville que la Sainte avait écrit de suspendre les obsèques jusqu'à son retour, et qu'elle avait recommandé expressément de ne rien faire avant son arrivée. C'en fut assez pour mettre tous les esprits en émoi, et pour faire croire que la Sainte ne revenait que pour faire un miracle en faveur de la défunte. Cette attente se communiqua dans tous les hameaux voisins, et se propagea le long de la route que la Bienheureuse avait à parcourir. Ce bruit attira après elle une foule qui grossissait à mesure qu'elle avançait vers la ville. Elle était selon sa coutume dans son chariot couvert, ayant avec elle quelques-unes de ses sœurs, parmi lesquelles était la Mère de Toulongeon,

Digitized by Google

Abbesse de Besançon. Elle était tellement absorbée dans sa prière, qu'elle ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle. Arrivée à la porte de la ville, où la foule était encore plus compacte, il lui fallut faire halte jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert un passage, les rues étant presque toutes obstruées : la marche du chariot fut si lente qu'elle ne fut introduite dans le couvent qu'au déclin du jour.

Il était trop tard pour que la cérémonie funèbre pût avoir lieu ce jour-là : on annonça donc à la foule qu'elle était remise au lendemain. Les assistants se retirèrent en grande partie, mais un bon nombre stationnèrent sur la place du couvent jusqu'au lendemain : d'autres revinrent avant l'aube du jour. Les magistrats avaient pris des précautions pour empêcher les inconvénients qui résultent des rassemblements trop nombreux ; mais elles furent inutiles, tant était grande l'avidité du peuple ! On avait eu soin de tenir fermée la porte de l'église : cependant il fallait l'ouvrir aux ecclésiastiques et aux personnes notables à mesure qu'elles se présentaient. Malgré la résistance de la garde, toutes les fois qu'on l'ouvrait, les plus hardis trouvaient moyen de pénétrer dans l'intérieur du temple : ainsi malgré toutes les mesures, l'église se trouva remplie.

La Sainte avait passé toute la nuit en oraison. Quand l'heure de l'office fut arrivée, on vint lui demander ce qu'il fallait faire. « Que l'on commence par réciter les » heures canoniales, » répondit-elle. Elle se rendit elle-même au chœur avec les autres. Quand l'office fut terminé, elle descendit dans le sanctuaire avec le P. Henri et quelques-unes de ses sœurs. Prosternée devant l'autel, elle adresse à Dieu une courte mais fervente prière.

Digitized by Google

A la vue de la Sainte, un grand silence s'était établi dans l'église. Colette s'approche de la balustrade et fait apporter le cercueil, que l'on place à côté d'elle ; puis, d'une voix haute qui fut entendue de tous les assistants, elle commande à la défunte au nom de Jésus-Christ de se lever.

Au même instant la religieuse se met sur son séant : la sainte Abbesse lui donne la main, et l'aide à sortir de sa bière : puis elle la conduit au pied de l'autel. A ce spectacle les assistants sont saisis d'effroi : un cri de stupeur mêlé de larmes et de sanglots retentit dans toutes les parties de l'église, et annonce le prodige qu'on attendait à la multitude qui était restée dehors : il se fait un grand tumulte, chacun veut entrer, rien ne peut contenir la foule : on se presse pour voir la personne ressuscitée, toutes les bouches répètent : « Miracle ! » miracle ! Que l'Abbesse est sainte ! qu'elle a de pou- » voir au Ciel ! Quoi ! ressusciter un mort au bout de » quatre jours ! Non, il ne s'est jamais rien vu de sem- » blable. »

Pendant ce temps là, la religieuse qui venait d'être rendue à la vie était aux pieds du confesseur du couvent; elle lui faisait sa confession : il est inutile de dire avec quelle sincérité, quels regrets, quels sentiments de componction ! Sa confession finie, reconciliée avec Dieu par l'absolution sacramentelle, elle revient aux pieds de l'autel acquitter sa pénitence, laissant échapper des sanglots et des soupirs qui fendaient le cœur des assistants. Ensuite elle se lève et se tournant vers l'assemblée elle déclare tout haut qu'elle doit à la sainte Abbesse de ne pas avoir été précipitée dans les abîmes éternels, et avoue qu'elle a été défendue par un Ange envoyé de la part

Digitized by Google

de la Mère de Dieu, contre les démons qui voulaient l'emporter en enfer. Elle ajoute : « Je suis restée sous » la protection de cet Ange de Dieu jusqu'au moment où » par la toute-puissante intercession de Marie et les » prières de notre vénérable Abbesse, j'ai été rendue à » la vie afin de déclarer mon péché et d'en recevoir la » rémission. Oh! qu'il est affreux de mourir dans la » disgrâce de Dieu! Qu'il est horrible de se voir sur le » bord des torrents de flammes qui dévorent les réprou- » vés! Non, non, aucune langue ne peut exprimer les » angoisses, les déchirements d'une âme qui se sent » prête à être précipitée dans ces brasiers qui ne s'étein- » dront jamais. Oh! quelle grâce Dieu m'a faite de me » préserver d'un tel malheur! Après Jésus et Marie, » c'est à notre charitable Mère Colette que je dois d'aller » en Paradis. Ames chrétiennes ici présentes, ministres » du Sauveur, vous surtout épouses de Jésus-Christ, » ayez pitié d'une âme qui va retourner dans l'autre » monde : aidez-la par vos prières à satisfaire à la jus- » tice divine; aidez-la surtout à acquitter la dette de re- » connaissance qu'elle a contractée envers la miséri- » corde incompréhensible du Seigneur. » En finissant ces paroles, elle se jette aux pieds de la Sainte qu'elle tient étroitement embrassée et dont elle ne se sépare qu'après avoir reçu d'elle une dernière bénédiction, pour venir se replacer dans sa bière, où elle expire de nouveau.

La foule se retire silencieuse, comme frappée de stupeur, toute pénétrée de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Plusieurs même des assistants restèrent quelque temps immobiles, les yeux fixés sur le cercueil. Colette n'avait pas attendu que l'église fut évacuée pour se retirer : à peine la religieuse était-elle replacée dans sa tombe,

Digitized by Google

qu'elle se déroba à la vue de cette multitude, et rentra dans sa cellule, où elle resta trois jours sans se montrer même à sa communauté. La première fois qu'elle reparut au milieu de ses filles, elles se jetèrent toutes à genoux devant elle, en fondant en larmes, et sans oser lui dire une seule parole. Elle les fit relever. « Qui suis-
» je, mes chères sœurs, leur dit-elle, en mêlant ses
» larmes avec les leurs, pour vous abaisser ainsi devant
» moi ? Gardez tous vos hommages pour celui qui est le
» souverain maître de la vie et de la mort. Etonnez-
» vous qu'il daigne se servir d'une créature aussi vile
» et aussi indigne que moi pour opérer ses merveilles.
» Croyez-le, mes bien chères sœurs, tout ce qu'il a fait
» jusqu'ici, c'est pour autoriser notre Réforme, pour
» apprendre à tous que c'est son œuvre. Il en ferait
» bien d'avantage encore, si l'instrument dont il se sert
» n'était pas un obstacle à l'exercice de sa puissance et
» de sa bonté. »

Voilà l'idée que cette incomparable fille avait d'elle-même. Plus Dieu la glorifiait par les prodiges, les prophéties, les révélations, plus elle s'anéantissait.

En mémoire d'un miracle aussi signalé, les religieuses avaient fait représenter le fait de cette résurrection sur un tableau, qui s'est conservé dans la maison de Poligny jusqu'à l'année 1636, où par suite des guerres qui eurent lieu à cette époque, le couvent fut incendié, et ce monument périt avec le reste. Voici la description naïve de ce tableau telle que nous l'avons trouvée dans les vieux manuscrits de cette maison.

« Et pour mémoire d'un si signalé miracle, les dictes
» Mères en ont peints une image où elle représente tout
» au vif ce miracle : là où se voit la religieuse défuncte,

Digitized by Google

» les mains croisées comme c'est la coustume de les en-
» sevelir en ces monastères qu'elle a fondés et réfor-
» més : l'on y voit encore une horrible peinture de la
» mort, hydeuse à voir, laquelle avec son dard aigu
» frappe la dicte religieuse au cœur, et du costé du chef
» est l'image de notre béate Mère prosternée à genoux,
» et ayant les mains joinctes, tient sur son bras une pe-
» tite fillette qui représente l'âme de la religieuse : et
» au plus haut est représenté le trosne de la divine Ma-
» jesté. Laquelle image a été peinte par les Mères pour
» mémoire d'un tel miracle. Elle est faite fort emple-
» ment, et bien qu'elle soit fort vieille et antique, nous
» la tenons bien chère, et se conserve à l'infirmerie,
» pour la consolation des malades. »

Ce récit si naïf et si simple n'a pas été la proie des flammes comme le tableau dont on vient de parler : il est resté à Besançon jusqu'en ces derniers temps : et quoiqu'on ignore maintenant ce qu'il est devenu, on doit le regarder comme un monument authentique du fait miraculeux, à défaut du tableau que les flammes ont dévoré.

Après cette résurrection de la religieuse, la vénérable Abbesse se mit à travailler à la cuisine comme la dernière des sœurs, ayant plus de plaisir à écumer les marmites et à laver les écuelles, qu'à s'entretenir avec des princesses, et à être reçue dans leurs palais avec la plus flatteuse distinction.

Le bruit de cet insigne miracle se répandit partout, et porta le nom de Colette jusqu'aux extrémités du royaume. L'effet le plus remarquable, et on peut dire le plus conforme aux desseins du Ciel, fut le grand nombre de vocations dont il fut cause. Le bonheur de vivre sous

Digitized by Google

une supérieure si puissante sur le cœur de Dieu rendait faciles les plus grands sacrifices. Ces nombreuses et ferventes recrues servirent à peupler les monastères des provinces voisines, et fournirent des supérieures pour les nouvelles fondations.

CHAPITRE HUITIÈME.

Message de la duchesse de Bourgogne à la vénérable Abbesse. — Retour à la vie du P. Claret. — Le corps de Blanche de Savoie est apporté à Poligny.

Sur ces entrefaites, la duchesse de Bourgogne qui avait été instruite du prodige de la religieuse ressuscitée, envoya un de ses officiers à Poligny, pour se rappeler au souvenir de la Bienheureuse, et implorer, selon sa coutume, le secours de ses prières. Le principal but de cette visite était de connaître les circonstances du miracle qui faisait tant de bruit, et ensuite de pourvoir aux besoins du monastère. Car la princesse savait l'affluence de sujets nouveaux qu'une merveille aussi éclatante y avait attirés. L'intérêt qu'elle portait aux établissements de Colette, lui inspirait une attention qu'on pourrait appeler maternelle.

Le messager de la princesse avait ordre de s'adresser pour ces deux articles à la mère vicaire. « Gardez-vous, » lui avait-elle dit en partant, d'interroger l'Abbesse, » de lui parler du prodige qu'elle a opéré en rappelant » à la vie une religieuse défunte : c'en serait assez pour » la faire fuir de votre présence, et vous n'auriez peut-

Digitized by Google

» être de sa part d'autre réponse qu'un regard d'indi-
» gnation. Si ensuite vous lui demandiez si le mo-
» nastère n'est point dans quelque nécessité, elle vous
» répondrait ce qu'elle m'a toujours répondu : qu'elle
» fait tout ce qu'elle peut pour être pauvre, et qu'elle
» n'en peut venir à bout. Mais adressez-vous aux sœurs
» qui sont chargées de la dépense : sachez par elles ce
» qu'on peut faire pour la subsistance de la commu-
» nauté, et notamment pour le soulagement des ma-
» lades. »

Quelques précautions que prît l'écuyer de la princesse pour faire ces informations, il en parvint quelque chose aux oreilles de la sainte Abbesse : car la dépensière ne se crut pas tenue à la même réserve que l'officier de la duchesse ; et quand il vint prendre congé de sainte Colette, elle ne lui donna d'autre commission que celle-ci :
« Remerciez en mon nom et au nom de toute la com-
» munauté votre généreuse maîtresse : dites-lui que
» les filles de Ste-Claire de Poligny, qui, en un sens,
» sont aussi les siennes, n'ont qu'une grâce à lui de-
» mander, c'est de les préserver du fléau de l'abondance.
» Quant à nos prières, elles lui sont acquises, et nous
» nous croirions bien coupables de ne pas lui donner la
» première place parmi nos bienfaitrices. »

La servante de Dieu répéta dans la lettre qu'elle écrivait à la duchesse à peu près tout ce qu'elle avait confié de vive voix au messager, mais elle y ajouta une recommandation particulière concernant le duc Jean, époux de la princesse, pour le salut duquel elle avait plus de sollicitude que pour le bien-être temporel de sa communauté. Le ciel avait fait connaître à Colette à plusieurs

Digitized by Google

reprises, qu'un grand malheur menaçait sa vie, s'il ne mettait ordre aux affaires de sa conscience. C'était pour la deuxième fois qu'elle en donnait avis au duc Jean. La première fois il y fit attention, comme nous l'avons dit, et il s'abstint de livrer un combat que Colette lui avait prédit comme très périlleux pour sa personne. Mais malheureusement il négligea ce second avertissement, et il n'eut pas la force de se détacher du parti dans lequel son ambition l'avait engagé. Il périt à Montereau d'une mort bien funeste. Les historiens en racontant ce lamentable événement, qui eut lieu l'an 1419, environ deux ans après la prédiction de Colette, l'ont regardé comme la juste punition de l'assassinat du dauphin qu'on lui attribue. Il justifia dans sa personne cet oracle du Saint Évangile ; Celui qui se servira du glaive périra par le glaive (*Matthieu*, 26—52).

Ce fut encore pendant son séjour à Poligny que la sainte Abbesse opéra un miracle bien remarquable sur la personne du P. Claret, qui avait été envoyé de Dôle à Lons-le-Saulnier, en qualité de supérieur et de maître des novices. Ce fervent religieux, aussi zélé pour faire régner la discipline dans son monastère que pour travailler au dehors au salut du prochain, ne prenait pas même le repos que la nature réclame : il profitait de tous les intervalles libres que sa charge lui laissait, pour aller évangéliser les bourgades voisines de Lons-le-Saulnier. Ses travaux excessifs joints à ses mortifications finirent par altérer sa santé. Le P. Henri, qui fut instruit de son état, l'obligea à cesser ses travaux au dehors, et à borner son zèle à l'accomplissement de sa charge de maître des novices. En bon religieux il se soumit à la volonté de son supérieur : mais quelque soin que l'on

Digitized by Google

prit de sa santé, elle ne put se rétablir, et son état de langueur allait toujours croissant.

Le P. Henri qui connaissait tout le mérite de ce fervent religieux, alarmé de son dépérissement progressif, communiqua ses craintes à la sainte Abbesse. Elle partageait les inquiétudes du P. Henri, et demanda au ciel avec instance la conservation de cet homme de Dieu, recommandant à toutes ses filles d'en faire autant chacune de leur côté. Le Seigneur, pour éprouver leur constance, sembla sourd à leurs supplications; car l'infirmité du P. Claret allait toujours croissant, et en peu de jours le mal fit de si rapides progrès, que le malade se trouva presque à toute extrêmité, et qu'on se crut obligé de lui administrer les derniers sacrements. Le P. Henri, qui n'osait pas quitter Lons-le-Saulnier depuis que la maladie était devenue si grave, se hâta d'envoyer un exprès à Poligny, pour faire part à la Sainte de l'état désespéré du P. Claret, et de la douleur qu'il ressentait d'une telle perte. La vénérable Abbesse redoubla ses humbles et ardentes supplications : « Voyez, Seigneur, disait-elle, dans quelle situation va se trouver » la Réforme, si le P. Claret nous est enlevé. Comment » le remplacer à Lons-le-Saulnier, lui qui laisse déjà un » si grand vide dans la maison-mère de Dôle. La Réforme est votre ouvrage; c'est une vigne que vous » avez plantée vous-même et qui sort à peine de terre; » que deviendra-t-elle si un des ouvriers que vous avez » choisis pour la cultiver lui est ravi avant même qu'elle » ait poussé des racines. »

Colette se sentit bientôt exaucée. Elle ne balança même pas à renvoyer l'exprès avec l'assurance qu'il trouverait en arrivant le P. Claret hors de danger.

Digitized by Google

En effet, le malade qui touchait aux portes du tombeau, et que plusieurs des frères croyaient déja privé de la vie (1), ouvrit les yeux comme un homme qui s'éveille d'un profond sommeil, et en articulant les doux noms de Jésus et de Marie. Les frères qui environnaient le lit du moribond, et qui déjà le pleuraient comme mort, pouvaient à peine en croire leurs yeux et leurs oreilles; la joie la plus vive remplaça en un instant la douleur qui les accablait ; l'infirmerie retentit de ce cri d'allégresse qui se communique bientôt à toute la communauté : Miracle ! miracle ! le P. Claret est ressuscité. Chacun veut voir le prodige. En effet cette guérison soudaine et entière était un vrai miracle, que l'on regarda comme une résurrection. Car la santé fut rendue au P. Claret, non seulement d'une manière instantanée, mais avec un surcroît de forces, si bien que sans aucun intervalle entre son état de moribond et sa convalescence, il se trouva capable de suivre les exercices de la communauté et de reprendre ses fonctions accoutumées.

Cet événement miraculeux n'eut pas le même retentissement que la résurrection de la religieuse de Poligny, car il se passa dans l'intérieur du monastère; mais il n'en fut pas moins le sujet des plus vives actions de grâces, car on le regarda comme une marque de la protection de Dieu sur la Réforme, et un gage de nouvelles

(1) Plusieurs historiens ont rapporté cet événement comme une véritable résurrection. Mais après avoir consulté d'autres auteurs également accrédités, et considéré toutes les circonstances qui y sont relatives, nous n'avons pu regarder le retour soudain du P. Claret à la santé que comme une guérison tout-à-fait extraordinaire, digne d'être placée au nombre des miracles du 1er degré.

Digitized by Google

bénédictions qu'il lui réservait. Outre la joie que cette merveille causa aux religieux de Lons-le-Saulnier et de Dôle, il contribua singulièrement à augmenter dans tous les cœurs l'estime et l'affection qu'ils avaient déjà pour leur Sainte. Il produisit surtout un redoublement de ferveur. C'est ainsi qu'on s'efforça de témoigner à Dieu la vive reconnaissance dont on était pénétré pour cet insigne bienfait.

Nous verrons le P. Claret reparaître encore dans le cours de cette histoire. Quand la Sainte quitta la Franche-Comté pour se rendre dans les contrées du nord, il l'accompagna dans cette excursion. Il lui servait de guide pour sa conduite spirituelle, et ensuite de conseiller dans ce qui concernait l'érection de ses nouveaux monastères.

La sainte réformatrice était encore à Poligny, lorsqu'arriva la mort de la comtesse de Genève (1), Blanche de Savoie, qui finit ses jours dans son château de Rumilly. On sait jusqu'où allait l'estime et l'affection de cette vénérable dame pour la Bienheureuse. Elle n'avait perdu aucune occasion de revoir Colette, regrettant toujours de n'avoir pas le bonheur d'être admise parmi ses filles. Ce qui la consolait, c'était de recevoir souvent ses avis par lettres, quand elle ne pouvait pas les recevoir de vive voix ; elle en avait tiré un grand profit pour sa conduite spirituelle. Aussi sa mort fut-elle des plus édifiantes. Avant d'expirer, elle avait demandé comme une grâce d'être inhumée à côté de la Sainte, en quelqu'endroit qu'elle mourût. Et persuadée que la maison de Poligny serait celle où la Sainte finirait sa carrière,

(1) En 1421. (Voir le *Capucin*, page 248). Son corps fut transporté à Poligny, en 1422.

Digitized by Google

elle avait prié que sa dépouille mortelle y fut transférée, pour y être placée dans le cimetière de la communauté. Mahaut, qui avait conservé pour elle tous les sentiments d'une fille pour une tendre mère, vint en l'année 1422 d'Heidelberg à Rumilly pour faire exécuter cette dernière volonté de la défunte, et elle fit conduire à Poligny les restes de cette tante chérie. Elle voulut encore lui donner une marque plus signalée de sa reconnaissance, par une fondation dont voici la teneur :

« A ma très chère et très amée mère en Dieu, sœur » Colette. J. Maria.

» Très chère et très amée mère en Dieu, tant hum- » blement que je puis je vous recommande devant Notre » Seigneur le salut de mon âme, et vous plaise savoir » que j'ai de pieça (*depuis longtemps*) moult désiré que » la fondacion des messes pour être célébrez chacun » jour en notre chapelle de Pouligny, tant pour le re- » mède de l'âme de ma tante, comme pour toute mon » intention, feu faite et accomplie, et les chapellains » ydoines et convenables pour ce faire ordonnez et insti- » tuez : et pour tant que j'ai en vous amour singulière » et toute ma fiance, pour juste cause que Dieu cognait, » je vous requiere et prie tant afectieusement que je » puis que la fondation des dictes messes vous veuillez, » pour moy ou de par moy et en mon nom, ou par aul- » tre manière bonne et seure qui puisse toujours va- » loir, briefment faire et accomplir ; et les deux chapel- » lains que je voueil toujours estre prestres messes » chantans et prudhommes et de honeste vie pour des- » servir bien diligemment la dicte chapelle, par telle ma- » gnière que je veuil que en icelle ou au grant autel de » l'église des seures de Pouligny, et non autre part, ils

Digitized by Google

» soient tenus de dire messes tous les jours, aulte ou
» basse selon l'ordonance de l'Abbesse, et à heure aux
» dictes seures consolable, et au cas que iceux chapel-
» lains auraient cause légitime de non célébrer, qu'ils
» soient tenus de recommander leurs messes aux autres
» chapellains honestes et non pas aux frères, pour les dire
» aux autels devant dictes, et non autre part, et sy les
» dicts frères par l'ordonance de l'Abbesse voulaient dire
» aulte messe, que iceux chapellains soient tenus de
» eux ayder : et se il avenoit que aucun d'iceux cha-
» pellains ou tous deux ne fûssent pas d'hôneste vie, ou
» qu'ils fussent notoirement défectueux de faire leur
» devoir, que l'Abbesse, du conseil de leur visiteur ou
» confesseur et des seures discrètes, les puisse destituer
» et desposer, et aultres élire et présenter comme dict est :
» laquelle éleccion et présentacion je veuil que vous la
» fassiez de par moy, tant comme je vivray, ou aultre de
» par vous quand vous le voudrez ou pourrez faire, et
» après mon trespas et le vôtre, quelle apartingne
» à la mère Abbesse du couvent de Pouligny, comme
» dict est. Et pour ceste première fois je vous prie qu'il
» vous plaise à présenter ou faire présenter de par moy
» à messire Jehan Bon; et l'autre soit quiconque vous
» playera. Item des rentes que je veuil être bonnes et
» competantes, pour les dicts chapellains, je vous sup-
» plie qu'il vous plaise en ordonner du tout entièrement
» selon votre bon plaisir et volonté par telle magnière
» que se pour le présent elles ne sont pas soufi-
» santes, qu'il vous plaise en faire acheter à soufisance
» par mon procureur messire Jehan Bon. S'il n'avait pas
» l'argent prest pour ce faire, que du premier qu'il
» pourra avoir bonnement, qu'il le fasse sans plus ator-

Digitized by Google

» gier et de faire et accomplir toutes ces choses précé-
» dantes et toutes aultres qui y sont requises et néces-
» saires en tout et partout et devant tous. Je vous donne
» ma pleine volonté, puissance et autorité, et tout quan
» que j'y pourroy faire en ma propre personne : et en
» temoing de ce, ai signé cette présente lettre-patente,
» et mis mon scel au pardedans. Escript à Heidelberg,
» le premier jour de juing de l'an mil CCCXXXVI.

» MAHAUT DE SAVOIE.

» Toute votre en tout et partout. »

A cet acte, qui manifeste d'une manière si éclatante les sentiments de Mahaut envers sa tante et envers notre Sainte, nous joindrons un autre monument qui atteste encore mieux la générosité de sa foi.

Nous n'avons pas oublié que Mahaut de Savoie, nièce de la comtesse de Genève, avait épousé Louis de Bavière, prince palatin, et que Colette avait contribué à cette alliance, sur laquelle elle avait appelé toutes les bénédictions du ciel. Elle avait prédit à ces pieux époux que leur postérité serait nombreuse et que le Seigneur leur réservait de grandes faveurs. Elle leur avait fait entendre que si le premier fruit de leur union était une fille, Dieu avait pour agréable qu'ils la lui offrissent ; ce à quoi ils avaient consenti de bon cœur. La princesse ajouta qu'elle serait trop heureuse de voir cette enfant prendre un jour parti dans la Réforme, où elle n'avait pas eu elle-même le bonheur d'entrer. La prédiction de Colette s'accomplit à la lettre. La princesse Elisabeth, aînée de toute la famille, avait atteint l'âge de quinze ou seize ans. Par son heureux caractère et ses inclinations ver-

Digitized by Google

tueuses elle faisait les délices de ses parents. La sainte ne craignit point de leur rappeler la promesse qu'ils avaient faite à Dieu, et pour assurer davantage le succès de sa démarche, elle confia son message à son confesseur, le vénérable P. Pierre de Vaux.

Si le prince et la princesse avaient ressemblé à nos heureux du siècle, ils auraient regardé la démarche de Colette comme une offense, ou comme une grande témérité; et supposé qu'ils eussent fait la même promesse que ces pieux époux, ils auraient trouvé mille prétextes pour l'éluder. Mais il n'en fut pas ainsi du prince et de la princesse palatine. Loin de s'offenser du message de Colette, ils la remercièrent dans les termes les plus obligeants et les plus respectueux.

Voici le texte même de cette lettre, qui intéresse autant par la touchante naïveté du style que par les sentiments de foi, de piété envers Dieu, et de confiance filiale envers la Sainte, dont elle est remplie.

« Ma très-chère et très-amée Mère en Dieu,

» Humblement je vous recommande le salut de ma » pauvre âme, et la bonne prospérité spirituelle et tem- » porelle de Monseigneur (son époux le prince palatin), et » de tous nos petits enfants, et toutes les affaires que pré- » sentement nous avons pour le bien du pays et profit » du peuple, en vous remerciant très-affectueusement » de tous les biens, plaisirs et comforts que par votre » grande charité devant Dieu me fites oncques, et » spécialement de ce que dernièrement il vous a plû de » me faire visiter par votre confesseur, frère Pierre de » Vaux, le quel de par vous m'a dit et signifié plusieurs

Digitized by Google

» choses que de bon cœur et de bonne volonté j'ai in-
» tention de faire, et autres plus grandes s'il vous venait
» à plaisir que je les fisse. Car Dieu sait qu'il n'est
» chose au monde, si je le savais et pouvais faire, que
» je ne fisse très volontiers pour vous et avec le plus
» grand plaisir. Entre autres choses, il m'a requis sin-
» gulièrement et m'a demandé ma fille Elisabeth, pour
» la mettre au service de N. S. en votre sainte religion,
» et pour l'honneur de Dieu et de la très glorieuse Vierge
» sa mère et pour l'amour de vous, pour son salut et
» pour le mien, de très bon cœur je la lui ai offerte, et
» par le présent escript fait de ma propre main, je la pre-
» sente à Dieu et à sa bénite mère, et à vous, pour faire
» le saint service en votre religion. Et nonobstant qu'elle
» eut pu être mariée puissamment et grandement, s'il
» eut plût à Monseigneur et à moi, comme le dit frère
» Pierre le sait bien, néanmoins je la donne au Sei-
» gneur souverain de toute créature, auquel par votre
» moyen je veux qu'elle soit épouse, sans s'en départir,
» en demeurant dans clausure perpétuelle en votre dite
» religion, en gardant et maintenant l'étroite pauvreté
» que le très puissant et souverain Roi a voulu garder
» pour l'amour de nous. Ainsi que moi, mon dit sei-
» gneur époux vous la donne très clairement par les
» lettres qu'il vous a envoyées. Si n'étoit le froid temps,
» présentement nous vous l'eussions envoyée ; mais par
» la bonté de Dieu, quand il sera cessé, comme après
» Pâques, j'ai intention de vous la mener. Plusieurs au-
» tres choses je vous pourrois escrire, que le dit frère
» Pierre de par moi vous dira. Toute ma famille se re-
» commande bien à vous, ainsi que le maître de mes
» enfants, ainsi que Monseigneur. Dieu vous donne sa

Digitized by Google

» grâce et l'accomplissement de vos bons désirs. Amen.
» Escript à Guenment, le 15e jour de janvier.

» MAHAUT DE SAVOIE.

» Toute votre en tout et partout. »

L'année n'est pas indiquée, mais tout porte à croire que cette lettre est de 1437.

L'adresse était ainsi conçue : A ma très chère et très amée mère en Dieu, Mère Colette.

La princesse Palatine tint sa parole, et conduisit elle-même à Besançon la princesse Elisabeth. La Bienheureuse reçut la mère et la fille avec l'expansion de l'amitié la plus tendre ; elle s'appliqua à cultiver cette plante précieuse que Dieu lui confiait ; elle le fit avec tant de succès, qu'Elisabeth, si jeune encore, devint en peu de temps un modèle pour toute la communauté.

Il est probable que ce fut dans l'entrevue que Mahaut de Savoie avait eu avec la Sainte à Besançon, à l'occasion des obsèques de sa tante, qu'elle en obtint la promesse de venir fonder un couvent de la Réforme dans la ville d'Heidelberg, capitale du Palatinat, promesse qui ne put s'accomplir que dans les dernières années de la vie de Colette, comme nous le dirons en son lieu.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Jean Courault.

Nous terminerons ce 5e livre par un précis de la vie du sieur Jean Courault. Cet article est trop à la gloire

Digitized by Google

de la Sainte ou plutôt à la gloire de Dieu dont elle n'était que l'instrument, pour ne pas être inséré dans son histoire et nous ne saurions mieux le placer qu'ici.

Jean Courault était l'un des bourgeois les plus honorables de la petite ville de Poligny. Il était assez bien pourvu des avantages de la fortune; cependant afin d'augmenter son avoir et de pouvoir mieux établir ses enfants, il s'était engagé dans le commerce.

Quoiqu'il eût un grand fond de foi, l'amour du gain lui faisait parfois transgresser les devoirs de la religion, comme la sanctification des Fêtes et des Dimanches, en le tenait éloigné de la fréquentation des sacrements ; en un mot il vivait plutôt en honnête homme du monde qu'en bon chrétien. Toutefois il aimait à faire l'aumône aux indigents, et quand il sut qu'un couvent de pauvres Clarisses allait s'établir dans la ville de Poligny, il voulut participer à cette bonne œuvre : ce fut là la première cause de sa conversion. La part qu'il prit à cette fondation lui ayant donné occasion de s'entretenir avec la sainte Abbesse, celle-ci n'eut pas de peine à découvrir tout ce que Dieu avait mis en lui de bonnes qualités. Elle lui adressa quelques paroles d'édification, mais avec tant d'apropos et d'onction, que Jean Courault en fut tout pénétré. Dès ce moment il se sentit pressé de s'ouvrir entièrement à la Bienheureuse et de recevoir ses avis, car sa conscience n'était pas tranquille. Le Saint-Esprit avait déjà fait germer dans cette âme la semence que Colette y avait répandue. En effet, peu de jours après il revint au monastère et fit appeler la sainte Abbesse au parloir.

Dans cette seconde entrevue Colette s'expliqua plus clairement. Elle insista surtout sur ces paroles du Sau-

Digitized by Google

veur : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme.* Jean Courault n'eut pas besoin d'un troisième entretien pour reconnaître ce qu'il y avait de défectueux dans sa manière de vivre, et pour faire de sérieuses réflexions sur la nécessité de travailler à son salut, autant et plus qu'à ses affaires temporelles. Il commença dès lors à mieux faire ses prières, et à sanctifier les jours consacrés à Dieu. Plus il conversait avec la Sainte, plus sa volonté se fortifiait dans le bien. Il se trouva insensiblement si changé, qu'il prit l'heureuse habitude d'assister au saint sacrifice les jours ouvrables, toutes les fois qu'il en avait le loisir. Un peu plus tard, on le vit s'approcher des sacrements, non-seulement aux jours de grandes fêtes, mais même plusieurs fois par mois, sans se mettre en peine du *qu'en dira-t-on.*

Outre ces exercices de dévotion, il pratiqua des jeûnes, des abstinences volontaires. Bientôt il renonça aux assemblées et aux jeux, qui sans avoir rien de contraire aux devoirs de la religion, l'empêchaient de vaquer à ses pratiques de dévotion. Finalement, afin de pouvoir se donner à Dieu avec plus de liberté, il quitta son commerce. Cependant il augmenta ses aumônes au lieu de les diminuer, et il se trouva plus à son aise avec le seul revenu de son patrimoine, qu'il ne l'était avec les bénéfices de son trafic. Grâce à la sage économie qu'il sut mettre dans sa dépense, ou plutôt grâce à la bénédiction céleste, il se trouva en état de contribuer de ses deniers à la construction du monastère, et si largement, qu'au rapport de sœur Perrine, il en fut regardé comme le principal fondateur.

Il ne tarda pas à recevoir un premier gage de la protection du Ciel. S'étant mis en voyage pour régler avec

Digitized by Google

ses associés ses affaires de commerce, un accident imprévu faillit lui ôter la vie. Il était accompagné d'un domestique qui le suivait à pied, tandis que lui-même était à cheval. Son cheval étant fort et vigoureux, il se hasarda à traverser une rivière qu'il croyait guéable, mais qui au contraire était très profonde. Le cheval s'abattit au milieu des eaux, et bientôt la monture et le cavalier disparurent, tellement que le domestique crut son maître perdu. Mais dans cette extrémité Jean se ressouvint de la Bienheureuse, et la supplia de venir à son secours. A l'instant même le cheval se relève et s'élançe avec son maître sur la rive opposée.

Tant que Jean Courault vécut, il n'oublia jamais le miracle de sa conservation, qu'il ne croyait devoir, après Dieu, qu'à l'entremise de la Sainte, et il aimait à le rappeler toutes les fois qu'il avait occasion de parler des faveurs qu'il avait reçues du Ciel.

Mais ce ne fut pas le seul bienfait qu'il dut à la médiation de Colette. Nous allons rapporter ici ceux qui sont contenus dans la déposition que Philippe Courault son fils aîné fit avec serment devant les juges ecclésiastiques, lorsqu'il s'agit d'informer pour la béatification de Sainte Colette, en l'année 1471. Il était alors abbé du monastère de Saint-Pierre de Gand.

L'épouse de Jean Courault, qui se nommait Etiennette, était tombée comme en démence, par suite d'un violent mal de tête. Le mari était désolé de voir sa femme dans une position qui la rendait incapable de vaquer aux soins domestiques. Il eut recours aux hommes de l'art, mais les moyens humains furent inutiles. Connaissant par expérience le grand crédit que Colette avait au Ciel, plein de confiance, il conduisit son épouse au cou-

Digitized by Google

vent. La Sainte connut que la cause du mal était surnaturelle. Elle commença donc par faire entendre à la malade que le moyen d'être guérie était de se confesser. Celle-ci consentit à l'instant même à faire ce que la Sainte voulait. On la conduisit au R. P. Henri qui se trouvait alors dans l'église du monastère des Clarisses. A peine fut-elle entrée dans le confessionnal, que son mal de tête la quitta, et sa conscience étant purifiée par l'accusation de ses fautes et l'absolution du prêtre, elle se trouva dans un état si parfait de raison et de bon sens, que depuis elle ne donna aucun signe d'aliénation.

A quelques années de là, cette dame fut attaquée d'une maladie qui la conduisit en peu de jours aux portes du tombeau, Il ne restait aucune espérance dans les ressources de la médecine. Jean Courault, qui dans ses détresses n'avait recours qu'à l'intervention de Colette, vient la trouver et lui fait part de l'affliction extrême où il est plongé. Colette l'exhorte à mettre toute sa confiance en Dieu, et à se soumettre à la volonté du Ciel sur le sort de son épouse; elle le console, en l'assurant qu'elle va prier pour la malade, afin que Dieu lui rende la santé s'il le juge expédient pour son salut, ou qu'il lui fasse miséricorde si son heure est venue. En même temps elle le renvoie avec le P. de la Balme pour assister la mourante, et lui conférer tous les secours que l'Eglise réserve à ses enfants à leur dernier passage. Aussitôt qu'ils sont sortis, la Sainte se met en prières. Courault avait fait son sacrifice ; mais le P. Henri s'étant approché du lit où gisait la malade, lui avait à peine adressé quelques paroles, pour la préparer au voyage de l'éternité, qu'elle se trouve subitement guérie, et qu'en présence de tous les assistants, qui ne pouvaient revenir

Digitized by Google

de leur étonnement, elle demande ses habits et se lève à l'instant. Une guérison si extraordinaire fut regardée comme une espèce de résurrection. Quel bonheur pour une famille de mériter par ses bonnes œuvres une telle protection !

Voici un troisième miracle opéré sur la même personne. La dame Courault était sur le point d'accoucher de son quatrième enfant, et par un accident étrange, le fruit qu'elle portait avait pris dans le sein de sa mère une position qui rendait sa naissance naturellement impossible. La mère souffrait de cruelles douleurs, et les sages-femmes ne trouvaient aucun moyen de venir à son secours. Courault témoin des horribles souffrances de son épouse, accourt vers Colette, son refuge ordinaire, et lui expose avec larmes l'état doublement lamentable de la mère, puisqu'il y avait danger imminent que l'enfant ne mourut avec elle sans qu'il pût recevoir la grâce du baptême.

Colette touchée de ce récit ne perd pas confiance ; elle l'engage à retourner chez lui. Il était encore au parloir, quand une personne de la famille vint annoncer que les chirurgiens proposaient d'avoir recours à une opération, pour sauver l'enfant et lui procurer la grâce du baptême, mais que cette opération causerait infailliblement la mort de la mère... Retournez vite chez vous, dit la Sainte à Jean Courault ; commandez que l'on suspende cette opération, et dans quelques instants, envoyez-moi dire où en est votre épouse. Courault retourne au plus vite chez lui, et s'oppose à l'opération proposée par les médecins. Cependant la Bienheureuse se met en prières ; elle conjure la Mère de Dieu, avec tous les sentiments de ferveur dont elle est capable d'avoir pitié

Digitized by Google

d'une famille si dévouée à l'œuvre de la Réforme, et de conserver à la fois la mère et l'enfant. Elle se sent exaucée, elle se relève, la joie peinte sur le visage. Bientôt arrive Jean Courault qui annonce que son épouse est à l'extrémité, qu'il n'y a plus d'espoir, ajoutant : Ah ! si l'enfant du moins pouvait être baptisé ! Bénissez Dieu, bénissez Marie, lui répond Colette ; dans le moment où je vous parle, votre épouse vient de mettre au monde un garçon parfaitement bien portant ; elle-même est délivrée de toute souffrance... Courault sans hésiter croit à la parole de la Sainte, retourne en toute hâte, et trouve dans les transports de l'allégresse toute sa famille, qu'il avait laissée dans les angoisses de la douleur. Il partage la joie commune et tous ensemble bénissent le Seigneur.

Il serait superflu d'exprimer tout ce que cette heureuse famille éprouva de gratitude envers Colette pour tant de faveurs insignes reçues du Ciel par son intercession. Ce bienfait ne fut pas le dernier. En voici d'un autre genre qui regardent les enfants de Jean Courault, et particulièrement Philippe son aîné. Laissons-le parler lui-même.

« Un jour, dit-il dans sa déposition, mon père était » allé visiter la Bienheureuse. Elle lui témoigna le dé- » sir de voir tous ses enfants. Il les envoya quérir à » l'instant même. Nous étions quatre, mon père n'en » demanda que trois, et me laissa à la maison. Quand » les trois furent venus, Colette s'informa si c'était là » toute sa famille. Mon père répondit qu'il avait laissé » l'aîné à la maison, parce qu'il en voulait faire le *bâton* » *de sa vieillesse.* J'avais alors treize à quatorze ans. » La Sainte répondit qu'elle voulait voir cet aîné comme » les autres, et on m'envoya chercher à l'instant même.

Digitized by Google

» Dès que je fus en sa présence, elle demanda à mon » père s'il ne ferait pas volontiers quelqu'offrande à » Dieu, en reconnaissance des bienfaits qu'il en avait » reçus. Elle lui rappela en même temps que le Sei- » gneur avait toujours exigé dans l'ancienne loi les » premiers nés des familles, ajoutant : — Voudriez-vous » refuser à ce souverain Seigneur celui de vos enfants » que vous aviez en vue de réserver pour vous ? — Mon » père, en ce moment, touché de la grâce, répondit qu'il » était prêt à donner à Dieu, non-seulement son fils » Philippe, mais tous les autres en même temps, et que » dès ce jour il les mettait à la disposition de Colette » pour en faire ce qu'elle jugerait s'accorder avec le » bon plaisir de Dieu.

» En effet, d'après cette réponse, la Sainte éclairée » d'en haut nous assigna à tous notre vocation, à l'ex- » ception du plus jeune qui n'avait encore qu'un an. » Elle commença par déclarer que Dieu m'appelait à la » vie religieuse. En effet, quand je fus en âge, elle » m'envoya au monastère de saint Etienne de Dijon, » chez les chanoines réguliers de saint Augustin où j'ai » fait profession. Plus tard je fus envoyé à l'abbaye de » Saint Pierre de Gand (1). Quant à mon second frère, » qu'on appelait Pierre, elle lui annonça qu'il entrerait » chez les bénédictins de Cluny, ce qui se vérifia comme » elle l'avait prédit. Pour ma sœur, qui était fille uni- » que, la Sainte la réserva pour son institut ; effective- » ment c'est dans l'ordre des Clarisses qu'elle a fait pro- » fession et qu'elle a saintement fini sa carrière. »

(1) Ce religieux distingué par sa vertu et ses talents devint abbé du monastère de Gand, ensuite il renonça à cette dignité, afin de pouvoir vaquer plus librement au service de Dieu.

Digitized by Google

Il continue sa déposition en ces termes : « Etant venu » à Paris avec le R. P. Abbé de notre monastère de » Dijon, ce vénérable supérieur me renvoya momenta- » nément à notre monastère pour quelques affaires » pressantes, avec obligation de venir le retrouver dans » la capitale où il m'attendait. Ayant expédié prompte- » ment ma commission, je me disposai à aller rejoindre » mon supérieur, et je dirigeai ma course par Poligny, » moins pour voir mes parents, que pour avoir la con- » solation de conférer avec la Sainte, et de me re- » commander à ses prières. En la quittant je la priai de » m'accorder quelques lignes de sa main qui pourraient » me servir de sauf-conduit et de préservatif contre les » périls : car à cette époque tous les environs de Paris » étaient occupés par des bandes armées, qui rançon- » naient tous les voyageurs, les maltraitaient, et allaient » même quelquefois jusqu'à leur ôter la vie.

» La Bienheureuse accéda volontiers à ma demande. » Elle me remit quelques mots de sa main qu'elle adres- » sait aux capitaines qui stationnaient sur les rives de » la Seine. Muni de cette pièce je me mis en route avec » confiance, dans la pensée que le Seigneur, en consi- » dération des mérites de la Sainte, viendrait à mon se- » cours dans le périlleux voyage que j'avais entrepris » par obéissance, et je ne fus pas trompé dans mon at- » tente : car m'étant embarqué sur la Seine avec plu- » sieurs voyageurs, nous fûmes arrêtés près du fort de » Malesherbes par des coureurs ennemis, qui s'empa- » rèrent de nos effets, et nous firent prisonniers. Je me » souvins alors de la lettre que la Sainte m'avait re- » mise, laquelle en toute autre rencontre aurait été re- » gardée comme une pièce insignifiante ; mais en cette

Digitized by Google

» circonstance elle me fut plus utile que ne l'aurait été
» une recommandation écrite de la main du monarque ;
» car dès qu'elle fut présentée au capitaine qui se nom-
» mait Usé, il me fit mettre en liberté et ordonna qu'on
» me rendit tous mes effets; il alla même jusqu'à m'offrir
» un sauf-conduit afin que je pusse achever mon voyage
» en toute sûreté.

» Voilà le pouvoir du nom de Colette sur les guer-
» riers et sur leur capitaine, et même sur les voleurs ;
» car après ma délivrance, m'étant mis en route pour re-
» joindre la barque où étaient mes effets, je me trouvai
» en face de deux voleurs postés dans un lieu écarté,
» dans l'intention de détrousser les voyageurs. Je passai
» entre eux deux sans que ni l'un ni l'autre m'aient dit
» un seul mot, ou ce que je crois plus volontiers, sans
» qu'ils m'aient aperçu. J'arrivai heureusement au ter-
» me de mon voyage ; je racontai à mon supérieur com-
» ment j'avais échappé à tant de mauvaises rencontres,
» et lui-même ne put s'empêcher de reconnaître qu'il y
» avait quelque chose de miraculeux dans le dénouement
» de mes aventures. Il partagea toute mon estime et ma
» reconnaissance pour la vénérable Abbesse. »

Il nous reste à dire maintenant ce que devint le dernier des enfants de Jean Courault, qui n'avait qu'un an lorsqu'il fut présenté à notre Sainte. On le lui ramena lorsqu'il eut atteint l'âge de cinq ans ; il était le Benjamin de toute la famille. C'était un charmant petit garçon qui se portait à merveille, et qui faisait même espérer un tempérament fort et vigoureux. Mais Colette avait connu par révélation que s'il vivait longtemps, il courait risque de périr pour l'éternité. C'en fut assez pour alarmer la sainte Abbesse, à qui il devait la vie du corps et la vie

Digitized by Google

de l'âme. Elle demanda à Dieu qu'une mort prématurée vint l'enlever avant que la malice du siècle n'eût perverti cette âme innocente. Sa prière fut exaucée : peu après qu'il eut quitté le parloir, ce jeune enfant fut frappé d'une maladie qui en peu de jours le conduisit au tombeau. La perte soudaine de cet enfant fut un coup de foudre qui plongea dans le deuil et la consternation toute la famille; mais quand on sut la révélation que la Sainte avait faite concernant le sort funeste qui attendait cette petite créature, si elle eut vécu plus longtemps, les larmes de douleurs se changèrent en larmes de joie, les actions de grâces succédèrent aux gémissements et aux lamentations. Une famille qui professe de tels sentiments mérite d'être singulièrement bénie de Dieu.

Ainsi Courault se vit privé de ses quatre enfants, sans qu'un seul restât dans sa maison pour lui fermer les yeux. Mais loin de se plaindre de se voir ainsi privé de tout espoir de postérité, il s'estima heureux d'offrir à la majesté suprême le sacrifice de tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

La matière de ce livre est fort variée et assez étendue. On y voit d'abord comment la Réforme s'est répandue en diverses contrées. Dix nouveaux établissements sont fondés dans l'intervalle de peu d'années en Bourgogne, dans le Bourbonnais, le Nivernais, le Vélay, le Languedoc, la Savoie. Aperçu historique concernant Jacques de Bourbon et sa famille. Mort du vénérable Père Henri de la Balme. Triste issue du concile de Bâle. Réglement que la Sainte observait dans ses voyages.

Ce livre renferme l'espace d'environ 20 années, de 1420 à 1440.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Établissement d'un couvent à Seurre.

Colette était depuis plus de dix ans dans la Franche-Comté. Elle en avait passé à peu près sept tant à Auxonne qu'à Poligny. Cette dernière ville est celle où elle a séjourné le plus longtemps, à cause de l'importance qu'elle attachait au monastère qu'elle y avait fondé. Elle avait connu que Dieu lui amènerait dans cet endroit un grand nombre de sujets, qui feraient l'ornement de l'ordre, et qui contribueraient beaucoup à étendre la Réforme. C'est pour cette raison qu'elle y prolongeait son séjour et qu'elle se faisait un devoir de cultiver avec un soin tout particulier les plantes que le divin maître y avait rassemblées. Il est temps maintenant de la suivre dans les nouveaux établissements qu'elle forma successivement jusqu'à la fin de sa vie. Les trois premiers lui avaient demandé au moins douze ans de travaux et de soins : ceux qui suivirent s'exécutèrent à des intervalles plus rapprochés, puisqu'elle en fonda jusqu'à quatorze autres dans l'espace de moins de 25 ans.

Tant que notre Sainte resta à Poligny, elle y exerça les fonctions d'Abbesse. Quand elle en partit, elle en fit élire une autre à sa place, et toutes les voix se réunirent en faveur de la sœur Claudine de Courcelle, religieuse d'une haute perfection. En sa qualité de supérieure générale, Colette avait le droit de désigner des Abbesses pour chaque maison, mais elle usa rarement de ce privi-

Digitized by Google

lége, persuadée qu'une supérieure choisie par le suffrage de ses consœurs leur serait plus agréable. Elle avait commencé par Besançon à établir cet usage : elle le mit en vigueur à Auxonne et à Poligny, et ensuite dans les autres couvents qu'elle fonda.

Le premier qui suivit l'établissement de Poligny fut celui de Seurre (1), petite ville du duché de Bourgogne qui faisait alors partie de la Franche-Comté, et se trouvait sous la dépendance de l'Archevêque de Besançon. Ce couvent, qui fut le quatrième de la Réforme, fut fondé par Jacob de Bourg, honnête bourgeois de cette ville, encore plus recommandable par sa foi que par ses richesses. Se trouvant sans postérité, il conçut le pieux projet de consacrer à Dieu une partie de sa fortune : dans cette vue, il fit construire une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge, afin d'augmenter parmi ses concitoyens la dévotion envers la Mère de Dieu. Quand l'édifice, qui était assez vaste, fut terminé, il offrit aux religieux de Cluny d'en prendre possession, à condition d'y célébrer l'office divin. L'Abbé répondit qu'il ne pouvait pas s'engager à faire desservir cette chapelle comme si elle eut été une église paroissiale ; qu'il promettait seulement d'envoyer un de ses religieux y dire la messe de temps en temps. Cette réponse ne remplissait pas les vues du pieux fondateur. Ayant donc entendu parler de la Bienheureuse, des miracles qu'elle avait opérés à Besançon et surtout à Poligny, de la sainte vie qu'elle menait et de l'estime singulière que faisait d'elle la duchesse de Bourgogne, il vint la trouver à Auxonne, et après lui avoir raconté ce qu'il avait fait pour procurer à la ville de

(1) Quelques géographes l'appellent Bellegarde. Elle fait maintenant partie du département de la Côte-d'Or.

Digitized by Google

Seurre un moyen d'augmenter parmi les habitants le culte de Marie, il ajouta que n'ayant pu obtenir la célébration de l'office divin dans sa chapelle, il avait eu la pensée de venir la lui offrir, avec promesse, si elle l'acceptait, de faire bâtir à côté un couvent pour y loger des religieuses de son ordre.

Avant de rien conclure, Colette promit d'aller visiter l'emplacement. Elle se rendit en effet à Seurre peu de jours après. Elle trouva que l'emplacement offert par par le sieur de Bourg était insuffisant : elle l'accepta néanmois, se confiant dans la Providence, et l'acte de donation fut passé le deux juillet 1421, jour de la Visitation de la très Sainte Vierge.

La Sainte ne fut pas trompée dans son attente. Car à quelque temps de là, un honnête habitant de Seurre, Guillaume des Estours, touché de l'exemple du sieur de Bourg, céda un terrain contigu à celui du principal donateur. Un troisième non moins généreux, nommé Charreton de Bourg, voulut aussi prendre part à cette bonne œuvre : il acheta de ses deniers un local faisant suite à celui concédé par ses deux amis, pour en faire présent à la sainte Réformatrice. Au moyen de cette dernière augmentation l'emplacement se trouva aussi vaste que la Sainte pouvait le désirer. Jacob de Bourg, pour compléter sa bonne œuvre, consigna sur le champ dix mille francs entre les mains du fiscal pour servir à la construction du monastère.

Il ne restait plus à obtenir que les lettres d'amortissement, et de plus l'autorisation du Souverain Pontife pour la fondation du couvent.

Quant à l'amortissement, la chose ne fut pas difficile ; car les immeubles étaient sous la dépendance du seigneur

Digitized by Google

Guillaume de Vienne, qui comme on l'a déjà dit, était très dévoué à la Sainte. Il accéda volontiers à sa demande, et il exempta le nouveau couvent de Seurre de toutes redevances, censives et autres droits seigneuriaux, par un acte du 15 octobre 1422. Pour ce qui regardait l'autorisation du Souverain Pontife, il ne fut pas nécessaire de recourir à Rome : la duchesse de Bourgogne transféra à Jacob de Bourg une permission qui lui avait été octroyée par Martin V, et dont elle n'avait pas fait usage. Par cette bulle, Thibault de Rougemont, Archevêque de Besançon, était désigné comme commissaire apostolique : en cette qualité, ce prélat se rendit à Seurre, et le 24 octobre 1422, il bénit avec les solennités requises la première pierre du couvent, qui fut posée par Guillaume de Vienne.

Les constructions furent continuées avec une grande activité. Car le zèle du fondateur semblait augmenter de jour en jour. Il souffrait de voir ces saintes filles si resserrées dans le local qu'elles occupaient provisoirement, et il lui tardait plus qu'à Colette elle-même de leur procurer tous les lieux convenables pour une communauté régulière, selon le plan que la sainte Abbesse lui avait tracé. Aussi le jour de l'installation fut un des plus beaux jours de sa vie. Il pourvut à la subsistance des sœurs jusqu'au temps où, suivant leurs règles, elles ne voulurent plus vivre que d'aumônes fournies par la charité des fidèles.

La duchesse de Bourgogne se chargea de fournir tout ce qui était nécessaire à l'ameublement du couvent.

Notre Sainte n'était pas fâchée d'avoir occasion de temps en temps de mettre ses religieuses dans ces situations provisoires. Nous avons vu qu'elle avait tenu cette

Digitized by Google

conduite à Auxonne et à Poligny. Elle avait deux buts en devançant ainsi le temps où les constructions de ses monastères devaient être entièrement finies : le premier, c'était d'accoutumer ses filles à garder la régularité malgré les obstacles qu'elles devaient rencontrer dans ces habitations où rien n'était régulier ; le second, c'était de diriger les constructions, et d'empêcher qu'on ne fît rien contre l'esprit de pauvreté : c'était là ce qu'elle redoutait le plus.

Tous les travaux furent achevés dans le courant d'une année, et avant la fin de 1432, elle eut la consolation d'introduire ses filles dans le couvent de Seurre. Elle resta encore quelque temps avec elles, et quand elle vit les choses sur un bon pied, elle les quitta, après leur avoir donné pour abbesse la sœur Marie Sénéchal de Corbie, l'une des deux compagnes qui l'avaient suivie en Savoie en 1408, et partit avec la sœur Perrine pour le château de Rouvre, où la duchesse lui avait fait promettre de se rendre dès qu'elle serait libre. Car cette pieuse dame, que la grâce faisait avancer dans la perfection, ne pouvait se passer des conseils de la Sainte. Elle les lui demandait par lettres quand elle ne pouvait l'interroger de vive voix. Elle avait d'ailleurs besoin de se concerter avec la Bienheureuse pour répondre aux demandes que d'autres personnes de distinction lui adressaient, à l'effet d'obtenir par son intermédiaire des établissements de la Réforme dans leurs terres.

La sœur Marie de Corbie ne resta que peu de temps à la tête de la maison de Seurre, la vénérable Mère en ayant eu besoin pour d'autres établissements. La Sainte mit à sa place la sœur Agnès Vissemelle.

En se rendant à Rouvre, la Sainte passa par Auxon-

Digitized by Google

ne. Elle y trouva sept religieuses que la maladie retenait au lit : elle leur commanda au nom de Notre Seigneur J.-C. de se lever, d'aller au chœur, et de chanter avec les autres les louanges de Dieu ; elles se trouvèrent à l'instant parfaitement guéries, quittèrent le lit, allèrent au chœur, et continuèrent l'office avec les autres. Avant que le bruit de cette merveille se fut répandu dans la maison, elle était déjà sur le chemin de Rouvre.

CHAPITRE SECOND.

Suite des établissements de Colette.—Moulins.—Desize. Aigueperse.

Les prodiges que la Sainte opérait en si grand nombre attiraient l'attention des peuples, et éveillaient dans les hautes classes de la société une sorte d'émulation à lui offrir de nouveaux établissements ; tellement qu'elle était appelée dans plusieurs endroits à la fois. Tandis qu'elle était à Rouvre, chez la duchesse de Bourgogne, elle reçut un message du duc de Savoie. Amédée avait essayé par deux fois de l'installer dans la ville de Bourg-en-Bresse, mais des empêchements étaient survenus, et avaient obligé ce prince à surseoir à l'exécution de son projet. Les obstacles n'existant plus, il rappelait à la Bienheureuse ses premiers engagements, et la priait de venir au plus tôt fonder dans ses terres une maison de la Réforme. Mais la duchesse de Bourbon l'avait devancé, et pour mieux réussir, elle s'était adressée à la duchesse

Digitized by Google

de Bourgogne, qu'elle savait avoir grand crédit sur les déterminations de Colette. Elle l'avait suppliée de lui procurer cette faveur. « Je meurs d'envie, lui avait-elle » mandé, de voir une Sainte qui ressuscite les morts, et » je regarderai comme un bonheur de posséder dans mes » domaines un couvent de ses filles. »

Presque en même temps la duchesse de Nevers faisait la même demande avec plus d'instances encore. Cet empressement de la part des grands du monde en faveur des pauvres filles de sainte Claire, était un spectacle en un ens plus étonnant que les prodiges qui semblaient attachés aux pas de la Sainte. Quoi de plus admirable que le pouvoir d'entraîner les volontés des hommes, et d'obtenir d'eux des sacrifices si opposés à leurs goûts, à leurs habitudes et aux inclinations de la nature ! Les grands de la terre sacrifient volontiers leur fortune pour des entreprises qui flattent leur amour-propre et leur ambition ; mais faire des dépenses considérables pour de pauvres Clarisses, s'associer aux œuvres d'une humble fille qui se dit envoyée de Dieu pour réformer l'ordre de saint François, c'est là un phénomène qui doit être compté parmi les grandes merveilles de la grâce et de la toute-puissance de Dieu.

La sainte Abbesse répondit au duc de Savoie, qu'elle le félicitait de ne pas avoir abandonné son pieux dessein, et qu'elle n'avait rien tant à cœur que de le seconder ; mais qu'elle le suppliait de lui accorder quelque délai, parce qu'il lui était impossible de remettre à une autre époque plusieurs fondations pour lesquelles elle avait contracté des engagements. Elle lui désignait entre autres l'établissement de Moulins, qu'elle avait promis à la duchesse de Bourbon. Elle l'assurait que dès qu'elle se-

Digitized by Google

rait libre, elle s'empresserait de se rendre auprès de lui.

Colette partit donc pour Moulins. La duchesse de Bourbon, princesse d'une haute piété, informée de la part que la duchesse de Bourgogne prenait aux œuvres de Colette, n'avait pas voulu rester en arrière; dès l'année 1421, du consentement du duc de Bourbon son époux, elle avait sollicité et obtenu du Pape Martin V la permission de fonder deux couvents de la Réforme. Le rescrit apostolique qui fait droit à sa requête est daté du 12 septembre de la même année : la duchesse avait choisi la ville de Moulins pour y fonder un des deux monastères qu'elle avait en vue. L'Evêque d'Autun était venu lui-même bénir et poser la première pierre, dans le courant de l'an 1421.

Toutefois cette construction commencée avant celle de Seurre, ne fut achevée qu'après cette dernière, à cause des oppositions qui furent suscitées à l'occasion de certaines redevances dont était grevé le terrain désigné pour le couvent. Le duc instruit de cette opposition la fit aisément lever en se chargeant de cette rente, et en la transférant sur un autre immeuble de ses domaines. Mais une raison plus puissante encore de ce délai, ce furent les troubles dont l'Etat était alors agité, et qui se firent sentir surtout dans le Bourbonnais.

Malgré ces obstacles, les constructions furent terminées en 1422. Colette amena à Moulins sept de ses filles qu'elle avait tirées de Besançon et de Poligny : elle y arriva en 1423. Comme dans toutes ses autres fondations, elle s'appliqua à communiquer à cette communauté naissante son esprit de recueillement, d'oraison et de mortification. La ville de Moulins ne tarda pas à se ressentir de la présence de ces saintes filles. Quoique ca-

Digitized by Google

chées dans l'obscurité du cloître, elles étaient un objet d'admiration pour tous les habitants. On n'ignorait pas les austérités qu'elles exerçaient sur elles-mêmes ; aussi les regardait-on comme des créatures plus angéliques qu'humaines. La grâce secondant cette heureuse impression, plusieurs sujets se présentèrent bientôt pour le noviciat, et vinrent augmenter la communauté. Le nom seul de Colette multipliait les vocations, et en peu de temps la famille de Moulins devint fort nombreuse.

Les choses étaient en cet état, lorsque le duc de Bourbon vint de Rouen, dont il était gouverneur, à Moulins. Il fut édifié de tout ce que son épouse lui apprit concernant la vénérable Abbesse et ses filles. Il voulut connaître par lui-même celle dont on racontait tant de merveilles. Il se rendit au monastère et s'entretint fort au long avec la Bienheureuse. Il sortit d'auprès d'elle ravi et si touché qu'il prit à l'heure même la résolution de lui bâtir aussi un couvent. « La duchesse, lui dit-il, m'a » donné l'exemple, je veux le suivre. Nous aurons part, » moi et mes vassaux, aux bénédictions attachées à » tous les endroits où vous résidez ; je mets trop de prix » au bonheur de vous posséder dans mes états, pour ne » pas vous garder le plus longtemps que je pourrai. » Ainsi je vais prendre mes mesures pour vous préparer » le plus tôt possible un couvent dans une autre ville » du Bourbonnais. C'est une faveur que j'attends de votre » charité. »

Colette n'eut garde de se refuser aux vœux d'un personnage qui tenait un des premiers rangs dans l'état, et dont les vues s'accordaient si parfaitement avec les siennes. Le prince choisit la petite ville d'Aigue-Perse, au diocèse de Clermont, pour y faire la fondation qui lui

Digitized by Google

tenait à cœur. On peut croire qu'il préféra cette ville, par la raison qu'elle était dans le voisinage de son château de Montpensier, où il aimait à demeurer. Quoi qu'il en soit, il fit l'acquisition de deux manoirs considérables qui étaient dans le voisinage d'une collégiale (1), et le 4 novembre 1423 il posa lui-même la première pierre, après qu'elle eut été bénite par l'official de Clermont, délégué à cet effet par son Evêque. Cette cérémonie eut lieu en présence du duc et de la duchesse, et de sainte Colette, qui était venue avec ses deux compagnes ordinaires.

Les historiens (2) racontent un miracle qui signala son arrivée. Le bailly de la ville était depuis longtemps attaqué d'une fièvre quarte, qui avait résisté à tous les remèdes de l'art. Cet officier du prince se crut obligé, malgré son indisposition, de rendre ses devoirs aux deux illustres personnes dont il dépendait. Le prince le voyant tout défait, lui demanda la cause de l'état de souffrance où il le trouvait, et lui fit même des reproches de ce qu'étant indisposé, il était sorti de son logis au risque de se rendre plus malade encore. Le bailly ne dissimula point son indisposition; mais il ajouta qu'elle n'était pas assez grave pour le dispenser d'un devoir que la bonté du prince lui imposait, plus que la place dont il l'avait honoré. Colette, témoin de cette entrevue, fut émue de compassion pour cet homme qui avait la confiance du duc et de la duchesse, et le tirant à l'écart, elle fit le signe de la

(1) On appelle Collégiale, une église desservie par des bénéficiers qui se réunissent pour chanter l'office divin à différentes heures du jour, et portent le titre de chanoines.

(2) P. de Vallibus, etc.

Digitized by Google

croix sur lui en disant : « Mettez votre confiance en » Dieu, et il vous rendra la santé, à condition que vous » vous en servirez pour hâter la construction de notre » couvent : le prince et la princesse vous en sauront gré, » et moi je vous en aurai beaucoup d'obligation. » La fièvre le quitta à l'instant même : il était venu malade, et il s'en retourna chez lui parfaitement guéri. Sa reconnaissance envers Dieu et envers la Sainte le rendit on ne peut plus diligent dans la charge qui lui fut confiée par le duc de présider aux travaux, et de faire tous les préparatifs nécessaires.

Cependant diverses causes firent suspendre cette construction. La prémière fut l'absence du duc, que les affaires de l'état rappelèrent à la cour. A cette époque les troubles intérieurs, fomentés par une puissance ennemie, mettaient le royaume dans un péril imminent.

Une autre raison de ce retard vint de l'opposition que formèrent les chanoines, sous le prétexte que le couvent étant très voisin de leur église, les offices de la communauté interrompraient ceux de la collégiale. A ce sujet ils intentèrent un procès tendant à ce que le duc choisit un autre local. L'affaire fut plaidée devant les tribunaux. Les experts ayant reconnu que le motif allégué n'était pas fondé, les juges déboutèrent les plaignants de leurs prétentions, et les condamnèrent à payer la somme de 500 livres tournois, en réparation des dommages provenant de l'interruption des travaux. La duchesse de Bourbon, à qui le duc avait donné tout pouvoir, fit exécuter la sentence, et elle affecta cette somme à la construction du monastère. Les travaux furent repris avec plus de diligence que jamais, et aussitôt que tout fut achevé, notre Sainte vint avec six religieuses, du nombre

Digitized by Google

des quelles était sœur Marie Chevalier, qui, comme nous l'avons dit, était un des ornements de la Réforme. Elle fut la première Abbesse du couvent d'Aigue-Perse, qui fut le sixième fondé par notre Sainte.

Nous plaçons ici l'établissement du couvent de Décize, dont la comtesse de Nevers, Elisabeth, fille de Philippe d'Artois, fut la fondatrice. Cette princesse aussi recommandable par sa piété que par sa haute naissance, informée des merveilles qu'opérait partout sainte Colette, voulut aussi procurer à la ville dont elle était dame, une maison de Clarisses. A cet effet, elle s'adressa à la duchesse de Bourgogne, et la pria *de lui prêter la Bienheureuse, pour quelque temps.* Car notre Sainte était devenue comme un trésor commun dont chaque voulait profiter, et que personne ne pouvait avoir en propre. Mais celle-ci la renvoya à la duchesse de Bourbon, qui faisait alors construire le couvent de Moulins. La comtesse de Nevers s'était pourvue auprès de Martin V, qui dès l'année 1419, avait autorisé cette fondation.

Colette avait profité du sursis occasionné par les oppositions des chanoines de la collégiale, pour se rendre aux désirs de la duchesse de Nevers. Cette princesse avait fait avancer les constructions ; tellement que quand la Sainte arriva, elle trouva, à son grand étonnement, un couvent tout disposé pour recevoir une communauté. Elle y vint avec plusieurs religieuses tirées de différents couvents, auxquelles vinrent bientôt se joindre plusieurs postulantes, de sorte qu'en peu de temps la maison fut au complet. La Bienheureuse, ne pouvant y séjourner longtemps, en confia la supériorité à la sœur Marie de Corbie, qu'elle avait retirée de la maison de Seurre. Elle revint à Décize, quand elle eut achevé l'établisse-

Digitized by Google

ment d'Aigue-Perse. Voici un événement miraculeux (1) qui y arriva pendant son séjour.

Depuis la mort du duc de Bourgogne, l'esprit de faction s'était ranimé avec plus de fureur que jamais. Les partis en venaient souvent aux mains, et le Nivernais et le Bourbonnais étaient devenus le principal théâtre de la guerre. Les habitants, qui craignaient une surprise, étaient constamment sous les armes. Les inquiétudes redoublaient pendant la nuit, et le moindre signe suffisait pour répandre l'alarme dans toute la ville. Un incident faillit devenir funeste à la communauté de Colette. Il arriva que la sacristine, par inadvertance, sonna les matines environ deux heures avant l'heure ordinaire. Le son de la cloche à une heure inaccoutumée fut regardé comme un signal convenu avec l'ennemi que l'on croyait rôder autour de la place.

Il n'en fallut pas d'avantage, pour donner l'éveil à toute la bourgeoisie. Les habitants chargés de la défense de la ville prennent les armes en tumulte : ceux qui étaient retirés chez eux, partagent la terreur commune : tous s'exaspèrent contre les religieuses, qu'ils accusent d'intelligence avec l'ennemi : les plus emportés parlent de saccager et de brûler le couvent, et ils s'avancent précipitamment pour exécuter leur dessein. Mais, au même instant, l'horloge de la ville et celle du monastère sonnèrent une heure après minuit. Ceux qui étaient à la tête de la troupe mutinée s'arrêtent pour écouter : les autres horloges répètent la même sonnerie : un silence profond succède à l'agitation : les officiers sont les premiers à rebrousser chemin en se répétant les uns aux autres : « Qu'allions nous faire ? Ces saintes filles ont

(1) P. de Vallibus, St-Laurent, etc.

Digitized by Google

» suivi leur réglement ordinaire. Remercions Dieu d'a-
» voir reconnu à temps notre méprise. Quels regrets
» nous aurions éprouvés, si nous avions fait le moindre
» mal à celles qui prient pour nous, et qui par leurs
» prières défendent notre ville mieux que nous par nos
» armes ; retirons-nous à petit bruit, et faisons en sorte
» que la comtesse ignore notre incartade, car elle ne
» nous pardonnerait pas d'avoir menacé une maison qui
» lui est si chère, et dans laquelle se trouve actuellement
» la Sainte que tout le monde vénère. » La multitude suivit promptement ce conseil, et chacun rentra chez soi.

Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'il s'opéra un prodige semblable, quoiqu'en sens inverse, à celui dont il est parlé dans la Sainte Ecriture, lorsque le soleil s'arrêta à la voix de Josué. L'astre du jour parut avancer sa course et monter sur l'horizon deux heures plus tôt, de manière à se trouver d'accord avec toutes les horloges de la ville. A plusieurs lieues aux environs, les habitants des campagnes, qui se trouvaient dans les ténèbres, aperçurent la clarté qui brillait sur la ville de Décize. Plusieurs, frappés de ce phénomène, vinrent voir ce que c'était, et ne pouvaient s'expliquer comment il faisait jour dans la ville, tandis que l'obscurité de la nuit durait encore dans leurs villages. Ceux de Décize reconnurent alors l'intervention du Ciel en faveur de la maison des Clarisses : ils se reprochèrent de nouveau l'imprudence de leur aggression nocturne, et sachant que la Bienheureuse était actuellement dans la maison, les magistrats, les gens de guerre et les plus notables de la ville s'empressèrent d'aller lui faire leurs excuses, et lui promirent d'être désormais les protecteurs de son monastère et de ses filles.

Digitized by Google

Colette, qui comprenait à peine l'objet de cette députation, eut besoin qu'on lui en expliquât la cause. Quand elle eut appris ce dont il s'agissait, son premier sentiment fut de rendre grâces à Dieu de cette double protection, l'une sur sa maison, et l'autre sur la ville, puis elle ajouta : « C'est bien plutôt à nous de vous demander » pardon d'avoir troublé la ville par une fausse alerte. » Au reste, comme vous le voyez, le Seigneur a tout » réparé en nous accordant à tous deux heures de clarté » de plus que de coutume. Nous avons pu, mes sœurs » et moi, employer ce temps à son service. Nous sau- » rons apprécier la bienveillance que vous témoignez » pour notre couvent, en offrant nos prières pour la » prospérité de vos familles, et pour la sûreté de la ville » qui nous porte tant d'intérêt. » La députation se retira pénétrée plus que jamais de vénération pour la Sainte.

La sainte Abbesse resta peu de temps dans cette maison, où sa présence était moins nécessaire que partout ailleurs, parce que la régularité et la ferveur y régnaient sous le gouvernement de la mère Chevalier.

Elle retourna à Aigue-Perse, où la duchesse l'attendait. Elle trouva tous les travaux terminés selon le plan qu'elle en avait dressé elle-même. L'enceinte du monastère était environnée d'une haute muraille, et tous les bâtiments intérieurs disposés selon la règle, et assortis aux besoins du couvent. Ce qui fit plus de plaisir à la sainte Abbesse, ce fut de voir qu'on s'était parfaitement conformé à ses recommandations. Elle en prit incontinent possession, et dès ce jour la règle de Sainte Claire y fut pratiquée à la lettre. On n'avait pas eu le temps de construire l'église. On consacra provisoirement pour le service divin une des pièces les plus vastes du monastère.

Digitized by Google

En arrivant à Aigue-Perse, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la Sainte avait fait un premier miracle en faveur du bailly de la ville, en le délivrant d'une fièvre quarte dont il souffrait depuis un an : elle en fit un second quand elle eut installé ses filles dans le monastère. Deux criminels, un homme et une femme, avaient été condamnés à mort pour des crimes énormes. Mais ils étaient tellement endurcis dans l'iniquité, qu'ils repoussaient avec obstination tous les secours de la religion. L'approche du supplice ne les avait point changés. Deux religieux, qui s'étaient rendus dans la prison, avaient épuisé en vain tout ce que leur zèle pouvait leur suggérer de plus capable de les toucher; prières, exhortations, menaces, tout avait été inutile. Déjà tout était prêt pour l'exécution. La vue du malheur éternel qui les attendait fait naitre à ces bons religieux la pensée de recourir à l'intervention de la sainte Abbesse : l'un des deux se détache pour recommander à ses prières ces deux pauvres pécheurs, tandis que l'autre va prier les juges de faire suspendre l'exécution de la sentence. Colette se jette à genoux et se met en prière : puis, se relevant, elle dit au religieux : « Retournez, mon père, la très » Saint Vierge a demandé et obtenu la conversion de ces » deux coupables. »

Le religieux vole à la prison, et trouve les criminels tout à fait changés, et prêts à faire tout ce que leur salut demandait : ils se confessèrent avec les sentiments de la plus vive componction, acceptant la mort comme une juste expiation de leurs forfaits. Ce miracle rendit encore plus célèbre le nom de Colette et fut la cause d'un grand nombre de vocations. Une des plus illustres, fut celle de la princesse Isabeau de Bourbon, fille aînée de

Digitized by Google

Jacques de Bourbon, Roi de Naples. Cette vocation fut le premier anneau d'une longue chaîne d'événements miraculeux.

CHAPITRE TROISIÈME.

Vocation d'Isabeau de Bourbon. — La vicomtesse de Polignac commence la fondation d'un couvent de la Réforme au Puy.— Cette fondation est suspendue.

Le Seigneur qui avait de grandes vues de miséricorde sur la famille de Jacques de Bourbon, dont nous parlerons dans la suite, inspira à la fille aînée de ce prince, Isabeau, le désir de voir la sainte de Corbie, que de pieuses princesses s'estimaient heureuses d'attirer dans leurs domaines. Ayant appris qu'elle était à Aigue-Perse, chez le duc de Bourbon son parent, elle supplia son père, qui était retiré à Castres, de lui permettre d'aller rendre visite à sa cousine la duchesse de Bourbon. Le prince donna son consentement : mais au moment du départ, il lui demanda quel motif l'engageait à faire ce voyage. « C'est pour voir ma cousine et puis me faire » sainte, répondit-elle en souriant, car il y a en ce mo- » ment dans ses états une Sainte dont on parle beau- » coup. — Très bien, dit le père, il ne pourrait t'ar- » river rien de plus heureux. » Cette réponse, qui n'avait rien de sérieux dans la bouche du père, se réalisa au-delà de toute prévision, non seulement dans la personne de la jeune princesse, mais dans celle du Roi son père et de toute sa famille.

Sur cette réponse, elle s'était mise en route avec quel-

Digitized by Google

ques personnes de confiance pour le château de Montpensier, où le duc son parent faisait sa résidence. Elle y fut reçue avec les démonstrations de la plus tendre amitié. Il est à croire que le duc se trouvait encore dans le Bourbonnais. La conversation tomba bientôt sur la Bienheureuse. La duchesse de Bourbon, qui n'avait cessé de l'admirer depuis qu'elle l'avait en quelque sorte en sa possession, ne savait de quelle expression se servir pour rendre l'idée qu'elle en avait conçue, et faire partager à sa jeune cousine toute la vénération qu'elle avait pour elle. Elle lui raconta les merveilles que Colette avait opérées depuis qu'elle était à Aigue-Perse, la guérison du bailly et la conversion soudaine des deux criminels. « Je ne vous parlerai point de la sainte vie » qu'elle mène, ajouta-t-elle : il suffit seulement de la » voir et de l'entendre, pour comprendre qu'elle est » elle-même une merveille plus grande que les miracles » qu'elle opère; nous irons la visiter à son couvent, et » vous jugerez par vous-même si je vous ai dit la vé- » rité. » En effet la duchesse voulut conduire Isabeau au couvent.

Colette reçut cette visite inattendue avec une aisance et une dignité qui surprit la jeune princesse, et en même temps avec un ton si modeste et si gracieux, qu'il n'en fallut pas d'avangage pour gagner son affection et toute sa confiance. Car, nous l'avons déjà remarqué, Colette avait reçu du Ciel un don tout particulier pour traiter avec les grands du monde et se les attacher. Selon sa coutume, elle ne manqua point de mêler à la conversation quelques réflexions salutaires sur le bonheur qu'on goûte au service de Dieu, et sur la sagesse de ceux qui sacrifient tout pour assurer leur salut. Ces réflexions al-

Digitized by Google

lèrent droit au cœur d'Isabeau : elle ne quitta la Sainte qu'à regret, et avec un nouveau désir de la revoir au plus tôt, et de lui ouvrir toute son âme. En effet, dès le endemain, Isabeau revint seule au monastère, et s'entretint sans témoin avec la Bienheureuse, qui n'eut pas de peine à reconnaître les desseins de Dieu sur cette âme. Cette jeune princesse était née avec les plus heureuses qualités. Aux dons extérieurs de la nature elle joignait un esprit élevé, une âme grande et magnanime, et quoiqu'elle n'eut que dix-neuf ans, elle avait une maturité de jugement au-dessus de son âge, qui n'ôtait rien à la gaîté de son caractère. Aussi était-elle très chère au roi Jacques son père et à toute sa famille. Elle s'ouvrit entièrement à notre Sainte, et elle finit par lui déclarer qu'elle se sentait fortement pressée de chercher dans le cloître un asile contre les écueils du siècle ; en un mot qu'elle voulait se consacrer à Jésus-Christ. Elle ajouta que c'était le principal motif de son voyage, et qu'elle serait heureuse de devenir l'une de ses filles.

Colette frappée de cette déclaration, lui demanda si elle avait bien réfléchi sur l'objet de sa démarche, et si elle connaissait le genre de vie que menaient les filles de sainte Claire. « Ne craignez pas, ma Révérende Mère, » répondit-elle avec assurance, de m'effrayer par le » tableau des austérités qu'on pratique daus votre or- » dre : je sais que votre vie est une vie d'immolation, et » que la pauvreté la plus austère se rencontre partout, » dans la nourriture, le vêtement, le coucher ; mais » rien de tout cela ne me rebute. D'autres filles élevées » aussi délicatement que moi sont entrées dans votre » ordre, et elles portent avec joie le joug de Jésus-Christ. » Celui qui me donne l'attrait pour cette vocation saura

Digitized by Google

» bien me donner la grâce d'en remplir les obligations, » ainsi qu'il l'a fait pour celles que je veux imiter. » — « Mais avez-vous le consentement du seigneur votre » père ? » — « J'ai tout lieu de croire que oui. » Et là dessus elle lui raconta la manière dont il s'était exprimé quand elle s'était séparée de lui.

La Sainte crut que dans une affaire de cette importance, il fallait quelque chose de plus positif : en conséquence, elle l'engagea à solliciter une permission expresse de son illustre père. La duchesse de Bourbon, à qui Isabeau fit part de son entretien avec Colette, et de la condition que la sainte Abbesse mettait à son entrée dans la communauté, commença par la féliciter du parti qu'elle voulait prendre, et elle l'encouragea en lui disant qu'elle en ferait tout autant, si elle était libre. Puis elle écrivit au Roi Jacques, et joignit ses instances à celles d'Isabeau. La réponse du père ne se fit pas longtemps attendre, et contre toute probabilité, le prince donna son consentement, dans la crainte, disait-il, d'être la cause du malheur de sa fille, en l'empêchant de suivre la volonté de Dieu. Cette réponse favorable, que Colette avait sollicitée du Ciel en même temps que la fervente princesse l'avait demandée à son père, combla l'une et l'autre d'une joie inexprimable, et il eut été difficile de décider laquelle des deux était la plus contente, de Colette en recevant une telle novice, ou de la novice en se donnant à une telle mère. Les portes de la communauté furent incontinent ouvertes à la fille du Roi Jacques, et après les épreuves d'usage, la sainte Abbesse lui donna l'habit et le voile de novice, en présence de la duchesse de Bourbon et d'une assistance choisie et nombreuse : car cette vocation avait fait grand bruit dans la ville.

Digitized by Google

La Bienheureuse, après cette cérémonie. ne croyant plus sa présence nécessaire à Aigue-Perse, où elle avait établi la plus parfaite régularité, jugea qu'il était temps de remplir la promesse qu'elle avait faite à Son Altesse le duc de Savoie, et elle se disposait à partir pour Chambéry, lorsqu'un nouvel incident la contraignit à remettre encore ce voyage.

La vicomtesse de Polignac, Claudine de Roussillon, était arrivée à Aigue-Perse, attirée par les merveilles que la renommée publiait de la sainte Abbesse. Cette illustre dame avait perdu son époux, et elle employait en bonnes œuvres les grands biens que son mari lui avait laissés, et ceux qu'elle avait apportés en mariage. Touchée de la grâce, et ayant vu de ses yeux la sainte vie que menaient les Clarisses d'Aigue-Perse, elle s'était sentie inspirée de fonder un établissement semblable dans le lieu de sa résidence, et même d'offrir son château de Polignac à cette fin. Elle fit part de son dessein à la Bienheureuse, et lui offrit de la mener à Polignac, afin qu'elle put choisir le lieu qui conviendrait le mieux à l'exécution de son projet. Elle lui promit en même temps de la faire conduire ensuite à Chambéry, avec les religieuses qu'elle choisirait pour l'accompagner. Colette accepta avec reconnaissance des offres si généreuses, où éclatait le zèle le plus pur de la gloire de Dieu.

Après avoir établi Abbesse la sœur Marie de Corbie, dont nous avons déjà parlé, elle partit avec la vicomtesse, la sœur Perrine et la sœur Chevalier. La pieuse troupe arriva heureusement au château de Polignac. La vicomtesse s'engagea à faire bâtir un couvent dans le lieu de sa résidence, si son château ne convenait pas pour un tel usage. Mais la Bienheureuse qui avait déjà

Digitized by Google

réfusé plusieurs établissements qu'on lui offrait dans des localités peu étendues, et surtout privées de murailles de défense, fit entendre à cette pieuse veuve qu'elle ne pouvait déroger à la loi qu'elle s'était faite : que si elle voulait bâtir un couvent de la Réforme, elle l'accepterait volontiers dans la ville du Puy, qui était une ville close et beaucoup plus considérable. La vicomtesse acquiesça aux raisons et à la prière de la Sainte, et sachant que l'Esprit-Saint n'aime pas les retardements, dès le lendemain elles se rendirent ensemble dans la ville du Puy, éloignée de Polignac environ d'une demi-lieue.

Après quelques recherches, on les conduisit dans un quartier appelé le Poserot, peu éloigné des murs de la cité. Colette trouva l'emplacement qu'on lui montra très convenable pour un monastère de Clarisses, moyennant l'acquisition de quelques habitations, avec leurs dépendances. La vicomtesse fit sans balancer ces acquisitions, et elle se déchargea du soin de cette entreprise sur un honnête particulier, très entendu dans les affaires, nommé Robert Barraton, qu'elle institua son agent universel. Barraton répondit pleinement à la confiance de la pieuse veuve : sans perdre de temps, il mit la main à l'œuvre et commença par faire amasser sur les lieux tous les matériaux nécessaires à la construction. De son côté la vicomtesse se hâta de solliciter du Souverain Pontife l'autorisation nécessaire pour la fondation d'un monastère de Clarisses, afin que cet établissement ne souffrit point de retard, et dans l'espoir qu'aussitôt que la construction serait achevée, elle obtiendrait de la Sainte un nombre suffisant de sujets pour le remplir, et qu'elle viendrait elle-même les installer.

Digitized by Google

Notre Bienheureuse lui en fit la promesse, et après avoir tracé le plan du monastère, elle quitta la vicomtesse et se mit en route avec ses trois compagnes, ne voulant accepter d'autre moyen de transport que son modeste charriot. La généreuse fondatrice consentit à tout, et fournit aux frais du voyage.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Collette essaie en vain de s'établir à Chambéry. — Fondation du couvent de Vévay. — Miracles opérés dans cette circonstance.

C'était une grande consolation pour Colette que de propager la Réforme dans un pays qui en avait été comme le berceau. Car c'est en Savoie qu'était né le P. de le Balme, que Dieu lui avait donné pour guide et pour auxiliaire : c'était en Savoie que vivait la comtesse de Genève sa généreuse protectrice, celle qui lui avait fourni le moyen de rassembler à la Balme les premiers éléments de sa Réforme. C'étaient là autant de motifs qui la pressaient de se rendre promptement à Chambéry, pour conférer avec le duc de Savoie. Elle y arriva vers la fin de l'automne de l'année 1425 avec le P. Henri, la princesse Isabeau de Bourbon, et les autres religieuses qu'elle avait amenées d'Aigue-Perse.

Le duc aurait fort souhaité que le premier couvent de la Réforme se fit à Chambéry, capitale de ses états. Mais la Sainte reconnut bientôt que ce projet ne pou-

Digitized by Google

vait s'exécuter pour le présent, par la raison qu'il y avait dans cette ville un couvent d'Urbanistes, sous la conduite des religieux Cordeliers, et que ces religieux ne voulant nullement accepter la Réforme, les religieuses qui étaient sous leur direction ne l'adopteraient pas non plus. Elle essaya de faire prendre cette détermination aux Urbanistes. Elle leur représenta qu'étant filles de saint François, il ne pouvait leur arriver rien de plus désirable que de vivre selon l'esprit primitif de leur saint Patriarche. Elle leur rappelait que plusieurs monastères, tant de Frères Mineurs que de religieuses Urbanistes, l'avaient embrassée. En même temps elle offrait à Dieu des mortifications et de ferventes prières ; mais tous ses efforts furent sans succès.

Le prince parut affligé de cette opposition. « Que » Votre Altesse se console, lui dit Colette, un temps » viendra où il y aura dans cette ville un monastère de » Clarisses. Il sera d'une grande édification pour Cham- » béry et pour le voisinage, et voici, ajouta-t-elle, en » montrant la sœur Chevalier, qui était avec elle, voici » celle qui sera une des pierres fondamentales de ce » monastère. » La prédiction s'accomplit à la lettre. Sept ans après la mort de la Sainte, le couvent fut fondé par Yolande de France, et la Mère Chevalier en fut la seconde Abbesse.

Le duc ne se rebuta point après ce premier échec ; toutefois il ne revint point au projet qu'il avait conçu en 1412 d'établir les filles de Colette dans la ville de Bourg-en-Bresse, par la raison que cette ville était à l'extrémité de ses Etats. Il lui substitua la ville de Vévay petite ville située agréablement sur les bords du lac de Genève, dans le pays de Vaud. Colette

Digitized by Google

ayant accepté cette proposition, le duc se mit en devoir d'obtenir du Souverain Pontife les provisions nécessaires pour l'érection du couvent selon les formes canoniques. Le Pape Martin V, alors régnant, accueillit favorablement cette demande, et par un bref daté du 13 novembre 1425, il autorisa l'établissement d'un couvent de la Réforme à Vévay. Il adressa ce bref à l'Archevêque de Tarantaise, qu'il institua pour cet effet commissaire apostolique.

Avant qu'il fut entièrement achevé. la sainte Abbesse s'y rendit avec la compagnie qu'elle avait amenée d'Aigue-Perse, et d'autres sœurs venues de Besançon, en nombre suffisant pour former le nouveau monastère.

Chemin faisant, elle opéra une guérison soudaine, qui, sans avoir rien d'éclatant au dehors, ne fit qu'augmenter l'idée qu'on avait déjà conçue dans le pays de sa sainteté. Voici le fait :

A quelque distance de Vévay il y avait un couvent de Dominicaines situé à la campagne. Les religieuses de ce couvent ayant appris que la sainte Réformatrice, dont le nom faisait tant de bruit dans la contrée, allait passer près de leur monastère, allèrent à sa rencontre, pour lui donner des marques de la vénération qu'elles avaient conçue pour elle. Notre Bienheureuse répondit à ces témoignages de respect et de bienveillance avec un profond sentiment de confusion, mais en même temps avec des preuves expansives d'affection. Elle leur donna à toutes le baiser de paix. Une d'entre elles restait à l'écart, confuse de son état, car elle était couverte d'une lèpre qui la défigurait horriblement. Elle aurait bien voulu faire comme toutes ses sœurs, mais elle n'osait

Digitized by Google

approcher. Le confesseur de la communauté, qui était présent, s'aperçut de son embarras. Il l'encouragea, et l'engagea à se présenter avec confiance à la Sainte qui ne la rebuterait pas, et qui pourrait bien aussi faire un miracle en sa faveur, comme elle avait fait pour tant d'autres.

Enhardie par ce peu de paroles, elle se présente à la Sainte, qui l'embrasse avec une sorte de complaisance. Au même instant elle est délivrée de sa lèpre, et va prendre sa place au milieu de ses sœurs avec une joie que toute la communauté partagea bientôt. A la vue de cette merveille, toutes les religieuses tombèrent aux genoux de la Sainte, et la prièrent d'entrer dans le couvent et d'y demeurer quelques jours avec elles. Notre Bienheureuse, qui crut voir dans cet évènement une manifestation des desseins du Ciel, se rendit à cette invitation, et quelque désir qu'elle eut de ne pas se faire attendre à Vévay, l'espoir d'être utile la détermina à se rendre à la demande des religieuses Dominicaines. Elle pria le P. Henri de continuer sa route avec la petite colonie qu'elle destinait à Vévay, et d'annoncer son arrivée prochaine ; elle retint avec elle la sœur Isabeau et la sœur Chevalier.

Le prodige qu'elle venait d'opérer sur l'une des sœurs de ce couvent disposa toutes les religieuses à profiter des avis qu'elles la supplièrent de leur donner. Elle leur parla avec tant de sagesse et d'onction, que ses paroles furent reçues comme des oracles. Elle avait d'ailleurs le don de gagner les cœurs, et dans cette circonstance le Saint-Esprit lui suggéra des pensées si relevées et en même temps si touchantes sur le bonheur d'appartenir à Jésus-Christ comme ses épouses et sur la sainteté atta-

Digitized by Google

chée à leur vocation, qu'elles se sentirent toutes disposées à mener une vie plus parfaite. Dès ce moment, la régularité et la ferveur régnèrent dans la maison, et le seul souvenir de Colette suffisait pour en bannir toute idée de relâchement. On ne la vit partir qu'à regret. La Sainte continua sa route par Genève. En traversant cette ville, une de ses compagnes de voyage se mit à dire : « Ah! qu'un couvent de la Réforme serait ici bien » placé! » — « C'est vrai, répondit la Sainte, il y en » aura effectivement un. Mais hélas! il ne durera pas » longtemps. Car avant la fin du siècle qui va suivre, » cette ville perdrala foi, et elle entraînera dans son » apostasie toute cette contrée. La Religion catholique » y sera proscrite, les religieux et les religieuses en se- » ront bannis. Celles de notre ordre ne seront pas plus » épargnées que les autres; mais ce qui me console » dans la prévision de cet affreux désastre, c'est que » toutes nos sœurs resteront fidèles à leur sainte voca- » tion, et qu'aucune persécution ne pourra les ébranler. » L'exemple de leur fermeté dans la foi soutiendra un » grand nombre de catholiques, et les empêchera d'a- » postasier. Tout ceci arrivera en punition des péchés » des habitants, qui se laisseront corrompre par les » délices de la vie, l'amour des richesses et l'esprit » d'indépendance. »

Cette triste prophétie ne s'est que trop vérifiée à la fin du XVIe siècle, lorsque l'hérésiarque Calvin fut devenu comme le dictateur ou plutôt le tyran de la république de Genève. Cette prédiction recueillie par la Mère Chevalier, s'est transmise d'âge en âge jusqu'à l'époque de son accomplissement.

La construction du monastère de Vévay était com-

Digitized by Google

mencée quand Sainte Colette y arriva. Sa présence ne contribua pas peu à faire accélérer les travaux, surtout après l'événement que nous allons raconter. Les bois se tiraient du Chablais, et on les transportait sur des barques ou en radeaux le long du lac Léman. Un jour qu'une de ces embarcations était sur le point d'arriver, les eaux du lac, agitées par une tempête soudaine, menaçaient de l'engloutir avec les hommes qui la dirigeaient. Ces pauvres gens se croyaient perdus, et ils eussent infailliblement péri sans une assistance miraculeuse. Mais la Sainte, qui était alors en prière dans son oratoire, eut révélation du péril imminent qu'ils couraient. Elle appelle incontinent le P. Henri : « Mon Père, lui dit-elle, » allez vite sur le bord du lac, les bateliers se noient ; » faites le signe de la croix sur l'eau, et Dieu les sau- » vera. » Le P. Henri court au lieu du péril, fait le signe de la croix : à l'instant la tempête s'apaise, l'embarcation reprend son état naturel et arrive heureusement au rivage.

La Sainte passa environ deux ans dans ce couvent, et ce fut en cet endroit qu'elle reçut la duchesse de Valentinois, qui était fille d'Amédée duc de Savoie, fondateur du couvent. Cette princesse se trouvait veuve par la mort du duc Philippe Visconti de Milan. Elle avait sollicité comme une grande faveur d'être admise dans la Réforme. Colette voulut éprouver sa constance pendant quelque temps ; mais la princesse, qui avait autant de courage que de piété, ne se rebuta point de cette épreuve, et à la fin la Sainte lui écrivit qu'elle pouvait se rendre à Vévay pour y commencer les exercices du noviciat. Elle n'avait pas attendu jusque là à faire l'essai des observances usitées dans l'ordre des Clarisses. Avant

Digitized by Google

de quitter le château qu'elle habitait, elle s'était accoutumée à porter le cilice, à coucher sur la dure, à pratiquer les jeûnes et les abstinences de la règle. La lettre de la Sainte la remplit de joie. Elle trouvait plus de plaisir à se rendre dans l'asile de la pénitence qu'une âme mondaine n'en aurait trouvé à se rendre aux fêtes du siècle.

L'enfer ne put voir sans dépit une telle ferveur dans une postulante de cette qualité. Aussi eut-il recours à un stratagème qui dévoila son impuissance encore plus que sa malice. Car au moment du départ, les chevaux qui devaient conduire la voiture de la duchesse se trouvèrent subitement perclus, et quelque moyen que l'on prît pour les faire avancer, ils restèrent immobiles. La duchesse était désolée de ce contre-temps, qu'elle imputait à son indignité. Enfin, après plus d'une demi-heure d'attente, la pensée lui vint de recourir à la médiation de la sainte Abbesse. Elle se met donc en prières et supplie humblement Notre Seigneur, au nom de Colette sa fidèle servante, de lever l'obstacle qui l'arrêtait. A peine eut-elle fait cette prière, que les chevaux se trouvèrent dispos, alertes et prêts à partir : l'équipage se met en route, et sans éprouver aucun accident, ni aucun retard, la princesse arrive à Vévay, où elle est reçue avec les démonstrations de joie et d'affection que méritait sa démarche. Elle se jette en arrivant aux pieds de la Sainte, qui la relève et l'embrasse avec toute la tendresse d'une mère. Elle raconte son aventure, qui fit sourire la sainte Abbesse, sans la surprendre. Elle savait par expérience ce dont était capable l'ennemi de tout bien.

Le couvent n'était pas encore terminé quand la duchesse y arriva : elle s'accommoda du logement qu'on

Digitized by Google

lui offrit : disons mieux, elle l'accepta avec joie et reconnaissance, se trouvant plus heureuse dans la cellule d'une pauvre Clarisse, qu'elle ne l'avait jamais été dans les palais.

D'ailleurs la compagnie de Colette avait quelque chose de si attrayant, qu'elle eût suffi pour lui faire oublier tout ce que la nature pouvait trouver de pénible dans sa nouvelle position. C'était l'impression qu'éprouvaient toutes celles qui venaient prendre place parmi ses filles. D'autres princesses avant la duchesse de Valentinois en avaient fait l'expérience.

Après quelques mois de séjour à Vévay, la pieuse veuve eut la consolation de prendre l'habit de l'ordre, et fut envoyée au noviciat de Besançon. Le sacrifice de la compagnie de la sainte Abbesse lui coûta plus que celui qu'elle avait fait en quittant sa demeure princière ; mais cette âme généreuse ne reculait devant aucune difficulté, quand il s'agissait de faire la volonté de Dieu et de chercher l'unique nécessaire. Avant de renoncer à ses grands biens, elle en consacra une partie à l'achèvement du monastère de Vévay : elle y revint ensuite, quand elle eut terminé son noviciat. Elle fit en peu de temps de si rapides progrès dans la perfection, qu'elle fut choisie pour Mère Vicaire, peu après sa profession. Pendant le peu d'années qu'elle vécut en religion, elle ne cessa d'édifier la communauté par son humilité, sa ferveur, et son exactitude aux plus petites observances. La joie qu'elle avait d'être séparée du monde était si sensible, qu'elle éclatait constammant sur son visage. Elle mourut en odeur de sainteté, et fut inhumée à Vévay dans le chapitre du monastère.

Tant que Colette resta à Vévay, elle y remplit les

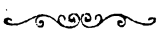
Digitized by Google

fonctions d'Abbesse, et en partie celle de maîtresse des novices.

Ce fut encore pendant son séjour à Vévay, que la Sainte reçut la visite du Roi Jacques de Bourbon. La grâce avait opéré en lui un grand changement depuis le départ de sa fille Isabeau. Il ne regrettait pas le parti qu'avait pris la princesse ; au contraire, ayant appris qu'elle se trouvait heureuse dans l'état qu'elle avait embrassé, il se félicitait d'avoir acquiescé à ses désirs ; mais il lui tardait de la revoir, et il ne souhaitait pas moins de s'entretenir avec la Sainte, dont les lettres avaient fait dans son esprit une profonde impression. En conséquence, dans une visite que le P. Henri lui fit à Castres, où il résidait, il lui avait fait part de l'intention où il était de faire un voyage en Savoie. Il exécuta cette résolution et vint accompagné de toute sa famille, c'est-à-dire de ses deux filles Marie et Eléonore, de son gendre Bernard d'Armagnac (1) époux d'Eléonore, et de Claude d'Aix son fils naturel légitimé.

Le duc Amédée reçut ces princes et princesses avec tous les égards dûs aux personnes de leur rang, et toutes les démonstrations de l'amitié la plus sincère. La visite au couvent se fit avec les circonstances les plus touchantes : nous en parlerons plus amplement dans le chapitre huitième de ce livre.

(1) Bernard d'Armagnac était le second fils du connétable Bernard d'Armagnac. Quelques auteurs ont confondu le fils avec le père.



Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

Fondation du Couvent d'Orbe, dans le comté de Montbéliard. — Miracles opérés par la Sainte.

Colette avait passé environ deux ans à Vévay, lorsque Jeanne de Montbéliard, femme de Louis de Châlons prince d'Orange, lui fit connaître sa résolution d'établir un couvent de la Réforme dans une des villes de sa principauté. Cette princesse avait jeté les yeux sur la ville d'Orbe, située dans le pays de Vaud, en Savoie. Ayant reçu le consentement de la Bienheureuse, elle s'était hâtée d'écrire à Rome, pour obtenir du Souverain Pontife les pouvoirs nécessaires. Le Pape Martin V, par une bulle du 17 novembre 1426, approuva cette fondation, et en l'absence de l'Archevêque de Besançon, le doyen de la Métropole fut désigné comme commissaire pour l'exécution des lettres apostoliques. Il se rendit sur les lieux, et le 15 janvier 1427, il bénit et posa la première pierre.

Colette qui de son côté était venue trouver la princesse à Noseroy, où elle avait un château, présida elle-même à tous les travaux, qui commencèrent immédiatement après cette cérémonie. La pieuse fondatrice qui se serait fait scrupule de contrarier en rien les vues de la sainte Abbesse, ordonna à ceux qui dirigeaient cette construction de se conformer en tous points aux volontés de la servante de Jésus-Christ. Une autre recommandation qu'elle leur fit encore, ce fut de hâter les travaux le plus

Digitized by Google

qu'ils pourraient, et d'employer les meilleurs matériaux, afin qu'au moins la solidité remplaçât l'élégance. En moins d'une année le monastère se trouva achevé. Quand tout fut terminé, Colette y entra et y établit sa communauté composée de douze sujets qu'elle avait appelés de Besançon et de Poligny, avec cinq novices qu'elle avait reçues lorsqu'on travaillait encore aux bâtiments. Avant de quitter le monastère, elle en confia la conduite à la sœur Mahaut de la Balme, ou de la Roche, nièce du P. Henri, et sœur aînée de la sœur Perrine.

Le couvent ayant été détruit dans le siècle suivant, comme ceux de Genève, dans la guerre que les novateurs firent au catholicisme et à tous les établissements religieux, les archives ainsi que les objets de piété furent livrés aux flammes. Cette destruction, que le vandalisme révolutionnaire a renouvelée en France, a fait périr de précieux documents concernant ces divers monastères. C'est une perte que l'on doit regretter : car des exemples de sainteté dont le souvenir serait un aiguillon puissant pour la vertu s'y trouvaient relatés en grand nombre, et il n'est pas de maison fondée par sainte Colette qui n'ait fourni bien des traits édifiants pour les contemporains et pour les générations suivantes. Voici quelques faits de ce genre que la tradition a sauvés de l'oubli, et que nous nous reprocherions de ne pas reproduire ici.

Le premier regarde la sœur Mahaut de la Roche, dont nous venons de parler. Elle avait peine à accepter la fonction d'Abbesse, alléguant son incapacité absolue pour gouverner les autres. Elle alla même jusqu'à conjurer la sainte Abbesse de la laisser retourner à Besançon, pour y remplir les derniers offices, tels que laver la vaisselle, balayer, servir les malades. Colette n'était pas fâchée de

Digitized by Google

voir dans ses filles ces bas sentiments d'elles-mêmes, et c'était les dispositions qu'elle souhaitait principalement dans celles qu'elle choisissait pour supérieures. Elle ne répondit rien à toutes les supplications de la sœur Mahaut. Elle s'adressa au Seigneur, qui se chargea de la réponse, car cette sœur se trouva tout-à-coup saisie de maux violents dans tout le corps, et principalement aux pieds et aux mains. Elle ne tarda pas à en comprendre la cause. « Oui, dit-elle en elle-même, c'est Dieu qui me » punit de mes résistances. Si j'avais obéi sur le champ » aux volontés de notre sainte Mère, je me serais épar- » gné les souffrances que j'endure et que j'ai bien mé- » ritées. » Elle demanda humblement pardon à Dieu et à la sainte Réformatrice de son peu de soumission, et au même instant elle se trouva entièrement délivrée de toutes ses souffrances, sans qu'il lui en restât la plus légère atteinte. Cet événement fut une leçon, non seulement pour les sœurs d'Orbe, mais aussi pour celles des autres monastères. Car le bruit s'en répandit de proche en proche dans les autres maisons, et les sœurs se disaient entre elles : « Gardons-nous bien de résister à notre sainte » Mère, il nous en arriverait autant et peut-être encore » plus qu'à sœur Mahaut : on dirait que tout ce qu'elle » décide, Dieu le décide. »

Il serait à souhaiter que dans toutes les corporations religieuses cette vertu fut entendue et pratiquée comme sainte Colette voulait qu'elle le fût, c'est-à-dire avec une entière soumission d'esprit et de volonté. Dans les maisons les plus régulières, lorsque les supérieurs font choix de quelques sujets pour certains emplois, il n'est pas rare que par une fausse humilité, ne faisant attention qu'à leurs défauts, ils refusent, souvent même avec

Digitized by Google

opiniatreté, d'obtempérer à la volonté des supérieurs : cette résistance déplaît à Dieu.

Un autre événement (1), d'un genre différent, ce fut la guérison soudaine, opérée d'une manière vraiment miraculeuse, d'un religieux Cordelier nommé Pierre Psalmon.

Ce religieux se trouvait aux portes de la mort par l'effet d'une violente maladie. Colette, qui était alors en voyage, connut par une lumière céleste l'extrémité où se trouvait ce pauvre religieux, encore plus malade du côté de l'âme que du côté du corps. S'étant arrêtée dans la ville où il résidait, elle alla le voir, et lui dit : « Pre-
» nez confiance, maître Psalmon : le Seigneur veut vous
» rendre la santé : il ne demande de vous qu'une seule
» chose, c'est que vous vous serviez de vos forces, quand
» vous les aurez recouvrées, pour votre sanctification et
» pour sa gloire. » Le moribond ayant fait connaître par signes plutôt que par paroles (car il était à toute extrémité) qu'il adhérait à tout ce que la Bienheureuse exigeait, elle se prosterne au pied de son lit, et, après une courte prière, fait le signe de la croix sur lui, en levant les yeux au Ciel. A l'instant le malade est hors de danger, et peu de jours après il recouvre une santé parfaite. Le premier usage qu'il en fait, c'est d'aller remercier la sainte Abbesse, et de s'offrir à elle pour lui rendre tous les services qui seraient en son pouvoir.

« Le premier service que je vous demande, répondit
» Colette, c'est de mettre ordre aux affaires de votre
» conscience par une bonne confession. Vous êtes gué-
» ri, il est vrai, corporellement, mais vous ne l'êtes pas

(1) S. Perrine. P. de Vallibus. Surius, M. Notel.

Digitized by Google

» encore spirituellement. » Hélas ! Colette disait vrai. Maître Psalmon en fait l'aveu. Il reconnaît que son assistance, en lui rendant la vie du corps, l'a sauvé d'une mort éternelle. Il se montre prêt à faire ce que la Sainte désirait. Elle lui désigne un confesseur tel qu'il le lui fallait : il fait à ce confesseur l'aveu sincère de ses fautes, en reçoit l'absolution et revient ensuite trouver la Sainte, bénissant Dieu de se voir purifié par le baptême de la pénitence. « Non, non, mon père, répondit-» elle, vous n'êtes pas encore dans l'état que vous » croyez. » En même temps, elle lui révéla des fautes de sa vie passée qu'il avait perdues de vue, qu'il n'avait peut-être jamais accusées, ou qu'il avait accusées sans les dispositions requises. Frappé d'une telle révélation, il va retrouver le confesseur et revient vers la Sainte. « Pour cette fois, lui dit-il, me voilà, je pense, récon-» cilié avec Dieu. » — « Pas encore, reprit Colette, il » y a telles et telles fautes que Dieu ne vous a pas en-» core pardonnées. » Tout hors de lui-même, et tout confus de la révélation qui lui est faite, il retourne pour la troisième fois au tribunal de la pénitence, pleurant et gémissant, et craignant de n'avoir pas encore pénétré dans les derniers replis de sa conscience.

La guérison de son âme ne s'opérait que par degrés : le jour se faisait dans son intérieur, et la grâce agissait en lui, à mesure qu'il se soumettait comme un enfant à la parole de Colette. Que fût-il devenu, si, sous prétexte qu'il était docteur en théologie, et qu'il devait en savoir cent fois plus qu'une pauvre fille, il eût fermé l'oreille à ses avertissements ? Mais il s'humilie. Après avoir entendu trois fois prononcer ces paroles : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis*, il revient encore trouver la

Digitized by Google

Sainte, et n'ose plus se dire réconcilié avec Dieu. Cette humble soumission fit son bonheur. « Ne craignez plus, » maintenant, lui dit Colette, réjouissez-vous, vos pé- » chés vous sont pardonnés : l'Esprit-Saint habite en » vous avec tous ses dons : mais prenez garde de l'en » chasser jamais. » Il ne répondit que par des larmes de componction et de joie. Dès ce moment, il fut changé en un autre homme : tellement que Colette l'admit dans la Réforme, et l'envoya à Orbe, pour servir sans doute de guide spirituel aux Clarisses de cette ville.

Il est bon de faire remarquer qu'avant sa conversion maître Psalmon ne partageait pas l'aversion de ses confrères pour la Réforme et la Réformatrice : au contraire il la préconisait partout, et se servait même de son crédit pour appuyer la Sainte, quoiqu'il n'eût pas le courage de se ranger parmi les *Colentins*. On peut croire que ce fut à cette bienveillante disposition pour la Réforme qu'il fut redevable de la visite que Colette lui rendit, et de toutes les grâces qui suivirent cette visite. Il conçut pour la sainte Réformatrice une reconnaissance qui dura jusqu'à la fin de sa vie, et une telle estime de sa sainteté, que son souvenir lui était toujours présent, et lui servait d'aiguillon pour le faire avancer dans la perfection.

Colette lui sauva encore un fois la vie. Un jour qu'il traversait à cheval une rivière assez profonde, il se trouva entraîné avec sa monture dans un gouffre où il allait périr. Dans ce péril imminent, il se recommande à la Bienheureuse. Sa prière est à l'instant exaucée : il revient sur l'eau, et sans savoir comment, il se trouve sain et sauf sur la terre ferme.

Nous ne finirions pas, s'il fallait citer tous les exemples

Digitized by Google

qui attestent la confiance avec laquelle on invoquait la sainte Abbesse, et les prodiges dont cette confiance était suivie. Le plus grand nombre des traits de ce genre n'a pas été recueilli : en voici cependant quelques-uns dont les chroniques de cette époque font mention.

Peu de temps après qu'elle eut quitté le couvent d'Orbe, une religieuse se trouva atteinte d'une maladie, qui en peu de jours fit des progrès si rapides, qu'elle rendit inutiles tous les secours de l'art. L'état de la malade ne laissant plus d'espoir, on l'engagea à recourir à la médiation de la Sainte : elle le fit, et lorsqu'on s'attendait à la voir expirer, elle se trouva instantanément sans fièvre. Elle déclara que la Bienheureuse lui était apparue environnée de lumière, et l'avait guérie. Quand l'heure de l'office du matin fut venue, elle se rendit au chœur avec les autres, qui furent ravies d'admiration.

Dans le temps que Colette était encore à Poligny, Pierre d'Arsi, religieux de la Réforme dite des Colentins, avait été envoyé à Damas pour consoler et soutenir dans la foi les Chrétiens captifs chez les Musulmans. Ayant été accusé d'avoir parlé contre Mahomet et l'Alcoran, il fut chargé de chaînes et jeté dans un noir cachot. Car le nom de Mahomet, que les Turcs appellent le grand prophète, et qui n'est qu'un grand imposteur, est pour eux un nom sacré ; l'outrager est un crime impardonnable ; tandis que chez les Chrétiens, le nom de Dieu, nom adorable et trois fois saint, est souvent blasphémé, et l'est impunément ! Le Père d'Arsi ne doutant point que le sort qui l'attendait ne fut une mort prochaine et cruelle, invoque, du fond de sa prison, le secours de la Bienheureuse Colette : deux jours après on lui annonce de la part du Pacha que ses fers sont brisés,

Digitized by Google

et qu'il peut s'en retourner dans son pays. De retour en Europe, il vint remercier la Sainte, qu'il appela désormais sa libératrice, racontant à tout le monde qu'il avait été délivré des mains des Turcs par son intercession.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le couvent du Puy est achevé. — Prise de possession de ce couvent.

Retournons maintenant au Puy, que nous avons quitté pour nous occuper des établissements de Savoie. Nous avons laissé cette fondation entre les mains du sieur Barraton, qui s'était mis en devoir de diriger les constructions selon les intentions de la vicomtesse de Polignac. Cette noble dame avait adressé une supplique au Souverain Pontife, et en avait reçu une réponse favorable. Par un rescrit daté du 8 septembre 1425, Martin V déléguait Messire Guillaume de Chalançon, évêque du Puy, pour exécuter en qualité de commissaire du Saint Siège, la teneur du bref apostolique. Ce bref n'eut son plein effet qu'en 1432, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

La première opposition vint de la part de maître Jean de Saint-Séverin, prévot de la Cathédrale du Puy. Le terrain acheté relevait du chapitre, qui avait des droits de seigneurie sur cette propriété. Le sieur Barraton offrit au nom de la vicomtesse de rembourser ces redevances éventuelles selon l'évaluation qui en serait faite par arbitres. Le prévot refusa tout accommodement, alléguant

Digitized by Google

pour prétexte que ces immeubles devant appartenir à une communauté religieuse, tous les bénéfices résultant de ventes ou de successions seraient perdus pour le chapitre.

D'un autre côté, les officiers royaux revendiquaient les mêmes droits au nom du Roi, prétendant que les biens acquis par la vicomtesse provenaient originairement des fiefs de la couronne.

Ainsi les intérêts du chapitre d'une part, et de l'autre les intérêts du fisc, devinrent la matière d'une procédure qui dura trois années entières, au bout desquelles intervint un arrêt qui partagea le différent par parties égales entre les contendants. La contestation ainsi réglée, la vicomtesse commença par essayer de s'accommoder avec la partie ecclésiastique, en faisant offrir au prévot par son fondé de pouvoir une compensation en argent équivalente et même supérieure à ce qu'il pouvait prétendre. Mais le sieur de Saint-Séverin ne voulut entendre à aucune proposition.

La généreuse fondatrice désolée de tant d'obstacles et de l'obstination du prévot, rendit compte de tout par lettres à la Bienheureuse. La Sainte, loin de s'affliger de ces contre-temps, s'en félicita beaucoup, les regardant comme un indice non équivoque des bénédictions que Dieu préparait à l'établissement du Puy. Elle s'efforça de faire partager son espoir et ses consolations à la pieuse fondatrice. « L'Enfer a donc bien peur des pauvres Clarisses, lui écrivit-elle, puisqu'il lui suscite tant d'adversaires, et qu'il leur fait trouver des contradicteurs dans ceux qui devraient le plus favoriser cette bonne œuvre! Courage donc, et plus que jamais courage! La cause de Dieu l'emportera sur toutes les machinations de Satan. »

Digitized by Google

La vicomtesse encouragée par les exhortations de Colette écrivit de nouveau au Souverain Pontife, et après lui avoir exposé tout ce qui se passait au Puy, elle supplia sa Sainteté d'intervenir dans cette affaire, et d'user de son suprême pouvoir pour lever les obstacles. Le Pape, touché de tant de constance et de générosité, fit incontinent droit à la requête de la pieuse veuve, et par un bref du 6 juin 1430 adressé à l'Evêque du Puy, Guillaume de Chalançon, il le chargea de donner toute satisfaction à la vicomtesse de Polignac, et d'obliger le sieur de Saint-Séverin, prévot de l'église du Puy, d'accepter les compensations offertes par la fondatrice. Cette décision émanée d'une autorité à laquelle il n'y avait point de réplique à faire, eut tout l'effet qu'on devait en attendre, et le sieur de Saint-Séverin se soumit à la volonté du chef de l'Eglise.

Restait une autre difficulté : c'était d'obtenir du monarque l'abandon de tous les droits fiscaux pour la partie relevant de la couronne. L'intrépide vicomtesse ne craignit point de se présenter à la cour, et de solliciter du monarque la levée des oppositions formées par les officiers de la couronne. Sa demande fut octroyée sans la moindre difficulté par le Roi Charles VII. Ce prince ne se contenta point d'affranchir par lettres-patentes, de tout droit, les immeubles en question, mais à ce premier bienfait il en ajouta un autre qui caractérise le cœur d'un monarque héritier de la foi de saint Louis, car il fit donner six vingt ducats d'or de ses épargnes, pour aider à la construction du monastère, ne réclamant pour prix de ce bienfait qu'une part aux prières des saintes filles qui y seraient établies. Cette largesse est remarquable, vu l'état où la France se trouvait alors.

Digitized by Google

Tous les obstacles étant levés, le sieur Robert Barraton, qui avait partagé tous les déplaisirs de la vicomtesse, s'employa tout entier à la construction du monastère. Les habitants du Puy imitèrent son ardeur, et l'espoir de voir bientôt les saintes filles de Colette dans leurs murs enflamma tellement leur zèle, que tous voulaient concourir à la bonne œuvre, les riches par leurs aumônes, les pauvres par le travail de leurs mains. Ceux que l'âge ou l'infirmité empêchait de travailler, voulaient au moins apporter une pierre. Tout étant préparé par le sieur Barraton, l'abbé de Monestier, du diocèse de Viviers, délégué nommément par un bref du Pape Eugène IV, daté de 3 février 1431, vint sur l'invitation de la comtesse bénir la première pierre, et la posa avec les cérémonies d'usage. Les travaux commencés en 1431 furent poussés avec une grande activité, et terminés au commencement de l'année suivante. La pieuse vicomtesse se hâta d'en donner avis à la Bienheureuse, et la pria d'accomplir sa promesse, c'est-à-dire de venir avec la colonie qu'elle destinait à cette fondation, et pour prévenir tout prétexte d'empêchement, elle avait pris la précaution d'adresser une supplique au vicaire général des Franciscains, Antoine de Massa, où après lui avoir exposé tous les obstacles qu'elle avait rencontrés, elle le conjurait d'envoyer Colette prendre possession du couvent qui lui était préparé, dans une ville où elle était attendue depuis 7 années.

Cette supplique eut tout l'effet que devait en attendre la généreuse fondatrice. Par une lettre d'obédience datée du 25 mai 1432, le R. P. de Massa recommanda à la sainte Abbesse de se rendre au Puy, avec le P. de la Balme. Colette partit incontinent avec ce Père et quinze

Digitized by Google

religieuses qu'elle prit, chemin faisant, à Besançon, à Poligny (1), etc. Notre Sainte qui d'ordinaire ne marchait qu'à petites journées, fit exception en cette circonstance à sa règle, tant elle était jalouse d'accomplir le commandement de son supérieur, et de répondre aux désirs empressés de la vicomtesse. Elle fit tant de diligence, qu'elle arriva avec sa colonie le 28 juin au château de Polignac, et son arrivée combla de joie l'illustre veuve.

Après trois jours de repos, tout étant préparé pour l'installation solennelle de la communauté au Poserot, la sainte troupe se mit en marche pour la ville du Puy, le 2 juillet, fête de la Visitation de Notre-Dame. La vicomtesse avait voulu que les habitants de Polignac prissent part à cette fête, et que tout le clergé, composé non-seulement des ecclésiastiques de la paroisse, mais encore des ermites de saint Augustin, dont le prieuré était attaché à la chapelle du château, conduisit processionnellement, au chant des psaumes, la croix et les bannières en tête, les saintes filles de Colette jusqu'à leur nouveau monastère. Le clergé du Puy reçut la procession à l'entrée de la ville, et la conduisit à travers la foule attendrie et silencieuse jusqu'à l'église Cathédrale, où Monseigneur de Chalançon attendait la sainte Abbesse avec sa colonie. Puis il offrit le saint sacrifice.

(1) Voici leurs noms tels que les mémoires du temps les ont conservés : sœur Firmine Boellet, parente de la Sainte, sœur Jeanne de Paris, sœur Agnès de Montfaulcon, sœur Guillemette, sœur Odette fille du Duc de Bourgogne, sœur Jeanne de Mirabel, sœur Anne Conible, sœur Etiennette, sœur Isabeau de Bourbon, sœur Anne Ulphe, sœur Perrine d'Orbe, sœur Perrinette, sœur Marguerite de Troyes et sœur Marguerite de la Chapelle.

Digitized by Google

La Cathédrale du Puy est célèbre par l'image miraculeuse de Marie qu'on y vénère, et par des miracles sans nombre qui se sont opérés en ce saint lieu. Notre Sainte se serait détournée de bien loin pour avoir le bonheur de visiter un sanctuaire où la mère de Dieu est si honorée ; elle fut heureuse de s'y trouver conduite par une espèce de nécessité, et par une Providence spéciale. Qui pourrait exprimer tous les sentiments qu'elle éprouva à la vue de la sainte image, tout ce qu'elle demanda pour l'Eglise et pour sa nombreuse famille, et en particulier pour sa maison du Puy ? Il lui fallut bientôt interrompre ces ferventes prières, pour suivre la procession qui la conduisit jusqu'au Poserot. Elle y fut introduite avec sa pieuse compagnie par le Prélat, qui, accompagné du P. de la Balme, de ses vicaires généraux et du chapitre, bénit toute la maison. Le peuple témoin de cette touchante cérémonie se retira avec la pensée que ce monastère serait pour toute la ville une source de bénédictions. Comment se fait-il, disait ce bon peuple, qu'on ait fait tant de difficultés pour recevoir ces saintes filles, que la Sainte Vierge aime tant? Et quand on vit que la plupart des opposants étaient décédés cette année là, on regarda leur mort comme une punition du Ciel.

On raconte encore que le soir du même jour où l'on consacra l'église, on vit paraître dans les airs, au-dessus du couvent, Notre Seigneur J.-C. tout brillant de clarté, bénissant l'église et la maison. Ce spectacle fut aperçu des religieuses et de plusieurs personnes du dehors, entre autres d'un habitant de la ville qui fut si frappé de cette vision, qu'il fit vœu de consacrer à Dieu sa fille, qu'il aimait tendrement. Celle-ci ayant connu le vœu de son père, le ratifia avec joie, et vint bientôt s'of-

Digitized by Google

frir à la Bienheureuse. Colette ayant reconnu en elle les marques d'une vraie vocation lui ouvrit avec une vive consolation les portes du monastère.

Ce fut surtout au Puy que l'on remarqua le don que Dieu avait fait à la Sainte d'une voix forte et mélodieuse. Lorsqu'elle psalmodiait au chœur avec ses sœurs, elle le faisait avec tant de ferveur, et d'une voix si sonore, que plusieurs fois, (à la faveur du silence de la nuit), la vicomtesse de Polignac l'entendit de son château distant du Poserot de près de trois quarts de lieue.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Etablissements de la Réforme dans le Languedoc. — Castres. — Lésignan. —Béziers.

Colette après avoir tout réglé au Puy, partit pour le Languedoc, où l'attendaient le comte d'Armagnac et son épouse, pour fonder deux couvents de la Réforme, l'un à Castres, et l'autre à Lésignan.

Nous avons vu qu'étant à Vévay, elle avait reçu la visite du roi Jacques et de toute sa famille. Le comte d'Armagnac attiré autant par la réputation de la Bienheureuse que par le désir de voir sa belle-sœur Isabeau de Bourbon, avait voulu faire partie du cortège. De concert avec son épouse Eléonore, il avait offert à la Sainte un ou plusieurs établissements dans la contrée où ils faisaient leur résidence, et la sainte Abbesse qui ne refusait aucune occasion d'étendre le règne de Dieu en

Digitized by Google

multipliant ses couvents, avait accepté cet offre. Le Roi Jacques lui-même avait témoigné le désir que la Réforme fut tôt ou tard introduite dans le couvent des Urbanistes de Béziers dont il était le fondateur.

En conséquence de tous ces arrangements déjà pris et arrêtés, la Sainte s'empressa dès qu'elle fut libre de se rendre à Castres, emmenant avec elle une bonne partie des sujets qu'elle avait conduits au Puy. Il est à présumer que le comte d'Armagnac n'avait pas attendu l'arrivée de Colette pour faire travailler à la construction du Couvent, et que dès son retour de Vévay à Castres, il s'était mis en devoir de faire toutes les dispositions nécessaires pour accomplir sa promesse. Nous n'avons aucun mémoire, aucun écrit qui nous apprenne en quel état sainte Colette trouva les constructions, quand elle arriva à Castres. La raison, c'est que les huguenots, dans le siècle suivant, s'étant emparés de cette ville, saccagèrent tous les établissements religieux, et en particulier celui des Clarisses, dont ils brûlèrent toutes les archives.

Mais, si l'on considère l'intérêt que le comte et la comtesse d'Armagnac portaient à l'œuvre de Colette, et le désir qu'ils avaient de lui procurer un domicile dans leur ville capitale, on conclura aisément que les travaux ont été poussés avec la plus grande activité, et que si le couvent n'était pas terminé au moment où elle mit le pied dans la ville de Castres, il n'aura pas tardé à être mis en état de recevoir la sainte colonie.

Ce qui prouve combien ces illustres personnes avaient à cœur de remplir les désirs de la Bienheureuse et même de les prévenir, c'est qu'avant que les contructions ne fussent entièrement terminées, elles avaient fait commencer le monastère de Lésignan.

Digitized by Google

Quoiqu'on n'ait retrouvé aucun monument historique concernant cette communauté de Castres, on sait cependant avec certitude que cette fondation eut lieu en 1433. Il est encore certains faits dont la tradition a conservé la mémoire de siècle en siècle; en voici un qui mérite de trouver place ici :

L'évêque de Castres, celui-là même qui avait présidé à l'installation de Colette dans le couvent que le comte d'Armagnac lui avait fait bâtir, venait de temps à autre visiter la sainte Abbesse, durant le peu de temps qu'elle y fut. Ce prélat dans une dernière entrevue qu'il eut avec la Bienheureuse, lui fit part entre autres choses de l'intention où il était de faire un long voyage, pour lequel il réclamait ses prières et celles de sa communauté. « Volontiers, lui répondit la Sainte : pourrions nous ou-
» blier un prélat qui nous porte tant d'intérêt ? Puis elle
» ajouta : pour moi, Monseigneur, je ne connais qu'un
» long voyage, c'est celui du temps à l'éternité, voyage
» bien long, infiniment long, puisqu'il est sans retour ;
» tous les autres que nous faisons sur la terre, à quel-
» que distance que nous allions, ne sont véritablement
» que des promenades ». Elle savait que le prélat avait l'espoir de se voir bientôt élevé au cardinalat; que c'était là le but du long voyage qu'il avait en vue : elle profita donc de l'ouverture qu'il lui faisait pour lui rappeler le néant des grandeurs du monde et la nécessité de chercher avant tout le royaume de Dieu.

Le prélat lui ayant avoué qu'il allait se rendre auprès du Souverain Pontife, de qui il attendait une des premières dignités de l'Église : « Monseigneur, lui répon-
» dit-elle, si j'étais à votre place, je m'occuperais à veil-
» ler sur mes ouailles, à remplir fidèlement la place de

Digitized by Google

» premier pasteur à leur égard, et même à préparer
» les comptes de mon administration, plutôt que de
» chercher une dignité qui ne serait qu'un fardeau de
» plus. Que feriez-vous, Monseigneur, si l'on vous di-
» sait de la part de Dieu, que la fin de votre carrière est
» proche, *et que si vous vous mettez en route pour*
» *Rome, vous n'y arriverez pas ?* » Il est probable que ces dernières paroles surtout firent quelqu'impression sur l'esprit du prélat ; mais cette impression ne fut qu'éphémère : préoccupé comme il était par la perspective d'une brillante dignité, il bannit bientôt de son esprit ce qu'il aura regardé comme une vaine terreur, et il se mit en route. Une mort inattendue vint justifier les avertissements de Colette. On sut dans le pays la prédiction qu'elle lui avait faite, et on le plaignit de ne pas y avoir fait plus d'attention.

C'est bien le cas de rappeler ici cette parole d'Origène : qu'on extirperait bien vîte la racine de l'ambition, si ceux qui aspirent aux prélatures se persuadaient qu'ils seront jugés bientôt et souvent même avant de juger les autres, *omnis adeundi honoris ecclesiastici abscinderetur ambitio, si se judicandos potiùs quam judicaturos hi qui prœesse volunt populis cogitarent.*

De Castres, Colette se rendit à Lésignan, avec le petit troupeau de religieuses qu'elle destinait à cette fondation. Bernard d'Armagnac avec son épouse Eléonore l'accompagnèrent, voulant assister eux-mêmes à la prise de possession du monastère, qui se trouvait achevé.

Lésignan est une petite ville assez proche de Narbonne et l'on n'en sait d'autre particularité, sinon que l'église fut consacrée par l'évêque de St.-Paul, sous le vocable de Ste.-Anne.

Digitized by Google

Colette était encore dans cette ville, quand elle apprit que le Père Henri était tombé dangereusement malade à Castres. Elle se rendit en toute hâte auprès de l'homme de Dieu, dont la conservation lui était si nécessaire. Elle le trouva presque à l'extrémité. Elle se jette à genoux à côté du lit du moribond, et avec sa confiance et sa ferveur ordinaire, elle conjure le Seigneur de rendre la santé au Père Henri. Sa prière est exaucée. Dès ce moment le saint religieux se trouve mieux, il entre en convalescence, et bientôt après il est parfaitement rétabli, et reprend ses fonctions.

Dès que la Sainte vit le malade hors de danger, elle retourna à Lésignan ; car elle voulait y établir solidement la régularité ; d'autant plus qu'elle prévoyait qu'une fois sortie des provinces méridionales, elle n'y reviendrait plus.

On ignore les noms des religieuses qui furent placées à la tête des établissements de Lésignan et de Castres. On ignore également combien de temps la Sainte est restée dans ces deux monastères.

Dans les fréquents entretiens que le comte et la comtesse d'Armagnac eurent avec notre Sainte, ils n'avaient pu lui dissimuler la peine qu'ils ressentaient de n'avoir point de postérité. Ils étaient mariés depuis plusieurs années, et le Seigneur semblait sourd à leurs prières, en les privant d'une consolation que les parents, et surtout les parents chrétiens, regardent comme la plus grande bénédiction. « Consolez-vous, leur dit Colette, » le Seigneur a entendu vos soupirs : vous aurez plu- » sieurs enfants de l'un et de l'autre sexe, et vous serez » bénis dans votre postérité. Dieu voit ce que vous faites » et ce que vous voulez faire pour la propagation de la

Digitized by Google

» Réforme, et croyez que ce souverain Roi ne se lais-
» sera pas vaincre en générosité. Voici ce qu'il demande,
» c'est que le premier enfant que vous aurez, vous le
» consacriez à sa gloire et à son service, comme firent
» autrefois le père et la mère de Samuel.» Cette assurance de la Sainte remplit de joie Eléonore et son époux : l'un et l'autre firent de grand cœur la promesse que la Bienheureuse demandait, et offrirent au Seigneur, comme la suite le fera voir, les prémices de leur union.

En effet le premier enfant que la duchesse mit au monde fut une fille. Avant même qu'elle fut née, la mère l'avait consacrée à Dieu. Il est inutile de dire avec quel soin elle fut élevée. Ses parents la regardaient comme un dépôt que Dieu leur avait confié. La grâce avait d'ailleurs jeté dans son âme des semences de vertus, qui, se développant avec les années, ne tardèrent pas à faire connaître les desseins que Dieu avait sur cette enfant. Ses parents n'oublièrent jamais à qu'elle condition elle leur avait été donnée, ils se seraient fait un crime de ne pas seconder les inclinations pieuses de leur jeune fille.

Quand elle eut atteint l'âge convenable, ils la conduisirent eux-mêmes au couvent de Lésignan; elle y prit l'habit sous le nom de sœur *Bonne*, nom qu'elle justifia par une conduite si exemplaire, qu'elle devint en peu de temps le modèle de la communauté. Elle mourut trois ans après sa profession, en réputation de grande sainteté. Elle eut le don de prophétie. On cite la résurrection d'un mort arrivée à son tombeau. Depuis, son corps a été levé de terre, et quoiqu'aucun honneur ne lui ait été décerné par l'église, sa mémoire est restée en vénération dans tout le pays, Il fut un temps où les peuples des contrées voisines venaient en foule réclamer sa protection devant le

Digitized by Google

monument qui contenait sa dépouille mortelle. Nous ignorons ce qu'est devenu ce monument depuis que tant d'autres objets de ce genre ont été profanés et détruits par l'impiété.

Ces vertueux parents ne crurent pas en avoir fait assez envers le Seigneur en lui vouant l'aînée de leur famille ; mais pour lui témoigner de plus en plus leur reconnaissance en considération de leur nombreuse lignée, ils voulurent encore lui consacrer un autre de leurs enfants, qui avait été nommée Catherine au baptême, et qu'ils regardaient comme le dernier fruit de leur mariage. On la conduisit à l'âge de quatre ans, au couvent des Clarisses d'Amiens, auprès de ses deux tantes, Isabeau et Marie de Bourbon, ainsi que nous le raconterons ailleurs plus en détail. Ainsi leur prospérité bénie du ciel a commencé et fini par une oblation de ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

Durant les guerres civiles qui désolèrent les contrées méridionales, le couvent de Lésignan se trouva plusieurs fois dans un dénûment absolu. Les habitants, dont les terres étaient ravagées par les armées, avaient beaucoup de peine à subsister. Les riches privés eux-mêmes du produit de leurs champs, souffraient de ne pouvoir plus faire aux religieuses Clarisses leurs aumônes accoutumées : le Seigneur ne les abandonna point dans ces temps désastreux : il arriva plus d'une fois qu'un inconnu se présenta au monastère avec un charriot chargé de provisions de bouche, et entre autres de pain et de vin, pour les besoins du monastère ; et chaque fois qu'il quittait le couvent après y avoir déposé sa charge : « Mes sœurs, » disait-il aux portières, recevez ces provisions, sans vous

Digitized by Google

» inquiéter d'où elles viennent ; contentez-vous de re-
» mercier le Seigneur : c'est lui qui vous les envoie. »

Le troisième établissement du Languedoc fut celui de Béziers. A proprement parler ce ne fut qu'une simple réforme opérée dans une maison d'Urbanistes. Les religieuses qui l'habitaient consentirent à accepter la règle, telle que Colette l'avait remise en vigueur. La sainte Abbesse ne se contenta pas de leur donner quelques-unes des sœurs formées de sa main ; elle crut qu'il importait qu'elle restât dans cette maison jusqu'à ce que la discipline religieuse y fut non-seulement adoptée, mais suivie avec la même ponctualité qu'elle l'était dans tous les couvents de nouvelle création. Elle n'eut point de peine à obtenir cet heureux résultat. Car elle avait trouvé à Béziers des esprits très dociles, qui s'efforcèrent de marcher sur les traces des sœurs nouvelles que la divine Providence leur avait envoyées, et bientôt elles trouvèrent le joug de la réforme doux et facile à porter, et nous verrons ailleurs qu'il est peu de couvents qui aient mieux conservé avec l'esprit de Ste. Colette la discipline qu'elle y avait mise en vigueur. Jacques de Bourbon, à qui la ville de Béziers appartenait, fut rempli de consolation, lorsque, dans sa retraite de Vévay, il apprit ce que Colette, aidée de la grâce de Dieu, avait opéré dans le couvent des Urbanistes. Il savait que ces religieuses avaient besoin d'une réforme, et il la désirait ardemment : car le changement qui s'était fait en lui ne lui permettait plus d'être indifférent sur la perfection des âmes consacrées à Dieu.

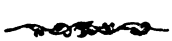
L'œuvre de Sainte Colette dans le couvent de Béziers fut la dernière à laquelle elle mit la main dans les contrées méridionales. Après sa mort, la Réforme s'étendit

Digitized by Google

dans plusieurs autres villes du Languedoc. Elle passa même au-delà des Pyrénées, et se propagea dans les royaumes d'Espagne et de Portugal. La Sainte était restée environ deux ans et demi dans le Languedoc : y étant arrivée au commencement de l'année 1431, elle en sortit dans les premiers mois de l'année 1434.

Avant de retourner à Besançon, elle voulut revoir les maisons qu'elle avait fondées à Moulins, Décize, Aigue-Perse et Seurre, ayant eu révélation qu'elle allait visiter tous ces divers monastères pour la dernière fois. On peut s'imaginer les avis qu'elle donna à toutes ses filles en cette circonstance. Leur déclara-t-elle, comme autrefois saint Paul à ceux d'Ephèse, qu'elles la voyaient pour la dernière fois? On peut présumer que dans la crainte de les accabler par des adieux trop déchirants, elle leur déguisa autant qu'elle put les dispositions de la divine Providence à son sujet. Mais ce qu'elle ne put leur dissimuler, c'était la tendresse maternelle qu'elle leur portait, et qui semblait augmenter à mesure que sa famille croissait en nombre. Si on avait pu lire dans le fond de son cœur, on aurait vu qu'elle ne pouvait, sans se faire une extrême violence, se séparer d'elles, lorsque la volonté de Dieu, sa règle suprême, l'appelait ailleurs.

Elle avait reçu une lettre du roi Jacques, qui lui mandait, que se trouvant libre par la mort de la reine Jeanne son épouse, il la suppliait de venir au plutôt en Savoie, pour l'admettre au nombre des Frères Mineurs. L'histoire abrégée de ce prince, sa conversion, son entrée dans l'ordre Séraphique, et la mort qui couronna sa sainte vie feront la matière du chapitre suivant.



Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÈME.

Précis historique de la vie de Jacques de Bourbon, comte de la Marche, roi de Naples et de Sicile. — Son caractère. — Son mariage avec Jeanne II. — Son retour en France. — Son voyage en Savoie.—Sa conversion.—Sa vie pénitente. — Son entrée en religion. —Son testament. — Sa précieuse mort.

De toutes les merveilles que la grâce a opérées par l'entremise de sainte Colette, celle qui regarde le comte de la Marche, Jacques de Bourbon, est sans contredit une des plus signalées et des plus dignes de trouver place dans la vie de cette admirable servante de Dieu ; et si, comme le disent les livres sacrés, Dieu est toujours admirable dans ses saints, on peut dire qu'il a été singulièrement admirable dans la conduite que sa miséricordieuse Providence a tenue à l'égard de ce prince. Soit que l'on considère les moyens que Dieu a pris pour le sanctifier, soit qu'on examine sa correspondance à la voix du Ciel, il est impossible de ne pas répéter à son sujet cette autre parole de l'Ecriture : *Ce changement est un des prodiges de la droite du Très-Haut. Hæc mutatio dexteræ excelsi.* Ps. 76.

Jacques de Bourbon, issu de la race de nos Rois fut, au rapport des historiens, un des princes les mieux faits de son siècle. Aux avantages extérieurs de la nature, il joignait un esprit vif pénétrant, subtil dans la répartie, ce qui le faisait rechercher dans les sociétés brillantes, mais ce qui le distinguait surtout, et ce qui faisait le

Digitized by Google

fond son caractère, c'était un cœur droit, bienfaisant, ami de la justice, digne enfin du noble sang qui coulait dans ses veines. Il favorisait beaucoup la famille de St.-François, et il avait contribué de ses deniers à la fondation des Urbanistes de Béziers.

Ce fond d'heureuses qualités ne le mit point à l'abri des écueils que les grands du monde ne rencontrent que trop souvent dans le haut rang ou la providence les a placés. Il donna dans deux écarts qu'il déplora amèrement dans un âge plus avancé, et qui trouvèrent un terme dans le mariage qu'il contracta avec Béatrix de Navarre, princesse d'une haute piété, dont les exemples ne contribuèrent pas peu à le ramener à une vie plus chrétienne. Malheureusement il la perdit après six à sept ans de mariage. Il en avait eu trois filles, savoir : Jeanne, autrement Isabeau, Eléonore et Marie. Eléonore fut la seule qui prit parti dans le siècle elle épousa Bernard d'Armagnac. (1) Les deux autres sabeau et Marie se consacrèrent à Dieu, et leur frère Claude d'Aix de Bourbon en fit autant, comme nous le verrons en son lieu.

Devenu veuf par la mort de Béatrix de Navarre, le comte de la Marche épousa en 1415, Jeanne II, reine de Naples. En vertu de cette alliance, il prit le titre de

(1) Bernard d'Armagnac dont il est ici question, était le deuxième fils du célèbre connétable de France Bernard d'Armagnac, qui fut massacré dans les prisons de Paris, avec le chancelier, six évêques et un grand nombre de membres du parlement, à la suite d'une sédition populaire excitée par les Anglais et les Bourguignons, le 12 juin 1418.

Digitized by Google

Roi. Ce mariage où le caprice d'un côté, de l'autre la vue d'un trône, avaient eu plus de part que la religion, ne fut pas béni du Ciel. La division ne tarda pas à éclater entre ses deux époux Ils vérifièrent dans leurs personnes ce que dit saint Grégoire : Les alliances qui n'ont d'autre fondement que la chair et le sang, commencent par la joie et finissent par les pleurs. *Nuptiæ carnales in lætitiâ incipiunt et in luctu terminantur.* Ce n'est pas seulement dans les conditions vulgaires que l'on trouve la preuve de cette vérité ; elle se réalise plus souvent encore dans les rangs les plus élevés.

Le Roi Jacques commença par ôter la liberté à la reine Jeanne, en la faisant garder dans ses appartements, sans communication au dehors. Cette princesse n'était pas sans reproche, cependant sa captivité excita la compassion de ses sujets napolitains. Il se forma en sa faveur un parti qui la délivra de sa prison. Dès qu'elle fut libre, elle usa de représailles, et à l'aide de ses libérateurs, elle fit à son tour enfermer Jacques de Bourbon. Ces procédés qui scandalisaient toute la chrétienté avaient touché le cœur de Martin V, qui crut devoir interposer son autorité en faveur du monarque captif : il sollicita et obtint son élargissement. Sans doute ce pieux Pontife aurait souhaité rétablir la concorde entière et parfaite entre ces royales personnes ; mais les cœurs étaient trop aigris pour espérer un rapprochement : la reine avait ressaisie toute son autorité, et elle n'était pas d'humeur à la céder.

Délivré de sa captivité, Jacques de Bourbon sortit de Naples au moyen d'une galère de Gênes, qui le condui-

Digitized by Google

sit à Tarente, d'où il gagna la France. Il se rendit ensuite à Castres, dans ses états de Languedoc. Sa séparation d'avec la reine Jeanne mit bien un terme aux persécutions que cette reine vindicative et jalouse avait exercé contre lui tant qu'il resta sous son pouvoir ; mais elle ne le délivra point des périls qui environnent les grands du monde : leurs passions ne trouvent que trop souvent un aliment dans les grands biens dont ils jouissent. Jacques de Bourbon, encore à la fleur de l'âge, chercha dans les satisfactions d'une vie mondaine un dédommagement à ses chagrins passés, et la vie qu'il menait à Castres, n'était pas réglée selon les maximes de l'évangile.

Mais il avait beau faire pour y trouver le bonheur ; il éprouvait, comme Salomon, que tout n'est que vanité et même affliction d'esprit, et plus il avançait dans cette route funeste, plus il y trouvait d'amertume. Le dégoût le poursuivait au milieu de toutes ses fêtes. Ses remords étaient encore augmentés par le bon exemple que donnaient les princesses ses filles. Car elles avaient hérité de leur mère Béatrix les sentiments de foi et de piété dont cette princesse était remplie. Elles avaient perdu bien jeunes encore cette vertueuse mère; heureusement leur père, qui avait beaucoup regretté cette première épouse, dont il appréciait tout le mérite, avait laissé ses enfants entre les mains de gouvernantes dignes du choix qu'en avait fait Béatrix elle-même. Elles n'avaient point quitté la France ; et quand il revint de Naples, Jacques dut s'applaudir de les avoir tenues éloignées d'une cour qui aurait été pour ces jeunes cœurs un séjour bien dangereux.

Il était en proie à toutes ces agitations et tourmenté par les reproches de sa conscience, quand la princesse Isabeau

Digitized by Google

vint à Moulins, visiter la duchesse de Bourbon sa parente, ainsi que nous l'avons dit plus haut : la vocation de sa fille aînée fut le principe des merveilles que la grâce opéra en lui, et ensuite dans tous les membres de sa famille.

L'admission d'Isabeau dans la Réforme fut l'occasion d'une correspondance entre lui et Colette. Notre Bienheureuse commença par le féliciter d'avoir accédé à la prière de sa fille, et d'avoir ainsi concouru aux desseins du Ciel sur une âme prédestinée, ajoutant qu'un sacrifice qui avait tant coûté à son cœur ne resterait pas sans récompense. Puis elle ne manqua pas, selon son usage, et c'était là le point essentiel de sa lettre, de lui mettre sous les yeux la vanité des choses du siècle, et la fausseté du bonheur que l'on cherche dans les grandeurs, les richesses et les plaisirs. Elle l'engageait adroitement à réfléchir sur ce que sa propre expérience lui avait appris en cette matière, sur la brièveté de la vie, et sur ce qu'il voudrait avoir fait au moment de la mort. Elle finissait en protestant qu'il n'y avait rien au monde qu'elle ne voulût endurer pour lui faire éviter le malheur d'une mauvaise mort, puisque ce malheur est infini et irréparable, et elle l'assurait en finissant que tous les jours elle offrirait pour son bonheur éternel ses prières avec celles de sa fille.

Cette lettre eut tout l'effet que la Sainte pouvait en attendre. Elle fit sur l'esprit de ce prince une impression profonde. On remarqua qu'il se retirait seul dans ses appartements, que les assemblées du monde paraissaient l'ennuyer, et qu'il cherchait à s'en éloigner. Il gémissait sous la pesanteur de ses chaînes ; mais l'ennemi du salut lui représentait qu'il ne pourrait jamais les rompre. Ce fut dans ce sens qu'il répondit à la Bienheureuse. Point de doute que Colette ne lui ait fait entendre que rien n'est

Digitized by Google

impossible à la grâce, ni à celui qui l'implore avec confiance et avec un sentiment profond de sa misère ; mais comprenant qu'une telle conversion demandait quelque chose de plus que des exhortations écrites (car elle connaissait la malice de Satan, quand il s'agit d'empêcher le changement d'une âme), elle crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'envoyer à Castres le P. Henri, plus capable que personne par l'amabilité de son caractère de s'insinuer dans la confiance de ce seigneur.

On ne sait pas combien de temps le P. Henri resta à Castres. Mais ce que l'on sait, c'est qu'il laissa Jacques de Bourbon dans l'intention de faire un voyage en Savoie, afin de voir Colette en personne, et de pouvoir s'entretenir avec elle.

Il partit en effet avec toute sa famille pour Vévay, où Isabeau sa fille, avait été conduite par Colette, il voulu même que le comte et la comtesse d'Armagnac et son fils Claude d'Aix de Bourbon, ainsi que Marie la troisième de ses filles fussent du voyage. Il est probable que notre Sainte avait été prévenue de l'arrivée de ces illustres personnages ; mais cette visite eût-elle éte soudaine et imprévue, Colette l'aurait reçue avec la même aisance que si elle eut eu à traiter avec des personnes de la classe vulgaire. L'air de sainteté répandu dans tout son extérieur inspirait le respect, mais à peine avait on commencé à communiquer avec elle, qu'on éprouvait je ne sais quel charme qui produisait la confiance. Ce fut l'impression qu'éprouvèrent les princes et princesses qui étaient venus la voir dans son pauvre couvent, et qui furent reçus dans un parloir où tout respirait la plus parfaite pauvreté. A côté de la Sainte était Isabeau, revêtue de son habit de n vice, cent fois plus heureuse avec sa robe

Digitized by Google

de bure, qu'elle ne l'eût été sous les vêtements les plus pompeux du siècle. Cette première entrevue fit répandre bien des larmes. Celles de la fervente novice étaient des larmes de joie, et le sentiment de son bonheur les faisait couler encore plus que le plaisir de voir des personnes si chères à son cœur. Jacques de Bourbon partagea l'attendrissement commun. L'air de sainteté répandu sur toute la personne de Colette avait fait sur lui la plus vive impression. Ce qui acheva de l'émouvoir, ce furent les paroles que lui adressa la Sainte. Elle le félicita d'avoir fait plus qu'il n'avait promis au Père Henri, en ménageant à sa fille Isabeau la consolation de voir toute sa famille à Vévay. Elle le remercia de nouveau d'avoir consenti à la vocation de sa fille aînée, l'assurant que ce sacrifice ne serait pas sans récompense. Ces paroles allèrent droit au cœur du roi Jacques ; mais ce qui perça ce cœur naturellement sensible, ce fut un regard de compassion que sa fille laissa tomber sur lui au moment qu'il se sépara d'elle. Il crut lire dans ses yeux : « Tendre père, il manque quelque chose à mon bon-
» heur ; seul vous pouvez mettre un terme à la peine qui
» me déchire. » Cette pensée ne le quitta plus ; de retour dans son hôtel, il se retira dans son appartement où il donna un libre cours à ses larmes, en répétant à plusieurs reprises : « Chère Isabeau, je comprends ce que tu
» souhaites ; le ciel m'aidera à l'accomplir » Il employa une grande partie de la nuit à repasser les tristes années de sa vie ; la componction était entrée dans son âme. Sainte Colette avait veillé presque toute la nuit et sollicité pour ce nouveau David, une de ces grâces qui opèrent des miracles. Le lendemain il se rendit au monastère le plus tôt qu'il put, pour s'entretenir avec la

Digitized by Google

Sainte. Il ne put parler qu'avec la plus vive émotion, et ses paroles étaient entrecoupées de gémissements. C'était un dernier combat entre la grâce et la nature. Quelques mots de la Sainte rétablirent le calme dans cette âme agitée ; puis elle l'adressa au P. Henri, afin qu'il achevât à Vévay ce qu'il avait commencé à Castres. Le roi se soumit à tout ce que la Sainte voulut. Il sonda les replis de sa conscience, et fit l'aveu de ses fautes avec la plus amère douleur et une abondance de larmes qu'il avait peine à modérer. Réconcilié avec Dieu par la grâce de l'absolution, puis admis au banquet divin, il se trouva comme dans un monde nouveau, le cœur inondé d'une joie qu'il n'avait jamais connue. Dès ce moment il commença une vie nouvelle : les exercices de piété devinrent sa plus douce occupation ; à la prière il joignit la mortification, voulant satisfaire à la justice divine par des œuvres de pénitence.

Ce qui fit voir combien sa conversion était solide, c'est que peu avant le départ de ses enfants, il leur déclara formellement qu'il renonçait à retourner à Castres, et qu'il laissait l'administration de ses domaines au comte d'Armagnac, jusqu'à ce que son fils, Claude d'Aix, (1) fut en âge d'en prendre possession.

La princesse Marie fut si touchée de l'exemple de son père et du bonheur de sa sœur, qu'elle voulut aussi rester à Vévay, et bientôt elle sollicita son admission parmi les filles de Sainte Colette, qui reconnut sans peine que cette vocation venait d'en haut. Elle l'engagea donc à faire part de son

(1) Claude d'Aix était né hors le mariage, mais son père l'avait reconnu et l'avait fait légitimer.

Digitized by Google

dessein au Roi son père, et à demander son consentement. Elle n'eut pas de peine à l'obtenir. Il était lui-même si changé, qu'il n'avait plus d'autre désir que de se consacrer à Dieu pour le reste de sa vie. Aussi cette ouverture de sa fille Marie fut pour lui une vraie consolation. Il assista à sa prise d'habit avec plus de joie qu'il n'eût assisté à ses noces, quand même il l'eût vue contracter une alliance avec quelque Potentat. Toutefois Colette suspendit son admission jusqu'au départ de la princesse Eléonore, qui se plaignait presque d'être enchaînée dans le monde, et d'être condamnée à ne pouvoir suivre l'exemple de ses deux sœurs. La Sainte la consola en lui promettant d'aller fonder un couvent à Castres, ce qui fut exécuté. En quittant Vévay, la comtesse et son époux emportèrent des souvenirs si profonds, qu'ils ne s'effacèrent jamais, et que rendus dans leurs états, leurs pensées se reportèrent bien souvent vers le couvent de Vévay, et vers la retraite que le Roi Jacques avait choisie dans cette ville.

Claude d'Aix de Bourbon retourna en Languedoc encore plus touché que le comte et la comtesse d'Armagnac. C'était un jeune homme rempli de sentiments nobles et généreux, et doué surtout d'une âme sensible. L'attachement qu'il avait pour son père le ramena plus d'une fois à Vévay. Il ne le quittait jamais sans verser des larmes, et sans envier son sort. A la fin, il lui déclara en se jetant dans ses bras qu'il était résolu de marcher sur ses traces, et de venir partager sa retraite. C'était le troisième fruit de bénédiction qu'avait produit la vocation d'Isabeau.

Ces changements merveilleux firent grand bruit dans le monde. Beaucoup, jugeant d'après eux-mêmes, n'y faisaient pas grand fond : « C'est, disait-on, une dévo-

Digitized by Google

» tion d'enthousiasme, qui ne durera pas longtemps.
» Dans le Roi Jacques, c'est l'effet des chagrins que lui
» ont causé ses démêlés avec la reine Jeanne; ses en-
» fants, peu édifiés de sa conduite, l'ont quitté pour en-
» trer en religion; il n'est venu en Savoie que pour
» faire diversion à ses ennuis, et parce que son isole-
» ment à Castres lui était devenu insupportable; mais
» il sera bientôt dégoûté du séjour de la Savoie, et on
» le verra incessamment reparaître dans ses terres, pour
» mener le même train de vie qu'auparavant. Un hom-
» me de son caractère n'est pas fait pour tenir long-
» temps à des pratiques comme celles auxquelles on
» dit qu'il s'adonne.

Telles étaient les réfléxions que la malignité faisait faire sur le compte du Roi Jacques. Mais sa persévérance les démentit de la manière la plus éclatante. Car plus il avançait dans la carrière de la pénitence, plus le joug de la croix lui devenait doux et léger : à tel point, qu'après une année passée dans les pieux exercices de la retraite, au lieu de songer à retourner dans ses états, il supplia le Père Henri de l'admettre dans le tiers-ordre. Il eut même souhaité dès lors d'entrer dans la Réforme; mais la reine Jeanne vivait encore, et les lois de l'église ne permettent pas à un époux d'entrer en religion du vivant de sa femme. En attendant, il s'engagea par vœu à prendre ce parti, s'il survivait à son épouse. Du reste il fit un divorce complet avec le monde, jusqu'à s'interdire toute espèce de visite, et tout commerce de lettres avec ses amis. Il n'écrivait qu'à ses enfants, et toujours de la manière la plus capable de les édifier, ou quand la nécessité l'exigeait, pour l'administration de ses domaines, dont il avait laissé le soin à Bernard d'Armagnac

Digitized by Google

son beau-fils. Il passait des heures entières aux pieds des autels, ou dans son oratoire, à prier, à déplorer sa vie passée. Il interrompait quelquefois sa solitude pour rendre ses hommages au duc de Savoie, ou plutôt pour s'entretenir avec lui des choses du Ciel, du néant de ce monde, et de la nécessité de se préparer à une bonne mort. Ce qui faisait sa consolation, c'était la liberté qui lui avait été accordée de visiter la sainte Réformatrice, et de s'entretenir avec ses deux filles. Leur conversation ressemblait à celles que les anciens anachorètes avaient ensemble, et il y puisait une force nouvelle pour soutenir les attaques que l'enfer venait encore lui livrer.

Car il ne faut pas croire que Satan l'ait épargné. Un tel changement était un échec qui excitait son dépit et sa rage. On peut donc penser, car c'est sa conduite ordinaire, que plus ce saint pénitent remportait de victoires, plus l'acharnement du démon croissait. Mais le monastère des Clarisses était sa ressource : c'était là qu'il allait chercher des armes pour combattre l'ennemi. Aussi, quand Colette fut obligée de quitter Vévay, pour fonder le couvent d'Orbe et celui du Puy, elle eut soin de laisser à Vévay la sœur Chevalier, non pour être supérieure, puisqu'elle avait fait venir de Poligny la sœur Claire Labeur pour remplir les fonctions d'Abbesse, mais uniquement pour aider de ses conseils le Roi Jacques. Personne n'était plus propre à ce genre de ministère que cette sainte fille, qui marchait de si près sur les traces de Colette. De plus, dans le même but, elle laissa constamment à Vévay la sœur Isabeau et la sœur Marie de Bourbon, pour la consolation de leur père.

Il y avait près de neuf ans que Jacques de Bourbon vivait dans les exercices de la plus austère solitude, sans

Digitized by Google

s'être démenti un seul instant, lorsque la reine Jeanne mourut à Naples, au mois de février 1435. Il donna incontinent avis de cet événement à la sainte Réformatrice, qui était alors occupée à la visite des couvents qu'elle avait fondés dans le Bourbonnais, le Vivarais et le Nivernais. Il la suppliait de revenir le plus tôt qu'elle pourrait en Savoie, pour l'aider à consommer son sacrifice, c'est-à-dire à accomplir l'engagement qu'il avait pris d'embrasser la Réforme, dès qu'il serait libre.

Colette le félicita de sa persévérance et lui promit de l'appeler à Besançon, où elle devait se rendre, aussitôt qu'elle aurait terminé les visites qu'elle avait commencées. En effet elle arriva à Besançon vers le milieu de l'année 1435. Son premier soin fut d'établir, sous le nom d'hospice, une maison assez vaste pour y loger non-seulement le P. Henri et quelques religieux de la maison de Dôle, mais encore ceux qui auraient besoin de conférer avec eux. Cet hospice était donc comme une succursale du chef-lieu établi à Dôle. On y pratiquait les mêmes exercices, et on y suivait à la lettre toutes les règles de la Réforme. Colette de concert avec le Père Henri avait formé cette succursale, parce que les conventuels de Besançon n'ayant pas accepté la Réforme, les frères de Dôle ne pouvaient pas prendre de logement chez eux.

Ce fut dans cet asile que le Roi Jacques vint habiter. Depuis neuf ans qu'il était dans sa retraite de Vévay, où il n'avait gardé que quelques domestiques, il avait quitté tout ce qui dans son extérieur pouvait ressentir le grand seigneur. Il crut qu'il devait faire quelque chose de plus, au moment où il partait pour se revêtir du pauvre habit de Saint François. Il se souvenait d'avoir déployé une pompe royale toutes les fois que l'occasion se pré-

Digitized by Google

sentait de soutenir son rang : il crut qu'il devait expier solennellement ce que la vanité lui avait fait faire dans ces circonstances, et il ne craignit point de donner un spectacle tout opposé, en se montrant aux yeux du public dans un appareil propre à lui attirer le mépris des spectateurs. Laissons parler un historien contemporain, témoin oculaire (1).

« Il me souvient que les gens d'église de la ville de » Pontarli, ensemble les nobles, les bourgeois et mar- » chands, firent une congrégation et une assemblée pour » aller en procession au devant du Roi Jacques, qui ve- » nait en la dite ville : et le maître d'école y mena ses » écoliers, duquel nombre j'étais : et ai bien mémoire que » le Roi se faisait porter par hommes en une civière » telle, sans aucune différence, que les civières en quoi » l'on porte communément les fumiers et les ordures. » Le Roi était demi-couché, demi-levé, et appuyé sur » un pauvre méchant oreiller de plume. Il était vêtu, » pour toute parure, d'une longue robe d'étoffe grise de » très bas prix, et était ceint d'une corde, comme les » Cordeliers ; et sur sa tête il avait un gros bonnet » blanc, que l'on appelle une cale, noué sous le menton. » Il était de sa personne beau chevalier, grand et bien » fait de tout son corps. Il avait le teint frais et le vi- » sage agréable, et avait un air joyeux en saluant cha- » cun, et pouvait avoir quarante ans d'âge. Après lui » venaient quatre Cordeliers de l'observance, que l'on » disait très savants et de sainte vie ; et après eux, un » peu plus loin, venait son train, où il pouvait y avoir

(1) Mémoires de messire Olivier de la Marche, chevalier, capitaine de la garde du duc de Bourgogne. Nous changeons seulement quelques mots qui ont vieilli.

Digitized by Google

» deux cent chevaux. Il y avait litières, chariots cou-
» verts, haquenées, mules et mulets, dorés et enharna-
» chés honorablement. On y voyait des écussons avec ses
» armes. Il y avait de nobles hommes et des serviteurs
» très bien vêtus et en bon point.

» Ce fut en cette pompe humble, et dévote ordonnance,
» que le Roi Jacques entra dans la ville de Pontarli. J'ai
» ouï raconter et dire, qu'en toutes villes où il venait, il
» faisait semblables entrées, par humilité. En cet état il
» fut conduit en son logis, et de là il passa à Besançon, où
» je le vis depuis, ayant tout-à-fait l'habit de Cordelier et
» en ayant fait les vœux, car sa femme était trépassée.
» La venue du Roi Jacques en Bourgogne fut environ la
» Magdeleine 1435.

»Quoiqu'en ce jeune âge où j'étais je fisse de cette chose
» plutôt une grande merveille (admiration), qu'une grande
» estime, certes depuis, croissant en âge, et me rappe-
» lant cette matière, j'en fais estime et merveille. Quant
» à la merveille, ne fait-il pas à émerveiller de voir un
» Roi, né et issu de royal sang, fugitif de son royaume,
» et sortant de la prison de sa femme, et de la servitude
» de celle qui, par raison du serment de mariage, lui de-
» vait être sujette? Touchant l'estime, quand depuis j'ai
» pensé et mis devant mes yeux l'autorité royale, les
» pompes seigneurieuses, les délices et aises corporelles
» et mondaines, lesquelles furent par ce Roi mises en
» oubli et méprisées, certes, selon mon petit sens, j'en
» fais une estime pleine de merveille. »

Colette, instruite de ce qui s'était passé, rendit grâces à Dieu du courage qu'il avait inspiré à son serviteur, mais elle ne voulut pas qu'il continuât à voyager dans l'accoutrement qu'il avait choisi. Elle voulut même qu'il entrât

Digitized by Google

à Besançon avec quelques restes de son ancienne splendeur. « Vous n'y perdrez rien devant Dieu, lui fit-elle » dire par le P. Henri, parce qu'il voit la disposition de » votre cœur, et le public n'en sera pas moins édifié, » quand il comparera ce que vous quittez avec ce que » vous prenez, et quand il saura que c'est pour l'amour » de Dieu que vous aurez fait tous ces sacrifices. » Le prince obéit sans réplique. Après avoir pris des vêtements conformes à sa première condition, il monta sur un de ses chevaux. Il se montra ainsi avec la dignité qui lui était naturelle et l'attitude de noblesse qu'il savait si bien prendre quand il le fallait. Ce fut pour la dernière fois. Car dès le soir même de cette entrée triomphale à Besançon, il alla s'enfermer dans le modeste domicile dont nous avons parlé, et où il était attendu.

Après qu'il se fut dépouillé entièrement des livrées du monde, on le revêtit de l'habit religieux, qu'il ne quitta plus. Son cœur fut inondé de consolations ineffables. Car Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, voulut lui donner comme des arrhes de la récompense qui lui était réservée, et le dédommager un peu, dès ici-bas, des sacrifices qu'il avait faits pour son amour.

Le prince congédia ensuite toutes les personnes attachées à son service, et pria le comte d'Aix, son fils, et Bernard d'Armagnac, son gendre, de continuer dans leurs charges tous ceux qu'ils pourraient, et de recompenser dignement les officiers et serviteurs qu'ils ne pourraient employer.

Cette séparation ne put se faire sans effusion de larmes. Celui qui en versa le plus fut le comte d'Aix. Il reconduisit jusqu'à Castres le cortège qui avait suivi le Roi Jacques depuis Vévay jusqu'à Besançon. De concert

Digitized by Google

avec le comte d'Armagnac, le jeune prince exécuta de point en point les recommandations de son père, et s'occupa plus que jamais du grand projet qu'il méditait. Il ne tarda point à l'exécuter, comme nous le dirons bientôt.

La sainte Abbesse dispensa ce prince de l'année de noviciat établie par la règle, jugeant que les neuf années qu'il avait passées à Vévay dans la pratique de l'oraison et de la pénitence, étaient un temps d'épreuve suffisant. Pour lui, il se fit un devoir de s'exercer aux pratiques les plus humiliantes, comme s'il n'eût fait que commencer à servir Dieu. Il passa donc tout le temps qui précéda l'émission de ses vœux comme un simple novice, tantôt s'exerçant à l'office divin, tantôt s'appliquant aux emplois domestiques, comme de travailler à la cuisine et au jardin, de servir au réfectoire, de laver la vaisselle et de balayer la maison. Il assurait qu'il goûtait plus de plaisir en un jour dans ces humbles fonctions, qu'il n'en avait goûté en toute sa vie dans les tournois, les parties de chasse, les spectacles, les festins, les bals, en un mot dans toutes les joies du siècle.

Ce fut aussi dans cet intervalle qu'il rédigea son testament, que nous rapporterons en partie, pour l'édification de nos lecteurs. C'est un monument admirable de sa foi, de sa piété, et de sa reconnaissance envers la sainte Abbesse, qu'il regardait, après Dieu et la très Sainte Vierge, comme la cause de son salut.

Après avoir invoqué la très Sainte Trinité et la Sainte Vierge, et remercié Dieu de tous les bienfaits qu'il en avait reçus, mettant avant tous les autres ceux de la création et de la rédemption, il exprime avec les sentiments de la plus profonde humilité sa reconnaissance pour la grâce inestimable de sa conversion, grâce dont

Digitized by Google

il reconnaît qu'il était souverainement indigne. C'est pourquoi il fait quantité de legs pieux en faveur des monastères situés dans ses terres, et surtout de ceux des Frères Mineurs et des Clarisses.

Il charge ses héritiers, sur leur âme et conscience, de rechercher et de réparer tous les torts et toutes les injustices dont il aurait pu se rendre coupable, d'acquitter toutes les dettes que l'on pourrait réclamer. Il ajoute même que, si les réclamants ne pouvaient présenter des preuves de leur créance, on fasse cependant droit à leurs demandes, *sur leur parole et serment, à la seule condition qu'ils soient réputés gens de bien et de probité.*

Mais la disposition la plus remarquable, c'est celle qui regarde le lieu et le mode de son inhumation. Nous copions textuellement : « Nous voulons et ordonnons » notre corps être mis en sépulture ecclésiastique, la- » quelle, de notre certaine science et ferme propos, nous » élisons *aux pieds* de notre Révérende et benoiste sœur » Colette, mère et réparatrice de l'ordre et observance de » Madame sainte Claire, en quelqu'église que son corps » reposera. Et parce que nous pouvons aller de vie à » trépas premier qu'elle, selon qu'il plaira à Dieu, qui » tient le terme de nos jours en ses mains, voulons, le » cas dessus dict advenant au pays de Languedoc, notre » corps être mis en un vassel (cercueil) de plomb, avec » l'habit de M. saint François, (auquel habit nous vou- » lons finir nos jours), être enterré et mis en dépôt en » l'église de nos bons frères de saint François de notre » cité de Castres, devant le grand autel de la dite église, » jusqu'au trépas de notre dite bonne Mère, pour être » mis aux pieds d'icelle, au cas qu'elle nous survive; et » dans le cas où notre dit trépas adviendrait en autre

Digitized by Google

» pays, ou province, voulons et ordonnons que notre
» corps soit mis en dépôt en l'église qu'il plaira à notre
» dite Mère, afin qu'après son décès notre corps soit
» translaté *à ses pieds* comme dit est. »

Voici les legs qu'il fait spécialement en faveur de la Réformatrice : « Nous donnons, laissons et léguons aux
» couvents de notre bonne Mère et sœur Colette, quel-
» que part qu'elle soit, la somme de soixante écus d'or,
» que voulons être payés par nos héritiers et successeurs,
» enjoignant à nos dits héritiers de conserver de tout
» leur pouvoir de tout grief et oppression tous et chacun
» des monastères et couvents de Monsieur saint François
» et Madame sainte Claire, faits ou réformés par notre
» mère et sœur Colette, et nommément ceux de notre cité
» de Béziers, afin que les religieux et religieuses ayent
» souvenance de nous en leurs bonnes, saintes et dévotes
» prères, par le moyen desquelles nous avons de pieça
» (déjà) laissé le monde et nous sommes donnés au ser-
» vice de Dieu. »

On voit éclater ici l'humilité de ce Roi pénitent autant que sa reconnaissance envers sainte Colette. Il ne demande aucun monument, aucun mausolée, aucune inscription pour conserver sa mémoire; il n'ambitionne qu'une faveur, celle d'avoir son tombeau aux pieds d'une pauvre servante de J.-C. On voit encore ici l'accomplissement de cet oracle du Sauveur : *Qui s'abaisse sera élevé.* Colette n'a recherché durant toute sa vie que le mépris et l'abaissement, et voilà un Roi qui se fait gloire de devenir après sa mort, comme l'*escabeau de ses pieds.*

Nous ne donnerons pas le détail des fondations que ce pieux monarque a faites à saint Antoine de Viennois, à sainte Cécile d'Alby, à Notre-Dame de Vermes, en son

Digitized by Google

comté de la Marche. Nous citerons seulement la chapelle qu'il fonda au monastère de Besançon, avec des revenus considérables, tant pour l'entretien de la chapelle que pour le traitement d'un chapelain séculier chargé d'y célébrer la messe tous les jours. Il voulut que cette chapelle fut dédiée à saint Jacques son patron : le peuple ne la désignait que sous le nom de chapelle du Roi Jacques. Il ordonna enfin que dix mille messes fussent célébrées pour le salut de son âme et pour le bien spirituel de ses proches vivants et trépassés.

Jacques de Bourbon ayant ainsi réglé ses affaires temporelles et s'étant dépouillé entièrement de tout ce qu'il possédait en ce monde, n'eut plus d'autre soin que celui de se préparer à se sacrifier lui-même par la profession religieuse. Il s'y disposa par un redoublement de ferveur, de prières et de mortifications.

La sainte Abbesse avait appelé de Vévay à Besançon les deux filles du Roi Jacques, la sœur Isabeau et la sœur Marie de Bourbon. Elle ne pouvait leur offrir une consolation plus douce que de les rendre témoins de la cérémonie où un père plus digne que jamais de toute leur affection allait donner au monde et à sa famille un exemple qui vivra éternellement dans les annales de l'Eglise.

Claude d'Aix de Bourbon eut aussi la consolation d'assister à cet acte solennel, et l'oblation que le Roi son père fit de sa personne en ce jour, acheva de le déterminer à prendre le même parti. Il n'était retourné dans le Languedoc que pour faire la cession de ses biens en faveur du comte et de la comtesse d'Armagnac. Délivré ainsi de toute propriété temporelle, il revint à Besançon, et après avoir passé quelque temps auprès de son père, il se remit à la disposition de la sainte Abbesse et du P.

Digitized by Google

Henri, qui le conduisit à Dôle pour commencer son noviciat.

Qui n'admirera encore ici ce nouveau prodige de la grâce et l'empire de l'exemple! Voilà un jeune prince à la fleur de l'âge, maître de ses biens et de sa personne, qui vient ensevelir dans un cloître toutes les espérances du monde! Il aurait pu prétendre aux grades les plus élevés dans l'armée; il sacrifia tout cet avenir de gloire mondaine, et vint se ranger parmi les humbles disciples de saint François. Le Seigneur ne tarda point à le récompenser de la générosité de son dévouement. Car à peine eut-il achevé son noviciat et fait sa profession, que Dieu l'appela à lui. On aurait pu écrire sur sa tombe ces paroles de la Sagesse : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* En peu d'années il a rempli une longue carrière. Sap. 4.

Le Roi Jacques lui survécut, et pleura sa mort; car il l'aimait beaucoup. Mais la douleur qu'il ressentit était surpassée par la ferme confiance que cette mort avait été précieuse devant Dieu.

Ce fut dans la pratique de toutes les vertus religieuses, dans l'exercice de la mortification et de la prière, que Jacques de Bourbon acheva sa course, le 23 janvier 1438. Sa mort fut aussi édifiante que l'avait été sa vie depuis sa conversion. Quand il se sentit près de sa fin, il demanda comme une insigne faveur qu'on le transportât dans la chapelle de sainte Anne, (1) afin d'avoir la consolation de mourir en présence de sainte Colette, qu'il appelait sa mère en religion, et d'être assisté en ce dernier passage par les prières de la Sainte et de toute la communauté. Colette déféra à sa demande, et on le transporta de la succursale dans la chapelle dont nous venons de

(1) Voyez page 191.

Digitized by Google

parler. Là, étendu sur un pauvre grabat, entouré des religieux qui composaient le petit couvent de Besançon, en présence de toutes les filles de Colette qui joignaient leurs prières aux siennes, il reçut le saint Viatique et l'extrême onction des mains du P. Henri, et il les reçut avec de si vifs sentiments de componction et d'amour de Dieu, qu'il fit couler les larmes de tous les assistants. Il conserva la connaissance jusqu'au dernier soupir, remerciant Dieu sans cesse de l'avoir arraché aux *abominations* du siècle, pour le faire entrer dans le *paradis de la religion*, c'est ainsi qu'il s'exprimait. Ce fut dans ces sentiments de reconnaissance, d'humilité et de confiance qu'il rendit doucement son âme à Dieu, après avoir porté l'habit du tiers-ordre pendant neuf ans et celui de Frère Mineur pendant environ trois ans.

Sur son tombeau on mit cette épitaphe :

Cy gist Jacques de Bourbon, très haut et excellent prince de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile, Roi très puissant, comte de la Marche et de Castres et Seigneur d'autres pays ; qui pour l'amour de Dieu, laissa frères, parents et amis, et par dévotion entra en l'ordre des Frères Mineurs, dans lequel il trépassa le 24e jour de septembre, l'an 1438 (1).

Priez Dieu pour son âme dévotement.

On conserve dans les archives du couvent de sainte Claire de Besançon un manuscrit où il est rapporté que

(1) L'épitaphe mentionnée par les historiens place sa mort au 24 septembre. Cette date qui parait fautive a été prise en quelque sorte au hasard par M. Chifflet. Il avoue lui-même n'avoir pu la constater sur la pierre tumulaire qui se trouvait usée, tandis que la date du 23 janvier se trouve clairement énoncée dans la déposition du frère Lucas.

Digitized by Google

M. Philippe Chifflet, déservant la chapelle du Roi Jacques, a souvent dit et assuré à la mère Claudine de Montier, religieuse du couvent de Besançon, que l'an 1603, le jour de st Jacques, il avait vu le Roi Jacques tout resplendissant de lumière auprès de son tombeau, après avoir dit la messe pour lui. Il l'appela toujours depuis LE SAINT ROI. Lui-même était un saint prêtre, d'une famille fort distinguée de Besançon. On a conservé dans ce couvent, comme une relique, la tasse dont le Roi se servait. Elle est de racine d'olivier, bordé d'un petit cercle d'argent. Le fond est garni d'une plaque sur laquelle sont gravées les armes du prince. Ce précieux dépôt se trouve maintenant chez les Clarisses de Poligny.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ce chapitre si honorable à la mémoire du Roi Jacques, qu'en disant quelques mots de Bernard d'Armagnac. Ce noble seigneur, en devenant le gendre du Roi Jacques était entré, ce semble, en participation des bénédictions que Dieu s'était plu à répandre sur cette famille, depuis que la princesse Isabeau s'était consacrée à Dieu dans l'ordre de sainte Claire. Son épouse Eléonore lui avait communiqué toutes ses inclinations vertueuses : il mit son bonheur à élever chrétiennement ses enfants : il s'appliqua à faire régner l'ordre, la justice et la religion parmi ses vassaux. Eléonore lui avait aussi inspiré son affection et son dévouement pour Colette et ses saintes entreprises. Peu content d'avoir bâti dans ses états deux couvents de Clarisses, l'un à Castres, l'autre à Lésignan, il s'efforça de contribuer à l'extension de la Réforme, même dans les provinces qui n'étaient pas de ses domaines. Ainsi à la prière de Bonne de Berry sa mère, il prit part à la fondation du monastère du Puy, et il con-

Digitized by Google

courut de ses deniers à l'achèvement de cette construction. Tant que Colette vécut il ne cessa de la seconder dans ses entreprises ; et après la mort de la Sainte, son zèle parut s'accroître encore, tellement que le Souverain Pontife, pour le récompenser, lui décerna le titre de protecteur de la Réforme, par une bulle datée du 21 novembre 1448 ; titre, il est vrai, moins pompeux que celui de connétable qu'avait porté son père, mais, aux yeux de la foi, plus digne de l'ambition d'un prince chrétien.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Mort du père de la Balme. — Son éloge. — Quelques unes de ses conférences conservées à Besançon.

Colette regretta Jacques de Bourbon, comme une mère regrette un fils tendrement aimé. Elle l'avait en quelque sorte engendré à J.-C. par ses avis, ses prières, ses mortifications et ses larmes. Mais ses regrets étaient *pleins d'immortalité* : elle ne doutait pas qu'il n'eût obtenu la couronne de justice.

Le Seigneur lui préparait un sacrifice non moins douloureux dans la personne du Père Henri, que Dieu appela à lui l'année suivante. Il était depuis plusieurs mois tombé dans un état de langueur. Cette langueur corporelle n'avait diminué en rien l'ardeur que le Saint-Esprit avait allumée dans son âme, et qu'il avait entretenue par une vie de mortifications et de prières. Aussi, quoi-

Digitized by Google

qu'affaibli par la souffrance, il ne pouvait consentir à user d'aucun adoucissement, et ce ne fut que quand il se sentit entièrement épuisé de forces, qu'il accepta les soulagements que ses frères lui offraient en vain depuis longtemps. Jusque là il fit effort pour ne manquer à aucune des observances religieuses, et pour assister à l'office divin avec le reste de la petite communauté de Besançon. Chaque jour, durant cette maladie de langueur, il n'avait cessé de célébrer les saints mystères dans la chapelle de sainte Anne, en présence de la sainte Abbesse, qui l'entendait de son petit oratoire, et qui y faisait la sainte communion. Il voulut lui procurer cette consolation, jusqu'à ce qu'une entière défaillance de la nature le réduisit à ne pouvoir plus sortir de l'infirmerie.

Colette aurait bien voulu prolonger des jours si précieux, et plus d'une fois par ses prières elle l'avait arraché en quelque sorte des bras de la mort. Mais cette fois elle sentit que la course de ce fidèle serviteur de Dieu était consommée, et que la volonté suprême était qu'il reçût enfin la récompense de ses travaux. Elle se soumit à cet arrêt du Ciel, et quand elle connut que le malade touchait aux portes de l'éternité, elle le fit transporter, comme elle avait fait pour le Roi Jacques, dans la chapelle de sainte Anne, afin qu'elle et toutes ses filles pussent l'assister de leurs prières en ce dernier passage. Ainsi le Père Henri reçut les derniers sacrements et tous les secours de l'Eglise aux pieds du même autel où il avait immolé si souvent l'adorable victime ; il les reçut en présence de tous ses frères, de la Sainte et de toutes ses filles qui étaient avec elle dans leur tribune. Les uns et les autres mêlaient leurs gémissements à leurs ferventes prières en faveur du saint moribond. Il rendit sa bien-

Digitized by Google

heureuse âme le 23 février 1439, à l'âge d'environ 73 ans. La Sainte le fit inhumer dans l'intérieur du monastère. Elle fit même placer sa dépouille mortelle dans le local le plus fréquenté et le plus respectable du couvent après l'église, c'est-à-dire, dans le chapitre, afin que la vue de ce tombeau rappelât à toutes les sœurs les saints avertissements qu'elles avaient reçus de la bouche de cet homme de Dieu, et tous les services qu'il avait rendus à la Réforme depuis trente-quatre ans. La communauté de Dôle partagea la douleur des sœurs, et un grand nombre de frères tant novices que profès, ayant le P. Claret à leur tête, vinrent assister à ses obsèques.

Il fut singulièrement regretté de tous les Frères Mineurs et de toutes les religieuses Clarisses ; mais il ne le fut de personne plus que de la sainte Abbesse. Elle se rappelait qu'il lui avait été envoyé de Dieu pour l'aider à accomplir l'œuvre de la Réforme, et partager avec elle tous les travaux et toutes les contradictions qu'une telle entreprise devait rencontrer. Le Père de la Balme, docile à l'avertissement du Ciel, était venu d'Avignon à Corbie auprès de Colette en 1406, et depuis cette époque il lui avait servi de guide spirituel et de soutien. Avec elle il avait fait le voyage de Nice ; avec elle il avait supporté les humiliations et les persécutions qu'elle rencontra dans sa patrie, et les oppositions que lui suscitèrent les Franciscains opposés à la Réforme. Aucune épreuve ne fut capable de diminuer le zèle qui l'animait, quand il s'agissait de contribuer au renouvellement de l'ordre Séraphique. La fatigue des voyages, les périls, les souffrances et les privations de tout genre, rien n'avait été capable de l'arrêter. En un mot il avait été comme l'ange visible de la sainte Abbesse.

Digitized by Google

Témoin habituel de la plupart des œuvres admirables qu'opérait la Bienheureuse et de la sainteté qui caractérisait toutes ses actions, le P. Henri avait composé secrètement un mémoire assez détaillé de ce qu'il avait vu de ses yeux et de ce qu'il avait appris de remarquable. Colette, on ne sait comment, eut connaissance de ce travail, et lui demanda ce qu'il en était. Le P. Henri, malgré le désir qu'il avait de conserver pour son édification et celle des autres, l'écrit qu'il avait rédigé, ne put éluder la question qu'elle lui faisait ; il convint du fait. Elle le pria de vouloir bien lui communiquer son écrit, et dès qu'elle l'eut entre les mains, sans en lire un seul mot, elle le mit en pièces et le livra aux flammes. Le Père Henri se résigna, mais avec peine. Il regrettait la perte de monuments précieux, où les filles de Colette auraient trouvé tant de sujets de s'édifier. Il paraît qu'il ne se crut pas obligé de déférer à la défense qu'elle lui fit de recommencer un semblable travail : car il reste de lui quelques fragments de la vie de la sainte Réformatrice, qui font regretter la perte du premier manuscrit.

On a recueilli aussi un certain nombre des avertissements que le P. Henri adressait aux religieuses. En voici quelques uns extraits de ses écrits :

« Pour l'honneur et amour de Dieu et de par Jésus,
» pour ôter péché et offense et mauvais exemple ; pour
» introduire et conserver paix, confort, dévotion ains
» unité entre les sœurs professes et novices, le moyen
» principal est d'occuper saintement le précieux temps
» au divin service ès labeurs de communauté, selon la
» forme de la sainte règle, et quand l'on parlera ès temps
» et lieux, que les paroles que l'on dira soient de néces-

Digitized by Google

» sité, utilité, et de bonne édification; et communément
» que l'on parle de Dieu, de sa bonté et de ses bénéfices, des Saints et Saintes et des vertus, de la règle,
» des saintes ordonnances, des perfections de notre
» saint état, et brièfvement des choses appartenant au
» salut de nos âmes, et par si bonne manière, humilité,
» charité, dévotion et discrétion, que les oyants (auditeurs) en prennent édification et que toutes paroles
» oyseuses et noizeuses soient du tout et à perpétuité retranchées et déboutées de toute la communauté; car Monsieur sainct Paul dit que les mauvaises paroles corrompent les bonnes mœurs : par tel
» mauvais langage le précieulx temps de Dieu se perd
» périlleusement : les consciences sont blessées, charité
» et dévotion grandement refroidies, l'office divin en
» est diminué d'amour et de révérence, les confessions
» sont oyseuses (sans fruit) et vaines et sont multipliées :
» murmuration, détraction, division, dissension rendent
» infructueuse la sainte règle; la sainte règle nous ordonnons qu'elle soit gardée, et que ces maudits péchés
» soient de toutes hays, répudiés, persécutés et déboutés, comme ennemis mortels de sainte charité, procédant de la racine de maudite envie, qui est du salut
» mortelle ennemie; qu'elle soit donc à jamais extirpée
» du couvent sans expoir quelconque de jamais icelle
» maudite et excommuniée devant Dieu et les Anges,
» reparaître et revivre en nos maisons.

» Le frère Henri de la Baulme, le plus grand des pécheurs et néanmoins désirant de cœur votre salut perdurable, par divin amour; et pour que la pureté et
» innocence de vos cœurs soit plus paisiblement gardée
» et pour conserver vraie paix et unité en la commu-

Digitized by Google

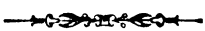
» nauté, si aucune sœur murmure en l'absence de sa
» sœur soit prélate soit subjecte, celle qui ouyra la
» dicte murmurante la doibt incontinent par charité re-
» prendre; après quoi elle doibt le déclarer humblement
» à l'Abbesse qui lui fasse dire sa coulpe à la collation
» ou au dîner en présence de la communauté, pour en
» recevoir pénitence et s'amender. »

Ces avertissements dictés par l'esprit de Dieu, peuvent se réduire à trois chefs :

1° A ce qui doit faire la matière des conversations dans les maisons religieuses et notamment chez les Clarisses :

2° Aux défauts contraires à la charité et au respect dû aux supérieures, *murmures*, *médisances* entre consœurs, *envie, jalousie*, source d'une quantité de péchés qui blessent profondément l'union des cœurs; *plaintes*, *mépris secret* contre ce qui est prescrit par les officières et celles qui exercent quelque autorité. —(C'est là une grande matière d'examen de conscience).

3° Remèdes contre ces divers défauts, dont le premier consiste à *avertir charitablement* la délinquante, et si la faute a été publique, la *faire connaître à la supérieure*, afin qu'elle en exige réparation suivant la règle. Malheur à une supérieure qui laisse impunies les fautes de ses inférieures! Car c'est par suite de cette impunité que le relâchement s'introduit dans les maisons religieuses, et qu'il finit par ruiner la discipline.



Digitized by Google

CHAPITRE DIXIÈME.

Concile de Bâle. — Rapports de Ste Colette avec le cardinal Julien. — Nouveau schisme. — Amédée de Savoie se laisse imposer la tiare malgré les avertissements et les prières de Colette.

L'élévation de Martin V au souverain pontificat avait rendu la paix à l'Eglise, et tout faisait espérer qu'elle ne serait plus troublée à l'avenir. L'élection d'Eugène IV qui succéda à Martin V, avait confirmé cette espérance. D'un côté son caractère noble, généreux, bienfaisant, ennemi des divisions ; d'un autre côté le souvenir de toutes les plaies que le grand schisme avait causées au troupeau de J.-C., plaies qui n'étaient pas encore cicatrisées, tout promettait, ce semble, une ère de calme. Il en fut tout autrement : une nouvelle tempête vint agiter la barque de Pierre, elle fut si furieuse qu'elle faillit ramener toutes les calamités dont on n'était sorti que par une protection toute particulière du Ciel.

Le Pape Eugène avait nommé pour présider le concile de Bâle, le cardinal Julien, du titre de sainte Sabine. De tous les membres du Sacré-Collége, c'était sans contredit celui qui par l'éminence de sa doctrine et de ses qualités personnelles, autant que par son habileté à manier les esprits, était le plus capable de remplir cette fonction, dans des conjonctures aussi épineuses. Il existait au fond des cœurs une aversion secrète contre l'autorité

Digitized by Google

pontificale. La plupart des Pères qui composaient cette assemblée se croyaient en droit de faire la loi au Vicaire de J.-C. Le cardinal Julien s'apperçut bientôt de cette disposition haineuse envers le chef de l'Eglise. Il s'appliqua d'abord à la modérer, et à l'extirper s'il le pouvait; mais comme il avait beaucoup de foi et de piété, il vit que les plus sages tempéraments ne réussiraient pas sans une assistance spéciale du Ciel. C'est pourquoi il eut recours (1) à Colette dont la réputation de sainteté était parvenue jusqu'à lui. Il lui recommanda, à plusieurs reprises, les intérêts de l'Eglise, et lui exposa les nouveaux dangers que courait cette épouse de J.-C. dans l'assemblée de Bâle. Les réponses de la Sainte lui parurent si sages et si pleines de l'esprit de Dieu, qu'il ne craignit pas de s'ouvrir à elle sur ses propres besoins spirituels, et, (chose à peine croyable, si l'on considère le rang qu'il tenait dans l'Eglise et la place qu'il occupait au concile de Bâle) il s'établit entre eux un commerce de confiance et de sainte familiarité, tel que ce légat du Saint-Siège ne prit à la fin d'autre titre envers Colette, que celui de son fils très dévoué, comme le prouve la lettre suivante, dont l'original a été conservé dans les archives de Besançon.

« A vénérable sœur Colette de l'ordre de sainte
» Claire.

» Ma très chère Mère,

» Je vous remercie grandement de ce que vous avez
» daigné me visiter souvent par vos très agréables let-
» tres; mais je vous remercie encore plus, sans compa-
» raison, de ce que vous avez souvenance de moi en

(1) L'abbé de St.-Laurent.

Digitized by Google

» vos saintes prières ; je vous supplie, par la charité et
» les plaies sacrées de J.-C., de me recommander tous
» les jours à Notre Seigneur, comme je vous en ai au-
» trefois requis et que vous me l'avez promis. Si quel-
» qu'enfant aime bien sa mère, et mérite quelque fa-
» veur d'elle, en vérité moi qui vous aime plus que si
» vous m'aviez engendré, je dois obtenir de vous cette
» grâce ; je vous ai ci-devant supplié de prononcer une
» fois tous les jours ce peu de paroles, en la présence de
» N. S. J.-C., savoir . *Je vous supplie, mon Seigneur*
» *Jésus Christ, que vous daigniez accorder la grâce à*
» *votre serviteur Julien de n'offenser jamais votre*
» *Majesté, mais de vous plaire toujours et de mourir*
» *étant bien confessé et contrit, ayant reçu dévote-*
» *ment les sacrements de l'Eglise, et dans la grâce de*
» *votre Majesté.* Je vous demande ce bon office, ma
» très bonne mère, ce sont peu de paroles que l'on peut
» dire sans aucune peine ; et afin que vous le fassiez
» plus librement, vous pouvez faire cette demande en
» la personne de l'un et de l'autre savoir de vous et de
» moi de cette manière : *Je vous supplie mon Seigneur*
» *Jésus-Christ, de daigner accorder la grâce à moi*
» *votre servante et secondement à votre serviteur Ju-*
» *lien, de ne jamais offenser votre Majesté, mais de*
» *vous plaire et de vous être toujours agréable, de*
» *mourir bien confessés et bien contrits, et ayant reçu*
» *dévotement les sacrements de l'Eglise, et dans la*
» *grâce de votre Majesté.* »

» Je vous prie, ma très chère mère, de me répondre
» et de me faire connaitre, pour ma consolation, si vous
» avez intention d'exaucer ma prière. J'espère de votre
» charité, que m'ayant déjà exaucé depuis longtemps,

Digitized by Google

» vous m'exaucerez jusqu'à la mort. Comme il est juste
» que le fils pourvoie aux nécessités de sa mère, et que
» je sais que vous n'avez rien, mais que vous avez tout
» quitté pour Dieu, je vous envoie en cette petite lettre
» douze florins du Rhin pour vos vêtements, afin que
» les portant vous vous souveniez de moi. Si vous avez
» besoin de quelqu'autre chose, je vous prie de me le
» faire savoir, parce que, comme j'ai dit, j'y pourvoirai
» pour vous comme si vous m'aviez enfanté.

» J'ai vu vos statuts et déclarations, ils me plaisent
» d'autant plus qu'ils me paraissent avoir été dictés par
» une grande ferveur de l'observance régulière.

» Je vous supplie d'ordonner à vos filles qu'elles
» prient pour moi : ces filles sont les vôtres, et moi
» aussi je suis votre fils, je les tiens donc pour mes
» sœurs : or la sœur est obligée de prier pour son frère.
» Je vous prie de tout mon cœur de prier pour l'heu-
» reuse issue de ce Concile, pour l'honneur de Dieu et
» et pour l'utilité de l'Eglise et de tout le peuple chré-
» tien. Adieu, vivez heureusement dans le Seigneur,
» avec toutes vos saintes sœurs.

Bâle, la veille de la Nativité de la glorieuse Vierge Marie.

Votre fils, JULIEN,
Cardinal de St-Ange (1).

Il serait difficile de décider auquel des deux cette lettre fait le plus d'honneur, de celui qui l'a écrite, ou de celle qui l'a reçue. Elle montre jusqu'où allait la confiance filiale de ce prince de l'Eglise envers l'humble

(1) Quelque temps après il prit le titre de cardinal de Ste-Sabine.

Digitized by Google

vierge de Corbie Quand on voit avec quel abandon, quelle tendresse de cœur, un si haut personnage parle à une pauvre fille de sainte Claire, on se demande ce qui a pu combler l'intervalle immense que le monde voit entre l'un et l'autre. On est contraint de répondre : c'est la sainteté, et la sainteté seule, qui a uni ces deux extrêmes.

Cette lettre est datée du sept septembre sans faire mention de l'année où elle a été écrite. On peut présumer avec fondement qu'elle est de l'année 1434 ou 1435, par la raison qu'il y est fait mention des constitutions rédigées par notre Bienheureuse, et que cette rédaction a été terminée en cette même année 1434.

Voici une autre pièce dont la date est certaine ; elle est du 25 février 1436. Ce qu'elle a de remarquable, c'est que quoique souscrite par le cardinal Julien, elle est cependant rédigée au nom des cardinaux légats, ou plutôt au nom de tout le Concile comme on peut le voir par la teneur de la lettre. Il s'agissait de déterminer le roi Jacques et son fils Claude d'Aix de Bourbon, à appuyer de leur autorité l'évêque qui avait été confirmé par le Concile dans son siége d'Alby. C'est un nouveau monument qui fait foi du crédit universel dont la sainte réformatrice jouissait : on en trouve la preuve dans l'inscription seule de la lettre.

« A vénérable et religieuse dame sœur Colette hon-
» neur comme à une mère. A Besançon. (1)

» Vénérable et religieuse dame,

» J'apprends que comme dame catholique, vous avez

(2) Venerabili et religiosæ mulieri dominæ sorori Colettæ, tanquam matri honorem. Vesuntione.

Digitized by Google

» toujours eu une grande affection envers le concile de
» Bâle ; c'est pourquoi je m'adresse volontiers à vous
» pour ce qui concerne l'honneur dudit sacré concile.
» Avant hier, ledit sacré concile a déclaré par sentence,
» et jugé, ayant gardé toute la maturité requise, que
» l'on doit donner et commettre le gouvernement de
» l'église d'Alby au révérend père et seigneur Bernard
» évêque dudit lieu, comme cela lui revient à juste
» titre ; et comme quelques-uns, au mépris de l'Eglise
» universelle prétendent s'opposer à cette sentence ren-
» due si solennellement, nous vous prions de vouloir
» bien, dans une affaire si louable, en assistant favo-
» rablement ledit évêque, faire observer autant que
» vous pourrez les ordonnances et sentences du sacré
» concile, et par vos persuasions et exhortations en-
» gager le sérénissime roi Jacques, auprès duquel nous
» savons que vous avez beaucoup de pouvoir, et sous le
» domaine duquel est une grande partie dudit évêché,
» à observer les dites ordonnances, et à aider et favo-
» riser ledit évêque. En ce faisant, le roi lui-même ar-
» rivera plus facilement à la perfection *qu'il a com-*
» *mencée par votre moyen*, par ce qu'il obéira aux
» commandements et ordonnances de l'Eglise univer-
» selle sa mère, que ce sacré concile représente, et que
» son fils suivra, en une si sainte œuvre, les vestiges
» de son père. C'est pourquoi nous vous prions gran-
» dement de les exhorter à obéir à l'Eglise ; car par là,
» vous et eux, par votre moyen, acquerrez un très
» grand mérite auprès du Dieu tout-puissant, et vous
» ferez une chose très agréable à ce sacré concile ; et
» nous qui avons une grande affection pour ledit évêque
» nous éprouverons une grande satisfaction, si nous ap-

Digitized by Google

» prenons que par votre entremise ledit évêque ainsi
» recommandé a été favorablement accueilli par ledit
» roi et par son fils, lequel évêque nous vous recom-
» mandons efficacement anprès de Dieu.

» Donné à Bâle le 25 février 1436.

» JULIEN, cardinal de Ste-Sabine, légat du Saint-
» Siège Apostolique. »

Colette fit auprès du roi Jacques et de son fils ce que le concile souhaitait; et de leur côté ces deux princes se firent un devoir de religion d'obtempérer à des recommandations si respectables. Car ce Concile n'avait pas encore perdu le caractère sacré que lui donnait sa convocation légitime.

Il le perdit bientôt. L'esprit de rébellion contre l'autorité du Saint-Siège y produisit les fruits les plus amers. Les choses en vinrent à une telle extrémité, qu'on y prononca la déposition d'Eugène IV, et qu'on prit des mesures pour lui donner un successeur. Cet attentat révolta toute la chrétienté. Le plus grand nombre des prélats, pour ne pas tremper dans une telle iniquité, s'enfuirent de Bâle. Le cardinal de Ste-Sabine, n'avait pas attendu ce triste dénouement pour quitter cette ville. Dès le mois de juillet 1437, il s'était retiré auprès du pape Eugène. Le fameux Louis d'Alleman archevêque d'Arles avait pris sa place et s'était installé président du concile, qui a dater de ce moment ne fut plus qu'un conciliabule. (1)

(1) On voit par là où mène l'opinion qui soumet l'autorité du Pape à celle d'un Concile. — Que penser après cela de nos prétendues libertés gallicanes, de la

Digitized by Google

Cette désertion n'arrêta point les esprits dévoyés. Ils voulurent faire un autre pape, et jetèrent les yeux sur Amédée duc de Savoie, qui fit d'abord difficulté d'accepter le funeste honneur qu'on lui déférait.

Lorsque la bienheureuse Colette eut apprit ce qui se tramait, elle en fut navrée de douleur. Elle s'empressa d'écrire à Amédée et de le conjurer par ce qu'il y a de plus sacré, par la passion de J.-C., par l'amour qu'il devait à la sainte Eglise, par son propre salut, de refuser cette dignité, et de tout souffrir plutôt que de consentir à son élévation. Il fit de belles promesses dans sa réponse et on peut croire qu'il parlait sincèrement; mais il prouva par son exemple ce que dit saint Grégoire, qu'il est encore plus difficile de refuser les dignités ecclésiastiques, les prélatures de l'Eglise, que les postes élevés dans l'ordre civil : *Pauci se subtrahunt, multi se ingerunt honoribus ecclesiæ.*

Amédée était veuf et avait alors soixante ans. Il avait laissé le gouvernement de ses états à son fils aîné. Il s'était retiré dans une habitation charmante, située sur les bords du lac de Genève; et avec quelques amis qui partageaient sa retraite, il menait une vie commode, cherchant plutôt les douceurs de la solitude, que les rigueurs de la vie cénobitique. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait cédé à la tentation. Car il est écrit : La sagesse n'habite point dans la terre de ceux qui vivent délicatement. *Sapientia non invenitur in terrâ suaviter viventium* : *Job.* 28.

Le roi Jacques vivait aussi alors dans la retraite ;

pragmatique sanction de Bourges, et de la déclaration de l'assemblée du clergé de 1682? Car tout cela se tient, et ne fait, pour ainsi dire, qu'un.

Digitized by Google

Mais lui, comme nous l'avons vu, n'avait pas séparé la pénitence de la vie solitaire.

Toutefois Amédée témoigna de la répugnance à donner son consentement. Il est à présumer que les avertissements de Colette et les menaces des jugements de Dieu l'avaient fortement ébranlé; mais il ne tint pas contre les assauts qui lui furent livrés de la part de l'archevêque d'Arles et de ses partisans; il céda enfin, et il arriva à Bâle dans le courant du mois de juin de l'année 1440, disposé à accepter la papauté. On se hâta de lui conférer les ordres sacrés, (car il n'était que simple laïque), et au mois de juillet suivant, sans avoir fait d'études ecclésiastiques, il fut dans l'espace d'une semaine ordonné prêtre, sacré évêque, et enfin couronné pape sous le nom de Félix V.

Son intrusion répandit le deuil dans toute l'Eglise; mais personne n'en fut plus affligé que sainte Colette. Elle crut inutile d'adresser de nouvelles remontrances à un esprit qui avait pris son parti, malgré les remords de sa conscience, et paraissait décidé à ne point reculer. Elle se contenta d'offrir à Dieu ses gémissements avec ses prières, et de conjurer le ciel d'avoir encore pitié d'un prince moins coupable que ceux qui par leur autorité et leur savoir s'étaient rendus maîtres de sa volonté. Elle borna ses soins à prémunir ses filles d'Orbe et de Vévay contre les séductions des schismatiques: car ces deux maisons se trouvaient dans l'obédience de Félix V. Elle leur fit savoir qu'elles ne pouvaient en aucune manière recourir à son autorité dans les choses spirituelles, qu'aucun ecclésiastique envoyé de sa part n'avait le droit de les absoudre, ni de leur conférer aucun sacrement.

Digitized by Google

Heureusement cette poignée de factieux, qui prenait encore le nom de Concile, fut bientôt obligée de sortir de de Bâle ; car les excès auxquels ils continuaient à se porter avaient soulevé l'indignation universelle. Tous les princes chrétiens, entre autres le roi de France, n'avaient pas cédé aux instances d'Amédée, et étaient restés attachés à Eugène IV. L'Anti-pape finit par abdiquer en 1448. (1) Il retourna dans sa solitude de Ripailles. Heureux s'il n'en fût jamais sorti ! Selon ses admirateurs il y mena une vie édifiante, et il y mourut au mois d'octobre 1451, dans de grands sentiments de piété. Pourquoi ne dit-on pas, dans de grands sentiments de repentir ? Car quel compte terrible n'avait-il pas à rendre au tribunal de Dieu, après un ministère de mort exercé pendant l'espace de près de dix années, malgré tous les anathêmes de l'Eglise !

CHAPITRE ONZIÈME.

Entrevue de la Sainte avec St.-Jean Capistran. — La Bienheureuse visite une dernière fois les couvents du midi, et se dispose à partir pour le Nord.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, saint Jean Capistran arriva à Besançon, en qualité de Vicaire

(1) Nous sommes obligé de contredire M. de Saint-Laurent qui prétend que notre sainte, à la prière d'Eugène IV, s'est rendue de Gand à Lausanne, afin d'engager l'Anti-pape à renoncer à sa prétendue dignité. Selon le même auteur, elle n'aurait obtenu qu'une promesse d'abdiquer plus tard, promesse qu'il n'a exécutée que deux ans après la mort de la Sainte. Il

Digitized by Google

général de l'ordre de saint François, muni de pouvoirs que lui avait accordés le Pape Eugène IV. Car, pendant que notre Sainte s'employait avec tant d'ardeur à rétablir la règle primitive dans les trois ordres de saint François, le désir de procurer la gloire de Dieu avait inspiré la même pensée à ce saint et savant religieux (1).

ajoute que notre Sainte écrivit au Souverain Pontife, pour l'engager à user de ménagement envers Félix. Pour faire jouer à la Bienheureuse un rôle si indigne d'elle et si contraire au zèle qui la consumait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il faudrait des preuves : où sont-elles ? Ce fait n'a aucun fondement.

(1) Ce Saint était né l'an 1385, à Capistrano petite ville de l'Abruzze, où ses parents, français d'origine et nobles d'extraction, s'étaient retirés, après avoir suivi la fortune de Louis d'Anjou. Il s'était acquis une grande considération dans le siècle par sa science et l'intégrité de sa conduite. Ses heureuses qualités et sa fortune lui procurèrent un mariage opulent. Mais ayant été chargé d'une négociation importante par les habitants de Pérouse, il fut accusé d'avoir trahi leurs intérêts, et à son retour jeté dans une prison où il fut traité avec une extrême rigueur. Cette cruelle situation, ménagée par la providence, jointe à la perte de son épouse, qui mourut dans ce temps-la, lui fit faire de sérieuses réflexions sur l'instabilité des choses du monde, et lui inspira la résolution de se donner entièrement au service de Dieu. Ayant vendu tous ses biens pour sa rançon, et distribué le reste aux pauvres, il se présenta chez les Franciscains de Pérouse.

Le Père gardien du couvent exigea, avant de l'admettre, qu'il consentît à passer par la ville vêtu d'un pauvre habit, monté sur un vil animal, et portant sur le dos un écriteau sur lequel étaient écrits en gros caractères les plus grands péchés de sa vie. Il accepta cette effroyable humiliation ; et après cette victo re héroïque remportée sur le monde, dans une ville où il avait paru avec tant d'éclat, rien ne lui parut difficile. I

Digitized by Google

Il avait sollicité et obtenu du Pape Eugène la permission d'attacher à sa Réforme non-seulement les Frères Mineurs, mais encore les religieuses Clarisses. Etant donc arrivé à Besançon, il se présenta au couvent des Clarisses, où il n'était pas attendu, et déclara à la Sainte l'objet de sa venue, en lui exhibant l'autorisation du Souveraint Pontife. Sa proposition, à laquelle la sainte Abbesse n'était nullement préparée, fut une des plus rudes épreuves qu'elle ait eues de sa vie, et il lui fallut quelques instants pour se remettre du trouble qu'elle lui avait causé. Elle s'était vue en butte aux contradictions de tout genre, aux persécutions les plus violentes de la part des hommes et des démons; mais rien n'égalait la torture qui l'accablait en ce moment. Il lui fallut un courage en quelque sorte plus qu'héroïque pour se résigner en cette circonstance. Le Saint s'aperçut de son

avouait mêmes que les ignominies les plus rebutantes lui semblaient des délices. Il avait atteint sa trentième année. Il parvint peu de temps à la plus haute perfection, et ne tarda pas à être regardé comme l'ornement de son ordre, autant par sa doctrine que par la sainteté de sa vie.

Il se livra aux œuvres de zèle avec une ardeur infatigable. Après avoir évangélisé presque toute l'Italie, il parcourut la Bavière, l'Autriche, la Moravie, la Bohême, la Pologne et la Hongrie, opérant partout des conversions innombrables. Un de ses plus beaux triomphes est celui qu'il remporta sur les Hussites, dont il convertit quatre mille dans la Moravie. Il eut la confiance des souverains Pontifes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III. Eugène IV l'employa surtout pour arrêter les suites du shisme de Bâle, En 1456, à l'âge de 71 ans, il termina à Villack, près de Sirmick, dans un couvent de son ordre, une vie remplie de mérites, par une mort glorieuse devant Dieu et devant les hommes. Il fut mis au nombre des saints par Benoit XIII, en 1724.

Digitized by Google

émotion profonde, il en eut pitié, et il lui accorda volontiers trois jours de délai pour donner sa réponse.

Voici l'usage qu'elle fit de ce sursis. Elle commença par exhaler sa douleur en présence de toutes ses sœurs, qui unirent leurs larmes aux siennes. Puis elle les engagea à passer en prières et en œuvres de pénitence les trois jours de répit qui lui étaient accordés. Elle partagea en divisions de sept toutes les sœurs tant professes que novices, et elle assigna à chaque division plusieurs heures à passer en prières et en processions dans les cloîtres, de manière à se succéder les unes aux autres sans interruption ; elle prescrivit pour toute la communauté des mortifications particulières. Les historiens de sa vie racontent qu'elle fit ces processions en se traînant sur les genoux, d'où le sang coula de manière à en laisser des traces partout où elle avait passé. Ses larmes ne coulaient pas avec moins d'abondance.

Saint Jean Capistran revint à l'expiration des trois jours, pour recevoir sa réponse : elle le supplia de lui accorder encore trois autres jours après, lesquels elle consentirait à tout ce qu'il désirait, s'il persistait dans son sentiment. Le Saint ne put se refuser à cette seconde demande, étant lui-même touché de l'état pitoyable où il la voyait. On recommença les mêmes exercices avec la même ferveur, mais avec un sentiment de confiance que la Bienheureuse n'avait pas éprouvé jusque là. Cette confiance ne fut pas vaine : car l'homme de Dieu étant rentré dans sa cellule, ne se fut pas plutôt mis en oraison, qu'il entendit une voix intérieure qui lui faisait de vifs reproches d'avoir ainsi molesté la servante de Dieu et ses filles, et lui enjoignait de ne plus les importuner, parce que l'œuvre de Colette était selon la

Digitized by Google

sainte volonté de Dieu. Le lendemain, dès qu'il fut jour, Jean Capistran accourt au couvent, fait appeler l'Abbesse au parloir, et se jetant à genoux devant elle, lui demande humblement pardon de l'affliction qu'il lui avait causée. Il lui déclare comment le Seigneur l'avait repris et éclairé; il la console, en l'assurant que non-seulement il ne la tourmentera plus, mais qu'il la protégera, autant qu'il le pourra, pour l'achèvement de sa Réforme.

Le Saint et la Sainte eurent ensuite plusieurs conférences. La Réforme de l'ordre de saint François, et les moyens à prendre pour l'opérer, furent le premier sujet de leurs entretiens. Mais le concile de Bâle en devint bientôt la matière principale. Car ils ne pouvaient voir sans la plus amère douleur l'acharnement avec lequel cette assemblée poursuivait le chef de l'Eglise. La lutte contre l'autorité pontificale durait presque depuis l'ouverture du concile, elle allait toujours en croissant. Tout faisait présager un nouveau schisme. Jean Capistran s'appitoyait sur les chagrins dont le Vicaire de J.-C. était abreuvé depuis près de six ans, et encore plus sur les nouveaux malheurs qui menaçaient l'Eglise. Colette lui fit alors connaitre les lumières qu'elle avait reçues du Ciel lorsqu'elle était à Lésignan. « Dieu m'a fait enten-
» dre, lui dit-elle, que l'esprit de division n'était pas
» éteint dans les cœurs, et qu'un nouveau schisme ne
» tarderait pas à éclater. Mais en même temps il m'a
» révélé qu'il durerait peu, qu'il n'aboutirait qu'à la
» confusion de ses auteurs et de ses partisans, et qu'il
» servirait à consolider l'autorité du Vicaire de J.-C. Je
» vous dis ceci pour votre consolation, et pour celle du
» Souverain Pontife. Qu'il mette donc toute sa confiance
» en Dieu. Car les projets des méchants ne prévau-

Digitized by Google

» dront point. » Ce peu de paroles de la Sainte consolèrent beaucoup l'homme de Dieu, et de retour à Rome, il se servit du témoignage de Colette pour raffermir le courage du Saint Père, que la hardiesse et l'obstination de ses adversaires avaient ébranlé. Avant de quitter la Bienheureuse, il la supplia de lui accorder un des religieux de sa Réforme pour en faire son conseil et le compagnon de ses voyages. Colette se fit un plaisir d'acquiescer à une demande qu'elle regardait comme un gage de la sainte union qui devait régner entre le serviteur de Dieu et elle, pour l'avantage de l'ordre Séraphique.

Sur ces entrefaites la Bienheureuse reçut de Guillaume de Casal, général des Franciscains, qui tenait alors une essemblée provinciale de son ordre à Thonon, des lettres d'obédience datées du 1er juin 1440. Par ces lettres le général recommandait à la Sainte de se rendre incessamment à Hesdin pour prendre possession du couvent qui lui avait été préparé par le duc et la duchesse de Bourgogne.

Colette était alors occupée à faire la visite des monastères de Savoie et de Bourgogne, et elle prévoyait que cette visite serait la dernière : elle avait cependant encore beaucoup de choses à régler : elle crut donc ne pas contrarier les intentions de son supérieur en différant un peu son départ.

On peut présumer avec quel respect et quel attendrissement ses derniers avis furent reçus dans chacune de ses maisons. Toutes ses leçons avaient toujours été écoutées avec une profonde vénération, parce que toutes ses filles étaient persuadées qu'elle puisait ses paroles dans le cœur du Sauveur, et que le Saint-Esprit mettait

Digitized by Google

sur ses lèvres les avertissements qu'elle leur donnait. Ce sentiment fut encore plus vif et plus intime dans le moment où elle leur faisait ses dernières recommandations. Ses allocutions dictées par la plus tendre affection et presque toujours mêlées de larmes furent recueillies comme des oracles. Elle ne manqua point de leur rappeler les trois articles qu'elle n'avait jamais cessé d'inculquer dans ses couvents, savoir : la pratique de la sainte pauvreté, l'exercice de l'oraison mentale, et une tendre dévotion envers Marie. « Croyez-le bien, mes très chè-
» res sœurs, ajoutait-elle en finissant, tant que nous
» serons fidèles à ces trois pratiques, Dieu sera fidèle à
» ses promesses, et le relâchement ne s'introduira point
» dans nos maisons. C'est dans cet espoir que je ne ces-
» serai jusqu'à mon dernier jour d'appeler sur vous
» toutes et sur chacune de vous les bénédictions du
» Ciel. De votre côté, ayez la charité de prier pour la
» pauvre Colette, et de conjurer le Dieu de toute bonté
» de la traiter, non selon la rigueur de sa justice, mais
» selon l'étendue de sa miséricorde. »

Avant son départ elle voulut aussi visiter le couvent de Dôle. Car cette maison, comme nous l'avons remarqué, était pour elle l'objet d'une sollicitude, en un sens, plus empressée que les couvents des sœurs. C'était là qu'étaient réunis les religieux qu'elle regardait comme les colonnes de la Réforme. C'était là que résidaient les novices et les profès de l'ordre. Sous ce double rapport, cette maison lui était singulièrement précieuse. Elle alla donc les visiter et leur rappela les leçons que leur donnait le Père Henri, surtout l'esprit de charité et l'union des cœurs, puis l'esprit de pauvreté et d'humilité, et la sainte pratique de l'oraison, qu'on

Digitized by Google

doit regarder comme la gardienne et la nourricière de toutes les vertus religieuses : « Je vous en conjure, leur » dit-elle, par les entrailles du divin Sauveur, mes vé- » nérables frères, n'oubliez jamais la grâce que le Sei- » gneur vous a faite en vous appelant à une si sainte » profession : ayez toujours les yeux fixés sur l'humble » saint François, cet incomparable serviteur de Dieu, » ce parfait modèle de toutes les vertus que vous devez » pratiquer : combattez jusqu'à la mort sous l'étendard » de la croix ; c'est dans la croix qu'un disciple de saint » François doit trouver sa force et son bonheur : tou- » jours il doit dire avec l'apôtre : *A Dieu ne plaise que* » *je me glorifie sinon dans la croix du Sauveur* ! » Puis s'adressant aux novices : « Pour vous qui êtes » comme les sarments de la vigne que notre saint pa- » triarche a plantée dans le champ de l'Eglise, voulez- » vous porter les fruits de salut qu'il attend de vous ? Il » ne tient qu'à vous d'obtenir cette faveur, et vous » l'obtiendrez infailliblement, si vous travaillez cons- » tamment à vous dépouiller du vieil homme et à vous » revêtir de l'esprit de notre saint fondateur. Les exem- » ples des Profès seront toujours pour vous des leçons » vivantes, qui vous encourageront à marcher par la » voie étroite, et l'auguste mère de Dieu, qui est aussi » la vôtre, sera toujours à vos côtés pour vous soutenir » dans la carrière que vous avez embrassée. » Voilà le précis des dernières exhortations que la Sainte fit aux Frères Mineurs de Dôle.

Avant de quitter la communauté, elle désigna ceux des frères qu'elle avait choisis : 1° pour remplir les fonctions de supérieur général des frères ; 2° pour exercer la charge de maître des novices ; le premier, en

Digitized by Google

remplacement du P. Claret : le second, à la place du P. Pierre Devaux ; car elle avait besoin de l'un et de l'autre, pour les nouvelles fondations qu'elle allait faire dans les Provinces du Nord.

Après avoir appelé sur le couvent de Dôle toutes les bénédictions du Ciel, elle retourna à Besançon, où elle resta encore quelques jours, tant pour régler les affaires de la maison, que pour faire le choix des sœurs qui devaient l'accompagner, et de celles qui seraient appelées dans la suite.

C'est alors qu'elle proposa aux Discrètes l'admission de la sœur Elizabeth de Bavière à la profession religieuse. Cette fervente néophyte était depuis près de quatre ans à Besançon, où la pieuse Comtesse sa mère l'avait amenée elle-même : elle avait pris l'habit quant elle eut atteint l'âge compétent. Tous les motifs se réunissaient en sa faveur ; car depuis son arrivée à Besançon, avant même son entrée au noviciat, elle s'était distinguée entre toutes ses compagnes par une exactitude exemplaire aux plus petites observances. Ce qui la faisait remarquer, c'était l'air de jubilation avec lequel elle portait le joug de la religion. Il était facile de reconnaître que sa vocation venait du Ciel, et qu'elle était la récompense de la générosité avec laquelle ses illustres parents l'avaient offerte au Seigneur dès son enfance. Malheureusement, pendant son noviciat, elle avait perdu l'usage d'un œil : c'était une épreuve que Dieu lui avait ménagée, afin de lui donner une occasion de montrer sa résignation et sa constance. C'en fut assez pour que la plupart des Discrètes lui refusassent leurs voix ; car, d'après les constitutions de sainte Claire et celles de sainte Colette, qui étaient déjà en vigueur, quoique non promulguées, cette

Digitized by Google

infirmité est un obstacle à l'admission d'un sujet. La Sainte fit cependant observer que ce cas d'exclusion n'était que pour les prétendantes qui demandaient à entrer dans l'ordre, mais qu'il ne regardait nullement les sujets une fois reçus. « Au reste, ajouta-t-elle, je ne veux pas » gêner vos consciences, et je prierai le Seigneur qu'il » rende notre sœur Elisabeth telle qu'elle était quand il » nous l'a donnée. » Elle n'insista point, ayant l'intention de l'emmener avec elle pour ses fondations du Nord.

La veille de son départ, elle assembla toute la communauté dans la salle du chapitre, laquelle donnait sur le préau. (1) Après être restée quelque temps en prières, elle se leva et parla à peu près en ces termes : « Mes filles bien-aimées, je ressens tout ce que vous » éprouvez en ce moment, où je vais quitter cette mai- » son, peut-être pour n'y plus revenir : mais pour vous » prouver combien cette maison m'est chère, et que mon » cœur ne s'en séparera jamais, j'y laisse le trésor que » j'affectionne le plus après la divine Eucharistie, je » veux dire la croix que le divin Sauveur m'a envoyée » du Ciel. Je ne l'ai jamais prise dans mes voyages ; je ne » veux pas non plus l'emporter maintenant ; ainsi elle » restera avec celle du glorieux Vincent Ferrier, pour » être l'objet de votre dévotion et de celle des fidèles. » Dieu veut que je m'éloigne de vous, et que j'aille con- » tinuer son œuvre dans d'autres contrées. Plusieurs » d'entre vous viendront m'y trouver quand il en sera » temps. Notre perfection n'est point attachée à telle ou

(1) On appelle préau dans les communautés le terrain vide enfermé dans le carré des cloîtres : et d'ordinaire c'était là le cimetière où les religieuses avaient leur sépulture.

Digitized by Google

» telle demeure. Toute la terre est à Dieu ; peu importe
» en quel endroit nous résidions, pourvu que nous
» soyons où la sainte obéissance nous appelle, et que là
» nous fassions la volonté du Seigneur. J'ai la confiance
» qu'il n'y en a aucune de vous qui ne soit parfaitement
» dans cette disposition.

« Il est temps que je vous fasse part de quelques évè-
» nements futurs qui regardent la Réforme en général,
» et la maison de Besançon en particulier. Pour ce qui
» regarde la Réforme, je vous rappellerai ce que je vous ai
» déjà dit et ce que j'aime à répéter en ce moment : la
» Sainte Vierge m'a fait connaître que par sa protection
» spéciale la Réforme durera jusqu'à la fin des temps
» dans les couvents des religieuses; mais il n'en sera pas
» de même dans les communautés des Frères Mineurs.
» Ce qui doit nous consoler, c'est que dans les siècles
» qui suivront, il s'opérera, à diverses époques, des ré-
» formes dans l'ordre de saint François ; par suite de
» ce renouvellement toutes nos maisons trouveront des
» confesseurs remplis de l'esprit de notre saint patriarche;
» et par ce moyen, la ferveur et la régularité s'y main-
» tiendront, à la grande édification des fidèles, et pour
» l'honneur de notre institut. »

A cette prédiction elle en ajouta une autre qui regardait spécialement le couvent de Besançon. Ayant ouvert une fenêtre qui donnait sur le préau : « Voyez-vous,
» dit-elle, cette croix de pierre ? quand elle tombera,
» cette maison deviendra la proie des flammes. La
» chute de cette croix arrivera la nuit; elle sera le si-
» gnal de ce funeste accident, et servira d'avertisse-
» ment aux sœurs, pour qu'elles portent au bout du jar-
» din, où le feu ne parviendra pas, tout ce qu'elles au-

Digitized by Google

» ront de plus précieux dans l'église, à la sacristie, dans
» la maison, aux archives et ailleurs. »

Elle fit à l'instant transcrire cette prédiction sur le registre de la communauté, afin que la mémoire s'en conservât ; « car, ajouta-t-elle, je ne sais si aucune de
» vous existera encore quand ce désastre aura lieu. »

Or nous ajouterons ici par anticipation que soixante-dix ans après, en l'année 1510, la prédiction s'est accomplie à la lettre. Une des sœurs du couvent, nommée Rose Codet, traversant un jour le préau de grand matin, vit la croix renversée. Se rappelant alors la prédiction dont le souvenir s'était perpétué dans la maison, elle courut toute effrayée trouver l'Abbesse, pour l'avertir de ce qu'elle venait de voir. Celle-ci ne doutant pas de l'accomplissement de la prophétie, sans savoir comment elle s'accomplirait, assembla la communauté. Elle dit à ses sœurs qu'il fallait s'attendre à l'affreux désastre prédit par la sainte Abbesse. On ne laissa de feu nulle part. On éteignit jusqu'à la lampe du sanctuaire. Aussi bien cette lampe était-elle inutile, puisque le père confesseur, averti à temps, avait enlevé le très Saint Sacrement, et l'avait déposé en lieu sûr, avec les vases sacrés. De leur côté toutes les sœurs se mirent en devoir de transporter au lieu indiqué tout ce qu'elles purent enlever, à commencer par le mobilier de la sacristie et de l'église. Ce ne fut pas en vain. Car l'incendie ne tarda pas à se manifester dans une des rues qui aboutissaient au couvent, dite rue Saint-Vincent. Le feu gagnant de proche en proche, sans qu'on pût en arrêter les progrès, pénétra jusque dans le couvent, et en peu d'heures l'église et les bâtiments du monastère furent en grande partie consu-

Digitized by Google

més. Toutefois le petit oratoire de la Sainte et la chapelle du Roi Jacques échappèrent aux flammes.

La sainte Abbesse leur fit une troisième prédiction qui regardait la ville de Besançon, aussi bien que la communauté; elle leur annonça en gémissant qu'un autre fléau, dont Dieu a coutume de se servir pour punir les pécheurs et pour éprouver les justes, exercerait un jour les plus terribles ravages dans la ville de Besançon, et que la communauté ne serait pas épargnée.« Et il arrivera, » ajouta la Sainte, que cette maison si nombreuse et si » florissante sera presqu'entièrement moissonnée par la » contagion, en sorte que, pour la repeupler, on sera » obligé de faire venir des sujets de divers monastères. »

Cette prophétie se vérifia à la lettre avec toutes ses circonstances dans le siècle suivant. En l'année 1544. une maladie pestilentielle se déclara dans la ville, et emporta en peu de temps un grand nombre d'habitants. Mais nulle part la mortalité ne se fit plus sentir que dans l'enceinte du couvent. Selon la prédiction de la Sainte, il fallut demander aux divers monastères des provinces voisines assez de sujets, non pas pour combler tous les vides que la contagion avait faits, mais seulement pour remplir les divers offices indispensables dans une maison qui ne perdit jamais le titre de maison-mère et de pépinière de la Réforme. En quelques années de nouvelles vocations rendirent la maison aussi nombreuse qu'elle l'était par le passé.

Digitized by Google

LIVRE SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Ce livre regarde particulièrement l'extension de la Réforme dans les contrées du Nord. On traite des fondations que la Bienheureuse a faites dans les dernières années de sa vie, savoir : Hesdin, Gand, Heidelberg et Amiens, et l'on finit par le récit de sa bienheureuse mort.

Ce livre renferme l'espace d'environ 7 années, de 1440 à 1447.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Colette va fonder un couvent à Hesdin.—Digression sur sa manière de voyager.

La Flandre, cette contrée qui s'est toujours distinguée par la vivacité de sa foi, n'était pas restée indifférente aux merveilles que Colette opérait partout. Dès l'année 1426, les habitants de Gand l'avaient sollicitée de venir fonder un établissement de son ordre dans leur ville. Une généreuse demoiselle nommée Hélène Sclapper avait concédé pour cette construction un emplacement convenable sur la paroisse Saint-Jacques. Elle avait obtenu de Martin V, le 26 juin 1427, un bref qui autorisait l'érection de ce couvent. Plusieurs bourgeois des plus notables de la ville, jaloux de prendre part à cette bonne œuvre, avaient voulu concourir de leurs deniers à la construction de ce monastère. Les travaux furent incontinent commencés; mais il fallut bientôt les interrompre, à cause des guerres qui survinrent, et pour d'autres empêchements, qui durèrent plusieurs années. Les troubles ayant cessé, les habitants de Gand renouvelèrent leurs instances; mais la Sainte n'ayant pu donner de promesse que pour un temps indéterminé, les travaux ne furent pas repris. A cette époque, Colette n'était plus, en quelque sorte, libre de disposer d'elle-même. Elle se trouvait comme enchaînée dans les provinces méridionales; car il s'était

Digitized by Google

établi une sorte d'émulation entre les familles les plus illustres, qui voulaient avoir des établissements de la Réforme dans leurs domaines.

Toutefois le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui avait succédé à son père dans le gouvernement de ses états, sur les instances de la duchesse Isabelle de Portugal, son épouse, princesse d'une éminente piété, avait sollicité à Rome et obtenu du Pape Eugène IV, le 25 juin 1437, une bulle qui permettait l'érection d'un couvent de Clarisses dans la ville d'Hesdin. C'était là que leurs Altesses faisaient leur résidence, quand elles séjournaient en Belgique. Le duc craignant sans doute que Colette ne voulût commencer ses fondations en Flandre par celle de Gand, qui avait la priorité en date, s'était adressé au vicaire général des Franciscains, et il l'avait prié d'interposer son autorité, afin que la sainte Réformatrice se rendît incessament à Hesdin, alléguant pour motif que la construction du monastère était fort avancée, si déjà elle n'était achevée. En effet, dès l'année 1438, le prince avait donné ordre à son intendant Guibaut de faire commencer les travaux. Mais souvent les officiers des grands seigneurs ne se pressent pas d'exécuter les ordres qu'ils ont reçus, surtout quand les maîtres ne sont pas sur les lieux, et c'est ce qui arriva pour le couvent d'Hesdin. Car les constructions étaient à peine commencées, quand Guillaume de Cazal général des Franciscains, adressa, comme on l'a vu plus haut, à Colette, une lettre d'obédience, où il lui recommandait de se rendre incessamment à Hesdin, à l'effet de prendre possession du couvent qui lui avait été préparé par le duc et la duchesse de Bourgogne.

Avant d'aller plus loin, nous croyons faire plaisir aux

Digitized by Google

lecteurs en donnant ici une notice abrégée de la manière dont la Sainte voyageait. Nous avons déjà dit qu'elle se servait d'ordinaire d'un chariot à quatre roues, recouvert d'une toile grossière qui la défendait elle et ses compagnes de l'intempérie des saisons, et les dérobait aux regards des curieux (1). Quand il s'agissait de fondations, elle était d'ordinaire accompagnée d'un religieux qui lui servait de confesseur et d'aumônier, et il prenait place dans la voiture, quand la compagnie n'était pas trop nombreuse, autrement il voyageait à cheval. Elle menait avec elle plusieurs de ses filles, afin de former une espèce de communauté, et de pouvoir vaquer ainsi aux exercices en usage dans l'ordre, tels que la récitation de l'office, l'oraison, les entretiens spirituels, les prières vocales de règle. Chaque jour, avant de se mettre en route, on commençait par entendre la sainte messe, que le confesseur célébrait, et quand on s'était remis en voiture, on récitait les sept psaumes de la pénitence, avec les litanies des Saints, qu'on invoquait avec les anges gardiens contre les accidents et les dangers des voyages ; suivait une heure de silence que l'on consacrait à l'oraison mentale, après quoi venait la recitation des heures canoniales. L'office fini, on se livrait à de pieux entretiens relatifs à la perfection religieuse. L'heure de la réfection venue, on faisait usage des petites provisions dont on s'était muni avant de partir et que l'on transportait d'un lieu dans un autre dans le voyage. A la fin de la journée, on s'arrêtait dans quelque auberge de

(1) On a gardé à Poligny le chariot dont elle s'est servie dans ses premiers voyages. Il a été l'instrument de beaucoup de guérisons miraculeuses.

Digitized by Google

campagne. La Sainte obligeait ses filles à prendre la place la moins incommode. Pour elle, elle choisissait quelque pauvre réduit. Quelques bottes de paille suffisaient pour la couche de ces saintes filles, et leurs manteaux les protégeaient contre le froid de la nuit. Colette donnait à ses filles tout le temps nécessaire à la réparation des forces de la nature. Mais pour elle, après avoir pris un peu de repos, elle s'entretenait avec Dieu dans l'oraison, où son cœur se laissait aller à des affections à la fois si tendres et si brûlantes, qu'elle communiquait aux sœurs qui reposaient à côté d'elle les ardeurs dont elle était embrasée. Le confesseur allait d'ordinaire loger chez le pasteur du lieu où l'on s'était arrêté, ou à son défaut, chez quelque honnête habitant.

Les jours de dimanches et de fêtes chômées, on séjournait dans les endroits où l'on se trouvait; et s'il se rencontrait plusieurs fêtes de suite, on ne se remettait en route que quand les jours de solennité étaient expirés, quelque raison que l'on eût de se presser et d'arriver promptement.

Dans ses communautés, la Bienheureuse participait chaque jour au divin banquet. Mais dans ses voyages, elle ne communiait, ainsi que ses compagnes, que les jours de dimanches et de fêtes. Elle se dédommageait de cette privation par des communions spirituelles qu'elle renouvelait presque à chaque instant. Les jours de fêtes, elle entendait toutes les messes qui se célébraient dans l'église, et après avoir pris sa réfection, elle passait le reste du jour dans le lieu saint. Ses compagnes l'imitaient le plus qu'elles pouvaient. Elles étaient un grand sujet d'édification pour les fidèles témoins de leur ferveur.

Digitized by Google

Les historiens (1) racontent qu'étant un jour partie avec sa compagnie ordinaire et plusieurs paysans, qui avaient voulu lui faire cortége, les uns à cheval, les autres à pied, elle arriva sur les bords d'une rivière large et profonde, sans qu'il y eût ni pont, ni barque pour la traverser. Étant cependant pressée de se rendre à sa destination avec tout son monde, elle invoque avec sa ferveur accoutumée le secours du Ciel, puis elle fait le signe de la croix sur les eaux, elle prie son confesseur d'en faire autant, et fait avancer son petit chariot, qui vogue sur la rivière. Les cavaliers et les gens à pied la suivent, et en quelques minutes la pieuse troupe se trouve à l'autre bord. Tous admirent le prodige qui vient de s'opérer, en rendent gloire à Dieu, et l'attribuent aux mérites et aux prières de la Bienheureuse.

Mais voici une autre scène qui suivit immédiatement le fait dont nous venons de parler, et qui eut une issue bien différente. De jeunes cavaliers ayant aperçu de loin la manière toute miraculeuse dont la pieuse caravane avait traversé le fleuve, se dirent les uns aux autres : « Pourquoi n'en ferions-nous pas autant que ces bigots » et ces bigottes? Avançons hardiment. » Ils ne tardèrent pas à être punis de leur coupable témérité, et à sentir que ce chemin n'était pas plus fait pour eux que la route à travers les flots de la Mer Rouge n'avait été ouverte à Pharaon et aux Egyptiens. Ils ne furent pas plutôt entrés dans les eaux, qu'ils y furent engloutis, eux et leurs chevaux.

Un autre jour la Sainte, avec plusieurs de ses filles, s'étant engagée dans une sombre forêt qu'il lui fallait traverser pour arriver au terme de sa route, elle voit s'a-

(1) P. de Vallibus, S. Perrine, etc.

Digitized by Google

vancer à grands pas vers sa petite voiture cinq ou six hommes dont tout l'extérieur, les gestes et les regards annonçaient les plus mauvais desseins. En effet c'était une troupe de bandits qui habitaient ces lieux déserts, et exerçaient leurs brigandages sur les passants. A cette vue toutes ses filles sont saisies d'un tremblement qui les fait presque tomber en défaillance. « O ma mère, s'écrient-» elles, qu'allons-nous devenir ? Voyez-vous ces furieux » qui accourent vers nous ? Ah ! si nous avions le temps » de nous cacher dans ces bois pour nous soustraire à » leurs mauvais desseins ! Mais il n'y a pas moyen ; les » voilà presque sur nous. » En parlant ainsi, elles répandaient des torrents de larmes, et se recommandaient à Jésus et à Marie : « Jésus, ayez pitié de nous, » sauvez vos épouses, faites-nous mourir plutôt que de » tomber entre leurs mains et de devenir victimes de leur » brutalité. — Ne craignez rien, mes filles bien-aimées, » leur dit Colette ; cessez vos alarmes : nous avons nos » protecteurs pour nous défendre. Mettez toute votre con-» fiance en Dieu, et priez pendant que j'irai parler à ces » hommes » En disant ces mots, elle s'élance de son chariot, et va droit au devant de ces brigands. Ils s'arrêtent à son approche, comme si une vision terrible eût frappé leurs regards. Colette leur parle, et le Seigneur donne tant de grâce et de force au peu de mots qu'elle leur adresse, qu'on aurait dit que ces malfaiteurs étaient devenus d'autres hommes : Ils ont perdu toute leur férocité, et ils n'ont plus à la bouche que des paroles de paix et même de bienveillance. Non seulement ils ne profèrent aucune menace, mais ils offrent de lui faire escorte jusqu'à ce qu'elle soit sortie de la forêt. La Bienheureuse les remercie de leur courtoisie, et ils se retirent en la

Digitized by Google

saluant avec un grand respect. La sœur Perrine ajoute, que le reste du voyage se fit sans aucune autre mauvaise rencontre.

CHAPITRE SECOND.

Celette quitte Besançon et part pour Hesdin avec plusieurs de ses filles — Noviciat commencé. — Elle va à Gand, et dispose toutes choses pour l'érection d'un couvent dans cette même ville — Elle opère divers miracles.

Avant de reprendre le fil de notre narration, une observation est nécessaire.

Les chroniques ne donnent aucune date à la fondation du couvent d'Heidelberg. Les auteurs se contentent de dire que ce couvent fut un des derniers qu'a établis la sainte réformatrice. Cependant nous avons vu que lorsque Mahaut de Savoie vint conduire la dépouille mortelle de sa tante à Poligny, la Bienheureuse lui fit la promesse d'aller fonder un couvent à Heidelberg, lieu de la résidence du prince Palatin. Cette promesse fut renouvelée quand la princesse Palatine amena à Besançon sa fille Elisabeth. Assurément la fondation proposée par leurs altesses, eu égard au bien qui pouvait en résulter pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et en considération du dégré d'estime que ces nobles personnes occupaient dans l'esprit de la Sainte, devait passer, ce semble, sinon avant les établissements du Bourbonnais et du Languedoc, du moins avant ceux de la Bel-

Digitized by Google

gique. Comment s'est-il fait cependant que cette fondation ait été retardée si longtemps? Il n'y a qu'une réponse à faire, c'est que la Sainte aura rencontré des obstacles d'un ordre supérieur.

Ce qui prouve qu'elle les aura regardés comme insurmontables, c'est que les auteurs font mention dès l'année 1428 d'un contrat notarié, par lequel Colette s'engage pour elle et pour celles qui lui succèderont à former un établissement de la Réforme à Heidelberg. C'est la seule pièce de ce genre qu'on trouve dans la vie de la Sainte. Que prouve cette pièce, sinon la résolution de Colette de répondre aux vœux du comte Palatin et de son épouse, et en même temps la crainte de ne pouvoir exécuter cette résolution de son vivant? Quoiqu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que le couvent d'Heidelberg a été fondé du vivant de notre Bienheureuse, et qu'elle ne s'est déchargée sur personne de l'exécution de sa promesse. Cela étant, pour tout accorder, nous placerons cette fondation après celle de Gand : par ce moyen nous accorderons l'obéissance de Colette envers son supérieur Guillaume de Cazal avec l'exécution de l'engagement pris avec leurs altesses Palatines.

Tout étant disposé, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la sainte Abbesse partit de Besançon avec le Père Claret pour la ville d'Hesdin, où il lui tardait d'arriver, autant pour se conformer à la lettre d'obédience qu'elle avait reçue du R. P. Guillaume de Casal, que pour répondre aux vœux empressés de la duchesse de Bourgogne, qui supportait avec une espèce d'impatience le retard de son pieux dessein. Colette amenait avec elle de Besançon un nombre suffisant de religieuses pour former le noyau de cette fondation. Elle y attachait un grand

Digitized by Google

prix, prévoyant qu'elle pourrait devenir une pépinière pour les provinces du Nord. Elle avait fait un choix de sujets propres à remplir ce but. C'étaient entre autres, la sœur Guillemette Chrétienne, Perrine de la Balme, Agnès de Vaux, nièce du P. Pierre de Vaux, la princesse novice Elisabeth de Bavière, et quelques autres sujets également recommandables. Selon nos calculs, la Sainte s'est mise en route pour Hesdin vers la mi-octobre de l'année 1441.

Nous avons vu qu'Elisabeth avait perdu l'usage d'un œil, et que pour cette raison les Discrètes de Besançon avaient fait difficulté de l'admettre à la profession. La Bienheureuse respecta leur scrupuleuse délicatesse, espérant obtenir de Dieu la grâce de conserver la novice, sans blesser la règle. En effet, lorsque la pieuse caravane était à peine éloignée d'une journée de Besançon, la Sainte s'étant mise en prières, fit le signe de la croix sur l'œil malade, et à l'instant même la sœur Elisabeth en recouvra l'usage, sans qu'il restât aucun vestige du mal.

Voici un événement d'un autre genre, qui prouve que la Sainte, qui faisait des miracles en faveur des autres, n'était pas à l'abri elle-même des accidents qui arrivent dans les voyages. Son chariot fut un jour renversé : la chute fut violente : la Sainte en eut le bras disloqué et le corps tout meurtri. Il ne paraît pas que ses compagnes de voyage aient eu aucun mal ; mais par un effet de l'amour qu'elles portaient à leur mère, chacune d'elles aurait voulu souffrir en sa place. Elles comprenaient que le mal devait être bien violent, puisque Colette, qui d'ordinaire déguisait ses plus rudes souffrances, ne put s'empêcher cette fois de laisser échapper quelques plain-

Digitized by Google

tes. Elles la conjurèrent donc de faire halte dans la première bourgade que l'on rencontrerait, afin qu'elle pût y recevoir quelque soulagement. Elle ne voulut pas y consentir. Le lendemain matin, quel ne fut pas l'étonnement et le ravissement de ces saintes filles, lorsqu'elles virent que Colette était sans douleur, et que le bras malade avait repris toute son agilité ! Elles lui demandèrent d'où venait cette guérison parfaite et si subite ; elle déclara que c'était un miracle, et qu'elle le devait à la protection du bienheureux Père Jean Pinet ; que ce saint homme lui était apparu pendant la nuit, et qu'en touchant le bras malade, il lui en avait rendu l'usage plein et entier. On n'a pas oublié les services que Colette avait reçus de ce bon religieux, lorsqu'il vivait encore. C'était lui qui l'avait initiée à la vie de recluse, et lui avait servi de confesseur et de père spirituel, tant qu'il vécut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il soit encore venu à son secours, au moment où elle allait fonder une maison à Hesdin, ville qu'il avait beaucoup affectionnée, et où son corps reposait.

Colette arrivée au terme de son voyage, ne trouva point les constructions du monastère aussi avancées que le duc et la duchesse de Bourgogne se l'étaient figuré ; elle regrettait surtout qu'on eût oublié ce qu'elle désirait avant tout, nous voulons dire la construction de l'église. Cependant elle s'installa avec ses filles dans la partie du bâtiment qu'elle trouva habitable. On choisit une des pièces les plus spacieuses pour en faire provisoirement la chapelle de la communauté. La sainte Abbesse s'entendit avec l'intendant Guibaut pour faire achever promptement les lieux réguliers, et en même temps pour faire ajouter une aîle au premier plan. La Sainte regardait cet

Digitized by Google

agrandissement comme indispensable pour la fin qu'elle avait en vue, celle d'établir un noviciat à Hesdin.

Le duc de Bourgogne étant venu à Hesdin, et ayant été informé de l'agrandissement projeté par la Bienheureuse, lui demanda en souriant où elle trouverait les fonds nécessaires pour payer le surcroit de dépense. « Que votre Altesse ne s'en mette pas en peine, lui ré-» pondit la Sainte ; la Providence, qui ne m'a jamais fait » défaut, y pourvoira. » Effectivement, le lendemain, elle trouva sur la planche qui lui servait de prie-Dieu une somme plus que suffisante pour faire face à la dépense ; ce qui fit que ce prince racontant ce fait à la duchesse son épouse, lui dit : « Vraiment Co-» lette est plus riche que nous, car le bon Dieu est son » trésorier. »

Le puits qu'on avait creusé pour le monastère ne fournissait qu'une eau malsaine et chargée de substances nuisibles. La Bienheureuse qui, en cherchant l'avancement de ses filles, n'avait garde de négliger leur santé, se crut obligée de rémédier à cet inconvénient, et elle le fit par un prodige semblable à celui qu'elle avait opéré à Poligny. Car s'étant mise en prières, elle fit jaillir de terre une source d'eau d'une excellente qualité, qui, outre les services qu'elle rendait à la communauté, eut encore la vertu d'opérer plusieurs guérisons miraculeuses.

La Bienheureuse n'avait pas oublié les promesses qu'elle avait faites aux habitants de Gand. Il n'y a point de doute qu'elle ne se fût rendue incontinent dans une ville qui avait témoigné tant d'empressement pour la Réforme, si elle n'avait cru sa présence nécessaire à Hesdin. La promesse qu'elle leur renouvela de se rendre au milieu d'eux le plus tôt qu'elle le pourrait, avait

Digitized by Google

répandu la joie dans toute la ville de Gand. La bonne volonté qui s'était manifestée en 1427 se reveilla toute entière, et l'on reprit, sans délai, les travaux interrompus depuis près de 12 ans ; ils furent poussés avec la plus grande activité. Enfin la Bienheureuse arriva à Gand le 3 août 1442, avec plusieurs de ses filles, notamment la sœur Odette, qu'elle avait fait venir à Besançon, et de Besançon à Hesdin. Aussi fut-elle la première Abbesse de Gand, selon quelques historiens. Elle était fille du duc de Bourgogne.

L'arrivée de Colette fut un jour de fête pour tous les habitants. Elle fut reçue avec les plus vives démonstrations de respect. On en louait Dieu publiquement et l'on s'écriait : *Bénie soit celle qui vient au nom du Seigneur* ! Colette fut vivement émue d'un tel accueil : elle sentait que tous ces témoignages de respect n'étaient pas le fruit d'un enthousiasme naturel et éphémère, mais qu'ils provenaient d'un sentiment profond de foi et de religion. Peut-être aussi Dieu lui fit-il connaître que c'était dans cette ville qu'elle devait terminer sa course.

Son séjour à Gand fut de courte durée ; il suffit cependant pour faire naître bien des vocations, et pour justifier l'espérance qu'elle avait conçue de faire dans ce pays d'abondantes recrues pour l'extension de la Réforme. On la vit partir à regret : ce qui consola ce peuple éminemment catholique, ce fut l'assurance qu'elle donna de ne pas laisser la communauté incomplète, et d'y amener elle-même le renfort qu'elle promettait. La sainte Abbesse retourna donc à Hesdin, accompagnée de la sœur Elisabeth de Bavière. Son premier soin, après avoir réglé tout ce qui regardait la communauté, fut de commencer le noviciat. Il n'était pas très nombreux

Digitized by Google

d'abord : il se composait des sujets qu'elle avait amenés de Besançon, et de quelques-unes des postulantes qui s'étaient offertes à Gand ; mais il ne tarda pas à augmenter ; car la même merveille que la grâce avait opérée en Savoie et en Bourgogne, se renouvela en Belgique d'une manière encore plus sensible, et l'on vit bientôt beaucoup de jeunes personnes des premières familles de Flandre venir grossir le noviciat d'Hesdin. Colette en prit la direction; elle aurait même souhaité n'avoir plus d'autre fonction que celle de maîtresse des novices, fonction qu'elle regardait avec raison comme l'une des plus importantes ; mais elle sentait que la volonté de Dieu lui imposait d'autres obligations plus pressantes. Ainsi après avoir initié cette famille naissante aux saintes pratiques de la vie religieuse, elle la confia aux soins de la sœur Guillemette, qu'elle avait établie Abbesse du couvent. La sœur Guillemette, ainsi que nous l'avons dit, avait été à Corbie une des premières compagnes de Colette, et c'était un des sujets les plus remplis de l'esprit de la fondatrice, par conséquent les plus propres à la fonction de supérieure et de maîtresse des novices.

Peu de temps après l'établissement de la communauté d'Hesdin, la Bienheureuse accorda une dernière faveur à la sœur Elisabeth de Bavière, ce fut de l'admettre à la profession. La sœur Elisabeth avait été le modèle du noviciat : une fois professe, elle avança de vertus en vertus. Avec la sœur Perrine, elle était la compagne habituelle de la Bienheureuse dans ses voyages. Cette espèce de prédilection de la part de la Sainte pour une des plus jeunes de ses religieuses n'était dictée par aucun sentiment naturel ; car rien d'humain n'entrait dans les affections de la vierge Colette ; l'esprit de Dieu réglait

Digitized by Google

seul sa conduite. En agissant de la sorte envers la sœur Elisabeth de Bavière, elle n'avait égard ni à la noblesse de son extraction, ni à ses qualités personnelles ; elle n'envisageait que l'opération de la grâce dans cette âme.

Voici deux remarques importantes dont les supérieures pourront profiter. La première, c'est que ces préférences que la Sainte donnait à quelques unes de ses filles, s'accordaient avec l'estime générale que la communauté faisait d'elles, de sorte que si l'on eût été aux voix, elles auraient réuni tous les suffrages. La seconde, c'est que la Sainte se comportait avec tant de discrétion, qu'il était impossible d'apercevoir rien d'humain dans les marques de confiance qu'elle leur donnait.

Nous finirons ce chapitre par un trait qui apprit à la communauté d'Hesdin, ce que l'on savait dans plusieurs autres couvents, savoir, que notre Sainte avait le don de pénétrer les dispositions intérieures de ses filles.

Une jeune novice se trouvait au chœur, à peu de distance de la Sainte, durant le saint-sacrifice de la messe, et donnait toutes les marques d'un profond recueillement, se félicitant intérieurement d'avoir la Sainte pour témoin de sa ferveur. Elle se disait en elle-même : « Notre mère dira que je suis une bonne novice. » Ces pensées roulèrent dans sa tête pendant une grande partie du saint-sacrifice, sans qu'elle cherchât à s'en délivrer. Mais elle ne tarda pas à être désabusée. Quand la messe fut finie, la vénérable Mère la prit par la main, et la conduisit dans la salle du noviciat, puis s'adressant à la supérieure, en présence des novices assemblées, elle dit tout haut : « Je vous amène une fille qui a encore plus de » dévotion que vous ne lui en croyez, au moins c'est » l'idée qu'elle a d'elle-même, et cette pensée l'a occu-

Digitized by Google

» pée durant une grande partie de la sainte messe qu'elle
» vient d'entendre : il n'a pas dépendu d'elle que je ne
» partageasse la bonne opinion qu'elle a d'elle-même. »
Cette pauvre fille demeura toute interdite, en voyant ses plus secrètes pensées ainsi découvertes ; mais aussitôt elle s'humilia profondément de sa faute, et cette leçon fut aussi profitable à ses sœurs qu'à elle-même.

CHAPITRE TROISIÈME.

Ste Colette travaille à établir un couvent de la Réforme à Amiens. — Philippe de Saveuse et Marie de Lully son épouse en sont les fondateurs.—Opposition que ce couvent rencontre.

Le premier vœu de notre Sainte, depuis le jour où elle avait reçu sa mission pour la Réforme des trois ordres de saint-François, avait été de fonder un couvent de son ordre à Corbie, sa ville natale. Nous avons vu ce qu'elle fit bien à son retour de Nice, pour l'exécution de ce dessein, et ce qu'elle éprouva alors d'obstacles. Mais ni les contradictions, ni les avanies auxquelles elle fut en butte, n'avaient pu la faire renoncer à l'espoir de procurer à sa patrie un établissement, qu'elle regardait comme une source de prospérités spirituelles, et même temporelles. Quand elle se vit appelée en Belgique, pour y fonder des maisons de sa Réforme, elle regarda cet événement comme un moyen ménagé par la Providence pour effectuer son projet. Mais nous verrons bientôt qu'elle n'eut pas la consolation d'en voir l'accomplissement. Nous verrons

Digitized by Google

même que parmi toutes les entreprises qu'elle avait le plus à cœur, celle de fonder un couvent à Corbie fut la plus constamment traversée ; et par un secret jugement de Dieu, ce dessein a fini par échouer complétement.

Colette avait rencontré dans un gentilhomme picard, Philippe de Saveuse, un coopérateur zélé, et disposé à la soutenir dans toutes ses pieuses entreprises. Parmi les officiers attachés à la personne de Philippe-le-Bon duc de Bourgogne, ce seigneur occupait dans sa confiance une place distinguée, à cause de la loyauté de son caractère, et de son intelligence dans les affaires. C'était un serviteur d'autant plus fidèle à son prince, qu'il était plus fidèle à son Dieu. Son Altesse l'avait fait son conseiller intime, et l'avait nommé Gouverneur d'Arras et d'Amiens (1). L'établissement du couvent d'Hesdin lui fournit l'occasion d'avoir des rapports fréquents avec la sainte Abbesse. Plus il traitait avec elle, plus il l'admirait. Mais il ne s'arrêta pas à une admiration stérile : touché de ses exemples, de concert avec son épouse Marie de Lully, il vint lui offrir une portion de sa fortune, si elle voulait faire en Picardie un établissement de son ordre. Il était impossible de faire à la Sainte une proposition plus conforme à ses désirs. Elle lui en témoigna toute sa satisfaction, ajoutant qu'elle serait heureuse de pouvoir procurer à la Picardie, non seulement un, mais plusieurs établissements.

(1) Par le traité d'Arras de l'an 1435, toute la partie de la Picardie, depuis l'Artois, jusqu'aux deux rives de la Somme, avait été cédée par Charles VII au duc de Bourgogne. On ne doit donc pas s'étonner que le seigneur de Saveuse se trouvât en même temps Gouverneur d'Arras et d'Amiens, lorsque Colette y vint fonder ses monastères.

Digitized by Google

Elle proposa d'abord la ville de Corbie. Mais Philippe de Saveuse ne partagea pas son avis. Il lui fit observer qu'elle devait regarder Amiens comme sa seconde patrie, puisqu'elle l'avait habité pendant un temps assez considérable ; que cette ville étant la capitale de la province, et incomparablement plus considérable que Corbie, méritait la préférence. Il ajouta qu'elle ne devait pas oublier les contradictions de tout genre qu'elle avait éprouvées dans sa ville natale, contradictions qui pouvaient se réveiller encore ; au reste, sans renoncer au projet de fonder une maison à Corbie, il serait temps de s'en occuper, quand la fondation d'Amiens serait terminée. Colette n'insista point ; elle acquiesça aux vues du seigneur de Saveuse.

Ce consentement de la Sainte enflamma de plus en plus le zèle de ce généreux gentilhomme. A dater de ce moment, il ne se donna plus de repos qu'il n'eût mené la chose à bonne fin. Son premier soin fut de solliciter auprès du Souverain Pontife l'autorisation d'ériger un couvent de Clarisses dans la ville d'Amiens. Sa demande fut promptement octroyée, et il obtint d'Eugène IV, qui tenait alors un concile à Florence, un rescrit favorable daté du 7 juillet 1442.

Dès le vingt-cinq du même mois, messire de Saveuse fit l'acquisition d'une propriété assez vaste pour remplir le dessein qu'il avait formé (1). Mais à peine cette acquisition fut-elle connue, que les oppositions surgirent de toutes parts. Les autorités civiles, les membres du chapitre

(1) L'ancien monastère des Clarisses était situé à l'extrémité nord de la ville, non loin de la Citadelle. Ce lieu si vénérable qui est presque contigu au Jardin-des-Plantes, est devenu, comme tant d'autres, une usine profane.

Digitized by Google

et les employés du fisc, qui se croyaient lésés dans leurs droits, signifièrent leur opposition. En vain l'acquéreur offrait-il de dédommager les parties intéressées; ses offres furent rejetées. On vit même le curé de la paroisse Saint-Sulpice se joindre aux opposants, sous le spécieux prétexte qu'un couvent de Clarisses absorberait les aumônes qu'on faisait aux indigents de sa paroisse. On eût dit que l'enfer, prévoyant tout le bien qui devait résulter d'une telle fondation, ne savait qu'imaginer pour l'empêcher. Mais ce concert de contradictions qui affligeait le seigneur de Saveuse, sans toutefois abattre son courage, réjouissait la Bienheureuse; elle espérait d'autant plus qu'on se déchaînait davantage contre cet établissement.

Philippe de Saveuse avait commencé les bâtiments avant que les oppositions lui fussent signifiées; il les continua malgré les sommations qui lui furent faites. Car d'un côté les fidèles voyaient avec une joie extrême un couvent de Clarisses s'établir dans leur ville et ne pouvaient souffrir qu'on en retardât la construction, tellement que les ouvriers venaient d'eux-mêmes prendre part aux travaux : d'un autre côté les opposants apportaient une grande modération dans la poursuite de leurs droits.

Mais ce qui mit fin à toutes les difficultés fut l'intervention du roi Charles VII, que le seigneur de Saveuse avait intéressé à la cause des Clarisses, avant même qu'il eût adressé sa supplique au Souverain Pontife; car dès le mois de janvier 1442 il avait obtenu des lettres-patentes portant amortissement de tous droits royaux sur la propriété destinée à l'établissement de Colette, avant même que l'acquisition en fût consommée. Le Monar-

Digitized by Google

que recommandait dans ces mêmes lettres à toutes les autorités civiles d'avoir beaucoup d'égards pour la vénérable mère Colette, dont il faisait grand cas, *en considération de la sainte vie qu'elle menait et de l'édification que ses filles procuraient aux villes et aux bourgades où elles étaient établies.* Le Dauphin écrivit de son côté à l'évêque d'Amiens, et la reine, à la recommandation de Philippe de Saveuse, adressa des lettres de faveu aux Maire et Échevins de la Cité.

De si nombreuses et de si puissantes médiations eurent l'effet qu'on devait en attendre. Les opposants se désistèrent successivement et acceptèrent les compensations proposées par Philippe de Saveuse. Aussi les constructions suivirent leur cours, même en l'absence de l'Abbesse, jusqu'à ce qu'elles fussent achevées, et le 29 janvier 1444, l'évêque d'Amiens, Jean Avantage, (1) vin en personne bénir le cloître et tous les lieux réguliers. Il est à présumer que Colette y installa quelques-unes de ses filles qu'elle tira d'Hesdin, mais elle n'en prit possession en bonne forme qu'après son retour d'Heidelberg, où les motifs les plus impérieux l'avaient obligée de se rendre.

(1) Ce prélat était natif d'Étaples. Etaples est une petite ville de l'ancien Boulonnais, et fait maintenant partie du diocèse d'Arras. Elle est située sur le bord de la Manche à 9 kilomètres de Montreuil et à 20 de Boulogne.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ste Colette part pour le Palatinat. — Elle s'arrête en Franche-Comté. — Entrevue avec St. Jean Capistran.

Nous avons déjà dit les raisons qui nous ont portés a placer ici, vers la fin de 1443, le retour de la Sainte à Besançon, ensuite son voyage dans le Palatinat et la fondation du couvent d'Heidelberg.

Une difficulté se présente. Les historiens citent une lettre de saint Jean Capistran, qui se trouvait alors en Franche-Comté, par laquelle en sa qualité de Vicaire Général de l'ordre de Saint François, il confirmait Colette dans la charge d'Abbesse générale, et lui renouvelait les pouvoirs attachés à cette fonction. Cette lettre, selon eux, serait datée du huit novembre 1442. D'où vient qu'ayant un si grand désir de s'aboucher avec ce Saint homme comme nous allons le voir, elle attendit un an avant de l'aller trouver en Franche-Comté? C'est qu'alors sa présence était indispensable dans les Pays-Bas : trois fondations y étaient commencées presqu'en même temps, Hesdin, Gand et Amiens, et se poursuivaient avec la même activité. Elle fut donc obligée de remettre son voyage jusqu'au moment où elle croirait pouvoir s'éloigner, sans que son absence apportât aucun préjudice à ces trois fondations. Sachant que saint Jean Capistran était encore à Besançon à la fin de 1443, elle se mit en route malgré les rigueurs de la

Digitized by Google

saison. La présence de cet homme de Dieu en Franche-Comté était à ses yeux une occasion ménagée par la Divine Providence, pour qu'elle pût conférer avec lui : les avis lui devenaient plus nécessaires que jamais.

Elle se proposait, après quelque séjour à Besançon, de se rendre à Heidelberg pour la fondation qu'elle avait promise au duc et à la duchesse du Palatinat. Déjà elle avait envoyé un frère-mineur, pour préparer les constructions. Dans cette vue, avec la sœur Perrine, elle prit encore pour compagne la jeune sœur Elisabeth, afin de procurer à ses parents la consolation de revoir une fille qu'ils avaient si généreusement offerte au Seigneur.

Le retour inattendu de la sainte Abbesse à Besançon combla de joie toute la communauté, comme il est facile de se l'imaginer, et cette joie fut d'autant plus vive qu'elle était inespérée; car ses filles, en se séparant d'elle, lorsqu'elle était partie pour les Pays-Bas, ne croyaient plus la revoir en ce monde. Cependant elles n'avaient pas oublié la promesse que la vénérable Mère leur avait faite en partant, d'en appeler bon nombre pour ses nouvelles fondations de Picardie et de Flandre; mais elles ne croyaient pas qu'elle viendrait elle-même les prendre.

Le premier soin de Colette fut de conférer avec saint Jean Capistran. En quel lieu l'a-t-elle rencontré? C'est une question sur laquelle les historiens de sa vie gardent le silence. Il est probable que ce fut à Besançon. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'elle attachait le plus grand prix à cette entrevue. Elle sentait le besoin de s'expliquer avec un guide aussi éclairé, sur la conduite à tenir à l'égard de l'anti-pape Félix V. Elle avait deux communautés, celles de Vévay et d'Orbe, établies dans ses

Digitized by Google

Etats, et par conséquent placées sous sa dépendance immédiate. Il est vrai qu'elle avait donné à ses filles des règles pour les diriger dans la position difficile où elles se trouvaient, et pour les prémunir contre les pièges qu'on pourrait tendre à leur simplicité. Mais ces règles étaient-elles suffisantes ? Etaient-elles praticables dans toutes les circonstances? N'y avait-il pas des cas où il fallait les modifier? Ignorante comme elle se croyait dans des matières aussi épineuses, elle craignait encore de s'être écartée des principes de l'Eglise dans ses prescriptions. Elle doutait surtout s'il n'eût pas mieux valu supprimer ces deux communautés, pour soustraire ses filles à tout embarras de conscience.

L'homme de Dieu répondit à toutes les questions de la sainte Abbesse. Il déplora avec elle l'étrange conduite d'Amédée de Savoie : il lui apprit que son parti allait toujours s'affaiblissant, et que les princes chrétiens l'abandonnaient, pour se ranger du côté du véritable chef de l'Eglise, Eugène IV. Il l'engagea toutefois à continuer ses prières et ses mortifications pour l'entière extinction du schisme, et pour la conversion de Félix V.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Départ de Besançon pour Heidelberg. — La Sainte conduit avec elle une petite colonie de sœurs pour cette fondation, avec un religieux pour être leur confesseur.

Le comte Palatin avait envoyé des voitures à Besançon, pour y prendre la colonie destinée à Heidelberg. Aussi

Digitized by Google

le voyage se fit-il plus rapidement que quand la sainte Abbesse voyageait avec son petit chariot. Elle arriva en peu de jours à Heidelberg. On peut se faire une idée de la réception qui fut faite par le Prince et son épouse à la Bienheureuse et à sa compagnie, dont leur chère Elisabeth faisait partie. On peut encore plus aisément comprendre les sentiments que ces vertueux parents éprouvèrent en revoyant leur fille plus heureuse sous la livrée de la pauvreté, qu'elle ne l'eût été sous l'éclat des magnificences mondaines. La joie dont cette fervente religieuse était pénétrée éclatait sur son visage. En la voyant si heureuse, ils se félicitaient de l'avoir offerte au Seigneur, plutôt que de lui avoir fait contracter quelque riche alliance dans le siècle. Aussi des larmes bien douces coulèrent de tous les yeux. De son côté la sœur Elisabeth ne savait comment remercier les auteurs de ses jours d'avoir secondé sa vocation, et de lui avoir ainsi fait trouver en ce monde le centuple que J.-C. a promis à ceux qui quittent tout pour le servir.

Après ces premiers épanchements d'une tendresse réciproque, et ces témoignages de vénération envers la sainte Abbesse, on s'occupa de l'affaire importante qui l'avait amenée à Heidelberg.

Les historiens ne disent pas où en étaient les constructions au moment de son arrivée. Il est bien probable que si elles n'étaient pas achevées, les lieux destinés à la communauté étaient au moins habitables. C'en fut assez pour que Colette s'y installât avec ses filles, et qu'après quelques jours de repos, les exercices réguliers fussent repris et suivis de point en point. Ce qu'elle désirait avant tout, c'était une chapelle assez vaste pour y recevoir le public, et pour ses sœurs un

Digitized by Google

sanctuaire ou un chœur à part disposé selon la forme voulue par l'institut. Elle aurait souhaité que tous les Fondateurs commençassent par la maison du Seigneur ; mais d'ordinaire c'était par là qu'on finissait. Il est possible qu'à Heidelberg on ait mieux compris et mieux exécuté ses intentions, et qu'en arrivant elle ait eu la consolation de trouver un sanctuaire tout préparé. Mais quel qu'eût été l'empressement du prince palatin à satisfaire les désirs de la sainte Abbesse, et même à les prévenir, il restait encore beaucoup à faire. Il fallut donc qu'elle déployât toute son activité pour rendre le monastère tel que la règle le demandait. Au soin du matériel elle en joignit un autre plus important, celui du spirituel. Combien de temps a-t-elle employé pour achever d'inculquer à ses filles d'Heidelberg son esprit religieux, son amour de l'oraison et de la pauvreté ? Nous n'avons rien trouvé de précis sur ces différents points. Nous pouvons dire seulement qu'elle ne les quitta qu'après les avoir établies solidement dans toutes les vertus qui caractérisent les filles de sainte Claire ; et cela avec d'autant plus de raison qu'elle les laissait dans un pays où la piété était plus honorée que pratiquée, et où les maisons religieuses n'avaient presque aucun secours à attendre du clergé séculier. Elle savait d'ailleurs qu'elle ne reviendrait plus pour les visiter. Elle eut soin de leur laisser un des Pères de Dôle capable de les maintenir dans la ferveur où elle avait la consolation de les laisser.

Elle choisit pour première Abbesse la sœur Isabeau de Bavière (1) tante de la jeune sœur Elisabeth. Quant à

(1) Cette sœur Isabelle ou Elisabeth, dont il est fait mention dans les chroniques de l'ordre, et qui fut première abbesse

Digitized by Google

celle-ci, elle aurait pu, si elle l'eût souhaité, faire partie du couvent d'Heidelberg : la Sainte aurait certainement déféré à son désir : c'eût été une bien légitime satisfaction pour ses parents de la posséder auprès d'eux, de pouvoir la visiter de temps à autre, et de profiter de ses entretiens. C'eût été même pour toute la ville, et on peut dire pour toute la contrée, un grand sujet d'édification. Mais loin de demander à rester à Heidelberg, notre fervente Elisabeth aurait été inconsolable de se séparer de celle qu'elle appelait sa mère en Jésus-Christ. Elle se fit un bonheur de la suivre et de retourner avec elle en Belgique, avec l'espoir de passer le reste de sa vie dans le monastère où la Sainte finirait la sienne, et de reposer dans la même terre.

Le monastère d'Heidelberg ne subsista pas longtemps Vers le milieu du siècle suivant, il fut cédé aux Frères Mineurs Cordeliers. Quelle fut la cause de cet abandon? Quelques historiens l'attribuent à la difficulté du langage. Cette raison ne nous parait pas plausible ; puisque les Clarisses, à l'exception de la supérieure et des sœurs converses, n'ont aucune communication avec les personnes du dehors ; et même c'eût été un avantage pour le couvent, attendu que le parloir aurait été plus désert. Pour nous, nous sommes portés à croire que ce qui dé-

d'Heidelberg, était la sœur du comte Palatin. Sainte Colette l'avait tirée du monastère de Gand, où elle l'avait conduite dans le premier voyage qu'elle avait fait en cette ville au mois d'août de l'année précédente. Le temps de sa supériorité fini, elle obtint d'être renvoyée à Gand pour y finir ses jours et pour avoir son tombeau dans l'endroit où étaient déposés les restes de la Bienheureuse. Elle mourut à Gand, l'an 1474, vingt-sept ans après Colette et fut inhumée près d'elle.

Digitized by Google

termina les Supérieures à abandonner cette maison, ce fut le défaut de vocations indigènes, et la nécessité de recourir aux autres maisons pour remplir les vides que la mort ne pouvait manquer de faire. Les Supérieures ont cru voir dans cette stérilité de vocations un avertissement par lequel le Ciel leur faisait comprendre qu'il fallait renoncer à cet établissement. Nous aimons à croire que pour la consolation des pieux fondateurs, cette transmutation n'eut lieu qu'après leur décès.

CHAPITRE SIXIÈME.

La Sainte quitte Heidelberg. — Elle passe par Nancy, où elle s'arrête et visite le Duc et la Duchesse de Lorraine.—Elle convient avec leurs Altesses de fonder un couvent à Pont-à-Mousson.

Quand la sainte Abbesse eut tout réglé à Heidelberg, elle se sépara, non sans qu'il en coutât beaucoup à son cœur, de ses chères filles, du comte et de son épouse, emmenant avec elle ses deux fidèles compagnes, la sœur Perrine et la sœur Elisabeth. Celle-ci fit voir dans cette circonstance tout ce dont la grâce est capable dans une âme qui s'est donnée entièrement à Dieu. Car elle fut la première à consoler ses parents, qui n'espérant plus la revoir en ce monde, avaient peine à s'en séparer. Sa fermeté contribua à les faire triompher des faiblesses de la nature.

Colette dirigea sa route par Nancy. C'est dans cette ville qu'habitaient le duc et la duchesse de Lorraine,

Digitized by Google

avec la duchesse douairière Marguerite de Bavière. Cette princesse, qu'il ne faut pas confondre avec Marguerite de Bavière duchesse de Bourgogne, était issue du sang impérial, car elle était fille de Robert empereur d'Allemagne. C'était un modèle de piété et de charité. Elle mettait tout son bonheur à soulager les pauvres par ses largesses. Notre Sainte se crut obligée de rendre visite à ces illustres seigneurs, et de leur présenter leur jeune parente, Elisabeth, revêtue du saint habit de la Réforme. La Bienheureuse fut accueillie avec vénération par tous les membres de cette noble et pieuse famille, et la sœur Elisabeth reçut mille félicitations pour le parti qu'elle avait pris.

Réné d'Anjou, devenu duc de Lorraine par son mariage avec Isabelle de Lorraine, fille de la princesse douairière dont nous venons de parler, partageait les inclinations de son épouse pour les bonnes œuvres. D'après tout ce que l'un et l'autre avaient entendu raconter touchant la Sainte de Corbie, ils avaient formé le projet de fonder une maison de son ordre dans une ville de leur principauté. L'occasion leur parut favorable pour s'en ouvrir avec la vénérable Abbesse. La princesse douairière leur mère nourrissait dans son cœur depuis plusieurs années le dessein de quitter le monde et d'entrer en religion, malgré son âge avancée. Ayant entendu parler de la sainte vie que menaient les filles de Colette, elle forma le projet de se retirer dans l'un de ses monastère. La vue de la Bienheureuse et les entretiens qu'elle eut avec elle la confirmèrent dans sa résolution ; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté : il l'appela à lui avant qu'elle pût accomplir ce généreux dessein.

Colette accueillit avec d'autant plus d'empressement la

Digitized by Google

proposition du duc, qu'elle regardait la Lorraine comme une terre féconde en vocations. On convint que la fondaion se ferait à Pont-à-Mousson. La Sainte aurait désiré aller visiter elle-même le local destiné à cet établissement ; mais elle avait hâte de retourner dans les contrées du Nord, où elle était attendue avec impatience, et où il lui restait tant de choses à terminer dans le court espace de temps qu'elle avait encore à vivre ; car avant de quitter Hesdin elle avait eu révélation de sa fin prochaine. Elle promit d'envoyer au plutôt, de la maison de Dôle à Pont-à-Mousson, un Frère Mineur fort entendu en fait de constructions, et surtout fort au courant de ce qui était nécessaire aux monastères de Clarisses.

Ayant donc pris congé de leurs Altesses, elle se mit en route, avec ses deux compagnes, pour Besançon, où elle arriva heureusement. Son premier soin fut d'envoyer le frère Jean Déschaux pour diriger les travaux du monastère de Pont-à-Mousson. Elle le chargea de s'entendre avec les officiers du prince, qui avaient ordre de pourvoir à toutes les dépenses.

Malgré toute la bonne volonté du duc de Lorraine et de son épouse, et malgré tout le zèle des personnes préposées à cette construction, le monastère ne fut achevé qu'en l'année 1447, et la nouvelle communauté ne put en prendre possession qu'au mois d'octobre de cette même année, c'est-à-dire six mois environ après la mort de la sainte Abbesse ; ainsi elle n'a pas eu la consolation d'y installer elle-même ses filles. Mais elle avait eu l'attention de désigner, même avant de quitter la Franche-Comté, les sujets qu'elle destinait à cette fondation. Parmi ces sujets se trouve le nom de la sœur Colette Prucette, celle-là même qui

Digitized by Google

avait été ressuscitée par la Sainte à Besançon, en l'année 1410.

La sœur Méline, religieuse d'un rare mérite, fut la première Abbesse de Pont-à-Mousson. Selon quelques historiens, la sœur Colette Prucette aurait été la seconde Abbesse ; mais ce fait est dénué de preuves.

Ce fut dans ce même monastère que la duchesse Philippe de Gueldres, veuve de Réné II roi de Sicile et duc de Lorraine, se retira et se consacra à Dieu à l'âge de cinquante-sept ans (1).

CHAPITRE SEPTIÈME.

Retour de Ste Colette à Besançon.—Visite au couvent de Dôle. — Départ pour la Picardie, avec un renfort de 40 sujets pour Amiens, Hesdin et Gand.

Colette, après avoir quitté Pont-à-Mousson, retourna à Besançon. Elle s'y occupa du choix des sujets destinés aux nouvelles fondations des contrées du Nord. Elle en tira le plus grand nombre de la maison-mère de Besançon ; le reste fut pris à Auxonne et à Poligny. Il ne lui fallait pas moins de 40 personnes, tant religieux que religieuses : c'est le nombre porté au sauf-conduit qui lui avait été octroyé par le duc de Bourgogne. Cette pièce est trop honorable au prince et à la Sainte, pour

(1) Voyez l'histoire détaillée de cette princesse vers la fin du 2e volume, à l'article intitulé Appendice.

Digitized by Google

ne pas trouver place ici. Nous nous contenterons toutefois d'en rapporter quelques fragments :

« Philippe par la grâce de Dieu duc de Bourgogne, » etc., à tous connétables, barons, officiers, etc., salut » et dilection.

» Comme la religieuse et dévote, (notre bien-aimée » en Dieu), sœur Colette, de l'ordre de saint François, » nous a fait exposer que pour peupler les nouveaux » couvents que naguère elle a fait construire et édifier » en notre ville d'Amiens et autres villes de nos Etats, » pour y mettre et instituer des religieuses de sa règle » et observance, pour y demeurer et vivre en pauvreté, » et nuit et jour insister et vaquer en prières et orai- » sons et au divin sacrifice, et pour aucunes autres af- » faires de sa dite règle et observance, elle ait intention » et désir de venir de nos pays de Bourgogne, où elle » est de présent, jusques à notre ville d'Amiens, et ail- » leurs en nos pays et seigneuries, en ses maisons et » couvents, et d'y amener à ces effets un certain nom- » bre de religieux et religieuses, etc., etc. »

Suit le dispositif du sauf-conduit, qui fixe à 40 personnes de l'un et de l'autre sexe le cortège de la sœur Colette, et par lequel le prince fait injonction expresse à tous officiers préposés aux routes et péages, aux ponts et rivières, de laisser circuler Colette et sa compagnie, et de les défendre de toute insulte et de toute avanie. Il ordonne encore à ses préposés de leur prêter aide et assistance, et de leur fournir des vivres, des guides et toutes autres choses à elles nécessaires, dès qu'ils en seront requis.

« Donné à Gand, le 15 mars 1443. »

Avant de repartir pour la Picardie, la Sainte ne put

Digitized by Google

se défendre de visiter encore le couvent de Dôle, pour se réjouir en Jésus-Christ des accroissements que la maison avait reçus depuis son éloignement de la Franche-Comté. En effet la bonne odeur que cette maison-mère répandait, y avait attiré un grand nombre de sujets, tant laïques qu'ecclésiastiques. On y avait vu même arriver des religieux de divers ordres, qui, avec la permission de leurs supérieurs, avaient quitté leur institut, pour embrasser celui de saint François dans sa rigueur primitive ; tellement que l'on comptait parmi les religieux de Dôle, des enfants de saint Benoit, de saint Bernard, des Célestins, des chanoines réguliers de saint Augustin, etc,.

Ce qui remplit la Sainte d'une grande consolation, c'est que la ferveur et la régularité semblaient croître à mesure que le nombre des Frères augmentait. Elle en rendit de vives actions de grâces à Dieu en public et en particulier. Dans les allocutions qu'elle adressa à cette nombreuse famille, elle n'eut que des paroles d'encouragement à leur donner. Elle ne manqua pas de leur faire les trois recommandations qui lui étaient si familières ; la fidélité à l'oraison, la pratique de la sainte pauvreté, et la dévotion envers la très Sainte Vierge.

Avant de quitter Dôle, elle eut soin de désigner parmi les Profès ceux qui lui étaient nécessaires pour servir de confesseurs, non-seulement dans les nouveaux monastères de Picardie et de Belgique, Amiens, Hesdin, Gand, mais encore pour les fondations qui devaient avoir lieu après ces dernières.

Les historiens gardent le silence sur le nombre d'établissements qui ont été faits de Colentins proprement dits ; ils se contentent de dire en général qu'ils furent

Digitized by Google

aussi nombreux que les couvents de Clarisses. A défaut de renseignements positifs, nous citerons la bulle du Pape Pie II en date du 25 octobre 1458, c'est-à-dire moins de 12 ans après la mort de la Sainte, laquelle fait mention de 12 couvents de religieux Colentins ; ce sont ceux de Dôle, Belley, Chalons, Rougemont, Nozeroy, Salières, Beveren, Thonon, Doulens, Castres, Murat et Azille, auxquels nous ajouterons Abbeville (1). Ce serait donc se tromper, que de croire que la Sainte ait donné exclusivement tous ses soins à cultiver et à multiplier les couvents de filles, sans s'occuper beaucoup des religieux. On peut assurer au contraire que les couvents des Frères-mineurs ont été l'objet constant de sa sollicitude, autant et peut-être plus que les maisons de Religieuses.

Dieu s'est encore servi de son humble servante Colette pour relever le tiers-ordre de saint François, et pour faire refleurir une institution qui a produit tant de fruits de salut dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la société, et qui, de nos jours encore, contribue à la sanctification d'une multitude d'âmes dans les bourgades et les grandes cités. Ainsi Colette n'a été étrangère à aucune des améliorations qui se sont opérées, depuis le 15e siècle, dans les trois branches de la grande famille de saint François.

Quoique le retour de la Sainte dans la Franche-Comté datât de plus de six mois, ses filles de Besançon, qui lui étaient toujours si chères, ne l'avaient cependant

(1) En l'année 1467, vingt ans après la mort de Ste Colette, les Cordeliers d'Abbeville qui avaient refusé la Réforme du vivant de la Sainte, l'acceptèrent à la persuasion de deux religieux envoyés de Dôle, frère Pierre Chambon et frère Bernardin.

Digitized by Google

possédée que transitoirement. D'abord ses conférences avec saint Jean Capistran, puis son excursion à Heidelberg, ne lui avait laissé en reparaissant à Besançon que le temps de rendre une dernière visite à la communauté des Frères-mineurs de Dôle, qui, comme nous l'avons vu, excitait tout son intérêt. D'un autre côté, il lui était comme impossible de retarder son retour dans le Nord, où sa présence devenait de jour en jour plus nécessaire. Ainsi malgré tout le désir qu'on avait à Besançon de la garder plus longtemps, et la peine qu'elle éprouvait elle-même de ne pouvoir satisfaire aux instances d'une famille qu'elle portait dans son cœur, elle ne resta dans la communauté qu'autant de temps qu'il lui en fallait pour les préparatifs du voyage : encore ces préparatifs furent ils faits avec une certaine précipitation, eu égard aux mesures qu'il fallait prendre pour réunir toutes les Religieuses qu'elle voulait emmener avec elle, et tout disposer pour une route de cent cinquante lieues.

Enfin le moment de se séparer arriva, et cette séparation, qui fut la dernière, ne se fit point avec moins de larmes ni moins d'attendrissement que la première, qui avait eu lieu quatre ans auparavant. Toutefois, elle trouva quelques instants à donner à ses chères filles avant de les quitter, et ce fut pour leur renouveler ses recommandations accoutumées, la persévérance dans l'amour et la pratique de la sainte pauvreté, la fidélité au saint exercice de l'oraison, sauvegarde de toutes les vertus religieuses, enfin une tendre et constante dévotion à Marie, qu'elles ne devaient jamais cesser de regarder comme leur Mère, la protectrice de leurs maisons, et la gardienne de tout l'ordre. Après avoir appelé sur chacune d'elles et sur toute la communauté toutes les bénédictions

Digitized by Google

du Ciel, et s'être recommandée elle-même à leurs prières, ainsi que toutes les fondations des contrées où elle allait se rendre, elle les quitta, non sans une vive émotion, car elle savait qu'elle ne les reverrait plus sur la terre.

Il est à présumer que la pieuse caravane se partagea en plusieurs bandes, qui partirent successivement à des jours différents. Autrement il eût été difficile de trouver chaque nuit assez de place dans les hôtelleries et les communautés pour loger quarante personnes. On prit plusieurs voitures, toutes capables de contenir au moins une douzaine de religieuses, avec un religieux pour y présider et y faire suivre le réglement que la Sainte avait adopté pour ses voyages. Où Colette a-t-elle placé son nombreux cortége quand elle est arrivée à sa destination? Quelle répartition a-t-elle faite des sujets qu'elle avait amenés avec elle? Il est vraisemblable qu'elle aura laissé à Amiens les vingt-quatre sœurs qu'elle destinait à cette fondation. Quoiqu'elle n'eût pas encore pris possession de cette maison, tous les lieux réguliers étaient achevés. Le reste des sujets aura été nécessairement partagé entre Hesdin et Gand; et comme la maison de Gand était la plus dépourvue, la majeure partie de cette seconde division lui aura été destinée. Il est encore probable que la Bienheureuse aura conduit elle-même cette dernière colonie à la communauté de Bethléem, ainsi qu'elle l'avait promis. (Béthleem est le nom du monastère de Gand.)

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÈME.

Fondation du couvent d'Amiens. — Prise de possession. — Jeanne ou Isabeau de Bourbon, fille aînée du Roi Jacques, est la première abbesse de cette maison.

Le couvent d'Amiens n'était que commencé, quand Colette quitta la Picardie pour se rendre dans le Palatinat ; mais elle avait confié cette construction à un coopérateur zélé, qu'aucune difficulté ne pouvait rebuter. Aussi se trouva-t-il habitable dès l'année 1444, et nous avons vu que l'évêque diocésain Jean d'Avantage en avait fait la bénédiction, au mois de janvier de la même année.

Colette était encore alors à Heidelberg. Sans pouvoir déterminer l'époque précise de son départ du Palatinat, nous pouvons toutefois conjecturer qu'elle en est sortie vers la fin de mars pour retourner à Besançon, afin d'y faire toutes les dispositions relatives à son retour en Flandre et en Picardie, comme nous le dirons ci-après. Nous avons un acte (1) de la même année qui constate sa présence en Franche-Comté à la date de 14 juillet 1444. En supposant qu'elle soit partie peu de temps

(1) Cet acte est une procuration notariée que Colette a adressée à deux ecclésiastiques aumôniers du Seigneur de Saveuse, à l'effet de terminer toutes les difficultés financières qu'avaient suscitées entre ce gentilhomme et le chapitre, l'acquisition du terrain sur lequel était bâti le couvent des Clarisses.

Digitized by Google

après pour la Picardie, elle aura pu arriver à Amiens avant la fin du mois d'août, et après avoir fait la répartition de ses Religieuses, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, elle sera partie immédiatement pour Gand. Ainsi elle aura été à Gand au commencement de septembre, et elle y sera restée jusqu'aux premiers jours de janvier 1445. (1) Puis elle sera retournée à Amiens. Car, d'après des actes authentiques, il est constant que le samedi 26 janvier, fête de saint Policarpe, elle a pris solennellement possession du couvent d'Amiens, à la grande satisfaction du clergé et des fidèles.

Toutefois l'église n'était pas achevée. Mais, grâce à l'intelligente activité du Seigneur de Saveuse, elle se trouva entièrement terminée quelque mois après, et le 25 avril, fête de saint-Marc, le révérendisime prélat Jean d'Avantage en fit la dédicace et la consacra sous le vocable de saint-Georges. C'est pourquoi on célèbre encore chaque année dans la communauté des Clarisses d'Amiens l'anniversaire de cette consécration, le 23 avril, fête de ce saint martyr, quoique l'église actuelle ne soit plus la même.

Cette fondation d'un couvent de Clarisses dans la ville d'Amiens contribua beaucoup à ranimer la foi et les bonnes mœurs dans toutes les conditions. La vie admirable de ces chastes épouses de J.-C. devint pour les âmes pieuses un aiguillon, qui les excita à mener une vie encore plus parfaite, et pour les âmes mon-

(1) Cet arrangement chronologique, que nous ne voudrions pas garantir dans le détail des faits qui s'y rencontrent, s'accorde parfaitement avec l'ensemble des opérations de sainte Colette et la date de ses principaux actes durant une partie de l'année 1443 et de l'année entière 1444.

Digitized by Google

daines elle fut une leçon vivante qui les fit rentrer en elles-mêmes, et qui contribua à la conversion d'un grand nombre de pécheurs. Plusieurs jeunes personnes furent si touchées, qu'elles ne tardèrent pas à demander leur admission dans la famille de Colette, surtout quand on sut dans la ville que deux filles de Roi étaient dans le couvent. En effet les deux princesses, Jeanne de Bourbon, (1) et sa sœur Marie, faisaient partie de la communauté. Colette, par une prédilection toute particulière pour la ville d'Amiens, qu'elle regardait comme sa seconde patrie, lui avait réservé Jeanne de Bourbon pour être la première Abbesse. Il eût été difficile de trouver une Supérieure plus accomplie. Abstraction faite de son illustre naissance, Jeanne, fille aînée du roi Jacques, joignait aux qualités de l'esprit et du cœur les vertus religieuses qu'elle avait puisées à l'école de Colette. Ce qui la distinguait particulièrement, c'était une profonde humilité, et une tendre charité qui la faisait compatir aux souffrances et aux infirmités de ses sœurs. Dieu s'était servi d'elle, comme nous l'avons dit ailleurs, pour attirer à son service toute sa famille, à commencer par le roi Jacques de Bourbon son père. C'était elle qui avait contribué à la vocation de sa sœur Marie, qui devint aussi un modèle de perfection, et qui mérita d'être choisie plus tard pour Mère-vicaire.

Nous rapporterons ici la manifestation qui fut faite à la Sainte, lorsqu'elle était à son couvent d'Amiens, de la mort du R. P. Bassadan, qui avait été l'un de ses premiers directeurs. Ce saint religieux, après avoir

(1) La princesse Jeanne est la même qu'Isabeau, voyez page 280.

Digitized by Google

fondé à Amiens un couvent de l'ordre des Célestins dont il était membre, avait été envoyé dans le royaume de Naples, pour exercer la charge de Provincial dans cette contrée. Ses rapports spirituels avec Colette n'avaient pas cessé depuis son départ. Malgré la distance des lieux, la Sainte continuait de recourir à lui, tant pour les besoins de son âme que pour les affaires de la Réforme, car elle avait une singulière vénération pour cet homme de Dieu, et une grande confiance en ses lumières. De son côté le P. Bassadan avait conservé pour sa fille spirituelle une affection et un intérêt tout particuliers, que le temps et l'éloignement, n'avaient pas altérés. Cet intérêt dura jusqu'à sa mort, laquelle arriva le 25 août 1445, à Aquilée. Le même jour la Bienheureuse fut avertie de son trépas, et dans l'impression produite en elle par la nouvelle soudaine de cette mort, elle dit en présence de toute la communauté alors assemblée : « Aujourd'hui, celui à qui je dois ma vocation, le père » de mon âme, le Père Bassadan, est passé de ce monde » à la bienheureuse éternité. Les habitants d'Aquilée » lui préparent de solennelles funérailles ; ils vont jus- » qu'à baiser les pieds de cet humble religieux. » Tous ces détails furent reconnus très exacts, lorsque la circulaire qui annonçait la mort du P. Bassadan fut arrivée au couvent de Paris.

Combien de temps la Sainte est-elle restée à Amiens, après avoir installé ses filles dans le monastère de cette ville? Selon les mémoires d'Hesdin, son séjour y aurait été de dix-huit mois. Cet espace de temps ne saurait guère s'accorder avec celui qu'elle a dû donner aux deux maisons de Gand et d'Hesdin, avant sa mort ; d'autant plus qu'il y a des lettres écrites de cette dernière ville,

Digitized by Google

et qui sont datées du mois de janvier 1446 ; elle n'aura donc séjourné à Amiens, tout au plus, que le reste de l'année 1445. Cet espace a dû paraître bien court à ses chères filles ; mais si elles ont su que la Sainte touchait au terme de son pélerinage, et qu'il ne lui restait guère plus d'une année à passer dans son exil, elles ont dû trouver que la part qu'elle leur faisait de son temps était encore considérable, et qu'elle leur donnait en cela un nouveau gage de sa prédilection. Elle employa tout ce temps à les affermir dans l'estime de leur vocation : « Mes très chères sœurs, leur disait-elle, que nous de-
» vons nous trouver heureuses d'avoir été choisies pour
» être les épouses d'un Dieu pauvre, qui est né dans
» une étable, qui pendant sa vie n'a pas eu une pierre
» pour reposer sa tête, qui est mort sur la croix dé-
» pouillé de ses vêtements, et qui du haut de ce trône
» de douleur, les a vu partager et tirer au sort, avant
» d'expirer! Pouvait-il nous donner une marque plus
» manifeste de sa tendresse, que de nous appeler à un
» genre de vie qui rend notre profession si semblable à
» la vie qu'il a menée sur la terre? Voilà ce trésor caché
» aux yeux du monde, que notre père saint François a
» découvert, et qu'il nous a transmis comme le plus
» riche des héritages. Gardons-le donc, mes bien-ai-
» mées filles, ce précieux trésor ; ne nous en laissons
» jamais dépouiller ; gardons-le dans son intégrité, et
» ne souffrons pas qu'il reçoive aucune atteinte.
» Bientôt nous en trouverons un autre dont la posses-
» sion ne nous sera jamais ravie ; nous en avons la pro-
» messe dans ces paroles de Jésus-Christ lui-même :
« *Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des*
» *cieux est à eux.* » Plus notre pauvreté sera stricte et

Digitized by Google

» rigoureuse, plus la récompense sera abondante, et
» plus en même temps nous pourrons compter sur l'at-
» tention de la Providence, qui ne délaisse pas même
» les petits des corbeaux. Ne nous mettons donc jamais
» en peine du lendemain ; abandonnons-nous sans ré-
» serve aux soins du Père que nous avons dans les
» cieux ; et s'il arrive qu'il daigne parfois nous éprou-
» ver par la détresse, réjouissons-nous, et regardons ces
» épreuves comme autant de caresses de notre bonne
» mère, la sainte pauvreté. Chargeons-nous de servir
» fidèlement ce tendre et puissant maître ; il se char-
» gera de nos besoins. Aux yeux des enfants du siècle,
» notre vie est un martyre, et ils nous plaignent
» de l'avoir embrassée ! Ah ! plaignons-les plutôt de ne
» pas connaître les délices que Dieu fait goûter aux
» hommes qui ont tout quitté pour le suivre ; délices
» ineffables dont une seule goutte suffirait pour rendre
» insipides leurs vaines et malheureuses satisfactions.
» Je vous en atteste vous-mêmes, mes bien-aimées
» filles, j'en atteste surtout celles qui ont renoncé à ces
» joies mensongères pour embrasser la croix de Jésus-
» Christ ; vous repentez-vous de ce choix ? Rendez
» hommage à la vérité, et vous direz : Nous avons
» déjà trouvé ce centuple que le Seigneur a promis, dans
» les consolations qui nous ont plus que dédommagées
» du peu que nous avons sacrifié pour son amour.
» Servons donc un maître si généreux, un époux si fi-
» dèle, avec une générosité qui ne se démente jamais, et
» qui aille toujours croissant. S'il arrive que le joug du
» Seigneur soit accompagné d'amertume, que le joug
» devienne parfois pour nous sans onction, répétons-
» lui : « Que votre sainte volonté soit faite ; quand

Digitized by Google

» vous me réduiriez à une espèce d'agonie, j'accepte le
» calice que vous m'offrez, je l'unis à celui de mon ai-
» mable Sauveur, trop heureuse d'être traitée comme
» lui ; donnez-moi seulement la force de triompher de
» ma faiblesse. »

Voilà le précis des instructions que Colette faisait à ses filles. Mais outre ces intructions communes, elle avait encore des entretiens particuliers avec celles qui venaient lui découvrir leurs peines de conscience, et les troubles dont elles étaient agitées. On lui avait pratiqué pour ces sortes de conférences, à l'extrémité du dortoir commun, une cellule basse et obscure, encore moins commode que son ermitage de Corbie. C'était là qu'elle se retirait pour prier, et pour donner audience à ses filles, principalement aux novices. Ce pauvre réduit a été conservé jusqu'à l'expulsion des religieuses, comme un sanctuaire où les sœurs venaient prier et se recommander à la Sainte dans leurs angoisses ; c'était là qu'elles venaient chercher le calme et la paix, et ranimer leur ferveur. Colette consolait celles qui étaient affligées, elle encourageait celles qui étaient abattues, et elle fournissait à toutes les armes spirituelles dont chacune avait besoin : les principales étaient l'oraison et la confiance en Dieu. Un seul mot de sa bouche suffisait souvent pour dissiper tous les tourments intérieurs ; tant Dieu avait attaché de grâces aux paroles de sa servante; et ses paroles étaient comme des oracles que l'on recueillait avec respect, et que les sœurs se sont transmises d'âge en âge. Il est peu de maisons où son esprit se soit mieux conservé. (1)

(1) Le couvent des Clarisses d'Amiens se trouve rétabli depuis

Digitized by Google

CHAPITRE NEUVIÈME.

Ste Colette retourne à Hesdin.—Dernières persécutions de Satan contre la Sainte. — Grâces extraordinaires que Colette reçoit du ciel.—Ravissements.—Prodiges.

Il est constant que notre Sainte quitta Amiens dans les premiers mois de 1446. Car la lettre que nous rapporterons textuellement dans le chapitre suivant, en réponse à celle des religieux de Corbie, fut écrite à Hesdin, sous la date du 2 mars : ainsi l'époque de son retour dans cette ville est assez précise. Celle de son

près de cinquante ans, non dans son ancien domicile, mais dans un autre, dont quelques bienfaiteurs charitables ont d'abord fait l'acquisition, et sur lequel ces pauvres filles, grâce aux aumônes des fidèles, sont parvenues à reconstruire un monastère moins étendu que l'ancien, mais aussi régulier, et dans un quartier plus salubre. Ce n'est plus, il est vrai, la même maison, mais c'est la même ferveur, la même régularité, le même esprit de pauvreté et de pénitence ; en un mot, c'est la Réforme de Colette, qui après plus de 400 ans se retrouve dans la même vigueur que du vivant de la Sainte.

Nous ne craindrons pas de rendre le même témoignage de tous les couvents de Colette qui se sont rétablis en France, en Belgique, et ailleurs etc. Chose étonnante aux yeux de la sagesse humaine ! les monastères fondés sur la pauvreté sont les seuls qui se soient relevés de leurs ruines : il n'en est pas de même de ceux qui possédaient de vastes domaines : c'est que la bénédiction du ciel n'a pas été promise aux richesses, mais à la pauvreté.

Digitized by Google

départ l'est encore davantage, puisqu'il est dit dans les mémoires du couvent, qu'elle est sortie d'Hesdin le 30 novembre de la même année, 1446.

Avant de partir pour la Franche-Comté, elle s'était chargée de la fonction de maîtresse des Novices : elle la reprit à son retour : car prévoyant que cette maison deviendrait une pépinière, d'où l'on tirerait des sujets pour propager la Réforme, elle voulut s'appliquer avec tout le soin dont elle était capable à communiquer à cette portion si précieuse de la famille dont elle était la Mère, toute la plénitude de l'esprit de saint François. Elle en était si remplie elle-même, qu'il était comme impossible de vivre avec elle sans s'en pénétrer insensiblement. Ses exemples seuls suffisaient pour cela : quels effets n'auront donc pas produit sur des âmes droites, simples et dociles, de vives exhortations jointes à de tels exemples! Heureuse fut la maison d'Hesdin, d'avoir eu Colette pour supérieure et pour directrice du Noviciat pendant neuf mois consécutifs!

Colette ne doutait point de sa fin prochaine, elle savait qu'elle touchait au terme de son pélérinage; mais elle oubliait ses propres intérêts, pour ne chercher que ceux de la gloire de Dieu; elle pouvait dire avec le Psalmiste : Mes pieds sont sur le seuil de la céleste Jérusalem : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem* : et cependant à l'exemple du grand évêque de Tours, elle répétait dans son cœur : « Seigneur, si je puis encore » être employée à votre service, me voici prête à recom- » mencer la même carrière que j'ai parcourue, laissez- » moi sur la terre aussi longtemps qu'il plaira à votre » adorable volonté, même avec l'incertitude de mon salut: » mon unique félicité ici-bas, c'est de voir votre règne

Digitized by Google

» s'étendre sur la terre, et de contribuer à votre gloire.
» Pour cela, ô le Dieu de mon cœur, j'accepte toutes les
» croix et les souffrances que j'ai déjà endurées, et de
» plus grandes encore, si c'est votre bon plaisir. »

Le Seigneur ne jugea pas à propos de prolonger des jours déjà si pleins; mais afin de rendre sa servante de plus en plus conforme à son fils, le chef et le modèle des prédestinés, il continua à l'éprouver par les souffrances. Car c'est en faisant passer ses élus par le creuset des tribulations, qu'il achève de les perfectionner. C'est pour cela qu'il permit à Satan de continuer à Hesdin contre la Sainte les persécutions cruelles qu'il avait commencées dans sa solitude de Corbie, et qu'il n'avait jamais interrompues. Quoique nous ayons cessé de les rappeler à nos lecteurs dans le cours de cette histoire, il ne faut pas croire que l'enfer ait cessé de lui faire la guerre, guerre d'autant plus acharnée que la Sainte étendait davantage le royaume de Dieu. Mais c'est principalement à Hesdin que l'ennemi de tout bien l'a attaquée avec plus de violence. Voici comment la sœur Guillemette, supérieure de cette maison, en parle dans sa déposition.
« Il n'y a créature qui puisse concevoir les peines
» étranges, les meurtrissures et les afflictions que lui
» faisait souffrir l'ennemi d'enfer, et spécialement la
» nuit. C'est ce qu'elle nous répétait à toutes, aux ap-
» proches de la nuit : *Vous allez reposer, mes chères*
» *filles ; pour moi, je vais commencer mon martyre* :
» c'est le nom qu'elle donnait aux tourments intérieurs
» et extérieurs qu'elle éprouvait durant les nuits, dont
» elle passait la plus grande partie en oraison. Aus-
» si, combien de fois, quand le matin était venu, lui
» avons nous vue la face toute meurtrie par suite

Digitized by Google

» des tourments étranges qu'elle avait endurés! »

Le démon (1) employait toutes sortes de moyens pour l'empêcher de prier, ou de communiquer avec son confesseur ; car ces deux exercices lui sont également odieux.

Pour la distraire dans ses oraisons, il eut recours à des manèges qu'on pourrait appeler des enfantillages, espérant pousser à bout sa patience. C'était d'éteindre sa petite lampe, et de recommencer une seconde, une troisième fois, à mesure qu'elle la rallumait. Une fois, voyant que la Sainte, après cette manœuvre longtemps prolongée, n'était pas sortie un seul instant de son calme intérieur, il renversa la lampe sur le livre dont elle se servait pour prier, et après ce bel exploit, il la laissa tranquille. La Bienheureuse croyait son livre perdu, et le P. Devaux l'étant venu trouver le lendemain de grand matin, elle lui raconta son aventure et la manière dont Satan l'avait tracassée. « Ce qu'il y a de plus fâcheux, ajouta-t-elle, » c'est que mon bréviaire est tout-à-fait gâté. » — « Mon- » trez-le moi, » répondit le Père : elle le lui passa par le tour. Le Pére ayant ouvert le livre, et l'ayant examiné dans tous les sens : « Que dites-vous, ma Révérende » Mère ? Votre livre est tout-à-fait intact. Il semble » même qu'il a perdu toutes les taches qu'il pouvait » avoir auparavant ; car je n'en remarque aucune. Il » n'a pas non plus conservé l'odeur de l'huile dont vous » accusez Satan de l'avoir inondé. » La Sainte ayant repris son livre le trouva en effet en meilleur état qu'il n'était auparavant, et ce fut pour elle une nouvelle occasion de reconnaître l'impuissance de Satan, et de bénir la bonté de son aimable Sauveur qui s'étendait jusqu'à protéger les objets qui étaient à son usage.

(1) P. de Vallibus.

Digitized by Google

Pour ce qui regarde la confession, c'était souvent un vacarme qui se faisait entendre dans tout le couvent : d'autres fois c'était un bruit qui n'avait lieu que dans l'intérieur du confessionnal, c'était un son de petites clochettes qui étourdissait. Ce manège avait quelque chose de puéril ; mais qu'importe à cet ennemi de tout bien, pourvu qu'il arrive à son but ?

Il en venait aussi parfois à des actes plus conformes à son génie malfaisant, et alors c'était au confesseur qu'il s'attaquait. Il prenait la forme d'un énorme lion noir qui se tenait d'abord immobile contre la muraille, et qui ensuite se traînait, les yeux étincelants, la gueule béante, jusqu'au confessionnal, et qui ne devenait visible au confesseur que quand il était à ses pieds. Celui-ci quoiqu'averti par la Sainte, qui avait aperçu le monstre, ne laissait pas d'être saisi d'un tel effroi qu'il en avait le sang glacé dans les veines, mais Colette lui communiquait bientôt toute son intrépidité : « Ne craignez rien, mon » père, disait-elle, il n'a pas plus de force qu'un mou- » cheron. » D'autres fois il apparaissait sous la forme d'un énorme serpent et se glissait entre le confesseur et la Sainte. Dans toute autre circonstance le confesseur aurait pris la fuite incontinent ; mais Colette lui avait appris à mépriser ce monstre et à mettre toute sa confiance en Dieu. C'était assez pour qu'il répétât ces paroles de David : Retire-toi, bête immonde, car il est écrit : *Vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.*

Pour dernière vengeance, ne sachant plus que faire, il finit par se métamorphoser en une grosse torche ensouffrée, qui menacait d'incendier tout le couvent : mais ce nouvel épouvantail n'eut pas plus de succès que les précédents, et ne servit qu'à manifester son impuissance,

Digitized by Google

car d'un souffle accompagné d'un signe de croix, la Sainte éteignit cette torche, qui en s'évaporant ne laissa qu'une odeur fétide.

Mais voici un des plus cruels combats que Colette ait eus à soutenir : Satan l'avait réservé pour un des derniers assauts. Les démons se transformaient en personnes de l'un et l'autre sexe, et lui apparaissaient sous les formes les plus révoltantes pour la pudeur : de plus ils lui ouvraient violemment les yeux; elle les refermait à l'instant; mais le souvenir de ces images obscènes causait à cette vierge si pudique des pamoisons et des défaillances qui la réduisaient aux abois. Dans d'autres temps, il avait été permis à Satan d'user envers elle de mauvais traitements, de la meurtrir de coups : elle eût préféré ce genre de tortures à celui dont nous venons de parler. Marie accourait à son secours, et d'un regard elle faisait rentrer ces esprits immondes dans l'abîme : la reine des Vierges s'empressait d'effacer de l'esprit de la chaste épouse de J.-C. jusqu'à l'ombre de ces désolantes représentations.

De son côté le divin Maître voulut aussi témoigner à son intrépide servante la part qu'il prenait à ses combats et à ses victoires sur les puissances infernales ; ce fut en lui envoyant divers ravissements. Voici les principaux :

Le 1er arriva le 13 juin 1446, le jour des saints apôtres Pierre et Paul. Elle fut alors comme transportée au troisième ciel. Ce fut dans ce ravissement qu'elle connut les malheurs dont la Belgique était menacée de la part des hérétiques, qui dans le siècle suivant viendraient porter la dévastation dans le pays, et surtout dans les maisons religieuses. « Heureuses, s'écria-t-elle après » ces révélations, celles que la mort enlèvera avant ces

Digitized by Google

» temps de calamités, et qui ne seront pas témoins de ces » jours de tribulation ! »

Le jour de la sainte Trinité elle avait eu une autre extase, qui l'avait laissée dans un grand abattement. Dieu lui avait révélé ce jour-là les afflictions qui regardaient l'ordre en particulier, et qui furent vérifiées lorsque la maison de Gand fut incendiée par des bandes de révoltés connus sous le nom de Gueux, en l'année 1578. Les religieuses furent obligées d'aller chercher un asile dans le couvent des Clarisses d'Arras, et elles y restèrent sept années entières, jusqu'au temps où les Huguenots furent chassés de la Belgique

Cette extase fut suivie d'une autre qui arriva le jour de la Fête-Dieu, et qui la consola extrêmement ; car le Seigneur lui manisfesta les progrès que ferait la Réforme après cette époque de calamités, lui faisant entendre que toutes ces tribulations seraient le gage de sa tendresse et de son amour spécial pour la Réforme qu'il protégeait contre la fureur des méchants.

Notre Seigneur lui accorda encore une faveur (1) dont on trouve peu d'exemples dans les annales de l'Église. Un jour que la Sainte se trouvait dans une haute contemplation, l'apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé, lui apparut environné d'une douce clarté, et lui mettant au doigt un anneau d'or, il lui dit : « Soyez pour tou- » jours l'épouse du Fils de Dieu : cet anneau est le signe » de l'alliance qu'il contracte avec vous. » Et après ces paroles le messager céleste disparut, laissant la Sainte dans des transports d'amour que nulle langue humaine ne pourrait rapporter. Ce fait est attesté par tous les histo-

(1) P. de Vallibus. S. Perrine. M. Notel.

Digitized by Google

riens de la vie de sainte Collette : il est rapporté dans les informations faites pour la béatification, et il en est fait une mention particulière dans son office approuvé par la congrégation des rites.

Voici en quels termes il se trouve exposé au 3e nocturne des matines :

Annulus æterni sacra sponsi pignora sponsam
Signat, et immensi Regis connubia firmat.

Cet anneau, gage sacré de l'amour de l'époux éternel, désigne celle qu'il a choisie pour son épouse, et atteste l'alliance qu'il a contractée avec elle.

La Sainte porta constamment cet anneau jusqu'à la fin de sa vie, et après sa mort il resta au monastère de Gand, où il fut religieusement conservé et vénéré comme la petite croix l'a été à Besançon. Mais quand les hérétiques et les Gueux qui avaient déclaré la guerre au culte des Saints et à tous les objets consacrés par la Religion, eurent commencé leurs ravages dans la Belgique, ces saintes filles, craignant pour ce précieux objet, le confièrent aux Bénédictins de Gand. Il fut déposé dans le trésor de l'abbaye, et y resta caché jusqu'en 1577, où ces furieux saccagèrent le couvent. L'anneau fut perdu comme tout le reste.

Ce fut encore dans le même couvent qu'elle reçut une nouvelle preuve de la tendre affection que le divin Sauveur lui portait. Voici le fait : (1)

Il arriva un jour que le prêtre qui avait célébré les divins mystères, n'ayant pas remarqué que la Sainte désirait communier, s'était retiré sans lui avoir administré la divine Eucharistie. Le gros de la communauté était sorti du lieu saint, et il ne restait que quelques sœurs qui con-

(1) Mémoires d'Hesdin, P. de Vall. Surius.

Digitized by Google

tinuaient à prier. Cependant la Bienheureuse était demeurée à la petite grille du chœur, attendant qu'on vint lui donner le pain des anges. Le Seigneur avait entendu les soupirs de cette âme affamée. Il apparait tout-à-coup à l'autel dans l'état où on le représente communément après sa résurrection. Il ouvre le tabernacle, et communie de sa main sa sainte épouse : après avoir replacé les saintes espèces et fermé le tabernacle, il donne sa bénediction et disparaît. Les religieuses témoins de cette merveille en restèrent stupéfaites, et en racontant le fait à la communauté, elles manquaient de termes pour exprimer l'étonnement dont elles étaient encore saisies.

Quelques historiens parlent d'un petit agneau qui avait été donné à la Sainte, et en racontent les particularités suivantes. Il se mettait à la porte de son oratoire et y restait durant le saint sacrifice de la messe ; il ployait ses petites pattes de devant au moment de l'élévation, et restait pour ainsi dire en adoration, comme s'il eût compris le mystère qui s'opérait sur l'autel. Ceci ne sera peut-être accueilli qu'avec le sourire du dédain par certains lecteurs qui se piquent de voir la religion en grand ; pour nous, ce trait nous édifie, et nous ne nous étonnons point que la vierge Colette, si détachée des choses de ce monde, ait eu encore dans son cœur de l'affection pour ces petits animaux qui rappelaient à sa foi l'agneau de Dieu immolé pour les péchés du monde sur la croix.

A ce prodige nous joindrons l'apparition d'un agneau éclatant de blancheur que les sœurs d'Hesdin ont aperçu plusieurs fois à la place de la Sainte, lorsque quelqu'infirmité ou quelqu'affaire pressante l'empêchait de se rendre au chœur pour l'office (1).

(1) P. de Vallibus. — Surius. — Mémoires d'Hesdin.

Digitized by Google

On rapporte que ce fut pendant ce séjour à Hesdin que la sainte Abbesse connut par révélation le danger que courait le F. Jean Deschaux, lequel avait été chargé de présider à la construction du couvent de Pont-à-Mousson. Elle se trouvait en ce moment avec le P. Claret. « Oh! s'écria-t-elle, quel danger vient de courir le » frère Jean Deschaux! il a manqué d'être écrasé par la » chute d'un pan de muraille; mais Dieu l'a sauvé d'une » mort inévitable. » Colette ne dit rien de plus, mais le P. Claret comprit bien que le pauvre frère n'avait échappé à la mort que par la prière que la Sainte avait à l'instant même adressée au Ciel, et qu'il fut sauvé d'un double danger, l'un qui regardait la vie du corps, l'autre son âme. Il y a dans cet avertissement plusieurs merveilles : la première, c'est qu'il fut instantané : la seconde c'est que la prière de la Sainte fut exaucée sans aucun intervalle.

Nous trouvons encore dans les mémoires d'Hesdin une guérison miraculeuse opérée sur une novice qui avait perdu un œil. Comme le fait est absolument le même pour le fond et pour les circonstances que celui que la Sainte avait opéré en faveur de la sœur Elisabeth de Bavière, nous avons hésité à le rapporter ici, dans la crainte de répéter le même miracle. Néanmoins, comme nous le trouvons raconté par des auteurs dignes de foi à l'article d'Hesdin, nous avons cru devoir en faire mention.

Voici ce dont il s'agit : (1) Une jeune novice se trouvait à la veille d'être rendue à sa famille pour le même accident qui avait failli exclure la princesse Elisabeth lorsqu'elle était à Besançon. Cette fille, en travaillant à la cuisine, s'était frappée contre un morceau de bois pointu qui lui

(1) Mémoires d'Hesdin. P. Séraphin, p. 413.

Digitized by Google

était entré dans l'œil, et lui en avait ôté l'usage ; ce qui la rendait difforme : la communauté pour se conformer à la règle, qui exige que les sujets soient sains d'esprit et de corps, n'avait pas osé l'admettre à la profession. Dans sa douleur elle eut recours à la sainte Abbesse qui la consola. Puis la Bienheureuse fit observer aux religieuses, comme elle avait fait à Besançon, que la règle ne devait pas être appliquée à la novice; attendu que l'accident lui était arrivé depuis son entrée en religion et au service de la communauté. Les religieuses ayant répondu humblement qu'elle feraient ce que voudrait la vénérable Mère, qu'en vertu de l'autorité dont elle était revêtue, elle pouvait dispenser dans les cas d'empêchement, selon qu'elle le jugeait à propos : « C'est vrai, » mes sœurs, répondit-elle; mais je ne ferai pas usage » de la faculté qui m'a été accordée par le souverain » Pontife; je prierai le Seigneur d'user de son pouvoir » en faveur de cette fille, que je crois véritablement » appelée à notre religion. » En effet, ayant fait le signe de la croix sur la novice, son œil se trouva parfaitement guéri à l'instant, sans qu'il restât aucun signe de sa difformité : à l'expiration de son noviciat, elle fut admise à la profession.

Voici une vocation d'un autre genre (1), vocation qu'il faut attribuer principalement aux lumières particulières que la sainte Abbesse recevait sur les dispositions intérieures des âmes. Il y avait une postulante, que la légèreté de son caractère, jointe à d'autres défauts qu'on avait remarqués en elle, semblait rendre incapable de la vie religieuse. Aussi, d'un commun consentement, toutes les discrètes avaient été d'avis de la rendre à sa famille.

(1) S. Perrine.

Digitized by Google

Mais notre Bienheureuse avait connu par révélation que si cette fille rentrait dans le monde elle serait infailliblement perdue ; que si on la conservait dans le cloître, Dieu ne tarderait pas à l'appeler à lui, et qu'ainsi il y avait espoir de la sauver, sans nuire à l'édification commune. En conséquence, sans prendre l'avis de la communauté, la sainte Abbesse, usant de son autorité, après l'avoir bien préparée par ses exhortations, l'admit à la profession, au grand étonnement des sœurs, qui ignoraient le motif de sa conduite. L'évènement prouva bientôt qu'elle n'avait agi que par le mouvement de l'esprit de Dieu : car cette professe mourut au bout de quelques mois dans des sentiments de piété et de ferveur qui édifièrent la communauté, et ne laissèrent aucun doute sur son salut éternel.

Cette conduite de la sainte Abbesse ne pourrait pas être proposée à l'imitation de tous ceux et celles qui gouvernent. Pour agir comme elle a fait en cette circonstance, il faudrait mériter comme elle d'être éclairé d'en haut, et ces sortes de lumières ne s'accordent pas indistinctement à toutes les personnes qui ont autorité.

CHAPITRE DIXIÈME.

Philippe de Saveuse veut établir un couvent de la Réforme à Corbie. — Les religieux Bénédictins traversent cette entreprise avec opiniâtreté. — Ils finissent par la faire échouer.

La Bienheureuse avait toujours nourri dans son cœur le désir et l'espoir de procurer à sa ville natale un couvent

Digitized by Google

de la Réforme, et nous avons vu qu'en consentant à l'établissement du monastère d'Amiens, elle n'avait pas renoncé à celui de Corbie. Philippe de Saveuse qui connaissait la pensée de la sainte Abbesse, ne désirait rien tant que de la satisfaire dans ce pieux désir. Aussi n'avait-il pas attendu que le couvent d'Amiens fut entièrement achevé, pour préparer les voies à celui que la Sainte avait tant à cœur.

Il avait commencé par s'adresser au souverain Pontife Eugène IV. Il en avait obtenu une bulle datée de Rome du 19 octobre 1445, par laquelle il était autorisé à bâtir un couvent de Religieuses Clarisses dans la ville de Corbie. Il est à remarquer que la bulle renfermait la clause suivante : *Nous accordons cette permission en vertu de notre puissance apostolique, à l'exclusion de toute autre autorité concernant l'objet de la présente supplique.* « *Alicujus super hoc minime requisitâ licentiâ, auctoritate apostolicâ elargimur.* »

D'après cette clause, le suppliant se regardait comme affranchi de toute espèce d'empêchement. Néanmoins, pour ne pas manquer aux égards dûs à ceux qui avaient autorité dans la ville, Philippe de Saveuse ne voulut rien entreprendre sans l'agrément de l'Abbé et de ses religieux, qui étaient les seigneurs du pays. Michel Dauphin, alors Abbé de Saint Pierre de Corbie, ayant pris connaissance de la bulle du Pape, acquiesça sans difficulté à cette pieuse entreprise. Il n'en fut pas de même du gros de la communauté. Les religieux, de concert avec le Prieur, refusèrent leur consentement et déclarèrent formellement qu'ils s'opposeraient au projet qu'on avait conçu.

Le Seigneur de Saveuse qui avait rencontré de grands

Digitized by Google

obstacles à la construction du couvent d'Amiens, et qui en avait ensuite triomphé, ne se déconcerta point du mauvais vouloir des religieux et du Prieur. Il avait accepté la donation d'un terrain qu'un honnête bourgeois de la ville, nommé Jean Mouton avait cédé pour l'établissement d'un monastère. Mais ne le trouvant pas assez étendu, il avait acheté de ses deniers quelques maisons contiguës qu'il avait fait démolir pour agrandir l'emplacement. Déjà il s'était mis en devoir de faire creuser les fondations et de commencer les constructions. Il avait en même temps sollicité et obtenu du roi Charles VII, des lettres d'amortissement en faveur du futur couvent.

Les habitants de Corbie étaient bien revenus de leurs préventions contre la Bienheureuse, depuis qu'ils avaient entendu parler des merveilles qu'elle avait opérées, et qui lui avaient attiré l'admiration des peuples, la protection des plus grands princes et même celle du souverain Pontife. Loin de vouloir la persécuter, comme on avait fait en 1407, on la bénissait hautement, et ceux qui lui avaient été les plus contraires, se trouvaient heureux de lui faire une espèce de réparation en favorisant son entreprise.

Les Bénédictins, pour ne pas heurter les esprits, eurent recours à un moyen qu'ils crurent le plus propre à faire échouer le projet du Seigneur de Saveuse, sans les compromettre. Ils prirent le parti de s'adresser directement à la sainte Abbesse, dont ils connaissaient l'humilité et la scrupuleuse soumission envers tous ceux qui pouvaient réclamer quelque autorité sur elle. Nous n'avons pas le texte de la lettre qu'ils lui écrivirent, pour obtenir son désistement; mais, si nous en jugeons par le contenu de

Digitized by Google

la réponse de la Sainte, les raisons qu'ils firent valoir se réduisaient à celles-ci :

1° La demande adressée au Souverain Pontife blessait leur juridiction, et la démarche faite auprès de sa Majesté portait préjudice à leurs droits seigneuriaux.

2° La ville de Corbie était trop peu considérable pour entretenir un couvent qui ne vivrait que d'aumônes.

3° Un tel établissement ferait nécessairement tort aux pauvres de la ville, puisque les aumônes qu'on donnerait aux religieuses, seraient autant de secours soustraits aux indigents. Ils finissaient par déclarer qu'ils étaient décidés à ne jamais céder, et que leur résistance ne cesserait que quand on aurait cessé de poursuivre l'entreprise.

Autant cette lettre était hautaine et inflexible, autant celle de Colette fut pleine de respect et de circonspection. La voici :

Jésus. Maria.

« A mes très honorés et Révérends Seigneurs,—
» mes seigneurs le Prieur et les religieux de Corbie.

« Mes très honorés et Révérends Seigneurs,

« Le plus humblement que je puis et sais, en vos
» saintes prières et dévotes oraisons devant Notre Sei-
» gneur Jésus-Christ ma pauvre âme je vous recomman-
» de : et vous plaise savoir que j'ai reçu vos lettres qu'il
» vous a plu m'écrire et m'envoyer, lesquelles contien-
» nent comment Monseigneur de Saveuse veut édifier
» un monastère de notre religion en votre ville de Cor-
» bie, et plusieurs autres choses touchant icelle matière,
» qui seraient longues à réciter. Sur lesquelles lettres et
» le contenu d'icelles je vous certifie que non pas à
» ma requête, mais à l'instance et requête de mon dit

Digitized by Google

» Seigneur de Saveuse, par licence et autorité de notre
» saint père le Pape, et du consentement et bon
» plaisir du R. P. en Dieu Monseigneur (l'Abbé) de
» Corbie donné et octroyé au dit Seigneur de Saveuse,
» pour l'honneur souverain et parfait amour de Dieu,
» exaltation de son sanctissime nom, et l'accroissement
» du bien spirituel et temporel de la dite ville, à
» l'édification et construction du dit couvent j'ai
» consenti, non pas qu'oncques j'eusse désir, intention
» et volonté que le dit couvent fût à votre seigneurie ou
» juridiction préjudiciable, ni aux églises, ni aux pauvres
» privés ou étrangers dommageable : parce que si ainsi
» était réellement, et fût le dit monastère par votre
» consentement et bon plaisir construit et parfaitement
» édifié, je n'y voudrais pas habiter ni demeurer ; car
» ce serait usurper à autrui. Mais je crois devant Dieu
» que la dite construction serait à l'honneur de Dieu et
» de vous, et à la recommandation de votre monastère et
» au profit d'icelui, et au confort de vous et de tous les
» habitants de la ville ; ainsi comme je l'ai toujours vu
» et su par expérience en tous les lieux où nos autres cou-
» vents furent édifiés, desquels il y en a de grandes et
» moyennes et petites villes, et plus petites et plus
» pauvres que n'est Corbie : mais par la bonté de Dieu,
» je n'en vis oncques qui ne fussent pourvus sans faire
» préjudice ni dommage à autrui, ni que les seigneurs, ni
» les habitants, réguliers, séculiers, n'y eurent oncques
» déshonneur, ne dommage : mais spirituellement et
» corporellement ils en ont profité et été consolés et
» confortés. Vous me requérez que je veuille désister de
» l'édification du dit couvent ; laquelle chose je fais
» invie, (*invita* à regret) car je ne doute pas qu'une

Digitized by Google

» fois devant le Seigneur qui juge, il ne vous convienne
» rendre compte d'empêcher un si grand bien. Néan-
» moins, à votre requête, je signifierai au dit Seigneur
» qu'il se veuille déporter du dit couvent et laisser l'ou-
» vrage, et que vous avez tous conclu que vous ne souf-
» frirez jours de vos vies que le dit monastère soit édifié,
» tant que votre résistance y puisse valoir.

« Très honorés et religieux seigneurs, je prie humble-
» ment le Saint Esprit que toujours il vous veuille con-
» server en sa sainte grâce et finalement octroyer la
» gloire perdurable.

Ecrit à Hesdin, le 2e jour de mars.

Votre inutile oratrice,

Sœur Colette.

Cette lettre, comme on voit, ne respire que charité et humilité. Cependant la Sainte ne dissimule pas qu'elle cède à regret, voyant bien le tort que les religieux se faisaient à eux-mêmes et le compte qu'ils auraient à rendre au souverain juge pour s'être opposés à un si grand bien. Aucune de leurs allégations n'est omise, et chacune est réfutée avec un laconisme qui joint la force à la clarté. On a peine à concevoir comment des hommes voués par état au service du Seigneur, aient pu se montrer si constamment hostiles à une institution qui ne tendait qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. On voit combien Colette aimait la paix, et quelle déférence elle avait pour ceux qu'elle regardait comme ses supérieurs, même lorsqu'ils se servaient de leur autorité contre les desseins qu'elle avait le plus à cœur.

Le Seigneur de Saveuse ne porta pas si loin la soumission. Il aurait cru trahir la cause de Dieu en abandonnant la bonne œuvre pour des motifs si futiles, qui

Digitized by Google

dans le fond n'étaient que des prétextes ; puisqu'il offrait un dédommagement convenable du prétendu préjudice dont les religieux se plaignaient, et qu'en admettant que les pauvres de la ville dussent éprouver quelque dommage à l'occasion des aumônes que l'on aurait pu faire aux couvents des Clarisses, les Bénédictins étaient assez riches pour réparer ce dommage. Aussi Philippe de Saveuse n'en continua pas moins les travaux qu'il avait commencés.

Les Bénédictins, voyant qu'on ne tenait aucun compte de la démarche qu'ils avaient faite auprès de la sainte Abbesse, eurent recours à l'autorité royale, et supplièrent sa Majesté d'intervenir dans cette affaire. Philippe de Saveuse employa la même voie et présenta sa requête à Charles VII. Il eut plus de succès que les religieux ; car il obtint de la cour la permission d'achever ce qu'il avait commencé. La Reine elle-même prit fait et cause pour lui et écrivit en sa faveur au Prieur et aux religieux. Le Dauphin en fit autant. Qui le croirait ? Toutes ces augustes recommandations furent sans effet, et les religieux n'en persistèrent pas moins dans leur détermination. L'affaire fut portée devant les tribunaux, et les juges rendirent un arrêt portant défense au Seigneur de Saveuse, sous les peines de droit, de continuer son entreprise.

Comme l'affaire devenait sérieuse et que Philippe ne se croyait pas en état de tenir tête à de tels adversaires, il communiqua sa peine à la Duchesse de Bourgogne, Isabelle de Portugal, dont il connaissait le dévouement envers la Bienheureuse. Cette princesse ne balança point à se mettre au lieu et place du Seigneur de Saveuse et elle se déclara fondatrice du couvent de Corbie. En cette

Digitized by Google

qualité elle s'adressa au Pape Eugène IV, à l'effet d'obtenir de Sa Sainteté l'autorisation nécessaire. Le Souverain Pontife fit incontinent droit à sa demande, et par une bulle du 21 août 1446, il l'autorisa nommément à faire construire un monastère de la Réforme de Colette, à Corbie.

C'était la deuxième bulle de ce Pape concernant le même objet. Elle contenait la même clause que la première : *Absque alicujus requisitâ licentiâ, auctoritate apostolicâ hanc licentiam elargimur*. La seule différence entre les deux bulles, c'est que pour lever canoniquement l'opposition intentée par les Bénédictins, sa Sainteté nommait par cette dernière bulle trois commissaires apostoliques, savoir : l'Evêque de Soleure, l'abbé d'Everbode, et le doyen de saint Pierre de Louvain, avec pouvoir : 1° d'agir tous les trois ensemble ou l'un d'eux séparément ; 2° de contraindre les contredisants par la voie des censures ecclésiastiques. L'abbé d'Everbode remplit seul cette délégation. Les parties furent citées en l'hôtel de l'Evêque de Soleure, qui se trouvait alors à Bruxelles en octobre 1446, et la cause ayant été débattue en présence du délégué apostolique, l'abbé d'Everbode rendit une sentence qui déboutait les religieux de leurs prétentions, et autorisait la construction du couvent de Corbie, nonobstant toute opposition.

Cette sentence devait, ce semble, terminer toutes les difficultés. C'était une sentence prononcée au nom du Souverain Pontife avec menace de censures contre les contrevenants. Les religieux pour en éluder l'effet, eurent recours à un nouvel expédient. Ils s'obstinèrent à ne faire envisager le procès que du côté civil, et à le poursuivre uniquement comme portant préjudice à leurs

Digitized by Google

droits seigneuriaux. Cependant ce n'était plus un des officiers du duc de Bourgogne qu'ils avaient en tête; c'était la Duchesse son épouse, ou plutôt le Duc lui-même, qui prenait en mains les intérêts de Colette; et il les prit tellement à cœur, qu'il se donna la peine d'écrire à plusieurs reprises au prieur et aux religieux, tantôt en prenant le ton d'autorité qui convenait à un Souverain, tantôt en leur remontrant ce que leur obstination avait d'irrégulier aux yeux de l'Eglise et d'étrange aux yeux des peuples. Mais rien ne fut capable de fléchir ces volontés opiniâtres.

On peut se figurer toutes les amertumes dont fut navrée la sainte Abbesse au sujet de ces tristes débats. Les persécutions qu'elle avait éprouvées à Corbie, avant de partir pour la Savoie, l'avaient fait incomparablement moins souffrir que celles qu'elle endura en cette occasion : ce fut une des douleurs qu'elle emporta dans la tombe; car elle ne vit pas la fin de ce triste procès. En mourant elle n'eut pas même la consolation d'espérer qu'après sa mort sa ville jouirait du bienfait qu'elle aurait tant désiré de lui procurer.

En effet les religieux continuèrent à poursuivre l'affaire devant les juges civils, et la duchesse de Bourgogne, de son côté, se fit un point de religion de ne pas reculer. Elle eut recours à la médiation de la Reine de France, Marie d'Anjou, princesse d'une éminente piété, très favorable à Colette, et qui croyait devoir à ses prières le troisième des princes du sang qu'elle avait mis au monde. La Duchesse supplia la Reine d'intéresser le Roi Charles VII à la cause de la sainte Abbesse. La Reine fit plus : pour en imposer d'avantage aux contradicteurs, elle pria la Duchesse de se désister du titre de fondatrice

Digitized by Google

du couvent de Corbie et de céder cet honneur au prince Charles duc de Guyenne, ce troisième fils dont nous venons de parler. Qui n'admirerait ici la conduite de la Providence! Voilà deux princesses, deux souverains qui se disputent le mérite de procurer à une petite ville qui leur est indifférente, un établissement religieux, par la seule raison que cette ville était la patrie d'une Sainte, et que cette Sainte était décédée avec le regret de n'avoir pu exécuter ce pieux dessein. Pouvait-elle, cette aimable Providence, glorifier mieux une humble fille née dans l'obscurité, que de l'exalter ainsi dans l'estime et l'affection des têtes couronnées!

En effet le jeune prince, Charles de Guyenne, à la sollicitation de la Reine sa mère, se crut obligé de poursuivre après la mort de Colette une entreprise qu'il regardait comme un acte de reconnaissance envers elle. En conséquence il se porta fondateur du couvent. En cette qualité il obtint en l'année 1449, du Pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, une bulle entièrement conforme aux deux que son prédécesseur avait déjà octroyées pour le même objet. Elle renfermait la même clause restrictive : *Absque ullâ alicujus licentiâ super hoc requisitâ hanc licentiam elargimur*. Et pour l'exécution de cette bulle Sa Sainteté avait nommé l'Archevêque de Rouen et les Evêques de Beauvais et de Tournay.

Il y a plus : le Roi Charles VII approuva formellement la part que son fils voulait prendre à la fondation de Corbie, et il envoya de Tours, sous la date du 24 mai 1448, une déclaration par laquelle il intimait au Bailli d'Amiens l'ordre de faire reprendre et achever les bâtiments si longtemps interrompus, sauf à accorder aux

Digitized by Google

religieux un dédommagement que le dit Bailli devait taxer, avec certaines peines contre les contredisants. Le 29 juin de la même année, sa Majesté députa le gouverneur de la Bastille, Guichard de Chissei, avec ordre de terminer l'affaire sur les lieux, et d'intimer sa volonté royale tant à l'abbé qu'aux religieux.

L'abbé de Saint Pierre de Corbie, Michel Dauphin, ne fit aucune opposition patente à la volonté du Roi; mais peut-être était-il secrètement d'intelligence avec les religieux, qui ne voulaient entendre à aucun accommodement. Ceux-ci avaient appelé pour être leur agent et leur procureur un certain Jean le Vilain, homme très expert dans les détours de la chicane. Il déclara au nom des moines ne pouvoir ni ne vouloir accepter aucune transaction. Le commissaire de sa Majesté n'insista point, fit son rapport au Roi, et ce prince, voyant cette opiniatreté inflexible des religieux, ne voulut point porter les choses à l'extrémité, et n'alla pas plus loin (1).

La perte que faisait la ville de Corbie devint un gain pour la ville d'Arras. Car Philippe de Saveuse, dont aucun échec ne pouvait ralentir le zèle pour la propagation de la Réforme de Colette, transféra à la ville d'Arras le bienfait qu'il s'était efforcé avec tant de constance de procurer à celle de Corbie. En l'année 1457, il obtint du Pape Calixte III une bulle, en date du dix avril, par laquelle il était autorisé à fonder dans la ville d'Arras un

(1) Chose étrange et à peine croyable, cette résistance aux autorités les plus vénérables, celle du monarque d'une part, et de l'autre celle du chef de l'église, est inscrite dans les archives de l'abbaye comme un triomphe honorable à l'abbé, et comme un fait avantageux à la communauté.

Digitized by Google

couvent de Clarisses. Il en jeta aussitôt les fondements, et les religieuses en prirent possession en 1459.

Il y avait aussi à Arras une abbaye de l'ordre de saint Benoit, abbaye aussi célèbre que celle de Corbie : mais les bénédictins d'Arras suivirent une conduite bien différente de celle qu'avaient tenue leurs confrères de Picardie Au lieu de susciter des empêchements à l'œuvre que Philippe de Saveuse, de concert avec son épouse, entreprenait à ses frais, ils la favorisèrent autant qu'ils purent. C'est ainsi que la ville d'Arras se trouva pourvue d'un couvent de Clarisses, et ce couvent ne contribua pas peu à entretenir et à augmenter la piété dont cette ville a toujours fait profession.

Quand les bandits, connus sous le nom de gueux, vinrent envahir la ville de Gand, en l'année 1578, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Clarisses vinrent chercher un asile chez leurs sœurs de la ville d'Arras, emportant avec elles le corps de leur sainte Réformatrice. Ce précieux dépôt resta au monastère d'Arras aussi longtemps que les religieuses y demeurèrent, c'est-à-dire sept ans, après quoi ces misérables ayant été enfin chassés de la Belgique, les filles de sainte Colette retournèrent dans leur couvent, et reportèrent à Gand les reliques de leur sainte Mère.

Digitized by Google

CHAPITRE ONZIÈME.

Ste Colette quitte Hesdin et part pour Gand, en passant par Courtray, elle découvre la supercherie d'une prétendue dévote.

Notre Sainte prolongea son séjour à Hesdin (1) le plus qu'il lui fut possible, tant elle avait à cœur d'y laisser son esprit ou plutôt celui de saint François ; mais enfin le jour de la séparation arriva : le 30 novembre 1446, jour de saint André, elle se mit en route pour Gand. On peut deviner tout ce que les adieux eurent de touchant, de déchirant même et pour la vénérable Mère et pour ses filles, qui savaient qu'elles ne la reverraient plus en ce monde. Elles ne lui parlèrent que par leurs larmes et leurs san-

(1) En 1553 l'empereur Charles-Quint fit raser la ville de Térouane dont les habitants avaient provoqué son courroux par leur insubordination. La ville d'Hesdin eut le même sort par suite des démêlés de ce fier monarque avec François Ier, roi de France. Il confia l'exécution de cet ordre au général de ses armées Philibert-Emmanuel duc de Savoie, lequel rétablit l'année suivante, 1554, cette même ville d'Hesdin sur le territoire de la paroisse de Marconne, à 6 kilomètres de l'endroit où elle était située auparavant. Il est probable que le couvent des Clarisses fut rétabli dans la ville qui porte maintenant le nom de nouvel Hesdin : toutefois nous n'avons pu découvrir aucun monument authentique qui fasse foi de cette translation et qui contienne quelque document concernant un monastère auquel la sainte Fondatrice avait porté un si vif intérêt durant sa vie, et qu'elle n'aura pas oublié après sa mort.

Digitized by Google

glots. La Sainte n'était pas moins émue, et elle ne put leur répondre qu'en levant la main vers le ciel, et en le leur montrant comme le terme de leurs travaux et de leurs courses, comme le lieu où elles se réuniraient, pour ne se séparer jamais ; puis toutes tombèrent à genoux, pour lui demander une dernière bénédiction. Elle la leur donna en faisant le signe de la çroix sur elle-même d'abord, ensuite sur toute la maison, suppliant Jésus et Marie de les combler de toutes les richesses spirituelles qu'ils ont coutume d'accorder à leurs fidèles servantes. La vénérable Mère n'attendit point qu'elles fussent relevées pour franchir la clôture et monter dans son petit chariot, où ses deux compagnes de voyage, sœur Perrine et sœur Elisabeth, avaient déjà pris place.

Pour se rendre à Gand, elle passa par Courtray. Il paraît que le bruit de son passage l'avait devancée dans cette ville; car à peine y fut-elle arrivée, qu'un ecclésiastique vint la saluer de la part d'une dévote qui vivait en recluse, et qui souhaitait fort s'entretenir avec la Sainte de Corbie. Le messager de la recluse, qui était son confesseur, commença par faire un grand éloge de sa pénitente. A l'entendre, c'était une âme extraordinaire, qui vivait d'une manière plus angélique qu'humaine : la preuve, c'est qu'elle vivait sans boire ni manger. Colette écouta froidement tout ce récit, sans même avoir l'air d'y faire attention.

L'ecclésiastique attribuant cette indifférence à quelqu'inadvertance, revint à la charge, et recommença à préconiser sa Philotée. Mais la Bienheureuse ne témoigna pas plus d'intérêt à ce second discours qu'au premier, et au lieu d'échanger quelques paroles dans le sens du confesseur en faveur de la recluse, elle fit tom-

Digitized by Google

ber la conversation sur une matière de piété, comme elle en usait d'ordinaire envers les personnes qui venaient la visiter, ne voulant jamais perdre le temps en entretiens inutiles. Comme elle avait éminemment le don de discernement des esprits, les premières phrases du confesseur lui avaient suffi pour reconnaître qu'il était la dupe des supercheries de sa pénitente. Toutefois, n'espérant pas réussir à le détromper, elle ne voulut point s'expliquer clairement, et elle se contenta de paraître ne pas entendre ce qu'il disait. Il finit par se retirer, très peu satisfait de Colette, qui ne portait aucun intérêt à une personne que toute la ville de Courtray vénérait comme une sainte.

Quand ce bon prêtre fut sorti, les sœurs présentes à cette visite ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise à la Bienheureuse, sur la manière dont elle avait accueilli tout ce que cet ecclésiastique lui avait dit, concernant une personne dont la sainteté était universellement reconnue. « Dieu nous garde, leur dit-elle, mes » chères filles, d'une sainteté de ce genre ! Celle-ci m'est » bien suspecte. Car le fondement de toute sainteté, » c'est l'humilité ; et celle qu'on vient de nous vanter » n'a guère ce caractère. Pourquoi en effet m'envoyer » son confesseur? Pourquoi lui laisser croire qu'elle vit » sans manger? quand cela serait, ainsi fait Satan : d'ail- » leurs, ne peut elle pas se dédommager en secret de sa » prétendue abstinence ? Oh ! que les directeurs et con- » fesseurs doivent se défier des manèges qu'emploient » certaines dévotes pour se faire valoir, et pour faire » croire au public qu'elles sont favorisées de dons extra- » ordinaires ! »

Peu de temps après le départ de Colette, on reconnut

Digitized by Google

que cette fille n'était qu'une hypocrite, dont le confesseur était le jouet; et que si elle ne mangeait rien devant témoins, elle se dédommageait en son particulier, et faisait bonne chère quand elle était seule.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Ste Colette arrive à Gand. — Elle y tombe malade: cette maladie n'a point de suite. — Instructions qu'elle donne à ses filles.

La Bienheureuse Colette arriva à Gand le jour de saint Nicolas, 6 décembre 1446. Elle ignorait que cette fête fût chômée en Belgique; autrement elle se serait arrêtée en quelque bourgade : car jamais elle ne voyageait les jours de fêtes, de quelque degré qu'elles fussent.

On devine aisément l'accueil qui lui fut fait par toute la communauté de Bethléem : la joie dont tous les cœurs étaient remplis, répondait à l'amour qu'on lui portait; de son côté la sainte Mère revoyait cette famille de Gand avec une bien douce satisfaction, et ce qui la consolait c'était de la retrouver aussi régulière qu'elle l'avait laissée à son départ pour la fondation d'Amiens.

La sœur Odette, qui était abbesse de ce couvent, n'avait rien négligé pour y maintenir et y faire aimer la régularité; mais le séjour de la Bienheureuse y fit régner la ferveur. Partout où elle séjournait, la joie du Saint-Esprit, la dilatation des cœurs entrait avec elle. La sainte ardeur qui la consumait se communiquait comme

Digitized by Google

la flamme à toutes les personnes qui l'environnaient. Aussi le joug de la religion y devenait non-seulement léger, mais délectable.

L'espace de temps qu'elle passa dans cette maison ne fut que de trois mois, et il lui suffit pour y établir son esprit, et l'y imprimer si profondément qu'il ne s'y effaçât jamais. Il lui fallut aussi bientôt s'occuper d'y fonder un noviciat, comme elle avait fait à Hesdin. La précieuse semence qu'elle avait jetée dans sa première visite, avait produit des fruits abondants : son retour en Belgique multiplia les vocations, et attira même des sujets des provinces voisines.

La vénérable Mère et ses saintes filles se conjouissaient ensemble dans le Seigneur. Toutefois la joie de celles-ci fut bientôt troublée, car peu de jours après son arrivée, la Bienheureuse fut attaquée d'une maladie assez violente pour répandre l'alarme dans toute la maison. On savait qu'elle avait annoncé sa fin prochaine, et c'était assez pour faire croire qu'on allait la perdre; mais son heure n'était pas encore venue. Elle reprit bientôt ses forces ordinaires, et elle en fit l'usage qu elle avait coutume d'en faire, c'est-à-dire qu'elle recommença à vacquer à tous ses exercices, dont les principaux étaient la prière et la mortification. Elle reprit aussi les pieux entretiens, qu'elle n'oubliait jamais dans ses visites. Ceux qu'elle tint à Gand dans les derniers temps de sa vie eurent un caractère particulier ; ses paroles étaient toujours pleines d'une onction qu'elle puisait dans ses communications intimes avec l'Esprit-Saint; son langage était celui d'une âme qui ne tient plus à la terre. Elle s'attacha surtout à leur rappeler le bonheur de leur vocation. Elle le faisait avec de si vifs sentiments de reconnais-

Digitized by Google

sance, qu'on ne pouvait retenir ses larmes, et elle était si pénétrée, que parfois elle était obligée d'interrompre son discours.

« Voyez, mes bien chères sœurs, leur disait-elle, » combien J.-C. nous a aimées, en nous choisissant pour » ses épouses, surtout dans un ordre qui lui est si cher, » et qui est appelé à rendre tant de services à l'Eglise. » Je suis tellement confondue, que j'ose à peine lever » les yeux vers le Ciel. Plus je réfléchis sur ma voca- » tion, plus je m'étonne que cet aimable Sauveur ait » daigné jeter les yeux sur une indigne pécheresse, qui » aurait mérité d'être précipitée dans les enfers. Comment » reconnaître une telle faveur? l'éternité ne suffira pas » pour l'en remercier dignement. Cependant voyez » l'excès de sa bonté! pour toute reconnaissance, que » demande-t-il de nous? une seule chose, c'est que nous » lui soyons fidèles, et que nous ne lui dérobions rien de » l'offrande que nous lui avons faite de nous-mêmes ; » car en vertu de cette oblation, nous sommes devenues » des holocaustes vivants. Comme chrétiennes, et encore » plus comme religieuses, nous devons nous regarder » comme des victimes dévouées à son service : or il a » déclaré qu'il haïssait souverainement la rapine dans » l'holocauste. C'est à nous principalement que cet ora- » cle s'applique. Ainsi les négligences dans l'observation » des règles et dans la pureté de nos intentions seraient » autant de larcins dont il se tiendrait offensé. Oh! mes » très chères sœurs, n'ayons jamais à nous reprocher ces » sortes de rapines; veillons sans cesse sur toutes les » pensées de notre esprit, sur toutes les affections de » notre cœur, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne se » rapporte à sa gloire. Regrettons de n'avoir qu'un

Digitized by Google

» cœur, et que ce cœur soit si pauvre. Mais tel qu'il » est, Dieu l'accepte, il le demande, il en est jaloux. » Qu'il l'ait donc toujours, qu'il l'ait constamment, qu'il » l'ait sans partage, sans retour, qu'il l'ait dans le temps » et dans l'éternité. » Voilà un précis bien imparfait des brûlantes exhortations que la sainte Abbesse faisait à ses filles dans cette dernière période de sa vie. Ses paroles s'imprimaient dans ces âmes avides de perfection comme un cachet s'imprime sur la cire amollie par la chaleur, avec cette différence, que l'empreinte du cachet se brise aisément, tandis que le souvenir des avis de la Sainte ne s'effaçait jamais.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Dernières épreuves de Ste Colette. — Dieu achève de la purifier par les souffrances.

Le récit que nous allons faire des souffrances de sainte Colette ne regarde pas précisément le temps de son second et dernier séjour à Gand, il comprend les deux ou trois dernières années de sa vie. Nous avons vu à combien de persécutions, de vexations de la part des hommes et des démons elle avait été en butte, depuis que Dieu l'avait choisie pour la réforme de l'ordre Séraphique. Peu content de l'avoir exercée ainsi par ses créatures, le Seigneur, voulant l'affiner comme le métal qui a passé sept fois par le feu, selon l'expression du prophète : *Argentum igne examinatum, pur-*

Digitized by Google

gatum septuplum (1), s'est chargé de l'éprouver lui-même. Il savait d'ailleurs combien sa fidèle servante était insatiable de souffrances, comme elle l'a déclaré en plusieurs rencontres (2). Sous ce rapport, elle a eu lieu d'être satisfaite, car, comme on a dû le remarquer dans le cours de sa vie, les afflictions et les souffrances ne lui ont jamais fait défaut.

Sans revenir sur ce qui a déjà été dit, nous nous contenterons d'exposer brièvement les souffrances qu'elle a endurées dans ses dernières années; souffrances qui ont toujours été en augmentant, à proportion qu'elle approchait du terme de sa carrière; car le Seigneur, comme nous venons de le dire, voulant la rendre de plus en plus conforme au Sauveur du monde, au roi des martyrs, voulut l'éprouver par des souffrances telles qu'il sait en trouver pour ses élus et ses amis privilégiés; souffrances qui ont fait dire au saint homme Job : « Seigneur, vous êtes admirable jusque dans la manière dont vous me tourmentez. » (*Job*, 10. 16).

En effet il éprouva son humble servante par des souffrances corporelles, qui se succédant les unes aux autres sans interruption, ne lui laissaient pas de repos, tellement que quand une douleur avait cessé, une autre plus vive encore venait l'assaillir. Elle ressemblait à ce modèle si parfait de patience, qui s'écriait le matin : Ne pourrai-je pas espérer quelque repos quand le soir viendra? et qui, quand la nuit était arrivée, soupirait après

(1) Psalm. 11.

(2) L'aumônier du comte de la Marche lui ayant un jour demandé quel serait le jour le plus malheureux de sa vie; « Ce serait, répondit-elle, celui où je n'aurais rien à souffrir »

Digitized by Google

le retour de la lumière, dans l'attente de quelque relâche à ses maux. (Job 7 : 4, 13).

Quelquefois c'étaient des tiraillements d'entrailles si aigus qu'elle en restait toute courbée ; d'autres fois elle avait tous les membres comme brisés et disloqués. Il lui arrivait souvent de souffrir dans toutes les parties de la tête. Il lui semblait avoir des charbons ardents dans les yeux, sentir sa langue transpercée par des pointes de fer, et en même temps tellement gonflée dans le gosier, qu'elle pouvait à peine respirer. Il lui semblait parfois qu'on lui ouvrait le cœur, et qu'après l'avoir saupoudré de sel, on le refermait, la laissant en proie à des angoisses inexprimables. Il lui arrivait dans la même journée de passer sans intervalle du froid le plus intolérable à la chaleur la plus excessive. Durant ces froideurs, ses membres étaient comme gelés, et si raides qu'aucune chaleur ne pouvait les détendre ; et dans ces ardeurs, rien ne lui procurait de rafraichissement. Elle éprouvait ce qui est écrit dans Job : *Ad ardorem nimium transeat ab aquis nivium.* (Job. 24, 19.) Il n'est point de genre de martyre que la main de Dieu ne lui ait fait endurer : après avoir été éprouvée par les douleurs du feu avec saint Laurent, il lui semblait être écorchée vive avec saint Barthélemi : d'autres fois elle se sentait étendue sur le chevalet, puis broyée sous le poids d'une meule (1).

Ce qu'il y avait de plus extraordinaire, et ce qui faisait voir que ces tourments venaient directement de Dieu, c'est que, s'il lui survenait quelqu'affaire pressante à traiter, soit dans le Monastère, soit au dehors, toutes ses souffrances étaient suspendues, et elle retrou-

(1) P. de Vallibus. Surius. Bolland.

Digitized by Google

vait une liberté entière dans toutes ses facultés intellectuelles et corporelles; mais aussitôt que l'affaire était terminée, les mêmes afflictions, les mêmes maladies reprenaient à l'instant leur cours, avec un surcroit de douleurs qui durait aussi longtemps qu'avait duré la suspension de ses souffrances. Chose plus étonnante encore! c'est que ces douleurs étaient plus grandes les jours de dimanche que les jours ordinaires, plus violentes les jours de fêtes que les dimanches, et elles augmentaient en intensité selon le degré de solennité de la fête.

Pour achever d'en faire une victime d'expiation, le divin Sauveur voulut la faire participer aux douleurs de sa passion dans un degré bien supérieur à tout ce qu'elle avait enduré jusque là.

Nous avons vu livre 2, chp. 4, ce qu'il lui fit souffrir dans son ermitage de Corbie, pour la préparer à la fonction de Réformatrice, en se montrant à elle tout couvert de plaies et baigné dans son sang. C'était un moyen bien propre à enflammer de plus en plus son zèle pour le salut des âmes. Mais ce n'était là qu'une ébauche du calice qu'il lui réservait pour la dernière période de sa vie.

A Corbie il s'était contenté d'une simple représentation de ses horribles souffrances; maintenant qu'elle va terminer sa course, il veut lui faire ressentir spirituellement et corporellement ses douleurs: c'était comme le dernier trait de ressemblance avec lui-même qu'il voulait trouver en sa fidèle servante.

Il commença par lui donner une connaissance plus claire et plus étendue qu'elle ne l'avait eue jusqu'alors du grand mystère de la croix, et de l'intensité des tourments qu'il avait endurés dans son âme et dans son

Digitized by Google

corps ; c'est pourquoi il se présenta à elle, dans une vision intellectuelle, tel que les saints évangélistes nous le montrent au jardin des Olives, accablé d'une tristesse si grande, qu'elle aurait suffi pour lui donner la mort, si, par un miracle, il n'eût retenu son âme dans sa sainte humanité.

Il lui découvrit en même temps les causes de cette tristesse, que nul esprit créé ne pourrait comprendre, encore moins exprimer. 1° La multitude et l'énormité des crimes qui se sont commis depuis l'origine du monde et qui se commettront jusqu'à la fin des siècles, crimes dont il se trouvait chargé devant la justice Divine. — 2° Les maux de l'Eglise, cette Eglise, qu'il voyait déjà ravagée par les hérésies, déchirée par les schismes, désolée par les scandales ou les impiétés de ses propres enfants, et souillée par les mauvais exemples des gardiens de son troupeau. 3° L'inutilité de ses souffrances et de sa mort pour le plus grand nombre des hommes, et surtout pour les chrétiens, qui, quoique devenus les membres de son corps mystique et les enfants de Dieu par la grâce du baptême, perdraient leur droit à l'héritage éternel, en se remettant volontairement sous l'esclavage de Satan, dont il les avait affranchis par l'effusion de tout son sang. Cette dernière peine a été sans contredit la plus déchirante pour le cœur de cet adorable maître : elle a suffi pour faire sortir de ses veines cette sueur de sang si abondante, qu'après avoir percé ses vêtements, elle a imbibé la terre.

Il est facile de conjecturer l'impression qu'a dû produire sur notre Sainte cette vue d'un Dieu agonisant, prosterné le visage contre terre, baigné dans son sang,

Digitized by Google

suppliant son père de le délivrer du calice qui plongeait son âme dans un océan de douleurs, consentant néanmoins à le boire jusqu'à la lie, si telle était la volonté de ce souverain maître.

Quelqu'idée que l'on se forme des angoisses de cette âme, qui depuis longtemps vivait plus en Jésus-Christ qu'en elle-même, et dont toutes les affections étaient, pour ainsi dire, transformées en celles de son Sauveur, on sera contraint d'avouer qu'il faudrait une autre Colette pour dire ce qu'elle a éprouvé dans cette circonstance : ou plutôt, elle ne trouverait aucune image, aucune expression pour se faire comprendre ; tout ce qu'elle pourrait faire, ce serait de répéter avec Isaïe : Ce que j'ai ressenti est un secret, même pour moi . *Secretum meum mihi.* Il n'a fallu rien moins qu'une assistance divine pour qu'elle n'ait pas succombé à sa douleur, surtout en se rappelant que ses propres péchés étaient du nombre de ceux qui ont navré l'âme du divin Rédempteur, et qu'ils avaient ajouté un nouveau degré à ses souffrances.

Voilà comme le Sauveur l'a rendue participante de ses douleurs intérieures ; voyons en peu de mots quelle part il lui a donnée à ses souffrances extérieures.

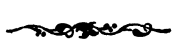
Ce fut à Hesdin qu'il mit le comble à tant de faveurs signalées non par le don d'un nouvel anneau d'or, mais par la communication aux douleurs qu'il avait endurées dans chacun de ses membres. Colette se sentit le corps déchiré par les fouets, la tête couronnée d'épines qui lui entraient profondément dans le crâne, la bouche abreuvée de fiel, les mains et les pieds percés de clous, qui la tenaient comme suspendue en croix, avec des douleurs si aiguës et si pénétrantes qu'elles lui causaient

Digitized by Google

des pamoisons et des défaillances mortelles, mais en même temps avec une joie intérieure qui lui aurait fait préférer cet état à toutes les délices du Thabor.

Enfin, comme si de telles souffrances n'eussent pas suffi pour faire de Colette une copie achevée de l'homme de douleurs, le divin Sauveur lui fit ressentir le délaissement intérieur qu'il voulut endurer avant d'expirer sur la croix; délaissement qu'il exprima par ces paroles : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Ce tourment est sans aucun doute le plus terrible de tous. Les âmes que Dieu traite ainsi, sont comme des personnes qui se noient, et qui se sentent, non-seulement abandonnées, mais repoussées par la main qu'elles saisissent dans l'état désespéré où elles se trouvent. Elles s'écrient comme Jérémie : *Inundaverunt aquæ super caput meum : dixi, perii.* Un déluge d'eau s'est précipité sur ma tête, et j'ai dit : je suis perdu. *(Thren. 3. 54).*

Dans cette extrémité, Colette se tournait vers le Dieu de toute miséricorde par un acte de confiance, et elle lui disait comme le saint homme Job : Quand je verrais le Seigneur s'armer d'un glaive pour m'égorger, j'espérerais encore en lui : *Etiam si occiderit me, in ipso sperabo.* 12, 13. Acte de confiance si parfait, que si elle eût dû mourir dans cet état de délaissement, elle n'aurait pas craint de dire avec le Sauveur mourant : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.



Digitized by Google

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Derniers avertissemenls que Ste Colette donne à ses filles.

Après avoir employé près de trente années, avec le secours de la grâce et par l'autorité du Souverain Pontife, pour rétablir l'esprit primitif de saint François parmi les Clarisses et les Frères-mineurs, Colette n'avait qu'une crainte, c'était que cet esprit ne s'altérât, et que le relâchement ne s'introduisît dans les couvents de la Réforme. C'est pourquoi, sentant sa fin approcher, elle voulut encore rassembler toutes ses filles pour leur donner ses derniers avertissements, ou plutôt pour leur rappeler les principales recommandations qu'elle leur avait faites. Car ce qu'elle avait à leur dire dans cette circonstance n'était pas nouveau; ce n'était que le précis de tout ce qu'elle avait cherché constamment à leur inculquer (1). Pour cette fois elle voulut que l'assemblée se tint dans l'intérieur du parloir, et que les RR. PP. Claret et Devaux y assistassent, en dehors de la grille.

Elle commença par déclarer ouvertement à ses filles qu'elle ne serait plus longtemps au milieu d'elles, et que c'était la dernière fois qu'elle leur parlait. Cette déclaration si précise pénétra toute l'assistance d'une acca-

(1) Sainte Colette était arrivée à Gand le 6 décembre 1446, et elle mourut le 6 mars 1447 ; ce qui fait juste un intervalle de trois mois. Il est à présumer que cette assemblée eut lieu vers la fin de février.

Digitized by Google

blante douleur. On n'avait pas oublié la prédiction faite à Hesdin concernant sa mort prochaine; mais comme il n'y avait rien de précis sur l'époque où elle s'accomplirait, ces pieuses filles la reculaient autant qu'elles le pouvaient dans leur pensée. Il ne faut donc pas s'étonner de l'extrême affliction qu'elles ressentirent, et des larmes qui coulèrent de tous les yeux.

La Sainte s'en aperçut : « Eh quoi! mes chères » sœurs, leur dit-elle, parce que je vous ai dit ces choses, » l'abattement s'est emparé de vos cœurs! Où est votre » foi? Quelle idée avez-vous de la sœur Colette? Vous » la croyez donc nécessaire à l'œuvre du Seigneur? Le » souverain maître n'a besoin de personne pour l'accom- » plissement de ses desseins; encore moins aurait-il » besoin d'une créature aussi pauvre, aussi misérable » que moi. La Réforme est l'œuvre du Tout-Puissant, » croyez-le bien, et elle continuera à s'étendre plus ra- » pidement encore après moi qu'elle ne s'est propagée » jusqu'ici. C'est donc de lui et de lui seul qu'il faut » tout attendre. Croyez qu'il achèvera ce qu'il a com- » mencé. Croyez en même temps, mes bien-aimées » sœurs, qu'il consommera l'œuvre de votre sanctifica- « tion, mais à une condition, c'est que vous répondrez » fidèlement à toute l'étendue de votre vocation, et que » *par vos bonnes œuvres vous travaillerez à rendre cer- » taine votre élection*, comme le recommande l'apôtre » saint Pierre, 2 Ep. 1. 10. En quoi consistent ces » bonnes œuvres? Pour vous, mes chères sœurs, elles » consistent toutes dans l'accomplissement de la règle; » observez-la à la lettre, et vous aurez trouvé le che- » min de toute perfection et de toute sainteté. Aimez » la pauvreté comme votre mère, gardez-la comme le

Digitized by Google

» plus précieux des trésors ; c'est le plus riche héri-
» tage que saint François nous ait légué.

» Soyons généreuses envers Dieu. Mais qu'est ce
» qu'être généreux? C'est donner plus qu'on ne doit.
» il nous est donc impossible, à la rigueur, d'être gé-
» néreuses envers Dieu, puisqu'en lui donnant tout,
» nous ne lui donnons que ce qui lui est dû. Cependant
» il est assez bon pour regarder comme une marque de
» générosité, d'abord tout ce que nous faisons avec fer-
» veur et allégresse ; secondement l'exactitude que nous
» mettons à remplir les plus légères observances ; troi-
» sièmement le désir que nous avons d'en faire plus en-
» core, si nous le pouvions. Surtout oublions-nous
» nous-mêmes, et n'ayons en vue que le bon plaisir et
» la gloire de Dieu : c'est alors qu'il verra dans nos œu-
» vres la générosité dont notre faiblesse est capable.

» Est-il nécessaire que je vous recommande la dévo-
» tion et la confiance envers la très sainte Vierge ? Elle
» est trop profondément gravée dans vos cœurs, pour
» qu'elle puisse jamais s'en effacer ou même s'altérer.
» Marie est la mère de Dieu et la nôtre ; elle est la gar-
» dienne de la Réforme ; servez-la donc constamment.
» Elle vous soutiendra dans vos faiblesses, elle vous dé-
» fendra contre les assauts de l'enfer, elle entretiendra
» dans vos cœurs ce feu sacré de l'amour divin qui doit
» faire la vie d'une Clarisse. Je n'ai pas besoin de vous
» rappeler la promesse si consolante que m'a faite la
» Reine du ciel : savoir que la Réforme, dans les cou-
» vents de religieuses, durerait jusqu'à la fin des siècles.
» Si cet esprit s'altère un jour parmi nos vénérables
» frères, c'est qu'on aura négligé les deux recomman-
» dations auxquelles Notre Seigneur a attaché la persé-

Digitized by Google

» vérance, savoir la *vigilance* et la *prière* : c'est qu'on
» regardera la Réforme non comme l'œuvre de Dieu,
» mais comme l'œuvre de Colette. Non, non encore une
» fois, je le proteste devant Dieu, le dessein de la Ré-
» forme ne vient pas de moi, et je le dis à ma honte,
» j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour me délivrer
» d'un tel fardeau ; j'ai longtemps résisté à la volonté
» du ciel, et je n'ai cédé que par la crainte d'encourir la
» colère du Seigneur. Je déclare de nouveau, en pré-
» sence de son infinie majesté, que depuis le jour où
» j'ai été investie de cette mission par le Vicaire de
» Jésus-Christ, en tout ce que j'ai fait, je n'ai rien fait de
» moi-même, et autant que je puis croire, je n'ai agi que
» par l'inspiration du Saint-Esprit, et sous la direction
» de ceux que Dieu m'avait donnés pour conseil. S'il
» fallait recommencer cette entreprise, il me semble
» que je ne pourrais faire autrement que j'ai fait. Ils
» s'abuseront donc étrangement tous ceux qui en vien-
» dront jusqu'à dédaigner la Réforme par mépris pour
» l'instrument dont Dieu s'est servi. Au reste cette con-
» sidération ne sera qu'un vain prétexte. Malheur à ces
» esprits superbes qui ne verront dans cette Réforme
» que l'ouvrage d'une fille aussi dépourvue de science
» que de vertu ! Dieu pour punir leur orgueil les livre-
» ra à leur sens réprouvé. Voilà un avertissement que
» je confie au zèle des PP. Claret et de Vaux, afin
» qu'ils le transmettent à tous les religieux de l'insti-
» tut, et je les conjure par les entrailles de Jésus-Christ,
» de leur faire comprendre à tous combien il est impor-
» tant.

» Quant à vous, mes sœurs bien-aimées, si l'altéra-
» ration que je redoute a lieu, j'ajouterai pour votre con-

Digitized by Google

» solation qu'elle ne sera pas universelle, car Dieu aime
» trop la famille de saint François, pour permettre que
» l'esprit de ce saint Patriarche périsse entièrement dans
» l'Eglise. Grâces au Seigneur, il y aura dans tous les
» temps de parfaits imitateurs de ce grand serviteur de
» Dieu, et vous trouverez en eux des guides fidèles, qui
» vous maintiendront dans l'esprit de la Réforme, lors
» même qu'elle aura perdu son nom parmi les Frères-
» mineurs. Je vous dis toutes ces choses dans ce mo-
» ment, afin que vous en conserviez le souvenir, et que
» vous les transmettiez à celles qui viendront après
» vous. Car le temps va venir où je ne pourrai plus
» m'entretenir avec vous. Les jours qui précéderont
» mon trépas ne me seront accordés que pour me pré-
» parer au dernier passage, et pour cela Dieu veut
» que j'oublie toutes les choses créées, et que je n'aie
» plus d'autre soin que celui de me disposer à aller au
» devant de l'époux.

» Oh ! que j'ai besoin de son infinie miséricorde ! La
» vue de mes iniquités me confond, et je n'ai d'autre
» appui que les mérites de sa passion et de sa mort. Vous
» m'aiderez par vos prières à obtenir qu'il m'en fasse
» l'application, toute indigne que j'en suis, afin que
» purifiée dans son sang de toutes mes souillures, je
» puisse paraître avec confiance devant son tribunal.
» Vous invoquerez Marie, qui m'a protégée jusqu'ici
» dans tous les périls : vous la conjurerez, ainsi que son
» chaste époux Saint Joseph, de recevoir mon âme et de
» la présenter à son divin fils. Je sens que cette demeu-
» re terrestre dans laquelle mon âme est renfermée va
» bientôt se dissoudre et rentrer dans la poussière d'où
» elle est sortie ; qu'il retourne donc en terre, ce misé-

Digitized by Google

» rable corps! qu'il y soit détruit, afin de rendre gloire
» à Dieu par sa destruction ! qu'il y retourne jusqu'à ce
» jour où il sortira du tombeau pour se réunir à mon
» âme et ne plus s'en séparer !

» Ce jour vous attend aussi, mes chères sœurs, ce
» jour de félicité pour les élus, jour que le Seigneur a
» fait et qui n'aura jamais de fin. Alors nous nous trou-
» verons réunies dans le sein de Dieu, océan de paix et
» de joie. Vivez de manière à ce que vos noms ne
» soient jamais effacés du livre de vie. Si, comme je
» l'espère, malgré mes innombrables péchés, ce Dieu
» de toute miséricorde me reçoit dans son paradis, je le
» prierai sans cesse pour vous. Mes yeux seront tou-
» jours ouverts sur cette maison et sur toute la famille
» qu'il m'avait confiée, et qui doit se multiplier après
» mon décès pour la gloire de son nom. Adieu donc,
» mes chères et bien-aimées sœurs : non, je ne vous
» oublierai pas plus au ciel que je ne vous ai oubliées
» sur la terre. Que l'amour et la grâce de Notre Sei-
» gneur remplissent vos esprits et vos cœurs ! Que ses
» bénédictions descendent sur vous et vous conservent
» jusqu'a la fin ! »

Ensuite elle recommanda expressément à la Supérieure de ne pas permettre qu'on l'inhumât ailleurs que dans le cimetière commun, et que sa sépulture ne fût en rien distinguée de celle des autres sœurs.

Après avoir ainsi parlé, la sainte Abbesse se retira dans sa cellule, ne paraissant presque plus aux exercices communs, sinon à l'office divin, employant tout son temps à la prière. De leur côté toutes les religieuses se retirèrent en silence, émues jusqu'au fond de l'âme, oppressées par la douleur, cherchant partout un lieu

Digitized by Google

solitaire pour y donner un libre cours à leurs sanglots et à leurs larmes.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Mort de Ste Colette.—Circonstances qui accompagnent et suivent son trépas.

Quelque temps après cette allocution de la Sainte à la communauté de Gand, elle fut attaquée de la maladie qui termina sa carrière. Elle en ressentit les premières atteintes le 26 février 1447, qui était un dimanche. Selon sa coutume, elle avait participé ce jour là aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Son confesseur avait célébré la sainte messe dans l'oratoire contigu à sa cellule, et c'était à cette messe qu'elle avait communié. Elle s'acquittait toujours de cette action sainte avec toute la ferveur dont elle était capable ; mais cette fois, se croyant déjà à la porte de l'éternité, elle la fit avec des sentiments de dévotion si ardents, que ses forces en furent épuisées. Dans le cours de la journée elle se trouva tellement affaiblie, qu'il lui fallut céder aux instances des infirmières : elle s'étendit donc sur sa pauvre couche, pour n'en plus relever.

Cet affaiblissement augmentant toujours, la consternation fut générale, et sur le soir du même jour, le confesseur de la Sainte se crut obligé de lui administrer les derniers sacrements. Cependant elle reprit assez de forces pour laisser à ses filles quelqu'espoir de la conserver encore quelque temps. La Bienheureuse savait qu'il en serait

Digitized by Google

tout autrement, et qu'elle touchait à la fin de son pélérinage. Aussi, dès ce moment, son union avec le Sauveur fut si intime, qu'il lui devint comme impossible de s'occuper d'aucun soin temporel. On reconnut alors combien elle avait eu raison d'avertir ses sœurs, que si elles avaient quelqu'ouverture à lui faire, il serait trop tard d'attendre pour lui parler le temps de sa dernière maladie, et qu'alors elle ne dirait mot à personne. Elle ne s'entretenait plus qu'avec Dieu.

Qui pourrait rendre ces soupirs enflammés, ces paroles de feu qui sortaient de son cœur et s'exhalaient de sa bouche comme l'encens qu'on a jeté sur le feu ? (1) « Oh ! le Dieu de mon cœur, vous êtes mon partage » pour l'éternité ? Ah ! quand viendra la fin de mon exil ? » Quand vous verrai-je, ô mon Dieu ? » Parfois le souvenir de ses fautes revenait à sa pensée. Alors elle s'écriait dans l'amertume de son cœur : « Un aussi grand » bonheur est-il fait pour une âme qui vous a tant of- » fensé ? » Mais bientôt elle ne tardait pas à se rappeler les miséricordes infinies du Seigneur, et elle répétait avec David : « Mon âme, pourquoi es-tu triste ? » Mets ta confiance dans le Dieu qui t'a rachetée au » prix de tout son sang, qui a pardonné au bon larron » et à Magdeleine pénitente. » Elle réclamait alors l'intercession de Marie. Dans d'autres moments, le désir de contribuer encore à la gloire de Dieu lui faisait répéter ces paroles : « Si je puis encore, malgré mon in- » dignité, servir au bien des âmes, laissez-moi sur la » terre, je ne refuse ni angoisse, ni douleur, ni tour- » ment quelqu'il soit, si je puis à ce prix procurer » votre gloire. »

(1) Eccli. 50. 9.

Digitized by Google

Elle avait prié son confesseur, le P. de Vaux, de lui lire chaque jour la Passion du Sauveur selon les quatre Evangélistes. Durant cette lecture, que son confesseur interrompait de temps en temps, on la voyait tantôt lever vers le ciel ses yeux baignés de larmes, tantôt les fixer amoureusement sur l'image du Sauveur, qu'on avait placée devant elle. Chaque jour le P. de Vaux offrait le saint sacrifice dans son petit oratoire, et elle continua à participer à la divine Eucharistie, qu'elle recevait en viatique, toujours avec des sentiments de componction et d'amour qui semblaient croître à mesure que la défaillance corporelle devenait plus sensible. Les deux derniers jours de sa vie, elle paraissait comme abîmée en Dieu, restant immobile et les yeux fermés, tellement que si on ne l'eût entendue respirer, on l'aurait crue privée de la vie.

Les infirmières, témoins de ses souffrances, avaient placé un oreiller sous sa tête. Mais, ô amour de la pauvreté et de la pénitence! elle ne put souffrir ce léger soulagement. Elle n'avait jamais trouvé de bonheur que dans la croix, et au souvenir de son bon maître, qui était mort la tête couronnée d'épines, mourir la tête sur le duvet aurait été pour elle un cruel tourment. Aussi la vit-on en ce moment suprême faire effort avec ses mains défaillantes pour se délivrer de cet adoucissement. Les infirmières se hâtèrent d'enlever cet oreiller, pour ne pas la contrister.

Alors un rayon de joie et de bonheur parut sur son visage; c'était sans doute la voix du céleste époux qui retentissait au fond de son cœur, et qui lui disait comme à l'épouse des cantiques : « Viens, ma bien-aimée, ma » sœur, mon épouse, viens. Les frimats ont cessé : l'hiver

Digitized by Google

» des douleurs est passé pour toi ; viens partager mon
» bonheur, viens recevoir la couronne de justice que je t'ai
» préparée, viens t'unir avec moi pour une éternité. »
Elle avait encore reçu ce jour-là même la sainte Eucharistie, à la messe que le P. de Vaux avait célébrée en sa présence, de grand matin.

C'est ainsi qu'elle s'endormit dans le Seigneur, le lundi 6 mars 1447, ayant sur la tête le voile qu'elle avait reçu à Nice des mains du Souverain Pontife au jour de sa profession, et qu'elle voulut porter à sa dernière heure comme un signe de ses engagements religieux, et comme un trophée des triomphes qu'elle avait remportés sur l'enfer. Délivrée des liens du corps cette âme si pure s'élança dans le sein du céleste époux. O vie précieuse qui aboutit à une telle mort ! Qui n'ambitionnerait une mort semblable ? Puisse mon âme mourir de la mort des justes ! Puissent mes derniers moments être semblables aux leurs !

La mort, qui opère ordinairement de si étranges changements dans les corps qu'elle frappe, n'en fit aucun dans celui de notre Bienheureuse. Ce corps, qui avait été constamment le sanctuaire du Saint-Esprit, n'éprouva aucune altération pendant les douze heures qui suivirent le décès de la Sainte, et après cet intervalle, chose merveilleuse ! elle reprit la fraîcheur et la blancheur qu'elle avait dans sa première jeunesse : ses membres restèrent fléxibles et la chair aussi molle que si elle eût été vivante. Cette chair sanctifiée par tant de pénitences et par une pureté angélique répandait une odeur suave, qui embaumait la chambre où elle reposait et les lieux circonvoisins. La tristesse qu'une telle perte avait produite disparaissait dès qu'on approchait de ce

Digitized by Google

saint corps, et on ne pouvait l'envisager sans éprouver une joie qui faisait tarir toutes les larmes. Chacune des sœurs ne pouvait se rassasier de le contempler, et de coller ses lèvres sur les membres inanimés d'une sainte qu'on sentait intérieurement être déjà en possession de la gloire éternelle.

Quand on sut dans le public que la vénérable mère Colette était décédée, il se fit un concours prodigieux au couvent de Bethléem, chacun voulant avoir la consolation de la contempler après son trépas et de l'invoquer. Personne ne pensait à prier pour elle; tous venaient pour réclamer son intercession. La foi en sa sainteté était universelle aussi bien au dehors que dans l'intérieur de la communauté. On fit comprendre à la foule que les règles de la clôture ne permettant pas d'admettre les personnes du dehors, il fallait suspendre jusqu'au lendemain les pieux désirs qu'elle témoignait de voir la défunte ; qu'on allait disposer toutes choses pour faciliter aux fidèles le moyen de contenter leur piété.

On commença par dépouiller le saint corps de ses vêtements pour les garder comme des reliques; car chacune des sœurs voulait avoir quelque chose qui eût appartenu à la Bienheureuse. On eut soin de les mettre sous bonne garde; sans cette précaution il était à craindre qu'on ne les eût mis en pièces à l'instant.

Ensuite la Mère Abbesse , sœur Odette, la fit revêtir d'un habit neuf qui se trouvait dans la maison, parce que le religieux auquel il était destiné était parti pour un autre couvent. Ce vêtement avait été façonné à Hesdin, lorsque la Sainte y était encore, pour un novice frère mineur qui était alors à Gand ; mais ce frère ayant été envoyé à Dôle avant qu'il prit l'habit de l'ordre,

Digitized by Google

on avait demandé à la Sainte ce qu'il fallait faire de cet habit, et elle avait répondu : « *Qu'on le garde, il servira pour m'ensevelir.* » La sœur Odette ignorait cette réponse; mais la sœur Elisabeth de Bavière qui l'avait entendue, frappée de voir cette prédiction si exactement accomplie, en fit à l'instant la remarque, et ce fut pour toute la communauté un nouveau motif de vénérer toutes les paroles sorties de la bouche de la sainte Réformatrice.

On avait fait dresser dans l'église, au milieu de la nef, une estrade pour y recevoir la dépouille mortelle de la Bienheureuse. Cette estrade, à laquelle on avait adapté plusieurs degrés, pour faciliter aux fidèles le moyen de vénérer de plus près le saint corps, était recouverte d'une draperie funèbre, et environnée d'une grande quantité de flambeaux que la piété des habitants s'était empressée d'envoyer au couvent. Ce fut sur ce modeste lit de parade que l'humble servante de Jésus-Christ, la tête couverte de son voile de profession, les mains jointes sur la poitrine où reposait son crucifix, et les pieds découverts, fut exposée durant trois jours à la dévotion du public. On avait eu soin de pratiquer une ouverture à l'un des côtés de l'église qui donnait sur l'enclos du monastère, afin que la multitude pût entrer par la porte du jardin et sortir par le grand portail. Sans cette précaution il eût été à craindre qu'il ne fût arrivé quelqu'accident, tant la presse devint considérable. Aussitôt que les passages furent ouverts, l'église fut envahie, et il fallut à plusieurs reprises prier les spectateurs de se retirer, pour faire place aux autres, tant ils avaient peine à se rassasier du spectacle que leur offrait ce saint corps, et tant ils éprouvaient de joie à contenter leur dévotion envers la

Digitized by Google

Bienheureuse. Toute la ville de Gand partagea l'émotion commune, toutes les classes y prirent part, les pauvres et les riches, tous voulurent honorer et invoquer celle qu'ils appelaient déjà leur protectrice auprès de Dieu. L'église ne désemplit point de toute la journée, et la plupart des assistants ne voulaient sortir qu'après avoir collé leurs lèvres sur ses pieds et ses mains. Presque tous y faisaient toucher des objets de dévotion, médailles, chapelets, croix. Un licencié nommé Germain, retenu d'abord par une espèce de respect humain, se contentait de prier ; mais bientôt entrainé par l'empressement du peuple, il franchit les degrés de l'estrade, approcha du saint corps, colla ses lèvres sur les pieds et les mains de la Sainte, et y fit toucher son rosaire, qui en resta tout parfumé assez longtemps après. Cette espèce de prodige lui fit faire de salutaires réflexions, qui le rendirent plus fidèle à l'accomplissement de ses devoirs.

Chacun des trois jours on célébra quantité de messes basses en présence du saint corps, et trois messes solennelles, l'une du Saint-Esprit, le 1er jour, l'autre de la Sainte Vierge, le 2e jour, et la dernière pour les défunts, le 3e jour. On évalue à plus de trente mille personnes le nombre de fidèles que la dévotion pour la Bienheureuse Colette attira dans l'église du couvent de Bethléem. Son éloge était dans toutes les bouches. On bénissait la Providence de l'avoir amenée à Gand pour y mourir et y laisser ses précieux restes.

Voici une remarque qui n'a échappé à aucun des historiens de la Sainte. Nous avons vu que l'une de ses plus grandes afflictions durant sa vie, affliction qu'elle emporta dans le tombeau, ce fut la durée du schisme, qui n'était pas encore éteint quand elle mourut. Or les his-

Digitized by Google

toriens font observer que Nicolas V, successeur d'Eugène IV, fut élu Pape, le mois, le jour et l'heure où sainte Colette avait cessé de vivre. Son élection fut le signe de la fin du schisme : car dès ce moment l'antipape Félix V songea sérieusement à renoncer à sa prétendue dignité. Ainsi Colette obtint après sa mort une faveur qu'elle n'avait pu obtenir pendant sa vie, quoiqu'elle l'eût sollicitée avec tant de larmes et par de si ardentes prières.

On se conforma pour ses obsèques aux recommandations qu'elle avait faites. Elle avait demandé à être inhumée dans le cimetière commun comme la dernière et la plus misérable de toutes les sœurs, sans aucun appareil, et on observa fidèlement ses dernières volontés. Mais malgré toutes les précautions prises par Colette pour se faire oublier, elle ne put se soustraire à la vénération que chacune de ses filles avait déjà pour elle de son vivant, sentiment qui s'accrut encore après sa mort, et qu'elles se sont transmis d'âge en âge, jusqu'au jour où il leur fut permis de rendre à ses précieux restes un culte public et solennel. Toute la ville partagea cette impression de respect et de confiance dont la communauté de Betléem était pénétrée, et dès ce jour la dévotion envers sainte Colette devint comme populaire à Gand : elle s'étendit dans toute la Belgique, comme on le verra ailleurs. On ne cite aucune évènement miraculeux qui ait eu lieu à Gand dans cette circonstance. Mais il n'en fut pas de même dans d'autres endroits : le Seigneur, qui se plaît à exalter les humbles, révéla dans différents couvents de la Réforme la gloire de sa fidèle servante.

Digitized by Google

CHAPITRE SEIZIÈME.

Apparitions de sainte Colette après sa mort en plusieurs communautés.

Les historiens (1) rapportent différentes visions dont furent favorisées plusieurs religieuses de la Réforme à l'occasion de l'heureuse mort de sainte Colette. Nous en mentionnerons quelques-unes, et notamment celles qui sont consignées dans l'ouvrage des Bollandistes.

Dans une des communautés du Midi vivait une religieuse très fervente, laquelle n'avait jamais vu la Sainte, parce qu'elle était entrée en religion depuis que la Réformatrice avait commencé ses fondations dans la Belgique. Elle désirait ardemment de la voir, et comme elle avait beaucoup de dévotion envers la Sainte Vierge, elle s'était engagée à réciter six mille *Ave Maria* dans l'intention d'obtenir cette faveur. Pendant son noviciat, elle avait entendu dire que quelquefois la Sainte venait visiter ses couvents sans y être attendue, et même sans être apperçue. Ce qui avait donné lieu à cette croyance, ou à cette conjecture, c'est que bien souvent la sainte Abbesse avait connu par révélation ce qui se passait dans certaines maisons de son ordre, et qu'en conséquence elle avait donné des avertissements concernant des abus que l'on croyait être entièrement ignorés d'elle. La nouvelle professe espérait donc que dans une de ces visites secrètes la Sainte voudrait bien se rendre visible à elle : elle ne fut pas trompée dans son attente.

(1) S. Perrine. P. de Vallibus.

Digitized by Google

Une nuit qu'elle était restée dans l'église après matines, (et c'était précisément la nuit qui précéda la mort de la Sainte), cette sœur ayant prolongé ses prières, entendit tout d'un coup la porte de l'église s'ouvrir et se fermer. Peu après elle aperçut une religieuse d'une beauté remarquable, environnée d'une douce clarté, laquelle s'avança d'un pas grave et majestueux et fit trois fois le tour du chœur, ayant à ses côtés un jeune enfant qui répétait de temps en temps ces paroles : *C'est Colette, c'est Colette.* Ne doutant plus de la présence de sa vénérable mère, et hors d'elle-même à ce spectacle, elle voulut appeler ses sœurs, qui étaient allées prendre leur repos, et s'efforça de crier : *Venez voir, venez voir.* Mais le son de sa voix ne fut entendu de personne ; cette vision n'était que pour elle. A la fin elle sortit de la chapelle et alla au dortoir, l'esprit encore tout rempli de ce qu'elle avait vu et entendu.

Le matin elle retourna à l'église pour l'office divin avec le reste de la communauté, et demeura au chœur en prières, en attendant l'heure de tierce. Il était environ huit heures du matin, et c'était précisément le moment où Colette expirait, à Gand. Un concert céleste vint frapper les oreilles de la religieuse en prières. Selon elle, jamais sur la terre on ne saurait chanter d'une manière aussi mélodieuse. Puis ayant levé les yeux en haut, elle reconnut la même religieuse qu'elle avait vue après les matines, sans cependant qu'il lui fût possible de fixer ses regards sur son visage, tant il était resplendissant d'une lumière que ses yeux ne pouvaient soutenir. Elle la vit s'élever ainsi au ciel environnée d'un groupe d'esprits bienheureux.

Voici une autre merveille racontée par le P. Pierre

Digitized by Google

de Vaux. Il fait mention d'une religieuse habitant un monastère fort éloigné de celui de Gand. Cette sœur, très adonnée à la prière et à la mortification, étant en oraison au moment où la Sainte rendait son âme à Dieu, eut un ravissement, dans lequel elle aperçut Notre Seigneur Jésus-Christ et sa glorieuse Mère au milieu de divers chœurs d'esprits célestes, devant lesquels s'avançaient deux longues files de Bienheureux, Patriarches, Prophètes, Apôtres, Martyrs, Confesseurs, Vierges, précédés d'une multitude de frères et de sœurs de l'ordre Séraphique, lesquels parés de vêtements précieux marchaient en bel ordre. Cette procession d'habitants célestes venait de recevoir l'âme de la Bienheureuse à l'instant de son trépas, et la conduisait en triomphe au séjour du bonheur, avec des chants de victoire et des transports d'allégresse. Cette âme bienheureuse, placée au centre de ce magnifique cortège, parut à la religieuse toute rayonnante de gloire, et plus resplendissante qué l'astre du jour. Venait ensuite une autre troupe composée d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition, qui semblaient sortir d'une prison ténébreuse, et qui s'avançaient la tête penchée, les mains jointes sur la poitrine, avec une grande modestie, et avec l'empreinte d'une joie douce et sereine. La même religieuse témoin de ce double spectacle reconnut, dans le nombre des captifs ainsi délivrés, sa propre mère, dont elle vit l'heureux sort avec une joie indicible. Elle demanda à sa mère ce que signifiait cette pompe merveilleuse et ce double cortège. Celle-ci répondit à sa fille que le premier cortège était celui des habitants des cieux qui étaient venus à la rencontre de la glorieuse vierge Colette, et la conduisaient au paradis ; et que la seconde troupe, dont elle-même

Digitized by Google

faisait partie, sortait de la prison du purgatoire, et qu'elle était composée de toutes les âmes dont sainte Colette avait procuré la délivrance par ses prières et ses austérités.

Dans quelques couvents où la pauvreté était observée avec une grande perfection, et auxquels, pour cette raison, la sainte Abbesse avait porté une affection toute spéciale, notamment à Orbe et à Heidelberg, on entendit au temps de la mort de la Sainte divers concerts angéliques, et dans ces accords merveilleux, une voix répétait ce refrain : « *Venerabilis soror Coletta migravit ad* » *Dominum.* La vénérable religieuse sœur Colette est » allée à son Dieu. »

Nous pourrions citer encore bien d'autres apparitions non moins merveilleuses. Nous nous bornerons aux deux suivantes :

Une religieuse converse, sœur Cécile, qui avait rendu de bons et charitables services à notre Bienheureuse durant le séjour qu'elle avait fait au couvent de Castres, ayant appris son décès, se mit à l'invoquer avec une grande ferveur. Elle s'était imposé la récitation de plusieurs centaines de *Pater noster*. Elle n'en eut pas plutôt récité trois cents, que la vénérable Mère lui apparut, à la même place qu'elle avait coutume d'occuper à la chapelle, et elle brillait d'un éclat si lumineux, que la sœur ne put en soutenir la vue. Cette même apparition se répéta trois fois.

Une autre religieuse nommée Jeanne Carmone, qui croyait devoir sa vocation aux prières de la sainte Abbesse, et qui était entrée au couvent de Moulins, selon la prédiction qui lui en avait été faite par la Sainte elle-même, avait fait vœu à la Sainte Vierge de réciter mille

Digitized by Google

Ave Maria dans l'intention de voir encore une fois la sainte Réformatrice. Elle fut exaucée : car la Sainte se montra à ses yeux trois fois différentes. Ce fait se trouve mentionné dans les mémoires du couvent de Moulins.

Le bruit de la mort de Colette ne tarda point à parvenir aux maisons même les plus éloignées. Elle produisit partout la double impression qu'elle avait causée à Gand ; d'abord celle d'une profonde tristesse, puis celle d'une joie qui fit tarir les larmes de toutes ses filles, par la pensée que la Sainte était en possession du bonheur éternel, et qu'au ciel elle ne serait pas moins leur mère qu'elle l'avait été sur la terre. Les religieuses de Castres et de Lésignan se hâtèrent d'en donner connaissance au comte d'Armagnac. Ce généreux protecteur de la Réforme, pour témoigner le respect qu'il portait à la défunte, et pour recueillir les détails édifiants de ses derniers instants, voulut envoyer une personne de confiance sur les lieux. Il chargea de ce message son chapelain Jean de Molines, le priant de se rendre à Gand et de se hâter le plus qu'il pourrait.

Ce pieux ecclésiastique, qui avait eu occasion de connaître la Sainte, lorsqu'elle était venue fonder les couvents de Castres et de Lésignan, et qui partageait la confiance et le dévouement du comte et de la comtesse pour Colette, fut très heureux de remplir cette commission, et il se mit en route pour la Belgique. Mais un accident pensa lui faire perdre la vie.

Il était à cheval. Arrivé près d'un village appelé Monette, situé sur les bords du Cher, dans les environs de Bourges, il se trouva fort en peine quand il lui fallut traverser la rivière que les grandes crues d'eaux avaient

Digitized by Google

fait déborder. Les abords du pont étaient inondés. Il y a toute apparence qu'au lieu d'enfiler la chaussée qui conduisait au pont, il prit à côté. Ayant manqué sa route, il se trouva engagé dans le lit de la rivière. Son cheval s'étant abattu sous lui, il tomba au milieu des eaux et se vit près d'y être submergé. Dans cette extrémité, le souvenir de la Sainte se présente à sa pensée : il l'invoque : « Bonne mère et puissante protectrice, » dit-il, vous voyez le péril où je suis : venez à mon » secours : je vous ai souvent visitée durant votre vie ; » me laisserez-vous périr lorsque je me mets en route » pour vous honorer après votre mort ? » Sa prière est à l'instant exaucée : il se trouve avec son cheval sur une éminence qui formait une espèce d'îlot, et qui dominait le courant de la rivière. Son premier soin fut de remercier celle qui venait de lui sauver la vie : ensuite ayant vu un batelier qui remontait la rivière, il lui fit signe de venir à lui. Cet homme s'empressa de diriger sa barque vers l'ecclésiastique qui l'appelait à son secours, et le reçut avec sa monture ; mais en le conduisant à l'autre bord, il lui témoigna son étonnement au sujet du lieu où il l'avait trouvé, et lui déclara que depuis qu'il naviguait sur cette rivière, il n'avait jamais apperçu ni d'îlot ni de monticule en cet endroit.

Cette remarque du batelier fut pour Jean de Molines un nouveau motif de reconnaissance envers Colette. Il continua sa route en toute hâte et arriva en peu de jours à Gand. Là il apprit de la bouche de la Supérieure toutes les circonstances qui avaient accompagné le trépas de la Sainte, et l'empressement avec lequel les habitants de la ville, de toutes les classes, étaient venus honorer sa dépouille mortelle. De son côté il raconta son accident, et

Digitized by Google

.a manière miraculeuse dont la Sainte l'avait sauvé d'un mort inévitable.

Extrait des mémoires du couvent d'Hesdin.

Peu de temps après la mort de la Sainte, il arriva qu'une religieuse du couvent d'Hesdin nommée Marie, ayant commis une faute grave contre sa Supérieure, et ayant refusé obstinément de faire réparation de sa faute, fut renfermée dans sa cellule, comme la règle le prescrit, et mourut dans sa réclusion. Cet évènement répandit la terreur dans la communauté, toutes les sœurs regardant une telle mort comme un châtiment de la justice divine: Marie était morte au commencement de la nuit. Cette nuit là même, au moment où on allait sonner le dernier coup des matines, une religieuse du couvent entendit une voix plaintive et lamentable qui l'appelait par son nom et répétait : « Je suis la sœur Marie d'Hes-
» din, ayez pitié de moi. » Mais la religieuse effrayée refusa de l'écouter, et se hâta de sortir de sa cellule pour se rendre au chœur. L'office achevé, cette même religieuse s'étant mise en devoir de faire son oraison, la même voix vint frapper ses oreilles, avec un accent bien plus déchirant, répétant encore : « Je suis la pauvre Ma-
» rie : de grâce, écoutez ce que j'ai à vous dire. » La religieuse encore plus effrayée que la première fois, se retira précipitamment, alla trouver la mère Abbesse, et lui raconta ce qui lui était arrivé avant et après matines.

« Ma chère sœur, lui répondit la mère Abbesse, j'ex-
» cuse votre conduite, que j'attribue au trouble et à la
» frayeur dont vous vous êtes laissée préoccuper ; mais
» vous auriez agi d'une manière plus conforme à l'es-
» prit de Notre Seigneur Jésus-Christ, si vous aviez
» pris la peine d'écouter cette infortunée. Qui sait si ce

Digitized by Google

» n'est pas le divin maître qui l'envoie, pour nous ins-
» truire toutes, moi la première? Car je vous avoue que
» je suis dans une grande perpléxité au sujet de cette
» pauvre Marie. Dois-je la faire enterrer en terre sainte,
» ou bien la traiter comme une excommuniée, et faire
» mettre son cadavre dans une fosse de notre jardin,
» sans aucune cérémonie religieuse? Voilà sur quoi j'ai
» besoin d'une lumière surnaturelle. Ainsi, si elle re-
» vient encore, je vous commande de l'écouter, et vous
» me rendrez compte des révélations qu'elle vous aura
» faites. » La religieuse promit d'obéir.

Le jour suivant, après complies, la défunte non-seulement se fit entendre à elle, mais lui apparut. Cette fois, loin de la rebuter, la religieuse se mit à genoux, et lui dit qu'elle était prête à l'écouter.

« Vous savez, dit alors la défunte, la punition qu'on
» m'avait infligée, et que j'avais bien méritée par mes
» offenses envers notre digne Supérieure. J'ai encore
» aggravé ma faute par mon obstination à ne pas vou-
» loir la reconnaître, m'étant laissée aveugler par l'es-
» prit de mensonge et d'orgueil. Hier notre glorieuse
» mère Colette m'apparut et me reprit fort aigrement,
» disant : Pauvre créature, tu as été abusée en tes opi-
» nions, et ta présomption t'a trompée : ni par avertis-
» sements, ni par pénitence on n'a pu venir à bout de
» te convaincre de tes torts; tu n'as voulu écouter per-
» sonne, ni t'humilier en reconnaissant ta faute; mais
» tu as persévéré en ton opiniâtreté. Nonobstant ta mé-
» chanceté, j'ai prié pour toi : ainsi repens-toi, et re-
» connais ta faute; fais satisfaction, et Notre Seigneur
» aura pitié de toi. Ayant dit ces paroles, elle disparut;
» je demeurai en grande perplexité, ne sachant trop que

Digitized by Google

» faire; mais aussitôt l'ennemi vint à la traverse,
» me montrant que tout ce que j'avais dit et fait, était
» vrai et bien fait, me persuadant ainsi que ma cause
» était bonne; c'est pourquoi je demeurai plus obstinée
» qu'auparavant. Le même jour, après complies, notre
» glorieuse mère m'apparut de rechef, et me dit : Pauvre
» créature, ne te repentiras-tu point ? Je te l'ai dit, et je
» te le répète, tu t'es grossièrement trompée; mais j'ai
» prié pour toi la glorieuse Vierge Marie, qui à ma re-
» quête a prié Notre Seigneur pour toi, et si tu veux te
» repentir, il te fera grâce et miséricorde, et tu auras
» ton pardon. A cette nouvelle instance, je fus sur le
» point de me repentir : mais la sainte Mère n'étant
» plus là, je commençai à balancer, je penchais tantôt
» d'un côté, tantôt de l'autre; enfin je persistai à
» croire que j'avais bonne cause, et que je n'avais
» point tort. A l'instant je perdis la parole. Notre glo-
» rieuse mère revint charitablement à la charge, et
» pour la troisième fois elle me dit : O pauvre et chétive
» créature, ne te repentiras-tu point, lorsque je t'en prie
» avec instance? Tous les saints du paradis prient
» maintenant pour toi. Ah! misérable, si tu ne te re-
» pens, tu vas être damnée; feras tu cette confusion à
» ma Réforme? Serais-tu la première réprouvée entre
» toutes les autres? Chétive et méchante, si tu ne te ra-
» vises, que deviendras-tu ? De mon temps, je t'ai reçue
» en la sainte religion; pour l'amour de moi et par mes
» prières, Notre Seigneur aura pitié de toi; ne t'épou-
» vante point et repens-toi : encore une fois retourne à
» Notre Seigneur, et il te fera miséricorde. A cette der-
» nière instance de notre charitable et sainte Mère, je
» reconnus l'état affreux de ma conscience. Je vis en

Digitized by Google

» quel abîme le démon de l'orgueil m'avait précipitée :
» remplie de confusion et d'une vive horreur de moi-
» même, je demandai grâce et miséricorde, avec le sen-
» timent de la plus amère douleur. C'en fut assez, et
» j'obtins à l'instant même mon pardon, à la prière de
» notre vénérable Mère, qui avait obtenu pour moi la
» grâce d'une contrition parfaite. Oh ! qu'elle a de crédit
» au ciel ! Je lui dois donc de n'avoir pas été préci-
» pitée dans les enfers. Mais si elle m'a obtenu la
» grâce d'une vraie contrition, elle ne m'a pas obtenu
» l'exemption de tout châtiment. Aussi suis-je con-
» damnée à de bien grands et bien longs tourments,
» car l'orgueil est un péché que Dieu déteste souve-
» rainement. Le Seigneur voulait encore me lais-
» ser sur la terre, afin que je pusse faire ici-bas ma
» pénitence ; mais notre mère, craignant que je me lais-
» sasse encore tromper par le père du mensonge, pria
» le divin maître de m'appeler à lui dans l'état où je me
» trouvais alors, et sa prière fut exaucée. Car, vous le
» savez, ma chère sœur, j'ai rendu l'âme hier soir,
» dans le lieu où l'on m'avait enfermée. Ce souverain
» roi a voulu que je vinsse vous manifester ces choses,
» afin que vous connussiez de plus en plus la charité
» que notre vénérable mère conserve pour ses filles,
» depuis qu'elle est au ciel, et en même temps pour
» que l'on sache quel est mon sort, et combien j'ai be-
» soin de prières, pour adoucir la rigueur de mon juge-
» ment. » Ayant dit ces mots, elle disparut.

La pauvre sœur n'avait pu entendre tout ce récit sans éprouver dans tous les membres un frémissement qui avait failli la faire évanouir. Encore toute hors d'elle-même, et pouvant à peine respirer, elle se hâta

Digitized by Google

d'aller trouver la mère Abbesse, pour lui rendre compte de ce que lui avait révélé la défunte. Après s'être un peu remise, elle commença, comme elle put, son récit, qu'elle entremêlait de soupirs et de sanglots. La mère Abbesse, après l'avoir rassurée, lui dit : Vous voyez, ma chère sœur, combien vous devez vous féliciter d'avoir obéi, puisque vous avez fait la volonté de Dieu en faisant celle de votre Supérieure, et que vous avez procuré une grande consolation à la communauté, en nous révélant que la sœur Marie, dont nous déplorions la perte, grâce à l'intercession de notre sainte mère Colette, n'est point morte dans l'inimitié de Dieu. Allez vous-même remercier le Seigneur de cette nouvelle preuve de son infinie miséricorde envers la Réforme, et en particulier envers notre maison d'Hesdin.

La mère Abbesse, après avoir pris l'avis des discrètes, ne balança plus à faire inhumer la défunte en terre sainte, avec toutes les cérémonies d'usage. Après l'enterrement, elle appela toute la communauté au chapitre, et raconta en détail, non sans une vive émotion, tout ce qui lui avait été manifesté concernant la défunte. Elle n'eut point de peine à faire passer ses sentiments dans le cœur de toutes les religieuses, qui étaient aussi touchées qu'elle, et à obtenir que chacune d'elles offrirait à Dieu, chaque semaine, une communion, des prières et des mortifications extraordinaires pour le soulagement de la pauvre Marie.

La révérende Mère profita de cette circonstance pour rappeler à ses filles l'horreur qu'elles devaient toujours avoir pour le vice de l'orgueil, vice détestable, qui a suffi pour damner Lucifer, et qui peut damner encore les âmes mêmes qui font profession d'une vie parfaite.

Digitized by Google

« Pour plaire au Seigneur, leur dit-elle, il ne suffit pas » de porter un habit pauvre, de coucher sur la dure, de » jeûner, de se macérer, etc., mais l'essentiel est de » vivre dans la crainte de Dieu, dans la défiance et le » mépris de soi-même. Ainsi, mes très chères sœurs, » l'humilité ! toujours l'humilité ! voilà la vertu que » notre incomparable mère sainte Colette n'a cessé de » nous enseigner, encore plus par ses exemples que par » ses leçons. C'est sous ce rapport que nous pouvons et » devons constamment l'imiter. Plus nous serons hum- » bles et méprisables à nos yeux, plus nous lui serons » chères, plus elle nous bénira du haut du ciel où elle » règne et où elle nous attend. »

Nous terminerons ici la première partie de l'histoire de sainte Colette. Elle sera suivie d'une partie supplémentaire qui formera le second volume. Voici l'aperçu des matières qui composeront cette seconde partie : Exposé des vertus de Sainte Colette et des dons extraordinaires que le Seigneur lui a accordés. — Précis de ses constitutions, précédé d'un abrégé de celles de sainte Claire, et suivi de monuments historiques en faveur des modifications et additions que la sainte Réformatrice a faites aux réglements primitifs. — Précis historique des actes qui ont eu lieu pendant près de trois siècles, ayant pour but d'obtenir la canonisation de la bienheureuse Colette. — Cérémonie de cette canonisation. — Bulle de Pie VII publiée à cette occasion. — Notice historique de ce qui s'est passé de plus mémorable dans plusieurs communautés de la Réforme, depuis leur expulsion de leur couvent, jusqu'à leur rétablissement, après les temps de persécution.

Digitized by Google

Sous le titre d'appendice, on trouvera divers articles qui n'ont pu être classés sous aucun des titres des divers livres composant la vie de sainte Colette, quoique ces articles aient un rapport plus ou moins direct avec l'histoire de cette glorieuse Réformatrice. Ce sont des vies particulières de diverses personnes mortes en odeur de sainteté, après avoir embrassé sa Réforme ou s'être affiliées à son Institut : et autres particularités intéressantes.

Chaque volume se vendra séparément.

Les Editeurs de la vie de Sainte Colette sont disposés à insérer dans le deuxième volume ce qui s'est passé d'édifiant dans les divers monastères de Clarisses actuellement rétablis : c'est pourquoi ils invitent les Révérendes mères Abbesses ou MM. les Aumôniers, à leur envoyer d'ici au premier décembre prochain une relation assez détaillée contenant :

1°. Les épreuves par lesquelles ces saintes filles ont passé depuis leur dispersion dans le monde, et la manière dont elles ont vécu durant les temps de persécution.

2°. Les moyens que la divine Providence leur a fournis, soit pour rentrer dans leurs anciens couvents, soit pour en faire construire de nouveaux. On y joindra l'époque de l'établissement, et le nombre des sujets dont sont composées les nouvelles communautés.

Ces notices seront envoyés Franco à la Révérende mère Abbesse des Clarisses d'Amiens, (Somme).

P. S. Il est inutile de faire observer que les notices qui n'auraient rien de remarquable et de propre à intéresser et à édifier ne seraient pas admises.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans la première partie.

Pages.

Préface I

Avant-propos. — Situation de l'Eglise lorsque sainte Colette est venue au monde, et durant tout le temps qu'elle a vécu.— Grand schisme d'Occident; conciles de Constance et de Bâle. 1

LIVRE PREMIER.

De 1380 à 1402.

CHAP. I.

Naissance de Colette. — Son éducation.—Soin que prennent ses parents pour la conserver dans l'innocence.—Sa dévotion précoce à la très Sainte Vierge 16

CHAP. II.

Vertus qui distinguent l'adolescence de Colette. — Son amour pour la solitude. — Son goût pour la mortification. — Sa ferveur dans la prière. . 19

CHAP. III.

Première jeunesse de Colette. — Son mépris pour les vaines parures. — Son goût toujours

Digitized by Google

croissant pour l'oraison et le service divin. — Sa première communion. 22

CHAP. IV.

Faveurs extraordinaires que Dieu accorde à Colette. — Sa croissance instantanée. — Dons intellectuels. — Don des langues, etc 26

CHAP. V.

Colette donne plus d'extension à ses conférences spirituelles. — Le démon suscite contre elle plusieurs membres du clergé. — Elle est accusée devant l'Evêque d'Amiens. — Elle se présente devant lui et se justifie de toutes les calomnies intentées contre elle. 30

CHAP. VI.

Mort de Robert Boellet. — Colette s'occupe de sa vocation. — Elle consulte sur cet article le Prieur des Célestins d'Amiens. — Elle fait vœu de virginité. 35

CHAP. VII.

Colette se détermine à embrasser la vie religieuse sans pouvoir se fixer sur le choix d'une communauté. — Après s'être éprouvée d'abord chez les Béguines, puis chez les Urbanistes, enfin chez les Bénédictines, elle reconnaît qu'aucun de ces trois instituts ne lui convient et revient à Corbie 40

CHAP. VIII.

Colette est mise à de nouvelles épreuves.— Le

Digitized by Google

Père Pinet, devenu son directeur, l'éclaire sur sa vocation. 44

CHAP. IX.

Colette prend l'habit du tiers-ordre, et se dépouille de tous ses biens en faveur des pauvres. . 47

LIVRE SECOND.

De 1402 à 1406.

CHAP. I.

Du consentement de Dom Raoul, le P. Pinet prépare la demeure où Colette va s'enfermer comme recluse; il s'assure de nouveau des dispositions de sa pénitente. 52

CRAP. II.

Dom Raoul reçoit le vœu de clôture de Colette. — Elle est introduite solennellement dans sa réclusion. — Détails sur la vie qu'elle y mène. 55
— Plan de l'ermitage de sainte Colette. . . 62

CHAP. III.

Le P. Pinet vient visiter la recluse ; avis qu'il lui donne. — Colette est éprouvée de diverses manières par les puissances des ténèbres. — Elle les chasse par la prière 63

CHAP. IV.

La réputation de Colette attire un grand nombre de personnes à son ermitage. — La recluse consulte le P. Pinet qui lui donne des règles de conduite. — Le Seigneur commence à la préparer par diverses apparitions à l'accomplissement du dessein qu'il a formé sur elle. — Il lui donne la con-

Digitized by Google

naissance des crimes énormes qui inondent la terre et des châtiments réservés aux pécheurs. — N. S. J.-C. se montre à elle dans l'état horrible où ses bourreaux l'avaient réduite. 70

CHAP. V.

Le Seigneur manifeste à Colette par diverses apparitions la mission qu'il lui destine. — La Sainte voit saint François la demander à N. S. J.-C. pour réformer son ordre. — Elle demande au P. Pinet de ne plus recevoir de visites. — Elle voit un grand arbrisseau, entouré d'une multitude de rejetons. — Le P. Pinet a une vision où Colette lui est représentée sous la figure d'une jardinière cultivant une vigne. — Mort du P. Pinet. — La recluse s'efforce d'interpréter ces visions dans le sens de son vœu de clôture, ce qui la jette dans de grandes perplexités, en la mettant en opposition avec la volonté de Dieu. — Le Seigneur la prive de la parole et de la vue. — Elle finit par se soumettre aux desseins du ciel. . . 75

CHAP. VI.

Le Père de la Balme est choisi de Dieu pour diriger Colette dans ses entreprises. — Portrait de ce saint religieux. — Au moment où il se disposait à se rendre à Jérusalem, une recluse d'Avignon lui annonce que Dieu le veut à Corbie. — Le P. Henri de la Balme part pour cette ville avec la baronne de Brissay. 84

CHAP. VII.

Le P. Henri de la Balme et la baronne de

Digitized by Google

Brissay arrivent à Corbie. — Leur première visite à l'ermitage de Colette. — Actions de grâces que Colette rend au Seigneur. 90

CHAP. VIII.

Suite du même sujet : Colette s'ouvre au P. de la Balme et lui raconte tout ce qui lui était arrivé. — Le Père de la Balme reconnaît que sa vocation vient véritablement de Dieu.—Il fait les démarches nécessaires pour obtenir la dispense du vœu de clôture pour la recluse, et il l'obtient. . . . 95

LIVRE TROISIÈME.

De 1406 à 1408.

CHAP. I.

Colette sort de sa solitude et se dispose au voyage de Nice. — Ses regrets en quittant son ermitage. —Elle part avec le P. de la Balme et la baronne de Brissay. — Visite au cardinal Légat. — Entrevue à Bourg-en-Bresse avec le duc Amédée de Savoie 102

CHAP. II.

Colette arrive à Rumilly. — Accueil que lui fait la comtesse Blanche de Savoie.—La comtesse écrit à Benoit XIII en faveur de Colette. — Après quelques jours de repos, Colette, le P. de la Balme et la baronne reprennent leur route vers Nice.— Le démon traverse la sainte entreprise. —Il s'empare de la personne envoyée en avant pour préparer les voies ; cependant cette personne parvient à re-

Digitized by Google

mettre au Saint Père les lettres dont elle est chargée 107

CHAP. III.

Colette et le P. de la Balme sont admis à l'audience du Souverain Pontife.—Marques de distinction que sa Sainteté donne à la Bienheureuse. — Colette présente sa supplique au Saint Père. — Audience particulière accordée au P. de la Balme. 113

CHAP. IV.

Benoit XIII soumet à une congrégation la supplique de Colette.—Discussion des articles qu'elle contenait. — Oppositions de quelques Cardinaux et du Général de l'ordre de saint François. — Une épidémie attaque ceux qui se sont déclarés contre Colette. — Tous les suffrages sont favorables à la Bienheureuse. — Rédaction du bref. 119

CHAP. V.

La sœur Colette, dans une assemblée solennelle, est revêtue du saint habit, et fait profession entre les mains du Pape. — On publie le bref qui l'établit Abbesse générale. — Désolation de sainte Colette. — Le Père de la Balme la fortifie. . . . 123

CHAP. VI.

Colette et le P. de la Balme se préparent à quitter Nice. — Estime singulière que le Sacré-Collége témoigne au P. de la Balme — Dernière audience queBenoit XIII accorde à Colette et à sa compagnie. — Il leur fait plusieurs présents, et leur remet plusieurs brefs. 128

Digitized by Google

CHAP. VII.

Sainte Colette part de Nice pour commencer la Réforme. — Elle tombe malade en route, et est guérie par la très Sainte Vierge.—Seconde entrevue avec Amédée de Savoie à Bourg-en-Bresse. — La comtesse de Brissay retourne dans son château. 132

CHAP. VIII.

Sainte Colette retourne à Corbie avec le P. de la Balme. — Elle trouve tous les esprits prévenus contre sa personne. — Elle tente en vain d'y établir une communauté de Clarisses.—Elle essaye d'en faire autant à Noyon sans plus de succès. , 135

LIVRE QUATRIÈME.

De 1408 à 1412.

CHAP. I.

Le Père de la Balme et sainte Colette partent pour la Savoie avec deux personnes de Corbie.—Ils arrivent à la Balme, où ils sont accueillis par le seigneur Allard, frère du P. de la Balme — Les prières de la Sainte obtiennent l'heureuse délivrance de l'épouse du seigneur Allard. — Odille, la fille aînée du seigneur Allard, la nièce du P. de la Balme, s'offre a sainte Colette et embrasse la Réforme. — Plusieurs autres demoiselles imitent cet exemple. 142

CHAP. II.

Le Père de la Balme obtient de Blanche de Savoie un ancien château qu'elle possédait dans la ville de la Balme.—Colette y établit son noviciat.

Digitized by Google

— Les anges lui apprennent comment ses filles doivent chanter l'office. — Conspiration de l'enfer pour la ruine d'une pieuse famille qui pourvoyait aux besoins temporels de la communauté.—Colette admet à la profession les sujets qu'elle a formés. 148

CHAP. III.

Par les soins de la comtesse de Genève, Blanche de Savoie, la nouvelle communauté est transférée dans le couvent des Urbanistes de Besançon. — Etat du couvent de Besançon. — Blanche de Savoie obtient une bulle de Benoit XIII qui l'accorde à sainte Colette. — La Bienheureuse accepte le couvent, mais refuse les revenus qui y étaient attachés. — Elle vient prendre possession du couvent. — L'Archevêque préside la cérémonie. — Honneurs qu'il rend à la Sainte. . . 152

CHAP. IV.

Colette prend ses mesures pour remplir les prescriptions de Benoit XIII concernant les deux religieuses Urbanistes qui restaient dans le couvent. — L'une d'elles entre chez les Bernardines, l'autre accepte la Réforme. — Piété de Blanche de Savoie et de sa nièce Mahaut. — Réflexions sur la comtesse de Brissay. 160

CHAP. V.

Les vocations se multiplient. — Mention spéciale de celles des sœurs Chevalier et Etiennette Hennequin. — Heureux effets de la vocation de cette dernière pour le bien spirituel du sieur Hennequin 164

Digitized by Google

CHAP. VI.

Histoire du frère Lucas. — Ravissements de sainte Colette. — Obéissance admirable de sainte Colette.— Croix d'or envoyée du ciel à la Sainte. 167

CHAP. VII.

Progrès de la Réforme.—Le Seigneur confirme la mission de Colette par des miracles. — Résurrection d'une fille mort-née. —Résurrection d'un enfant mort immédiatement après sa naissance.— Résurrection d'un jeune homme, Jean Boissot.— Déclaration de la sœur Perrine touchant les miracles de sainte Colette 175

CHAP. VIII.

Des sujets des premières familles se présentent en grand nombre. — Don qu'avait sainte Colette de gagner tous les cœurs à Jésus-Christ. — Elle s'efforce d'inculquer son esprit dans la maison de Besançon. — Le Seigneur bénit ses efforts. . . 180

CHAP. IX.

Nouvelles persécutions de Satan contre sainte Colette durant son séjour à Besançon. — Les démons transportent des cadavres dans son oratoire. — Ils l'accablent de coups. — La sœur Mansée.— Le Seigneur pour la consoler lui envoie une prière par le ministère d'un ange. — Dévotion de sainte Colette envers sainte Anne. 186

CHAP. X.

Entrevue de sainte Colette et de saint Vincent Ferrier à Besançon et à Poligny. — Saint Vincent

Digitized by Google

laisse sa croix de bois au couvent de Besançon.— Il a une vision dans laquelle le Seigneur lui montre sainte Colette intercédant pour les pécheurs. — saint Vincent et sainte Colette écrivent de concert au concile de Constance. — La Bienheureuse annonce à saint Vincent que sa mort est proche. 191

LIVRE CINQUIÈME.

De 1412 à 1420.

CHAP. I.

Sainte Colette entreprend la Réforme des Frères mineurs. — Le Pape Jean XXIII lui donne le couvent de Dôle. — Elle y envoie le Père de la Balme pour préparer les esprits. — La Bienheureuse est invitée par la duchesse de Bavière à se rendre à Dijon. — Elle part pour cette ville en passant par Dôle 200

CHAP. II.

Sainte Colette se rend à Dôle. — Ravissement qu'elle éprouve pendant la route. — Elle visite les Cordeliers, leur adresse quelques paroles, et tombe en extase. — Elle part pour Auxonne où elle confère avec Guillaume de Vienne. — De là elle se dirige vers Dijon. — Accueil que lui fait Marguerite duchesse de Bavière. — Elle agrée la fondation d'un couvent à Auxonne. . . . 204

CHAP. III.

Sainte Colette retourne à Dôle. — Opposition que forme Jean Foucault à la prise de possession du

Digitized by Google

couvent des Cordeliers. — La Bienheureuse visite les religieux et leur adresse quelques paroles. — Saint Jean l'Evangéliste apparait tout-à-coup et confirme ainsi les paroles de Colette. — Cependant Jean Foucault intente un procès à la sainte Réformatrice. — Dieu fait triompher la cause de sa servante contre toute espérance. 211

CHAP. IV.

Guillaume de Vienne travaille à l'établissement du couvent d'Auxonne.— Sainte Colette s'y rend avec quelques religieuses. Elle fait en sorte que tout y soit conforme à la pauvreté, — Rapports de la Sainte avec la duchesse de Bourgogne. . 218

CHAP. V.

Sainte Colette réside à Auxonne et y établit la plus parfaite régularité. — Elle s'occupe avec plus de soin que jamais de la réforme des Frères-mineurs. — La vie exemplaire de ceux du couvent de Dôle fait naître beaucoup de vocations. — Perpétuité de la Réforme de sainte Colette. . . 223

CHAP. VI.

Établissement du couvent de Poligny. — Miracles opérés par la Sainte durant son séjour en cette ville. — D'un signe de croix elle produit une source d'eau vive. — Elle guérit subitement une religieuse. 228

CHAP. VII.

Sainte Colette ressuscite à Poligny une religieuse morte depuis deux jours. 233

Digitized by Google

CHAP. VIII.

Message de la duchesse de Bourgogne à la vénérable Abbesse. — Retour à la vie du Père Claret. — Mort de la comtesse de Genève, Blanche de Savoie. — Son corps est apporté à Poligny. — Mahaut de Savoie conduit sa fille à sainte Colette. — Lettre qu'elle écrit à la Bienheureuse à cette occasion. 240

CHAP. IX.

Histoire de Jean Courault. — Sa conversion. —Il est sauvé des eaux par l'intercession de sainte Colette. — Son épouse est guérie. — La Bienheureuse prédit à Jean Courault ce que deviendront ses enfants. — Philippe Courault est délivré des brigands par le moyen d'un billet écrit par la Sainte. 251

LIVRE SIXIÈME.

De 1420 à 1440.

CHAP. I.

Établissement d'un couvent à Seurre — Sainte Colette se rend dans cette ville avant que le couvent ne soit achevé. 264

CHAP. II.

Suite des établissements de Colette. — Moulins, Aigueperse. — Le bailly de cette ville est guéri par la Bienheureuse. — Decize. — Le Seigneur abrège la nuit en faveur de Colette et de ses filles. — Conversion de deux condamnés à mort opérée par les prières de la Sainte. . . 266

Digitized by Google

CHAP. III.

Vocation d'Isabeau de Bourbon. — Colette la reçoit au noviciat, après avoir obtenu l'agrément du Roi de Naples, Jacques de Bourbon. — La vicomtesse de Polignac commence la fondation d'un couvent de la Réforme au Puy. — Cette fondation est suspendue. 280

CHAP. IV.

Colette essaie en vain d'établir un couvent à Chambéry.— Fondation du couvent de Vévay.— Miracles opérés dans cette circonstance.—Une religieuse dominicaine est guérie de la lèpre.— En passant par Genève, la Sainte prédit les maux que le Protestantisme ferait à cette ville.— Ses prières délivrent les ouvriers qui travaillaient au couvent d'un péril imminent. — Elle admet au noviciat la duchesse de Valentinois, fille d'Amédée duc de Savoie. — Elle reçoit la visite du roi Jacques de Bourbon 186

CHAP. V.

Fondation dn couvent d'Orbe, dans le comté de Montbéliard.—La sœur Mahaut de Savoie guérie par Ste-Colette. —Guérison du père Pierre Psalmon religieux cordelier. — Guérison d'une religieuse. — Le père Pierre d'Arsy délivré de la captivité et de la mort par l'intercession de la Bienheureuse 295

CHAP. VI.

Le couvent du Puy est achevé.—Prise de possession de ce couvent. 302

Digitized by Google

CHAP. VII.

Établissements de la Réforme dans le Languedoc. — Castres. — La Sainte prédit à l'évêque de cette ville sa mort prochaine.—Lésignan.—Sœur Bonne, fille aînée du comte d'Armagnac. — Sa vie et sa mort édifiantes. — Béziers. — La Bienheureuse visite les couvents du midi 308

CHAP. VIII.

Précis historique de la vie de Jacques de Bourbon, comte de la Marche, roi de Naples et de Sicile. — Son caractére. — Son mariage avec Jeanne II.—Son retour en France.—Sa conversion.—Sa vie pénitente. —Sa précieuse mort. . 317

CHAP. IX.

Mort du père Henri de la Balme. —Son éloge. —Quelques unes de ses conférences conservées à Besançon 339

CHAP. X

Concile de Bâle.— Rapports de sainte Colette avec le cardinal Julien. — Nouveau schisme.— Amédée de Savoie se laisse imposer la tiare, malgré les avertissements et les prières de Colette. . 345

CHAP. XI.

Entrevue de la Sainte avec St-Jean Capistran. — La bienheureuse visite une dernière fois les couvents du midi, et se dispose à partir pour le Nord. — Prédictions de la Sainte concernant la Réforme et le couvent de Besançon 354

Digitized by Google

LIVRE SEPTIÉME.

De 1440 à 1447.

CHAP. I.

Colette va fonder un couvent à Hesdin. — Digression sur sa manière voyager. — Elle passe une rivière sans pont ni barque. — Elle arrête des brigands en se présentant à eux. 368

CHAP. II.

Sainte Colette quitte Besançon et part pour Hesdin avec plusieurs de ses filles. — Noviciat commencé. — Elle va à Gand et dispose toutes choses pour l'érection d'un couvent dans cette ville. — Elle opère divers miracles. 375

CHAP. III.

Sainte Colette travaille à établir un couvent de la Réforme à Amiens. — Philippe de Saveuse et Marie de Lully son épouse en sont les fondateurs. — Oppositions que ce couvent rencontre. . 384

CHAP. IV.

Sainte Colette part pour le Palatinat. — Elle s'arrête en Franche-Comté. — Seconde entrevue avec St. Jean Capistran. 387

CHAP. V.

Départ de Besançon pour Heidelberg. — La Sainte conduit avec elle une petite colonie de sœurs pour cette fondation, avec un religieux pour leur confesseur. — Histoire du couvent d'Heidelberg 389

CHAP. VI.

La Sainte quitte Heidelberg. — Elle passe par

Digitized by Google

Nancy, où elle s'arrête et visite le Duc et la Duchesse de Lorraine. — Elle convient avec leurs Altesses de fonder un couvent à Pont-à-Mousson. 393

CHAP. VII.

Retour de sainte Colette à Besançon. — Le Duc de Bourgogne lui accorde un passeport. — Visite au couvent de Dôle. — Départ pour la Picardie avec un renfort de 40 sujets pour Amiens, Hesdin et Gand. 397

CHAP. VIII.

Fondation du couvent d'Amiens. — Prise de possession. — Jeanne Isabeau de Bourbon, fille aînée du Roi Jacques, est la première Abbesse de cette maison. — Avis de sainte Colette aux religieuses d'Amiens. 402

CHAP. IX.

Sainte Colette retourne à Hesdin. — Dernières persécutions de Satan contre la Sainte. — Grâces extraordinaires que Colette reçoit du Ciel. — Saint Jean l'Evangéliste lui met au doigt un anneau d'or. — Ravissements. — Prodiges. 409

CHAP. X.

Philippe de Saveuse veut établir un couvent de la Réforme à Corbie. — Les religieux Bénédictins traversent cette entreprise avec opiniâtreté. — Ils finissent par la faire échouer. 420

CHAP. XI

Sainte Colette quitte Hesdin et part pour Gand — En passant par Courtraî elle découvre la supercherie d'une recluse. 432

Digitized by Google

CHAP. XII.

Sainte Colette arrive à Gand. — Elle y tombe malade; cette maladie n'a point de suite. — Instruction qu'elle donne à ses filles. 435

CHAP. XIII.

Dernières épreuves de sainte Colette. — Dieu achève de la purifier par les souffrances. . . . 438

CHAP. XIV.

Derniers avertissements de sainte Colette à ses filles. 445

CHAP. XV.

Mort de sainte Colette. — Circonstances qui accompagnent et suivent son trépas. — Elle est inhumée dans le cimetière commun. 451

CHAP. XVI.

Apparitions de sainte Colette après sa mort en plusieurs communautés. 459

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA.

Page 13, lig. 10 : la volonté du Pape, lisez, *l'autorité.*

Page 28, lig. 27 : le Seigneur voulait, lisez, *voulût.*

Page 35, lig. 9 : de leur âme, lisez, *de leurs âmes.*

Page 39, lig. 7 : furent été reçus, lisez, *furent reçus.*

Page 81, lig. 7 : curé de Corbie, lisez, *curé de Saint-Etienne de Corbie.*

Page 159, lig. 1 : commençait à l'étroit, lisez, *commençait à se trouver à l'étroit.*

Page 215, lig. 26 : supprimez *contre elle*, et lisez, *Colette était retournée à Besançon et n'opposait....*

Page 270, lig. 12 : après quoi de plus admirable, ajoutez, *en effet.*

Page 284, lig. 28 : lisez ainsi, *la sœur Perrine, la sœur Chevalier et la jeune novice Isabeau de Bourbon.*

ERRATUM IMPORTANT.

Page 114, lig. 13, au lieu de s'associer *les*, lisez : s'associer *aux.*

Page 119, lig. 15, au lieu de s'associer *les*, lisez : s'associer *aux.*

Amiens. — Typ. d'Alfred CARON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google